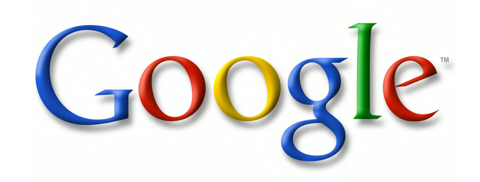
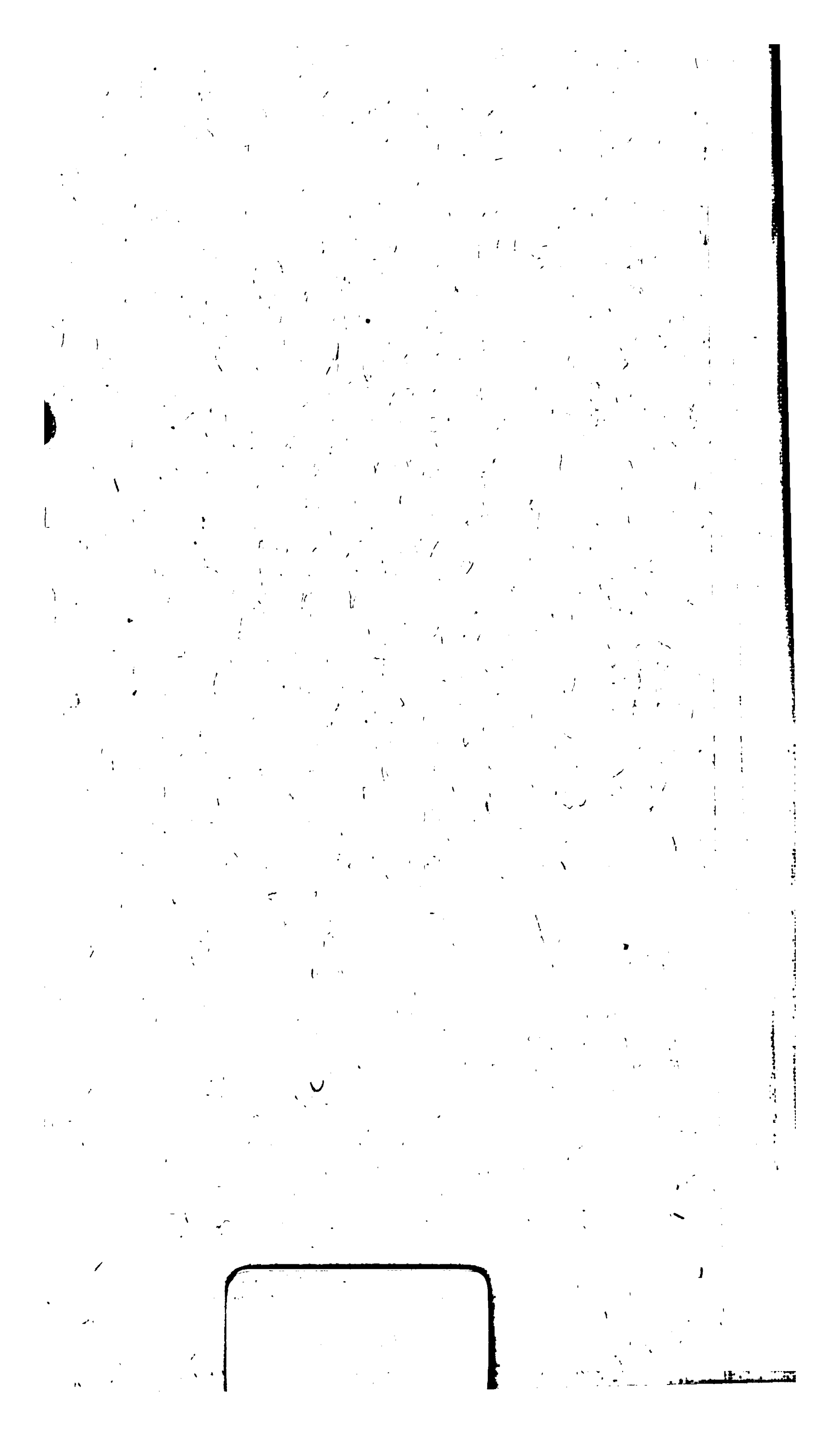




Moure [illegible]

K[illegible]



Houra [illegible]

[illegible]



NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE.

DE L'IMPRIMERIE DE J. SMITH.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE,

OU

RECUEIL

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES, COMMUNIQUÉES PAR DES VOYAGEURS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS;

DES VOYAGES NOUVEAUX, TRADUITS DE TOUTES LES LANGUES EUROPÉENNES;

ET DES MÉMOIRES HISTORIQUES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MŒURS ET LES ARTS DES PEUPLES, AINSI QUE SUR LES PRODUCTIONS ET LE COMMERCE DES PAYS JUSQU'ICI PEU OU MAL CONNUS;

ACCOMPAGNÉES D'UN BULLETIN OU L'ON ANNONCE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES HISTORIQUES, ET SPÉCIALEMENT DE LA GÉOGRAPHIE;

AVEC DES CARTES ET PLANCHES,

GRAVÉES EN TAILLE-DOUCE:

PUBLIÉES PAR

MM. J. B. EYRIÈS ET MALTE-BRUN.

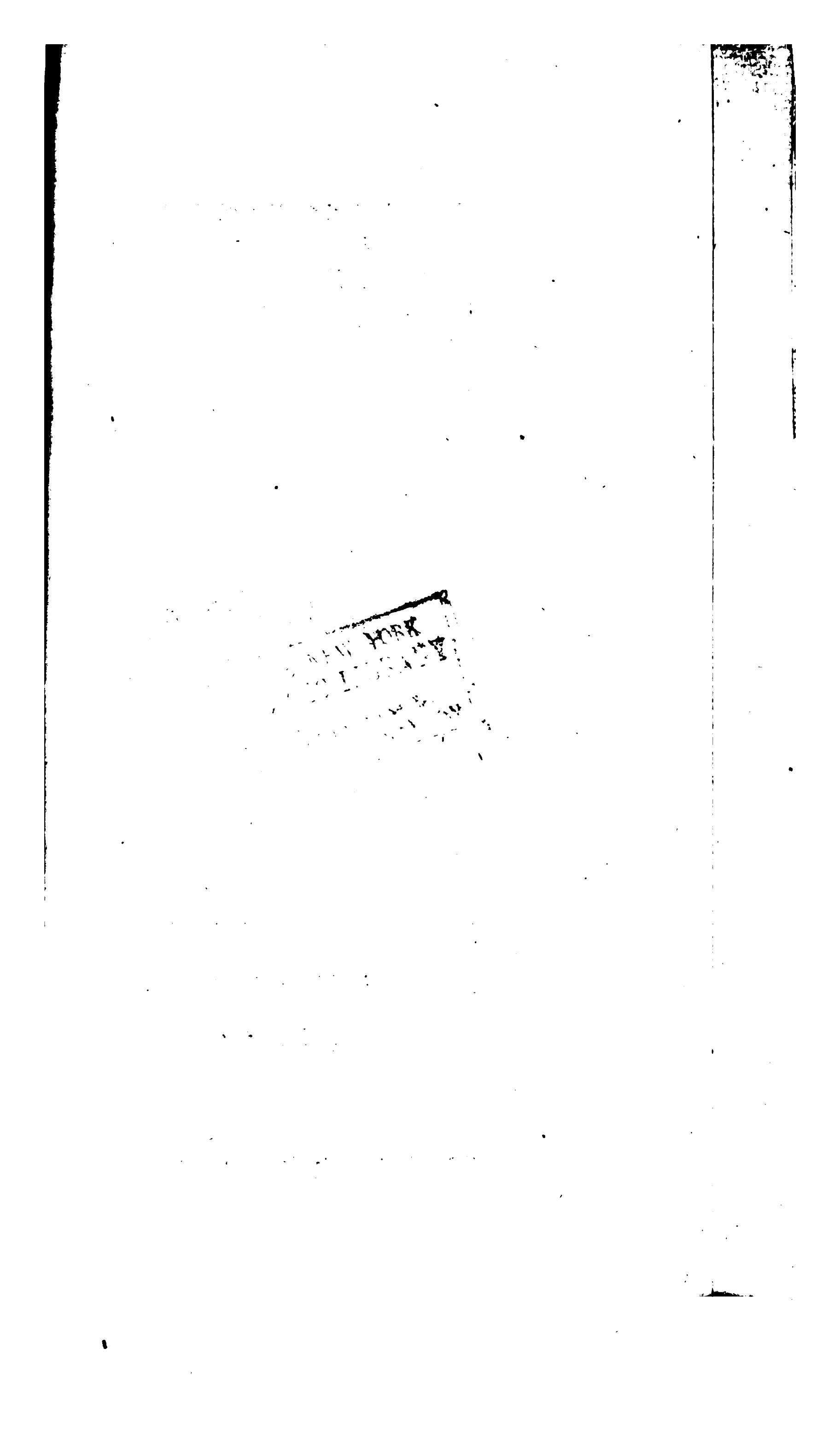
TOME XVII.

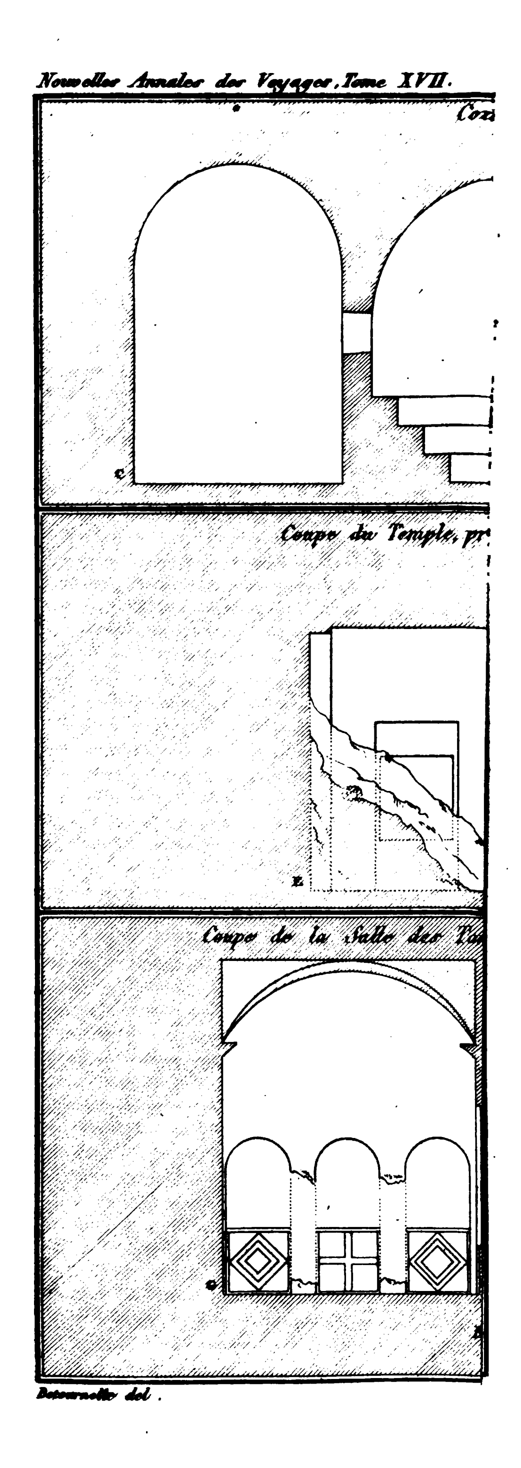
PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N° 20.

1823.

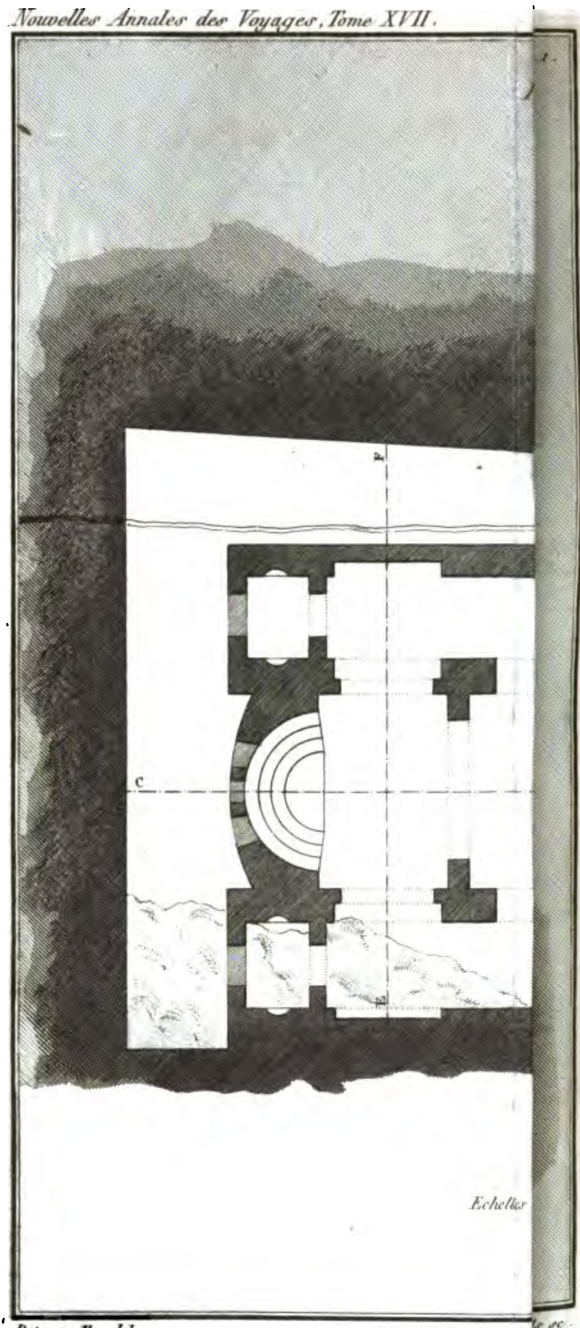


Gravé par G. Lemaître, Rue des Fossés S.t Victor,


YORK



Boturnelle del.



Detournelle del.

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE

ET DE L'HISTOIRE.

MÉMOIRE SUR MIDIA,

PAR M. ROUX,

Lu à la Société de Géographie dans sa séance du 8 novembre 1822 (1).

Le désir de parcourir le Bosphore et de connoître la côte occidentale de la mer Noire détermine souvent les voyageurs qui se sont rendus à Constantinople à revenir par mer jusqu'à Varna, d'où ils regagnent la route de Bucharest et de Vienne. Je pris cette direction, en partant de Constantinople le 12 février 1806; et le léger

(1) Ce Mémoire n'étoit publié qu'en partie dans les notes du poëme de la Byzanciade.

navire où je m'embarquai navigua pendant sept lieues sur le Bosphore, entre les côtes d'Europe et d'Asie.

Je ne décrirai point la beauté des rives de ce détroit, dont la peinture aussi vive que fidèle se retrouve dans d'autres ouvrages, et particulièrement dans les *Promenades pittoresques sur le Bosphore*, publiées par M. Pertusier, notre honorable collègue. La navigation de ce canal est terminée; le Pont-Euxin est sous nos yeux; les îles Cyanées sont franchies, et le vent qui nous porte vers le nord vient à changer tout-à-coup et nous dirige vers la côte occidentale.

A treize lieues de l'embouchure du Bosphore, nous entrâmes dans l'anse de Carabouroun, qui donne abri aux petits navires, forcés par la violence du vent à relâcher dans ces parages. Le Monnier avoit commencé, sur le promontoire qui domine ce port, une forteresse tracée sur les plans du baron de Tott. Elle étoit destinée à empêcher, en cas de guerre, une descente sur cette partie de la côte; mais les travaux dont les fondations sont faites n'ont été conduits qu'à fleur de terre, et ont été abandonnés depuis.

En nous éloignant de Carabouroun, nous mouillâmes, à douze lieues plus au nord, dans l'anse de Malatra; on n'en trouve aucune autre dans le voisinage, et la mer y est bordée d'un lit de

rochers, qui ne permettent l'arrivage sur aucun point.

La navigation devenoit périlleuse; et, quatre lieues plus loin, le gros temps nous obligea de nous jeter à force de rames dans le port de Midia.

Entre Constantinople et Midia, plusieurs désignations de lieux rappellent encore la trace de cette navigation des Argonautes, la plus ancienne dont les historiens et les poètes nous aient laissé la mémoire. Amycus régnoit sur la rive orientale du Bosphore; il succomba dans sa lutte contre Pollux, l'un des Argonautes, et l'on regarde comme son tombeau ce tumulus qu'on a également nommé le lit d'Hercule, et qui couvre le sommet de la montagne du Géant.

Phinée, ce roi de la Thrace, qui ouvrit à Jason et à sa flotte l'entrée du Pont-Euxin, occupoit la rive orientale du même détroit; ses états s'étendoient également sur les côtes de la mer; et cette ville, qui fut connue des anciens Grecs sous le nom de Phinopolis, et qui, réduite aujourd'hui à l'étendue d'une foible bourgade, conserve encore le nom de Philen, nous reporte à celui de son fondateur.

Midia même ne seroit-elle pas devenue un monument de la fuite de Médée, lorsque, après avoir quitté la Colchide pour suivre les Argonautes, elle traversa avec eux le Pont-Euxin, et fut abandonnée sur la côte occidentale? De com-

mêmes traditions supposent qu'elle fut abandonnée sur les rivages de Tomi, dans ce même lieu qui fut ensuite consacré par l'exil et les vers d'Ovide; mais si l'analogie des noms permet de former d'autres conjectures, celui de Midia rappelle davantage cette Médée que sa jalousie, ses enchantemens et ses fureurs ont rendue célèbre.

Les Grecs donnèrent à cette ville le nom de Salmidesse, qui en laisse également entrevoir l'origine; elle reprit dans le moyen âge le nom de Midia qu'elle porte encore aujourd'hui.

Midia, située sur la côte occidentale de la mer Noire, à trente-cinq lieues de Constantinople, s'élève au sommet d'un promontoire, dont les rochers escarpés s'avancent entre deux golfes, et sont souvent battus par la tempête.

Deux petites rivières, qui parcourent les vallées latérales, viennent se jeter dans la mer, l'une au nord, l'autre au midi de ce promontoire; mais leur cours se dévie à quelque distance de leur embouchure; et le temps a formé, entre la mer et le lit de chaque rivière, un attérissemeut parallèle au rivage. Cette digue naturelle protége contre les vagues les petits bâtimens qui sont entrés dans ces deux ports. L'un est abrité contre les vents du nord par les rochers du promontoire, l'autre est plus découvert, et l'on vient y mouiller plus rarement (1).

(1) L'esquisse de la carte de Midia a été faite sur les

Cette ville, qui n'occupe aujourd'hui qu'une partie de la montagne, s'étendoit autrefois jusqu'aux rivages des deux ports qui l'environnent. On trouve encore ses anciennes ruines éparses au bord de la mer, et dans la profondeur de l'une des deux vallées qui y versent leurs eaux.

Peu de temps après que l'empire eut reçu le christianisme, *Midia* devint métropole, et la tradition y conserve quelques souvenirs des fondations pieuses de Constantin et d'Hélène. Les Génois y élevèrent des comptoirs dans le moyen âge; c'étoit la principale échelle entre Constantinople et Varna, et sa prospérité dura jusqu'à la chute de l'empire grec. Mais, après la conquête de Constantinople par les Turcs, Mahomet II ayant fait venir de Midia un grand nombre d'habitans, afin de réparer les pertes de la capitale, cette ville fut négligée; de nouvelles émigrations se succédèrent, le temps fit tomber le commerce, la navigation, la culture; et Midia resta seule, au bord d'une mer déserte, et entre des bois et des rochers.

Quelques fouilles y ont fait reconnoître en différens temps des colonnes renversées, qui appartenoient à des édifices dont on n'a plus que les ruines; elles attestent à la fois les époques floris-

lieux; mais on n'avoit pas les instrumens nécessaires pour la lever géométriquement; et les proportions n'ont pu en être indiquées que d'une manière approximative.

santes de Midia et sa dégradation actuelle. Les habitans ne creusent point la terre pour y découvrir ce genre de trésors : ils ne voient, dans les marbres dispersés sous leurs pas, qu'un obstacle à la culture ou que les matériaux d'une construction nouvelle ; ils les brisent sous le pic et la massue pour faire place à quelques plantes ; ils en soulèvent les débris pour les employer et les incruster sans choix dans les murs de leurs habitations. De précieux fragmens d'antiquités sont exploités comme une carrière : leurs formes disparoissent, mais le marbre subsiste, et accuse encore ce système de destruction.

Sur la pente méridionale on voit un grand bloc de marbre, qui paroît avoir appartenu au seuil d'un temple, mais dont l'inscription est entièrement mutilée. Aucun autre débris d'antiquité ne l'environne ; et son isolement peut faire présumer qu'il avoit été précipité du haut de la montagne, et que les rochers l'ont seuls retenu dans sa chute.

Une partie des murailles qui s'étendoient à l'occident de la ville, et qui fermoient, du côté de terre, le plateau du promontoire, subsite encore aujourd'hui. Leur construction rappelle celle des remparts de l'ancienne Byzance ; mais les murs de Midia sont plus dégradés ; on les a dépouillés de leurs pierres de revêtement ; la brique employée dans leur construction intérieure est

mise à nu, et cette longue ruine ne se soutient que par son ciment et son épaisseur.

On voulut, en 1803, réparer et prolonger ces anciens murs, pour se défendre contre les incursions d'une troupe de brigands armés; mais ces constructions modernes ont peu de solidité, elles dureront moins que les ruines qui ont déjà traversé tant de siècles.

Lorsque Midia étoit occupée par les Génois, son port étoit un entrepôt considérable de navigation ; on y construisoit des navires, et les montagnes voisines fournissoient des bois de construction. Il faudroit aujourd'hui les chercher à quelques lieues de distance. Les forêts qui touchent Midia sont dégradées; la fabrication du charbon, dont les habitans continuent de faire le commerce, achève de consumer cette végétation; et l'on se borne à construire, sur la grève qui s'étend entre la mer et l'intérieur du port, de grands bateaux pour le transport des charbons.

La pêche du maquereau est devenue pour les habitans un autre objet de commerce. Ce poisson est plus petit dans la mer Noire que sur les côtes de l'Océan; il n'a que cinq à six pouces de longueur : on le fume, et on le transporte à Constantinople, dans l'Archipel, dans l'Asie-Mineure, pour la nourriture des équipages. C'est au mois de janvier et au mois de mars que se fait la pêche

du maquereau; celle du turbot et des palámides a lieu au mois de septembre.

Le territoire de Midia est stérile; toute la partie avancée du promontoire n'a qu'une légère couche de terre, mêlée de cailloutage, qui recouvre le rocher. Cette pelouse est entièrement nue, battue des vents, et enveloppée de brouillards, ou d'un atmosphère de neige, dans la saison des orages.

La terre seroit propre à la culture dans les deux vallées où courent les rivières qui baignent les flancs du promontoire; mais lorsque la mer est enflée, l'eau des rivières qu'elle ne peut plus recevoir sort de son lit, inonde les vallées, et ne laisse espérer aucune moisson.

La mer Noire rejette souvent sur cette côte les débris des bâtimens naufragés; quelques bateaux sont préposés à leur recherche par l'ayan de Fanaraki, dont les gardes perçoivent le droit de naufrage sur tous les bâtimens qui périssent vers cette partie de la côte, et sur les marchandises qui viennent y échouer. Si le propriétaire se retrouve, on lui rend, après le prélèvement du droit, tout ce qu'on a pu sauver.

Lorsque nous entrâmes à Midia, la mer se couvroit de brouillard; le vent soufloit par rafales et de différens points de l'horizon : bientôt la vague fut poussée sur la plage avec impé-

tuosité : les eaux des rivières s'élevèrent, et l'inondation gagna les terres voisines : une brume plus épaisse vint envelopper la mer et la terre. Les bateaux à voiles qui naviguent à quelques lieues des côtes, les bateaux à rames qui cherchent à ne pas les perdre de vue, n'eurent plus de guide. Les patrons n'ont pas même une boussole à bord : la pratique et la mémoire font toute leur science : ils connoissent les bas-fonds et les écueils ; mais, s'ils ne voient plus la terre, ils manquent de points de comparaison pour les éviter. Le vent étoit si violent, qu'il ne pouvoit plus souffrir la voile ; la vague étoit si forte, qu'on ne pouvoit gouverner.

Après trois heures de nuit, nous entendîmes des coups de fusil de détresse ; tous les équipages des bateaux qui étoient dans le port y répondirent par de grands cris, pour indiquer à ceux qui tenoient la mer leur position et le voisinage de la côte.

Le reste de la nuit se passa dans de vives inquiétudes ; le vent, la lame augmentoient de violence, et les signaux de détresse avoient cessé.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous gagnâmes la cime du promontoire pour aller à la découverte. Le brouillard de la veille s'étoit dissipé ; et nous aperçûmes deux bâtimens qui, ne pouvant plus résister au vent, étoient suc-

cessivement emportés dans toutes ses directions. Quand la tempête étoit moins forte, ils tendoient la voile et cherchoient à louvoyer pour se rapprocher du rivage.

Vers l'entrée de la nuit, l'un des deux navires parvint à échouer sur la plage voisine : il étoit chargé de blé : le patron, l'équipage se jetèrent à terre, épuisés de fatigue.

Le second bâtiment lutta encore une nuit et un jour contre la tempête : il alloit enfin aborder, lorsqu'une vague, arrivant en travers du navire, couvrit le pont où manœuvroient les hommes d'équipage, et les emporta dans la mer. Un seul homme fut sauvé : il se tenoit attaché au mât ; et l'ouragan le porta sur le rivage, avec le navire qui s'entr'ouvrit au même instant.

Ce bâtiment étoit chargé de cent soixante mille oranges, qu'il devoit transporter des îles de l'Archipel au Danube : la mer en roula, en garda la plus grande partie ; elle n'en rendit pas six mille au rivage, et le reste de son butin fut encore décimé par les agens chargés de recueillir le droit du naufrage.

Le dimanche suivant, 22 février, l'office grec auquel nous assistâmes fut célébré avec une solennité de tristesse, qui en relevoit encore la simplicité. On avoit apporté au milieu de l'église les corps de deux naufragés que la mer venoit de rejeter sur la côte. À la tête des deux cer-

cueils étoient rangés quelques cierges : on en allumoit de nouveaux, à chaque offrande que les assistans venoient déposer dans un bassin : c'étoit un léger hommage de piété ou de regret. Un grand nombre de matelots arrivoient à la cérémonie, et dépouilloient, entrant dans l'église, les mouchoirs roulés en bandelettes autour de leur tête. L'homme échappé au dernier naufrage vint, la tête et les pieds nus, s'agenouiller près des cercueils, et baiser les pieds de ses deux anciens compagnons. Des femmes, au fond de l'église, étoient séparées des hommes par une grille et par un long rideau qui les déroboit aux regards ; mais on jugeoit de leur présence par quelques sanglots.

Après les prières des morts, l'archevêque de Midia, vieillard octogénaire, dont la barbe blanche et vénérable tomboit jusqu'à sa poitrine, fit une courte exhortation analogue à ce triste spectacle. Il conjura les capitaines de ne jamais se mettre en mer sans s'être réconciliés avec Dieu, et de ne pas résister à la Providence, quand elle veut nous retenir dans le port en nous annonçant une tempête, assez à l'avance pour que nous puissions l'éviter.

Tous les matelots étoient profondément émus ; mais rien ne s'efface aussi promptement de leur esprit que le souvenir du danger. Les tempêtes

sont pour eux une épreuve honorable : ils attachent leur gloire à les braver.

Le dernier bâtiment qu'un coup de mer a fait périr avoit déjà risqué le naufrage au commencement de l'automne précédent. Il transportoit à Constantinople le cercueil de M. d'Ocaritz, qui avoit été nommé ambassadeur d'Espagne près la Sublime Porte, et qui venoit de mourir à Varna en se rendant à sa destination. Madame d'Ocaritz assistoit à ses derniers momens ; elle avoit fait embaumer son corps, et s'étoit proposé de le suivre pour lui rendre les derniers honneurs à Constantinople ; mais, s'étant embarquée sur un autre navire qui voyageoit de conserve avec le bateau funéraire, elle en fut séparée par la tempête ; et, tandis qu'elle faisoit naufrage sur une plage déserte, où elle eut à éprouver tous les genres de souffrances et de privations, le bateau chargé de la dépouille de M. d'Ocaritz parvint à gagner le Bosphore, et se rendit enfin à Constantinople. On y attendoit la légation d'Espagne, et l'on ne vit d'abord arriver qu'un cercueil. Il apporta la nouvelle inattendue de la perte de M. d'Ocaritz ; il fit naître les plus vives alarmes sur le sort de la veuve : on crut à sa mort pendant un mois ; et ceux qui la regrettoient la virent enfin arriver à Constantinople couverte de deuil et comme échappée de son propre tombeau.

En remontant la vallée qui s'étend au nord de Midia, on découvre sur la gauche l'ouverture d'un temple souterrain, anciennement creusé dans les flancs de la montagne. L'entrée de ce monument est un long vestibule, dont les parois sont taillées en portes ou en arceaux, les uns figurés seulement dans la pierre, les autres servant de communication avec les différentes parties du souterrain.

L'extrémité de cette salle d'entrée aboutit à une chapelle ou piscine, dont quelques arceaux la séparent. Cette piscine est couronnée par une coupole et ornée de quatre colonnes : le sol en est plus abaissé ; on y descend par quelques degrés, et l'on y trouve au centre un petit bassin arrosé par une source d'eau vive.

Sur la gauche du vestibule sont les trois portes du temple, dont les proportions sont petites, mais régulières. La nef en est couverte par une voûte en berceau, et le sanctuaire est entouré de quelques degrés demi-circulaires. Les deux bas-côtés n'ont pas de voûte : un plafond les recouvre ; et ils sont séparés de la nef par des pilastres et un portique dont la corniche est ornée de quelques sculptures.

Une galerie, qui a également son entrée dans le vestibule, embrasse une partie de l'enceinte du temple : elle est parallèle à l'un des bas-

côtés, et s'étend ensuite par un angle droit derrière la ligne du sanctuaire.

Vous trouvez sur la droite du vestibule une salle autour de laquelle on a pratiqué sept excavations qui, par leur forme et la différence de leurs dimensions, offrent des tombeaux pour tous les âges. Une cellule moins grande a été creusée à côté de la salle des tombeaux; et l'on aperçoit encore à sa droite une grotte sauvage, telle que l'a taillée la nature, telles qu'étoient sans doute les autres parties de ce souterrain, avant qu'il eût été agrandi et converti en temple par la main des hommes.

Les dimensions et le travail de ce monument doivent en faire remonter l'origine à un temps où l'architecture avoit conservé la belle simplicité de ses formes, mais où celles de la sculpture étoient déjà très-altérées. Ce fut sans doute un temple chrétien : les murs de la chapelle où la piscine est située portent encore l'image de la croix.

La roche calcaire, où ce temple a été creusé, est d'un grain fin et très-égal; elle a conservé toute sa blancheur; et, quelle que soit l'antiquité du monument, on n'y découvre encore que les dégradations des hommes : ils ont mutilé les colonnes de la piscine, et ont abattu trois piliers du vestibule sans que les voûtes et les arceaux aient fléchi.

Les seules traces des ravages du temps sont une longue fissure dans le rocher qui forme la voûte de la galerie, et un éboulement de terre qui encombre en grande partie l'entrée du vestibule et l'un des côtés du temple. Ces dégâts ont sans doute été l'effet d'un tremblement de terre, et le souterrain a dû cesser d'être fréquenté à la même époque. Sa conservation actuelle fait même croire que l'entrée en a été long-temps masquée par cet éboulement, qu'il avoit ainsi échappé à de nouvelles mutilations, et que les vicissitudes du temps, les invasions, les changemens de culte, et surtout sa situation dans un lieu sauvage et couvert de forêts, l'avoient fait entièrement perdre de vue. On n'y entroit qu'avec peine et en se traînant sur les genoux, lorsque je l'ai visité au mois de février 1806; on n'en parloit alors que comme d'un souterrain où les brigands se retiroient quelquefois : les étrangers ne le connoissoient point ; il n'avoit encore été ni décrit ni indiqué ; et j'ai cru ce monument assez digne d'intérêt pour en relever avec soin le plan et les élévations pendant mon séjour à Midia, et pour soumettre ce travail aux archéologues et aux artistes qui s'occupent de l'histoire et des progrès des Beaux arts (1). (*Voy.* les planches I, II, III et IV.)

(1) Je n'avois avec moi aucune mesure de longueur ;

mais je m'en fis une à l'aide de ma taille; je la partageai en pieds et en pouces, et j'eus le moyen de mesurer avec exactitude toutes les dimensions de ce monument.

Les lignes ponctuées qui partagent en plusieurs sections le plan du temple de Midia, indiquent les directions que l'on a suivies pour représenter les élévations des différentes coupes de ce monument. On a répété dans la seconde et la troisième planche les lettres de renvoi qui se trouvent dans la première, afin de mieux faire sentir la correspondance qu'ont entre elles toutes les parties de ce dessin. La planche v présente l'emplacement de Midia et le relevé de ses environs.

DESCRIPTION

DE L'ILE SAN MIGUEL,

L'UNE DES AÇORES,

PAR JOHN W. WEBSTER;

Traduit et extrait de l'anglois, par M. E. S..... (1).

L'ILE San Miguel est la plus grande des Açores; sa forme est irrégulière; sa longueur, du N. O. au S. E., excède 48 milles; sa plus grande largeur est de 11 milles, et la moindre de 6.

La partie la plus étroite de l'île est celle qui contient le plus de plaines et qui est le mieux cultivée. Elle est bornée au N. O. par le *Morro das Câpellas*, au N. E. par le *Morro da Ribeira Grande*, la *Ponta Delgada* au S. O., et la *Ponta da Galera* au S. E. Entre les deux premiers

(1) *A Description of the Island St. Michael comprising an account of its geological structure with remarks on the other Azores or Western Islands...* by *John W. Webster*. Boston, 1821, in-8°.

points est renfermée, au nord de l'île, une baie considérable, et, entre les deux derniers, une baie semblable au sud.

Vue de la mer, l'île offre un aspect âpre et montagneux : la côte est généralement escarpée ; les bases de la plupart des montagnes s'étendent jusque sous la mer. En approchant, on aperçoit d'innombrables ravines longues, profondes, et dont la largeur varie depuis quelques pieds jusqu'à plusieurs mètres (*yards*). Presque partout, la terre s'élève soudainement du sein de la mer ; souvent elle présente un mur de rochers perpendiculaires, jusqu'à une hauteur de 130 pieds.

La vue que l'on a de l'ancrage, au sud de l'île, est singulièrement variée et pittoresque. *Ponta Delgada* (*Pointe Aiguë*) est la principale ville de San Miguel. Elle s'élève au bord de l'eau, et a pris son nom d'une pointe de rocher près de laquelle elle est bâtie ; elle est à 88° 35′ de longitude occidentale du méridien de Londres.

La blancheur des maisons, la régularité avec laquelle elles s'élèvent en amphithéâtre, les églises et les couvens qui dominent au-dessus d'elles, donnent à la ville une apparence séduisante ; mais le prestige disparoît dès qu'on y pénètre. Les maisons ont généralement trois étages ; bâties en lave et blanchies extérieurement, elles offrent un aspect sombre et triste qui annonce des prisons plutôt que des habi-

tations. Au rez-de-chaussée, pavé de grandes dalles, sont des écuries, des celliers, des magasins. Le premier étage est décoré de balcons qui s'avancent sur la rue, et que garnissent souvent des jalousies derrière lesquelles les femmes peuvent voir sans être vues. L'usage des carreaux de vitres n'a été que depuis peu introduit à San Miguel. Les chaises étoient également inconnues. On s'asseyoit, les jambres croisées, sur une estrade recouverte d'un tapis, et élevée d'un pied environ à l'un des côtés de la chambre. On ne fait jamais de feu que dans la cuisine.

Le commerce des Anglois et des Américains a apporté quelque changement dans les goûts des habitans de San Miguel. Les maisons sont plus propres : des meubles, moins massifs et plus élégans, remplacent les produits des manufactures portugaises ; mais partout encore on observe une préférence marquée pour les choses brillantes et bizarres. Des fresques, quelquefois assez belles, couvrent les murs des appartemens dans les maisons les plus modernes ; et l'on a vu dépenser plus de deux mille dollars pour décorer ainsi une pièce d'une grandeur ordinaire.

Les rues sont étroites, mal pavées, horriblement sales, et toujours encombrées de pourceaux, presque tous d'une taille énorme. Quelques rues se prolongent hors de la ville et offrent des routes d'une largeur suffisante. Mais, dans

l'intérieur de l'île, il n'y a point de chemins où l'on puisse, avec sécurité, faire usage de voitures; aussi ne voyage-t-on guère que sur des ânes. Les *morgados* (propriétaires de biens substitués) sont les seuls qui aient des cabriolets bien lourds et bien mal construits.

On pense à percer de routes commodes l'île entière: les montagnes de pierre-ponce, si sujettes à s'ébouler, contrarieront l'exécution de ce projet, non moins que les précipices qu'il faudra cotoyer ou franchir. Les chemins existans sont impraticables, dès que grossissent les torrens qui les traversent et sur lesquels on n'a point jeté de ponts.

L'étranger qui aborde à San Miguel est conduit par des soldats au château de *San Braz* devant le gouverneur, qui examine ses passeports et les motifs qui l'amènent dans l'île. Il faut subir ensuite le même examen devant le corrégidor qui, s'il n'y voit pas de danger, accorde la permission de rester à terre. La moindre contravention à cette règle exposeroit à perdre, et pour long-temps, sa liberté.

San Miguel, en 1790, avoit 61,058 habitans: on portoit, en 1818, sa population à environ 80,000 ames. Celle de Ponta Delgada est éva-

luée, d'une manière incertaine, de 8 à 12,000 personnes.

L'île est divisée en trois districts : Ponta Delgada, Ribeira Grande, et Villa Franca.

Un gouverneur militaire, qui étend son pouvoir sur les îles San Miguel et Santa Maria, réside à Ponta Delgada. Il est nommé par la cour, et reste en place trois ans.

La principale charge civile est celle du corrégidor, nommé de même et pour le même temps.

Dans chaque district siége un sénat de six membres, y compris le juge du district, qui en préside les assemblées. Elles ont lieu deux fois par semaine ; leur principal objet est la police du pays.

Les *morgados* ou propriétaires de biens substitués forment, dans les Açores, une classe distincte qui a peu de commerce avec les autres. Pour eux semble fait le proverbe portugais : « *Vomir du sang dans une cuvette d'or.* » Riche, mais négligé à l'excès dans ses habillemens et laissant l'intérieur de sa maison dans un dénuement honteux, le *morgado* borne ses jouissances à dormir, à manger et à amasser ; il enfouit la plus grande partie de son revenu, et ce n'est qu'à l'instant de la mort qu'il découvre à son héritier immédiat les lieux où il a caché son or et son argent. Presque toujours dépourvu d'éducation,

il laisse aussi croupir ses enfans dans l'ignorance et l'oisiveté.

Il y a peu d'années que, dans les Açores, l'instruction publique tout entière étoit entre les mains des prêtres et des moines, et elle se bornoit à faire apprendre par cœur à l'enfant quelques prières dans une langue qu'il n'entendoit pas (1). Le commerce et l'exemple des étrangers a induit quelques Açoriens à faire élever leurs enfans en Portugal ou en Angleterre. Mais aujourd'hui même, il est encore rare de rencontrer, dans l'un ou dans l'autre sexe, des jeunes gens qui sachent supportablement lire et écrire leur propre langue.

Les Açoriens sont passionnés pour la musique, et ils y excellent, depuis le paysan qui s'accompagne sur la guitare, jusqu'aux filles de *Morgados*, qui souvent ne savent ni lire ni écrire, et n'en déploient pas moins le plus grand talent sur le piano.

Les prêtres et les religieux des deux sexes sont très-nombreux; leur ignorance est passée en proverbe. La plupart ne savent que prononcer les phrases des livres d'église; incapables d'ailleurs

(1) En 1773, on avoit mis un impôt sur les vins de Fayal et de Pico, il devoit servir à payer trois professeurs qu'on enverroit de Lisbonne à Fayal. Le produit de l'impôt s'est élevé à 1000 livres sterling: il a jusqu'à ce jour été appliqué en entier à d'autres usages.

d'en traduire un mot ou de lire dans tout autre livre.

L'influence des moines s'étend sur toutes les actions de la vie d'un habitant des Açores. Tous les moyens sont mis en œuvre pour la maintenir; et le plus puissant est la profonde ignorance où restent plongées toutes les classes de la société. Lors même que beaucoup de personnes sauroient lire, les ressources intellectuelles augmenteroient peu, n'y ayant de livres que ceux que permettent les prêtres; et les ouvrages françois étant tous sévèrement défendus, une société biblique d'Angleterre avoit envoyé aux Açores des Bibles traduites en Portugais; aucun habitant n'en pût avoir d'exemplaires, et les prêtres prononcèrent que cette traduction n'avoit été faite par des Anglois que pour renverser la religion.

Les plus riches bénéfices excèdent rarement 500 dollars de revenus, beaucoup de prêtres subsistent de l'emploi qu'ils trouvent dans les chapelles des particuliers, ou des messes que les personnes pieuses font dire pour le repos de leurs parens décédés. Chaque messe n'est payée que 40 cents (2 francs). Quand les prêtres ne sont pas occupés à l'église, on les voit errer dans les rues, sur les quais, sur les places. Ils sont d'ailleurs de toutes les parties de plaisir, et dissipent l'ennui des *assemblées*, par les *modinhas* ou chansons qu'ils exécutent en s'accom-

pagnant sur le piano ou la guitare avec un goût exquis.

Dans toutes les maisons riches, des salles sont consacrées au billard, au *faro*, et à d'autres jeux que les Açoriens aiment passionnément. C'est là encore que les prêtres passent volontiers le temps qu'ils ne donnent pas à l'église.

Les Açoriens surpassent tous les autres peuples sur l'article du cérémonial; du plus riche au plus pauvre, nul ne néglige de vous saluer en passant devant vous, nul ne vous pardonneroit de ne pas lui rendre le salut. Le tailleur, le cordonnier, l'ouvrier qui pour vivre n'a que sa journée, croient, en travaillant pour vous, vous faire une faveur qui ne se répétera qu'autant que vous la reconnoîtrez en les saluant partout où vous les trouverez, et en leur faisant dans l'occasion quelques présens.

Les plus intimes amis ne se visitent qu'après un *message* cérémonieux. En voici un exemple : « Faites mes complimens à sa seigneurie, madame..... et priez sa seigneurie, madame.... de permettre que cet après midi je me jette à ses pieds. » *Réponse :* « Dites à sa seigneurie, madame, que ma maison et mon cœur sont à son service. »

Des cérémonies proportionnées au ton de ces messages accompagnent les moindres visites, et glacent les *assemblées* où les femmes d'un côté,

les hommes de l'autre, restent assis une soirée entière presque sans parler. Les étangers s'amusent, d'abord de ces bizarres manières, et en sont bientôt excédés; aussi ceux qui s'établisent aux Açores ne voient-ils guère que leurs compatriotes, autant du moins qu'ils le peuvent, sans risquer de se faire des ennemis.

Les présens qu'on doit faire à certaines époques de l'année forment un article important de la politesse, et personne ne se permet d'y manquer. C'est à Noël qu'on doit avoir cette attention pour le boucher, le cordonnier, la blanchisseuse, etc.; à Pâques, on envoie à son médecin des fruits, des confitures, des cochons de lait, etc.; au mardi gras, autres présens. Ceux qu'on offre aux personnes en place sont souvent d'un grand prix et ne dispensent pas d'en faire à chacun de leurs domestiques.

Les Açoriens sont, en général, bien faits et robustes; leur figure est presque ovale, avec des pommettes très-saillantes; les yeux noirs et brillans, la chevelure brune et fournie, le teint pâle et basané, surtout parmi les gens de la campagne.

Le peuple est actif, et, jusque dans la vieillesse, travaille sans craindre la fatigue. La journée n'est payée que de 30 à 50 *cents* (1 fr. 50 c. à 2 fr. 50 c.) à l'artisan le plus habile, et que (50 c.) au simple ouvrier; les gens de maison

gagnent de 12 à 20 dollars par an. Les hommes de la classe pauvre et laborieuse ont généralement l'air de bonne humeur; mais ils sont très-susceptibles et très-vindicatifs; la plupart d'entre eux dépensent presque tout ce qu'ils gagnent dans les cabarets, à la porte desquels des femmes s'occupent à cuire du poisson avec une sauce propre à exciter la soif. Là, chacun boit au moins une bouteille, et souvent deux, d'un vin médiocre qu'on recueille dans le pays.

Dans toutes les saisons, on porte le manteau. C'est un article si important pour la considération personnelle, qu'on voit quelquefois un paysan différer un mariage projeté jusqu'à ce qu'il soit assez riche pour acheter un manteau.

Les femmes açoriennes n'ont pas la fraîcheur et l'éclat qui ornent leur sexe dans d'autres pays, mais leur physionomie est animée et pleine d'expression, leur démarche gracieuse et leurs pieds d'une petitesse remarquable. Les femmes de la haute classe ne paroissent jamais en public que dans la compagnie de leurs pères ou de leurs frères. Alors même elles se voilent le visage, et s'enveloppent tout entières de grands manteaux bleus ou de *mantes* noires.

On rencontre rarement une femme, même des classes inférieures, qui n'ait pas, avec de grandes boucles d'oreilles, un collier pesant, d'où pend un crucifix ou une image de la Vierge. Ces

bijoux sont toujours en or. Après s'en être parées pendant leur vie, les femmes qui ne comptent pas beaucoup sur d'autres économies, destinent le prix de ces objets à payer la pompe de leurs obsèques; chose de la plus haute importance pour un habitant des Açores.

Les femmes de la campagne sont industrieuses, et travaillent à la terre avec leurs maris. Elles filent avec le fuseau; ne connoissant point les rouets, elles font de la toile, des paniers, des nattes, etc.

On fait peu d'attention à l'âge dans l'union des mariages; tantôt la femme a douze ans, et le mari seize, et tantôt il y a quarante ans de distance entre les deux époux. Une fille est rarement consultée sur son établissement. C'est à son père que s'adresse l'homme qui la recherche, et le père a souvent conclu tous les arrangemens avant d'en parler à sa fille, qui ne refuse presque jamais de lui obéir. Mais un amant rebuté par le père écrit à sa maîtresse, et la fait aisément consentir à se laisser conduire dans la maison d'une parente ou d'une amie, chez qui son père ne pourra la reprendre. Si cette mesure n'est pas praticable, l'amant obtient de sa maîtresse un écrit où elle déclare qu'elle veut l'épouser. Il porte cette déclaration au corrégidor qui enjoint au père de donner son consentement, fait conduire la fille à l'église, et nomme un

prêtre pour faire la cérémonie. Peu de jours après, le père pardonne à sa fille et la reçoit dans sa maison.

Tous les mariages se célèbrent le matin, et sont signalés par quatre jours de réjouissances. La femme, après le mariage, garde le nom qu'elle portoit auparavant.

L'Açorien le plus pauvre se montre humain et hospitalier. Dans toutes les cabanes il y a, pour les étrangers, un lit propre, orné et rembourré avec la racine douce et soyeuse d'une sorte de fougère qui croît abondamment dans quelques parties de l'île. Les autres lits sont remplis avec des feuilles de maïs que l'on a fait sécher et passer une à une sur les dents d'un peigne.

Les choses nécessaires à la vie sont à bas prix; les paysans ne mangent jamais d'autre viande que du porc, et encore très-rarement, et se nourrissent habituellement de poisson, de végétaux et d'un pain grossier de maïs. Un paysan se croit riche quand il possède un cochon; il ne lui en coûte à peu près rien pour le nourrir; et, en le vendant, il acquittera une partie de son fermage.

Les cabanes, construites en pierres ou en terre et couvertes en chaume, ne sont guère divisées que par quelques nattes qui descendent du toit. La cuisine est souvent dans une cabane séparée, dont la porte seule offre une issue à la fumée.

On y voit peu de vases en fer, mais une poterie grossière, fabriquée dans l'île avec de l'argile tirée de Santa Maria. Les paysans mangent habituellement avec leurs doigts.

Les ânes, à San Miguel, remplacent en tout les chevaux ; rarement ils bronchent, même dans les mauvais pas ; leur allure est lente ; mais grossièrement nourris et pesamment chargés, ils résistent à la fatigue de longs voyages. Leur nombre, dans l'île, excédoit sept mille il y a peu d'années. Chaque famille en a au moins un; les ânesses donnent beaucoup de lait qui se vend assez cher pour les malades.

On fait très-aisément à âne un voyage de plusieurs milles. On ne se sert point de bride : le voyageur est suivi d'un ânier armé d'un long bâton que termine une pointe de fer d'un pied de long ; c'est l'aiguillon dont il fait usage pour hâter le pas de l'animal. Si l'âne va trop vîte, l'ânier lui saisit la queue et la tire de toute sa force.

Les bœufs, les chèvres, les moutons sont assez nombreux dans l'île pour fournir à des exportations considérables ; mais presque tous les bestiaux appartiennent aux propriétaires de terre. Le *morgados*, en donnant une ferme à bail, y joint un certain nombre de vaches dont le fermier doit prendre soin et vendre le lait pour le compte de son maître. Apporté à la ville dans

des outres de peau et sur des ânes, le lait de vache se détériore; aussi, bien des gens lui préfèrent-ils le lait de chèvres, que l'on amène du voisinage pour les traire à la porte des acheteurs.

La mendicité est moins active à San Miguel que dans d'autres colonies portugaises. Le samedi seulement, jour où diverses personnes riches et dévotes distribuent des aumônes, on voit encombrer les rues et se suivre, de porte en porte, d'épais bataillons de mendians.

Les couvens sont très-nombreux aux Açores, il y en a neuf dans la seule capitale de San Miguel. Le plus considérable est celui de Saint-François; il n'a de remarquable à l'extérieur que la grandeur des bâtimens, et une statue colossale du saint, placée dans une niche au centre du fronton. L'intérieur de l'église est vaste, et richement décoré de dorures, de tableaux, de statues et de grandes lampes d'argent allumées jour et nuit. Le sol est pavé de larges dalles, sur lesquelles les fidèles, pendant l'office, s'agenouillent ou s'asseyent les jambes croisées.

Les franciscains entendoient autrefois les confessions le soir, et dans l'intérieur du couvent. Il en est résulté des inconvéniens graves. Aujourd'hui, les personnes qui veulent se confesser, sans être connues, se placent dans la rue, à une petite fenêtre grillée, derrière laquelle est assis

un moine dans l'intérieur du cloître. Il n'est pas rare de voir, assez avant dans la nuit, quelques personnes qui, la face ainsi collée contre le mur, tout le corps enveloppé d'un large manteau, soulagent, par la confession, une conscience trop chargée de crimes.

La règle des franciscains leur défend de voyager autrement qu'à pied; mais ils ne la suivent pas scrupuleusement quand ils ne craignent pas les regards observateurs; et il n'est pas rare de voir un moine sauter à bas de son âne, en approchant d'une ville ou d'un village.

Les franciscains, faisant vœu d'abstinence, doivent vivre avec une grande sobriété, ce n'est pas ce qu'indique leur extérieur. Ils sont pour la plupart très-gros et très-gras. La bonté de leur soupe est renommée, on en fait venir du couvent, pour la servir, dans les festins, comme un mets de luxe. Il est juste de dire aussi qu'on a vu quelquefois des moines compromettre gravement leur santé par une trop sévère observation du jeûne et du carême.

Les franciscains ont quatre couvens dans l'île de San Miguel, et un ou davantage dans chacune des autres îles.

Aux aumônes des dévots, ces moines joignent la rétribution qu'ils gagnent en assistant à des funérailles.

Le corps mort, enveloppé par piété d'un habit

de franciscain, est porté dans une bière ouverte; ses mains attachées avec des rubans tiennent un bouquet de fleurs. Les moines le conduisent en chantant des prières jusqu'à la paroisse où se fait le service funéraire. Quand il est terminé, on écarte deux ou trois des dalles qui pavent l'église pour découvrir une fosse qui a été préparée d'avance. On y descend le corps, sur lequel on jette une petite quantité de chaux vive; puis le sacristain saute dessus, et, avec un instrument semblable à la *demoiselle* des paveurs, il frappe de toute sa force, jusqu'à ce que la terre, rejetée dans la fosse, n'occupe pas plus de place qu'avant l'inhumation, et qu'on puisse remettre en place les dalles qu'on a dérangées. L'indifférence avec laquelle les parens et les amis du mort contemplent cette opération est vraiment révoltante. Comme tous les corps sont enterrés dans les églises, il faut, de temps en temps, avant de creuser une nouvelle fosse, retirer les anciens ossemens que l'on amoncelle dans une des tours du bâtiment. On croira sans peine que l'air des églises est souvent infect.

Ce n'est que récemment, et après avoir été long-temps repoussés par l'ignorance et la superstition, que les étrangers établis à San Miguel ont obtenu un coin de terre pour l'inhumation des protestans.

Le monastère des dominicains est le second

en grandeur à Ponta Delgada. Ces moines sont très-riches, ont peu de devoirs à remplir, et passent le temps dans l'oisiveté, les festins et les promenades. Jadis ils furent aussi puissans que riches; mais, au XVIe siècle, leur influence a commencé à décliner. A San Miguel comme ailleurs, on prend parmi eux les inquisiteurs; quoique connus pour leur indolence et leur débauche, ces moines, au tribunal de la pénitence, se montrent plus sévères que tous les autres prêtres, et leur rigueur attire à leur confessionnal les personnes les plus dévotes.

Les derniers jours du carnaval sont signalés par des festins, et surtout le *dimanche gras*: on cite sans façon, à San Miguel, des exemples de moines et de religieuses gravement incommodés ou morts subitement de la suite des excès que ce jour autorise.

Parmi les amusemens du carnaval, j'ai remarqué que les personnes des deux sexes s'amusent à se lancer des dragées, et plus souvent des fruits artificiels, faits en cire, et remplis quelquefois d'eau odorante, quelquefois d'un mélange d'eau, de farine et de suie.

Le carême commence, et aux jeux succède une suite d'austérités et d'actes religieux.

On sait que, pendant le carême, les catholiques ne peuvent se nourrir que de poisson ou de végétaux, s'ils n'ont acheté une bulle de dispense.

Ces bulles se vendent publiquement; celles qui permettent seulement l'usage du beurre, des œufs et du fromage coûtent 10 *cents* (50 cent.): le prix s'élève à mesure que la dispense est plus étendue; mais l'achat d'une dispense quelconque est un devoir que nul Açorien ne peut négliger; tous, à cette époque, doivent s'approcher du tribunal de la pénitence, et aucun prêtre ne donne l'absolution si on n'a préalablement représenté la bulle de dispense.

Les plus brillantes cérémonies du culte ont presque toutes lieu dans le carême. Les images que l'on promène dans les rues sont surchargées d'ornemens et de bijoux en argent, en or, en diamans, en perles, en pierres précieuses. J'ai vu une image de bois qui, dit-on, offre l'exacte ressemblance du Christ, et qui a été trouvée miraculeusement dans l'île il y a quelques années; je me suis assuré que toutes ses pierreries étoient fines. On évalue à 20,000 crowns (120,000 fr.) le diadème seul avec la plaque du collier. On a offert jusqu'à un million de dollards de l'ensemble de sa parure.

Le jeudi saint, après la grand'messe, on renferme une hostie consacrée dans un petit agneau d'argent, et on la place avec pompe au sommet d'une pyramide élevée d'un des côtés de l'église, haute de quinze à vingt pieds, et couverte de cierges constamment allumés. On ne

l'en retire que le troisième jour en célébrant la résurrection du Sauveur.

Les cérémonies du vendredi saint sont plus pompeuses que partout ailleurs dans l'église cathédrale; vaste bâtiment en décadence, mais qui conserve encore des marques de son ancienne magnificence.

Un moine prêche la passion, et s'efforce, par des expressions et des gestes dont la violence devient grotesque, d'exprimer les souffrances du Sauveur. S'aperçoit-il qu'il touche peu ses auditeurs, il déploie la peinture d'une face humaine, blessée et couverte de sang. « Pécheurs! s'écrie» t-il, implorez la compassion de Dieu; frappez » vos faces comme elles le méritent; frappez vos » poitrines; demandez à Dieu le pardon de vos » fautes! » L'auditoire obéit avec enthousiasme; mais bientôt après il retombe, devant le prédicateur, dans l'engourdissement, jusqu'à ce que le même moyen soit mis en œuvre pour le réveiller.

Une procession nombreuse et solennelle parcourt ensuite la ville et s'arrête dans toutes les églises. On y voit figurer les personnages de la passion et les instrumens du supplice du Sauveur. De temps en temps, des enfans montrent au peuple une *figure* sanglante, telle que celle dont nous avons déjà parlé, et crient : *Ecce homo*.

Le dimanche, on voit dans l'église une image monter vers la voûte et disparoître derrière un

ideau : c'est une représentation de l'ascension du Christ.

Dans chaque paroisse, les paysans célèbrent alors la fête du Saint-Esprit ; elle dure sept semaines. Ils ont, l'année précédente, élu entre eux un *empereur;* le prêtre, pendant la grand'-messe, lui met à la main un sceptre béni et une couronne d'argent sur la tête. L'empereur est assis sous un dais pendant le service, et reconduit ensuite par tout le peuple à sa cabane qu'il a eu soin de réparer à neuf ou d'orner au moins de branchages et de fleurs. On y danse tous les dimanches jusqu'à la nuit. Le septième dimanche, dans un lieu destiné à cette cérémonie, on présente à l'*empereur* des pains, du vin, des œufs, des volailles ; il bénit ces objets et en donne une portion à ceux qui les ont apportés; le reste est donné aux pauvres. Le peuple élit alors un nouvel *empereur* chez qui on porte la couronne et le sceptre, et dont la maison, jusqu'à la fête de Pâques, jour où il doit se voir proclamé, devient, tous les dimanches, le lieu d'assemblée du village, le théâtre de la danse et des amusemens.

Il y a, à Ponta Delgada, quatre couvens de religieuses et trois *asiles* pour les femmes et

veuves pieuses. On trouve de pareils établissemens dans les principaux villages de San Miguel et dans la plupart des autres îles.

Chaque religieuse reçoit du couvent, pour son entretien, une somme à l'insuffisance de laquelle doivent suppléer les libéralités de sa famille. Celle dont la naissance est la plus obscure ne veut pas, sur ce point, céder à celle dont le père est un riche *morgado*. Néanmoins le père le plus pauvre, sans s'effrayer de ce surcroît de dépense, s'efforce de placer sa fille dans un couvent, persuadé que, par là, il lui donne plus d'élévation et de droits au respect. La même opinion fait beaucoup de religieuses volontaires; mais plusieurs ne prennent le voile que contraintes par la cruauté ou l'avarice de leurs parens.

Les religieuses professes ne peuvent jamais quitter leur couvent qu'avec une permission du pape, permission donnée communément pour trois ans. Les novices sortent avec l'autorisation de l'évêque : il n'est pas rare d'en voir qui se marient; d'autres, au contraire, restent par goût dans le couvent, quoiqu'elles ne prononcent pas leurs vœux.

On parle ici peu favorablement des mœurs des religieuses. Elles ont, en général, des amans parmi les jeunes gens de l'île, et aiment beaucoup les visites des étrangers.

Chaque couvent cherche à surpasser les autres par la perfection de l'exécution musicale dans les cérémonies de l'église. Là, et dans les concerts qu'elles se plaisent à donner, les religieuses manient, avec une habileté surprenante, tous les instrumens dont se compose un orchestre complet.

La musique qu'elles font est un des agrémens des visites qu'on leur rend au parloir. Les personnes qu'on y reçoit y trouvent des chaises: mais leurs domestiques, entrés avec elles, s'asseyent à terre, et se mêlent à la conversation et aux plaisanteries, interpellant familièrement chaque religieuse par son nom. Ils prennent également leur part du thé, des gâteaux, des confitures que les religieuses font distribuer pendant la durée de la visite.

Les cloches sont presque sans cesse en mouvement aux Açores, et à certains jours, on les entend sonner sans interruption pendant vingt-quatre heures; nulle part on ne verra plus d'attachement aux formes extérieures de la religion. L'Açorien étonne les Portugais eux-mêmes par l'excès de son ignorance et de sa superstition; les pénitences les plus rigoureuses, telles que les cilices, les ceintures armées de pointes, les pélerinages à pied au travers de l'île, sont souvent imposées par les confesseurs, ou volontairement pratiquées par les pénitens.

Le climat des Açores est plus agréable qu'on ne le croit communément. Ces îles, au moins celles de San Miguel et de Santa Maria, sont moins sujettes aux tempêtes que ne le feroit supposer l'expérience des navigateurs qui en ont passé à quelque distance ; quelquefois seulement de violens ouragans amènent des torrens de pluie, et des masses de pierre-ponce, ébranlées par les eaux, tombent du haut des montagnes dans les vallées.

Ces variations de la température ne sont ni considérables ni soudaines : le thermomètre de Fahrenheit ne s'élève pas au-dessus de 75° (19°69), et ne s'abaisse pas au-dessous de 50° (7°99).

L'agriculture est encore dans l'enfance : il faut en accuser sans doute la facilité que donnent, pour se procurer le strict nécessaire, la douceur du climat et la fécondité naturelle du sol ; il faut en accuser la paresse des indigènes et leur aversion pour les perfectionnemens modernes ; mais il faut surtout y reconnoître l'influence des *substitutions*. La plupart des agriculteurs ensemencent sans zèle, comme sans intérêt, une terre qui leur est étrangère. Le gouvernement, d'ailleurs, ne fait rien pour les encourager, et les propriétaires, établis en Europe, ne s'occupent de leurs biens des Açores que pour en percevoir les fermages.

Quoique mal cultivée, la terre produit par an

Les oranges de San Miguel ont beaucoup de réputation; les citrons sont moins nombreux. Les citronniers et les orangers fleurissent aux mois de février et de mars. Ces arbres s'élèvent de quinze à vingt pieds: on les plante sans soin, on ne les taille pas; la seule précaution que l'on prenne pour les garantir des insectes est de les enduire légèrement de goudron. Les *quintas*, ou plantations d'orangers, sont environnées de murs en pierre de vingt pieds et plus d'élévation; et, pour peu qu'elles soient étendues, des murs d'une hauteur moindre les partagent intérieurement; on y voit de plus des bouquets d'arbres verts très-élevés: tout cela a pour but de préserver les orangers de la violence des vents; et cette précaution, souvent encore inefficace, a l'inconvénient de les ombrager excessivement et de nuire à la qualité des fruits en entretenant sur le sol une humidité constante.

Un bon arbre donne communément par an de six à huit mille oranges ou citrons. Il y a quelques années qu'un arbre a produit jusqu'à 26,000 oranges et un autre 29,000.

Ce sont presque toujours des marchands anglois ou américains, et maintenant quelques Russes, qui traitent avec les *morgados* du produit des plantations. Ordinairement, on achète les fruits sur pied ou *en l'air*, comme disent les

Açoriens : l'estimation d'une plantation est faite contradictoirement par les agens du propriétaire et ceux du marchand. L'acheteur court des risques graves. Outre les voleurs et les rats, il doit craindre les ouragans, qui jettent tous les fruits à terre. On n'embarque jamais les oranges ramassées ; on les vend au marché, où elles n'ont presque aucune valeur : aussi le prix d'une plantation s'élève-t-il à mesure qu'on approche de l'instant de la récolte. Il seroit moins hasardeux d'acheter à cet instant même les oranges au millier ; mais la concurrence le permet rarement, chaque marchand s'efforçant, long-temps d'avance, de s'assurer de plusieurs jardins.

L'embarquement des fruits a lieu du mois de novembre au mois de mai. Pendant tout ce temps, des navires en grand nombre se rendent aux Açores ; il n'est pas rare d'en voir sur la côte de San Miguel jusqu'à quarante à la fois qui restent à l'ancre, attendant leur cargaison et ayant beaucoup à souffrir du défaut absolu d'un bon port. Les bâtimens anglois apportent des toiles, des étoffes de coton et de laine, de la bonneterie, des chapeaux, des poteries et du charbon de terre ; les Américains, de gros meubles, du poisson, de l'huile, du lard, du bœuf, du beurre, des fromages et des chandelles. Ces marchandises sont payées partie en argent et partie en fruits.

La récolte des fruits se fait avec assez d'adresse

et de promptitude pour que, chaque jour, dans une seule *quinta*, on remplisse plusieurs centaines de caisses, et qu'une cargaison entière puisse être complétée en trois jours. Les oranges, détachées avec soin de l'arbre, sont enveloppées chacune dans une feuille de maïs soigneusement desséchée, puis placées dans la caisse. Les caisses pleines sont sur-le-champ fermées, puis portées sur des ânes jusqu'au magasin, où on les prend pour les embarquer.

Quarante mille caisses d'oranges, environ, sont annuellement consommées dans l'île, ou détruites par les ouragans; on en exporte de 50 à 60 milles, et jusqu'à 80,000 dans quelques bonnes années. L'exportatiou des citrons n'excède pas 3,000 caisses. On peut évaluer à 30,000 tonneaux la cargaison des vaisseaux qui se chargent à San Miguel de blé ou de fruits.

On marcotte les orangers et les citronniers; on a récemment fait avec succès beaucoup de nouvelles *plantations*.

Dans quelques jardins on cultive l'orange *amère* (orange de Séville); on en envoie quelques caisses en Angleterre et en Russie, la plus grande partie pourrit chaque année au pied des arbres.

On cultive des citrons doux, très-estimés pour leur goût et leur parfum; on en fait des présens, mais il y en a trop peu pour devenir un objet de commerce.

On greffe quelquefois, sur un citronnier ou un oranger à fruits acides, un arbre de même espèce à fruits doux; il en provient des fruits d'une forme bizarre, dont une partie est douce et l'autre acide.

Pour cultiver la vigne, on écarte, sur un sol choisi, les fragmens de lave dont il est couvert; on les amoncelle de manière à ce qu'ils en forment un trou de 5 pieds de profondeur, et de 6 ou 8 de largeur; on remplit le trou de 4 pieds de terre formée par la décomposition de la lave. C'est là qu'on plante la vigne qui, dès qu'elle s'élève, étend et accroche ses vrilles sur la surface de la lave qui l'environne. Ainsi le sol conserve toujours de l'humidité, et l'arbuste profite de la chaleur du soleil et de celle que réfléchissent les quartiers de lave.

On vendange à la fin de septembre. On fait le vin, comme à Madère, en foulant le raisin avec les pieds. San Miguel produit plusieurs milliers de pipes de vin qui suffisent à peine à la consommation intérieure.

L'île San Miguel offre de toutes parts des traces de volcans éteints; peut-être n'est-elle même en entier que le produit de volcans sous-marins. Un fait encore récent fortifie cette conjecture.

En juillet et août 1810, de violens tremblemens de terre se firent sentir: les secousses continuèrent, mais légèrement, jusqu'en janvier 1811. Le 28 et le 30, elles furent plus fortes. Le 31, un

épouvantable tremblement de terre ébranla la ville de Ponta Delgada. Le 1er février, une forte odeur de soufre, des nuages de cendres portés par le vent d'ouest, et des monceaux de lave lancés en l'air jusqu'à deux mille pieds de hauteur ne laissèrent plus de doute sur l'éruption d'un volcan à deux milles de la côte. On voyoit sortir de la mer une colonne surmontée de fumée, et d'où s'élançoient des matières enflammées. L'éruption cessa au bout de huit jours, ayant produit un écueil sur lequel la mer venoit se briser.

Le 13 juin suivant, une vive odeur de soufre et des secousses fortes et répétées annoncèrent que l'éruption avoit recommencé; elle eut lieu deux milles et demi plus loin que la première. Le vent éloignant la fumée, on put jouir de ce spectacle en se tenant sur les hauteurs de la côte, dont le sol éprouvoit une sorte de *trépidation* plus ou moins prononcée, suivant que l'éruption étoit plus ou moins violente, et dont un rocher se détacha et s'élança dans la mer. On vit alors le volcan dans toute sa grandeur lançant, du milieu des flots, des matières enflammées, mais à des intervalles assez réguliers.

Le 17, une masse immense de fumée blanche reposoit sur la surface de l'eau; tout-à-coup il en jaillit successivement des colonnes de cendre d'un noir foncé, et mêlées de pierres qui s'éle-

roient perpendiculairement à près de huit cents pieds au-dessus de la mer; leur poids les faisoit retomber; et, rencontrant la fumée blanche dont elles s'imprégnoient, elles produisoient une variété de teintes plus ou moins sombres, et s'arrondissoient comme les branches pendantes d'un saule pleureur. Ces explosions étoient accompagnées d'éclairs d'une vivacité éblouissante et d'un bruit semblable à celui d'un feu d'artillerie et de mousqueterie bien nourri. Les nuages de fumée, chassés par le vent, aspiroient de la surface de la mer une multitude de trombes qui ajoutoient à la grandeur et à la magnificence de cet étonnant spectacle. On distingua graduellement un cratère qui s'étoit formé au-dessus de la surface de la mer, quoique le volcan n'eût que quatre jours d'existence. Quelques observateurs courageux tentèrent de s'en approcher en bateau, ils ne purent y réussir; ils trouvèrent qu'au point le moins éloigné, la mer avoit 150 pieds de profondeur.

Le 4 juillet, l'éruption apaisée laissa apercevoir une petite île dont on estima la circonférence à 1,000 pieds; et l'élévation au-dessus de l'eau, à peu près à 300 pieds. L'île s'accrut graduellement, son extrémité nord-est avoit une forme conique; à l'extrémité opposée étoit un cratère profond d'environ 500 pieds de diamètre, où la marée précipitoit ses flots, et dont, pen-

dant quelques jours, sortirent des flammes accompagnées d'explosions. Le ressac fut d'abord trop violent pour permettre à personne d'en approcher. Le 4 juillet, le capitaine Tilliard, commandant la frégate angloise la *Sabrina*, y aborda. La chaleur du sol et le peu de consistance des cendres sur lesquelles il falloit marcher l'empêchèrent de pénétrer bien avant. Toutefois il prit possession de cette île nouvelle au nom de sa majesté britannique, et y arbora le pavillon de la Grande-Bretagne. A peu de distance du rivage, la mer avoit 35 pieds de profondeur, et à une demi-encablure elle en avoit 125 pieds. Plus tard, les éruptions et les secousses cessèrent, et bientôt après l'île disparut graduellement depuis le mois d'octobre 1811; enfin on ne la vit plus; elle laissa néanmoins à la place qu'elle avoit occupée un banc que la violente agitation des vagues n'a pas permis d'examiner avec la sonde. Vers la fin de janvier 1812, l'on observa de la fumée qui sortoit encore de la mer à l'endroit même où ce phénomène étonnant s'étoit montré.

Un tel événement n'est point unique aux Açores. A San Miguel, près de la *Ponta dos Mosteiros*, la tradition constante affirme qu'il existoit un pic remarquable, que l'on n'y voit plus aujourd'hui. En 1628, un volcan avoit fait éruption entre San Miguel et Terceira, et produisit une île qui disparut ensuite; presque à la même place,

de 1719 à 1721, s'éleva une nouvelle île qui, s'abaissant ensuite graduellement, disparut enfin le 17 novembre 1723. On trouva quatre-vingts brasses de fond au lieu même qu'elle occupoit (1).

En 1787, un violent tremblement de terre ébranla les Açores; les flots de l'Océan furent soulevés, inondèrent les rivages; du sein des eaux, à 10 mètres seulement de l'île *San Jorge*, sortirent dix-huit petites îles qui, bientôt après, avoient absolument disparu.

A peu près à 4 milles au nord-ouest de Ponta Delgada, on trouve des cavernes que M. W. visita. « Ayant loué un guide qui les connoissoit, dit ce voyageur, je me mis en route au mois d'avril avec quelques habitans de l'île. Nous nous étions munis de torches et de tout ce que l'on regarde comme nécessaire pour une expédition de ce genre. Nous avons traversé de temps en temps des endroits qui sembloient avoir été des portions de courans de lave, ce qui rendoit quelquefois la route excessivement raboteuse; mais ils ne tardoient pas à être recouverts par la terre, et on ne pouvoit pas les distinguer à une distance considérable.

(1) Fleurien. Voyage fait en 1768 et 1769 à différentes parties du monde, etc. Tom. I, p. 562-566.

« J'observai çà et là une lave compacte et dure qui avoit tous les caractères du basalte. L'olivine y étoit disséminée. J'y trouvai aussi de l'haüyne (latialite d'Haüy), très-bien caractérisée et ressemblant parfaitement à celle d'Andernach. Des masses de scorie isolées, et d'autres variétés de laves, perçoient de temps en temps la surface du terrain qui d'ailleurs paroissoit fertile et profond.

« Enfin, nous avons découvert l'entrée de la caverne; c'est une fente dans les rochers qui, dans ce lieu, ne s'élèvent qu'à quelques pieds au-dessus du sol; elle est assez large pour que deux personnes puissent y passer de front; les parois ne tardent pas à s'écarter; le fond s'incline doucement, et l'on se trouve dans une vaste grotte; l'on n'y marche qu'avec difficulté à cause de la quantité de gros fragmens de lave qui se sont détachés d'en haut; à trente pieds à peu près de l'ouverture, on arrive tout-à-coup sur les bords d'un précipice au-delà duquel il paroît impossible d'avancer; toutefois en marchant avec précaution sur la lisière, nous sommes parvenus à un point où un entassement de fragmens nous a fourni un moyen naturel, mais dangereux, de franchir l'obstacle en sautant de rochers en rochers. Nous sommes descendus au fond de la cavité qui n'a que trente pieds de profondeur. Nos torches ne répandant qu'une lumière foible, nous avons

fait allumer du feu par notre guide. Le son de nos voix nous donnoit lieu de conjecturer que la caverne étoit d'une vaste étendue. La lumière la plus forte que nous avons pu obtenir ne nous a pas permis d'apercevoir la voûte.

« Aidés par la lueur du feu, nous nous sommes occupés de chercher un passage pour pénétrer plus loin. Après avoir trébuché quelque temps au milieu des rochers de toutes les formes entassés les uns sur les autres, nous avons enfin distingué à notre droite une fente large de deux pieds. En y portant nos regards, il nous parut que l'espace inférieur s'élargissoit, et que la lave sur laquelle nous étions formoit la voûte d'une autre caverne au-dessous de nous. De l'autre côté de la fente, nous vîmes distinctement que la lave, qui n'avoit pas plus d'un pied d'épaisseur, formoit une saillie qui n'étoit supportée que par sa connexion avec la lave plus éloignée. La caverne où nous nous trouvions se prolongeoit au-delà de cette fente; des pierres furent lancées avec force par cette crevasse; nous entendîmes qu'elles tomboient à une très-grande distance de nous. La lave qui s'étendoit au-dessus de la fente étoit si mince que la prudence défendoit de s'y hasarder pour la traverser. Nous avons donc rebroussé chemin.

« La lave du fond de la caverne étoit bien plus pierreuse, plus cellulaire, et ressembloit bien

plus à des scories que celle de l'entrée ; sa couleur varioit du rougeâtre-brun au noir. Celle qui formoit les parois étoit revêtue çà et là d'une substance calcaire ; on trouva ensuite que c'étoit de la chaux carbonatée spongieuse d'Haüy.

« Etant retournés au pied du précipice, nous nous en sommes éloignés de nouveau par une route différente de la première ; puis, étant descendus de quelques pieds, nous nous sommes trouvés de nouveau dans une autre grotte très-vaste. Nous en avons estimé la largeur à 120 pieds ; on ne put en déterminer l'élévation. A mesure que nous avancions, les parois et la voûte se rapprochèrent les unes de l'autre ; et, à peu près à la distance de 450 pieds de la partie la plus large, il nous a été impossible de nous tenir debout ; la caverne se terminoit, à quelques pas de là, par un angle aigu.

« Le sol étoit couvert de fragmens de toutes les dimensions, et de la voûte pendoient des stalactites de lave ; cet aspect intéressant me dédommagea de toutes les peines que je m'étois données. En brisant les stalactites, je m'aperçus qu'elles étoient plus poreuses et plus remplies de cellules que toutes les laves que j'avois observées ; la plupart contenoient une matière brune et terreuse, probablement le résultat d'une décomposition partielle. Les stalactites étoient extérieurement d'une couleur de gris de fer foncé qui quel-

quefois passoit au noir; elles sont striées dans leur longueur; quelques-unes n'ont qu'un pouce de long, et d'autres plus d'un pied; leur diamètre n'est pas moins variable, mais il est rarement de plus d'un pouce dans la partie la plus épaisse. Elles sont généralement droites et isolées les unes des autres; quelquefois on en voit qui sont unies sur la moitié de leur longueur; puis elles se divisent et se terminent en pointe aiguë.

« Quoique les parois et le sol de la caverne, ainsi que la surface des stalactites, fussent parfaitement secs, quand on cassoit celles-ci, il en découloit quelques gouttes d'eau; elle avoit probablement été condensée dans les cavités, dont les superficies intérieures devenoient toujours humides après avoir été quelque temps à l'air.

« Nous avions éprouvé beaucoup de difficultés à pénétrer dans la dernière partie de la caverne; il fallut à la fin ramper à terre pour s'avancer, et y mettre beaucoup de précaution; car les pointes aiguës de plusieurs centaines de stalactites frottoient contre nos habits. A l'endroit où la voûte et le fond se rapprochoient à moins d'un pied l'un de l'autre à l'extrémité de la caverne, nous pûmes distinguer qu'au-delà elles les unissoient; c'étoit le seul endroit où on le remarquoit. »

Diverses particularités d'apparence, de forme et de position des laves de cette caverne don-

nèrent lieu au voyageur de penser que cette masse immense a été en fusion sous les eaux de l'Océan.

De nombreux indices font soupçonner l'existence de beaucoup de cavernes semblables dans l'île; mais il n'est pas probable que toutes soient uniquement d'origine volcanique. La structure de plusieurs portions de la côte, la disposition des couches et les matériaux dont quelques-unes sont composées, annoncent que d'autres causes ont eu une bien grande influence dans les productions de ces vastes cavités. On voit, le long du rivage, des couches comparativement minces de toutes les variétés de lave, séparées l'une de l'autre par des lits de pierre-ponce, de tuf et de cendre qui ont quelquefois 40 à 50 pieds d'épaisseur; ces dernières substances se brisant aisément, une partie a été emportée par la mer ou par la force encore plus puissante des tremblemens de terre, tandis que la lave reste entière, formant quelquefois des ponts naturels. C'est de cette manière que certaines cavernes ont été fermées, ou que d'autres, fermées auparavant, ont été ouvertes.

L'aspect de San Miguel a déjà été décrit; le mur escarpé, que la côte présente généra-

ralement, donne une grande facilité pour reconnaître la position relative des rochers qui le composent. La seule partie un peu considérable qui fasse exception est la plage qui se prolonge à l'est de Ponta Delgada, et qui est effectivement l'extrémité du terrain comparativement uni du centre de l'île. Toutefois on y rencontre plusieurs collines isolées et des ravins peu profonds creusés par les torrens des montagnes; ils sont ordinairement secs, et leur fond est rocailleux; quelquefois ils sont remplis d'eau. Vers l'extrémité septentrionale de ce canton, les collines deviennent plus nombreuses et ont une figure conique bien distincte; quelques-unes s'élèvent à plusieurs centaines de pieds de hauteur, et se terminent en pointe aiguë; tandis que d'autres sont tronquées au sommet et creusées plus ou moins profondément; il leur succède des montagnes qui ont plus de mille pieds de hauteur. Une suite de terres hautes et montagneuses traverse l'île, sauf quelques légères interruptions d'une extrémité à l'autre, et se dirige par conséquent de l'est à l'ouest. Le pays haut ne consiste pas en une chaîne continue; il est formé de plusieurs élévations, dont un petit nombre seulement sont unies entre elles par leurs bases. Beaucoup sont tronquées, et ont à leur sommet des cavités arrondies dont quelques-unes ont plusieurs milles de circuit et renferment de grands lacs.

Quoique ce soient évidemment des cratères de volcans éteints, leur dimension est telle, qu'on peut les regarder comme des espèces de vallées. Les autres vallées suivent ordinairement une direction qui fait un angle droit avec le pays haut, c'est-à-dire du nord-ouest au sud-est. Plusieurs indices portent à croire qu'elles doivent leur forme actuelle, et peut-être même leur origine, à des courans d'eau, et l'on rencontre dans la plupart de petits ruisseaux. Toutes les rivières et les torrens coulent de la partie centrale droit à la mer.

La roche qui se présente d'abord à la vue vis-à-vis de Ponta Delgada est une lave bleue composée de feldspath et d'argile à peu près en proportions égales. Comme les roches que l'on trouve de chaque côté ont un caractère tout différent, il est très-probable qu'elle fait partie d'un courant bien distinct. Je n'ai pas pu, dit M. Webster, m'en assurer d'une manière satisfaisante, parce que souvent des entassemens de grandes masses et de fragmens cachent la couche le long de la côte, et que partout ailleurs elle est ordinairement couverte, soit par le sol, soit par les maisons de la ville. Toutefois on trouve une lave semblable à la partie compacte de celle-ci en coulées bien évidentes, dans d'autres cantons de l'île, et on l'exploite pour en tirer des matériaux de construction. Les masses de rochers qui se sont détachées des falaises, ont souvent plusieurs

pieds de hauteur, et sont amoncelées les unes sur les autres de telle manière qu'il est impossible de marcher le long de la côte.

En suivant la route qui se dirige à l'est presque parallèlement à la côte, on gravit, à trois milles de Ponta Delgada, une petite colline composée d'une brèche fort remarquable composée de cailloux roulés, et de fragmens angulaires de lave, de scories et de pierres-ponces bleues; le ciment qui les unit est un amas de concrétions granuleuses. On le brise, et on en tire du gravier pour réparer les chemins et garnir les allées des jardins. Comme il absorbe l'eau très-promptement, les routes et les promenades des jardins se sèchent et se durcissent rapidement. Cette couche de brèche est suivie à l'est par une lave dure et très-compacte, que l'on seroit tenté de prendre pour du basalte, si elle montroit la moindre tendance à se séparer en concrétions régulières; au contraire, elle n'en forme qu'une masse uniforme.

A quelques milles à l'est de Ponta Delgada, on rencontre le village de *Rosto do Caõ* (Tête de chien), ainsi nommé d'une pointe de terre qui s'avance dans la mer, et qui, lorsqu'on la regarde de certains côtés, offre une foible ressemblance avec l'objet que désigne cette dénomination. C'est un lieu charmant; plusieurs maisons de campagne y sont dans une situation délicieuse; le terrain des environs est le mieux cultivé de l'île.

Toutes les apparences font penser que la pointe de *Rosto da Cao* a été produite par un volcan sous-marin ; et, d'après sa forme, la plupart des observateurs concluraient que c'est le reste d'un cratère immense. La portion contiguë à l'île est si basse, que la mer la recouvre quand elle est haute, et la partie plus unie devient alors un îlot. La lave se montre partout. Le promontoire, qui a probablement plus de cent pieds de hauteur, est composé entièrement d'un tuf brun jaunâtre dans lequel sont incrustés des morceaux anguleux de lave compacte et vitreuse, et de la trachyte de différentes couleurs.

Depuis cette pointe, la côte décrit jusqu'à une certaine distance une courbe régulière, et est couverte en partie par un sable fin et léger ; c'est la principale plage de San Miguel. Ce sable est composé de pierre-ponce et de lave mêlées d'une forte portion d'augite et d'olivine réduites en poudre fine ; le vent la ramasse souvent en tas, et il en a couvert presque entièrement un fort qui avoit été construit sur le rivage.

A l'extrémité orientale de cette plage, la lave perce la surface du sol, s'avance vers la mer, et finit par plonger sous les eaux ; cependant une portion considérable reste toujours au-dessus du niveau des plus hautes marées. Sa surface est raboteuse et remplie de crevasses qui ressemblent à de petits cratères qui ont rarement plus de trois

pieds de diamètre, et d'un pied ou deux pieds de profondeur.

Presque en ligne droite de ce courant de lave et à peu près à un mille au nord du village de Rosto do Cao, les roches offrent une fente immense; comme les côtés en sont perpendiculaires, il est impossible d'y descendre sans le secours d'échelles ou de cordes. M. Webster ne s'en étoit pas pourvu; il ne put y pénétrer, et fut obligé de se borner à observer d'en haut ce que renferme ce ravin. Des blocs énormes et innombrables de basalte sont entassés au fond de la manière la plus confuse. Il est probable que ce fut autrefois une caverne dont une violente convulsion de la nature fit écrouler la voûte. Les côtés sont séparés par un intervalle de cinquante pieds; la longueur de ce ravin est au moins de trois cents pieds, et sa profondeur de plus de soixante-dix pieds. A une petite distance au-delà, on en voit un autre à peu près de la même dimension. On y descend facilement à une de ses extrémités, où des tas de pierres et de terre éboulées ont formé une descente en pente douce. Les côtés de cette crevasse sont plus irréguliers que ceux de la première. La lave est brisée en masses anguleuses qui, s'appuyant les unes sur les autres, offrent un exemple frappant de l'arrangement qui a fait donner au trapp le nom qu'il porte, et qui signifie degrés. On reconnoît bien distinctement deux variétés de roches

qui forment les parois de la seconde fente; l'une est un basalte d'une teinte bleue noirâtre de structure compacte, et partagé en colonnes imparfaites, entre les parties supérieures de quelques-unes desquelles on voit des couches minces d'un tuf brun; quelquefois il est mêlé confusément avec la lave, et a un aspect grossier. Parmi les morceaux détachés qui sont étendus au fond, il y a des morceaux de couleur noire qui présentent le même aspect; quelques-uns ont une forme cylindrique.

Un des monts les plus remarquables des environs et en même temps un des mieux caractérisés de l'île, est le *Pico do Fugo*, ou Pic du feu, ainsi nommé de l'apparence des roches qui le composent. Il s'élève du milieu de la partie la plus étroite de l'île à la hauteur de 647 pieds, ce qui a été déterminé par des observations barométriques. Sa forme est très-régulière; sa base est parsemée de scories spongieuses, d'un rouge foncé, entremêlées de masses d'une lave basaltique compacte, à grains fins. Il paroît que, sur le flanc oriental du cône, il y a eu une grande ouverture, aujourd'hui remplie en partie de scories et de débris de laves, mais qui, par sa figure irrégulière, les déchirures et les fissures qui de là s'étendent sur une partie considérable de la montagne, et par ses côtés brûlés et en partie vitrifiés, indique qu'il doit avoir donné issue à un tor-

rent de lave qui, aujourd'hui dur et compacte, se reconnoît jusqu'à une certaine distance.

La montée au sommet du Pico do Fugo est un peu fatigante, à cause du peu d'adhérence de la surface et de la roideur de la pente. Les flancs de cette montagne et de la plupart de celles de l'île sont couverts en partie de la bruyère commune; c'est presque la seule plante qui réussisse sur ces hauteurs, excepté dans les positions humides et ombragées où l'on admire des fougères de la végétation la plus vigoureuse. Le sommet du Pic est composé de petits fragmens de pierre-ponce, entremelés de cendres, et presque entièrement dénué de végétaux.

Du sommet du Pic, on suit de l'œil la marche de quelques torrens de lave qui se sont écoulés et réunis vers le nord. On reconnoît d'autres courans, qui sont peut-être des portions de ceux-ci, par des espaces noirs et entièrement nus, qui forment un contraste bien marqué avec les terrains cultivés; mais on ne peut pas les suivre distinctement jusqu'au cratère d'où ils sont sortis. La lave est aussi cachée fréquemment par les bruyères et d'autres arbustes, et quelquefois par des champs de blé, qui croît sur les parties de la surface où une décomposition plus rapide a produit un sol fertile.

Près du Pico do Fugo, il y en a un autre qui lui ressemble pour la forme et l'aspect général;

cependant son sommet est tronqué, et creusé en bassin; tout annonce qu'il a été un cratère. Plusieurs monticules du voisinage ont également une cavité à leur sommet, ou bien leurs flancs présentent des traces d'éruptions latérales. Les côtés de quelques-uns des cratères sont déchirés irrégulièrement; d'autres, au contraire, sont entiers et presque circulaires, quoique tapissés en dedans et en dehors de bruyères et d'arbustes. Les parois de la plupart des derniers descendent graduellement depuis le bord de l'ouverture, et se rencontrent sous la forme d'un cône renversé, ou bien se terminent au fond par une surface plate, plus ou moins étendue. La profondeur de ces cratères est de dix à cinquante, et même cent pieds.

En allant de Ponta Delgada au nord-ouest, la route s'élève insensiblement, et, à quelques milles de distance, se trouve à peu près à cent pieds au-dessus du niveau de la mer. La côte est perpendiculaire et conserve sa forme abrupte, avec peu d'interruption, jusqu'à l'extrémité occidentale de l'île. Pendant les deux premiers milles, le chemin est assez doux; bientôt il devient raboteux, et dans beaucoup d'endroits les masses saillantes de lave le rendent presque impraticable. Il est également très-dangereux par son voisinage du bord de précipices ou de ravines étroites et profondes.

La lave compacte et bleuâtre continue de ce

côté, à une petite distance de la ville; puis elle est remplacée par une roche de couleur brunâtre qui ressemble à un basalte cellulaire. Il est évident qu'il fut autrefois couvert de tuf qui, dans quelques endroits, le revêt encore. On s'aperçoit que ces deux couches alternent; elles ne tardent pas à disparoître sous la vaste enveloppe de pierre-ponce, qui se prolonge presque sans interruption jusqu'au bout de l'île.

Dans les endroits où le tuf a cédé à l'action des vagues de la mer auxquelles il est exposé, il s'est formé plusieurs petites anses; ou bien des portions de l'île qui paroissent encore au-dessus de la surface de l'eau s'en sont détachées.

Le pic das Camarinhas et son voisinage sont extrêmement intéressans par les éruptions sous-marines qui ont eu récemment lieu à peu de distance.

La chaîne des hauteurs qui traverse San Miguel se termine, près de son extrémité nord-ouest, par un cratère d'une dimension prodigieuse; son bord supérieur ne peut pas avoir moins de quinze milles de circuit. Son élévation est probablement de plus de deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer. La montée le long de l'escarpement méridional n'est pas très-fatigante, parce que l'on y a pratiqué un chemin où les ânes peuvent voyager en sûreté.

La montagne dans laquelle ce cratère se trouve

situé, est environné de collines composées principalement de pierres-ponces, sous lesquelles le tuf disparoît, à mesure qu'il s'éloigne de la côte. Je n'observai de la lave ou des roches essentiellement différentes de la pierre-ponce que dans les creux où les torrens les avoient apportées après des pluies abondantes.

Du point où la route traverse le sommet de la montagne, on a une vue distincte de l'énorme cratère; le bord en paroît bien plus considérable que lorsqu'on le regarde d'en bas. Les côtes du cratère sont revêtues de très-belles fougères, et s'abaissent par un angle de quarante-cinq degrés jusqu'à la plaine du fond, que l'on nomme *Vale das Sette Cidades* (Vallée des Sept Cités). La circonférence de cette plaine a été estimée à neuf milles; un tiers à peu près est couvert d'eau, que des pointes de terre très-saillantes partagent en deux lacs : l'un appelé *Lagoa Granda* (le Grand Lac), l'autre *Lagoa Azul* (le Lac Bleu). Les deux autres tiers sont assez bien cultivés; quelques misérables chaumières composent le hameau que l'on a qualifié du nom pompeux des Sept Cités. La vallée où elles se trouvent consiste en pierre-ponce fine et en lave que recouvre en partie un sol fertile. Sur le bord occidental du plus grand des deux lacs s'élèvent deux monticules; quoique les pluies et d'autres causes aient arrondi leur surface, et qu'elle soit tapissée de fougères et d'arbustes,

plusieurs indices annoncent qu'ils doivent leur naissance à une éruption. Ils sont de pierre-ponce porphyritique de couleur grise.

Le côté du centre, tourné à l'ouest, est beaucoup plus abrupte, et, en quelques endroits, presque perpendiculaire; il est profondément sillonné par des ravines qui s'étendent de son sommet à la surface du lac. Ces ravines sont si larges dans leur partie supérieure, qu'elles feroient croire que le bord du cratère est çà et là formé de montagnes distinctes de la partie tournée au nord.

La descente le long du côté septentrional est bien plus dangereuse que la montée du côté tourné au sud. Les ravins et les précipices sont bien plus nombreux en dedans du cratère, et quelques-uns donnent passage à des cascades pittoresques.

Une route étroite et raboteuse, partant du village des Sept Cités, gravit sur le côté septentrional et sur le bord du cratère. On trouve dans la pierre-ponce de grands morceaux de bois réduits à l'état bitumineux; on y distingue encore la texture ligneuse; quelques-uns sont aussi durs que le suturbrand d'Islande; les masses étoient toujours disposées horizontalement, mais séparées les unes des autres par des intervalles de plusieurs mètres.

Quand on est parvenu au sommet du côté

septentrional de ce magnifique cratère, on jouit d'une vue grande et pittoresque. On aperçoit parfaitement la surface tranquille des deux lacs entourés de montagnes et séparés par les pointes formant le bras étroit qui les unit. D'un côté, les pentes descendent doucement vers le lac; de l'autre, elles sont plus escarpées vers le pied de la montagne; on voit des bosquets d'orangers et des bouquets de myrte, et plus bas des champs et des cabanes. Des montagnes et des collines s'étendent à perte de vue à l'est; les déclivités sont, dans quelques endroits, tapissées de belles fougères verdoyantes; dans d'autres, elles sont sillonnées par de profondes ravines, et se terminent dans de sombres vallées. Cette perspective a quelque chose d'agreste et de mélancolique, et sa grandeur est augmentée par l'immensité de l'Océan que l'on aperçoit plus bas, et sur lequel l'œil se promène jusqu'à ce qu'il rencontre les contours vagues de Terceira au nord-ouest et de Santa Maria au sud-est.

En partant du sommet du cratère, la route, en descendant au nord vers Ponta da Bretanha, serpente au milieu de montagnes très-pittoresques. Cette pointe offre un précipice qui a près de 300 pieds de hauteur; elle est principalement

composée de tuf un peu plus compacte que celui du midi de l'île, et qui a mieux résisté à l'effet des eaux de la mer. On en distingue de grandes masses pyramidales qui s'élèvent, au-dessus de sa surface, à quelque distance de la falaise avec laquelle elles étoient sans doute unies autrefois. Depuis cette pointe, la côte se dirige à peu près au sud-est en conservant la même hauteur au-dessus de la mer. Ensuite la route s'élargit; les maisons et les champs deviennent plus nombreux de chaque côté, jusqu'au village de Capellas, que l'on aperçoit au milieu des vignobles et des bosquets d'orangers. Il est au pied des montagnes qui traversent l'île dans sa largeur, et se terminent au Morro das Capellas, morne élevé, qui domine la mer. De son sommet on jouit d'une des plus belles vues de cette île; les coteaux qui s'élèvent derrière le village sont couverts de champs de blé entremêlés d'arbres toujours verts. La végétation diminue en s'approchant du sommet où l'on n'aperçoit plus que la pierre-ponce nue, sillonnée par des ravines profondes qui le sont davantage à mesure qu'elles montent. Ce canton est celui qui produit la plus grande quantité de pommes, de poires, de figues et de raisins; ces fruits y ont une saveur plus exquise que dans toute autre partie de San Miguel. Le village tire son nom de *Capellas* qui signifie *chapelles*, de nombreuses excavations que

l'on appelle ainsi, et que l'on voit le long de la côte; elles ont été produites par la cause expliquée plus haut: la mer a balayé une partie du tuf. Quelques-unes de ces cavités sont de véritables cavernes; les habitans y entrent en canot quand la mer est tranquille, et y tuent beaucoup de gibier; les pigeons et d'autres oiseaux s'y réfugient en grand nombre.

De Capellas à Ribeira Grande, le terrain est très-inégal; le pays continue à être haut.

Ribeira Grande est, pour la grandeur, la seconde ville de l'île, car on lui donne le titre de *cité*. Son nom (Grande Rivière) lui vient d'un petit ruisseau qui la traverse; elle a 3,000 habitans; mais, dans les rues étroites et irrégulières, on voit peu de monde; partout règne un aspect sombre et désert. Il y a dans la ville un couvent de franciscains et un de religieuses.

A quelques milles au S. O., sont des sources d'eau chaude qui tiennent en dissolution du fer et une grande quantité de gaz hydrogène sulfuré; on y prend des bains. Comme la quantité d'eau qu'elles fournissent ne suffit pas aux besoins des baigneurs, voici comment on y supplée: On creuse dans l'argile d'où elles sortent par de nombreux orifices, et qui est elle-même très-échauffée, un bassin qu'on remplit d'eau commune. En assez peu de temps, cette eau est suffisam-

ment saturée de gaz et de fer, et portée à la température de 200° *Farenheit.*

Quand on part de Ponta Delgada pour suivre la côte à l'est, on rencontre, entre la mer et le village do Rosto do Cao, des couches d'un tuf terreux, grossier, d'un jaune brunâtre. Les vagues et les tremblemens de terre ont degradé considérablement toute cette partie; on voit au large beaucoup de fragmens dont quelques-uns s'élèvent comme des colonnes au-dessus des vagues.

Depuis le village de Rosto do Cao, le pays s'élève graduellement jusqu'à la base du mont Agoa do Pao, qui est extrêmement pittoresque; elle se prolonge en travers de presque toute la largeur de l'île, et forme au sud la Ponta da Galera. Vu du village qui porte le même, l'Agoa do Pao paroît comme un sommet étendu qui s'élève au milieu de hauteurs moins considérables se dessinant sur ses flancs. Sa cime est moins déchirée que celle des autres montagnes; elle est rarement dégagée de brouillards. Sa pente, au sud, est très-bien cultivée. Son point le plus élevé est à 3,445 pieds au-dessus du niveau de la mer. On n'y voit que de la pierre ponce d'un gris foncé qui compose presque entièrement cette montagne. De cette hauteur on aperçoit une multitude de pics et de crêtes entassées les unes au-dessous des autres, et séparées par des vallées longues, étroites et profondes, et, dans quelques anciens

cratères, de petites nappes d'eau. Au sud on découvre l'Océan et l'île Santa Maria qui sort de son sein, au nord et à l'ouest des cabanes et des champs fertiles.

A 12 ou 15 milles à l'est de Ponta Delgada, dans la partie sud de l'île, est la ville de *Villa Franca* qui a le même nombre d'habitans et de couvens que Ribeira Grande. Les vignes et les *quintas* abondent dans ses environs. Suivant une tradition, trop mêlée de fables pour qu'on puisse l'admettre avec pleine assurance, le port de Villa Franca étoit jadis bon, sûr et de facile accès; mais un tremblement de terre l'a entièrement détruit. En face de la ville est une île qu'on suppose, avant ce tremblement de terre, avoir fait partie de San Miguel; c'est un bassin presque circulaire, ouvert aux eaux de la mer, du côté opposé à la ville, et présentant toute l'apparence d'un ancien cratère volcanique.

A l'est de Villa Franca, après avoir franchi des montagnes élevées, on trouve, dans une vallée assez considérable, le Lac des Fournaises (*Alagoa das Furnas*): en s'en approchant, on voit sortir de son rivage, au nord, des colonnes de fumée dont un sifflement et un murmure sourd accompagnent l'éruption. Elles sont produites par

d'innombrables sources d'eau chaude qui s'élancent de la terre. La température extérieure de l'eau varie de 87° à 203° *Farenheit;* et, dans le voisinage des sources, les pierres et le sol sont souvent assez chauds pour qu'on ne puisse pas les toucher impunément. A mesure qu'on s'en approche, on reconnoît que la terre s'échauffe; on sent une odeur de soufre, et des moindres fentes du sol on voit sortir de la fumée. La plus forte source sort d'un trou circulaire qui a de 20 à 30 pieds de diamètre. On conduit l'eau des sources dans de petits bâtimens pour l'usage des bains; l'eau réunie de toutes les sources forme une petite rivière qui se jette dans la Ribeira Querite. Le soufre que la vapeur chaude dépose sur les corps environnans, est parfaitement pur, et assez abondant pour qu'on en pût faire un objet d'exportation.

La vie indolente des Açoriens et leur penchant à la volupté les exposent à plusieurs maladies organiques; la dyspepsie et l'hydropisie en enlèvent un grand nombre. Il y a peu de fièvres et de maladies inflammatoires; mais beaucoup d'affections cutanées, toujours mal soignées, parce que le peuple se persuade que, dans ce cas, l'application des remèdes est dangereuse. Aux maladies psoriques, très-communes dans la classe pauvre, se joint quelquefois une sorte de lèpre, et même une véritable éléphantiasis.

La dyssenterie et le *cholera-morbus* se manifestent à l'époque des vendanges ; mais on dit qu'on les guérit facilement en prenant, à la température la plus élevée que l'on puisse supporter, uu mélange d'eau, de vinaigre et de sucre.

En parcourant l'intérieur de San Miguel, M. Webster a observé que les chiens y sont très-nombreux ; et, malgré la chaleur du climat, on n'y a jamais entendu parler de chiens enragés.

Les maisons de campagne des *morgados* sont souvent chargées d'ornemens très-lourds d'architecture moresque. N'est-ce point là, avec l'habitude de s'asseoir à l'orientale, un reste des usages que la nation portugaise avoit reçus des conquérans arabes ?

Les autres îles du groupe des Açores sont :

1° *Fayal.* Sa forme est ronde, et presque toutes ses côtes *écores*. Sa partie la plus élevée semble avoir formé un cratère volcanique. La température et les productions y sont les mêmes qu'à San Miguel. Le lin y est généralement cultivé et travaillé par les habitans eux-mêmes. Le vin qu'on en exporte et celui qu'on y consomme, n'y est point récolté ; il vient de l'île *Pico.* Fayal a 22,000 habitans ; les mœurs et les usages y sont les mêmes qu'à San Miguel ; mais le com-

merce d'un plus grand nombre d'étrangers y a apporté plus d'améliorations.

2° *Pico.* Le pic qui lui donne son nom est élevé de 9,000 pieds au-dessus du niveau de la mer : sur sa base et sur ses flancs on reconnoît d'anciens cratères volcaniques ; la dernière éruption du cratère le plus élevé a eu lieu en 1718.

Un canal de 9 milles seulement sépare Fayal de Pico, où beaucoup d'habitans de Fayal ont des campagnes, et où se réunit une population nombreuse à l'époque de la vendange. On y cultive la vigne en grand, et on y récolte une très-grande quantité de vin connu partout sous le nom de *vin de Fayal.* On donne à Pico 24,000 habitans. La longueur de l'île est de 25 milles ; sa largeur, très-irrégulière, n'excède nulle part 8 milles.

3° *San Jorge,* île un peu plus longue et plus étroite que Pico ; elle a de 8 à 10,000 habitans : on y récolte d'excellent froment, mais point de vin. San Jorge a été dévasté, au mois de mai 1808, par un volcan qui fit subitement éruption au centre de l'île.

4° *Santa Maria* est la plus méridionale des Açores : son circuit est de 30 milles, et toutes ses côtes élevées et perpendiculaires. L'intérieur est fertile : on y compte 5,000 habitans ; on y fabrique en grande quantité une poterie de terre

très-commune. La capitale est Santa Maria le Prainah.

5° *Graciosa.* Dix milles de long et 8 de large, et de 7 à 8,000 habitans. L'île produit du froment et du vin inférieur à celui de Pico, que l'on convertit en eau-de-vie. Quelques pâturages permettent de faire et d'exporter du beurre et des fromages. La ville principale est Santa Cruz.

6° *Flores* doit sans doute son nom à la multiplicité des arbustes fleuris qui l'embellissent. Cette île a près de 30 milles de long et 9 de large, et compte de 13 à 14,000 habitans. Lagens est la principale ville.

7° *Corvo*, rarement visité par les étrangers, ne paroît être qu'un rocher nu : on y compte pourtant 700 habitans très-pauvres qui exportent un peu de blé et quelques cochons.

8° *Terceira.* En 1766, le roi de Portugal a mis toutes ces îles (1) sous l'autorité d'un gouverneur qui réside à Angra, ville fortifiée et capitale de l'île de Terceira. C'est aussi la résidence de l'évêque des Açores. Les églises y sont nombreuses, et on y compte trois couvens d'hommes et quatre de femmes. Angra a été rendue célèbre par la captivité du roi Alphonse V, que son frère, don Pèdre, y retint prisonnier de 1668 à 1675 (2).

(1) Il faut sans doute excepter Santa Maria, qui est administrée par le gouverneur de San Miguel.

(2) Vertot donne à ce prince le nom d'Alphonse VI.

L'île de Terceira a 34 milles de circonférence. Sa plus grande longueur est de 25 milles : on y compte de 35 à 38,000 habitans. Le vin qu'on y fait est bon, quoique inférieur à celui des Canaries et de Madère. On y recueille beaucoup de froment, et une variété prodigieuse d'oranges et de citrons.

NOTICES

SUR

DIVERS LIEUX DE L'INDE;

Extraits du journal de Calcutta et d'autres recueils publiés dans l'Indoustan.

BÉNARÈS.

La ville de Bénarès étant beaucoup plus connue, au moins de nom, des savans de l'Europe que la plupart des autres cités de l'Indoustan, il ne sera pas hors de propos de donner quelques détails authentiques sur son origine, son histoire et son état actuel.

L'origine de Bénarès, de même que celle de la plupart des anciennes villes de l'Indoustan, se perd dans la nuit des temps; mais la fable a suppléé au défaut de renseignemens véridiques. Suivant le Casi-Fouran, il est impossible de jamais savoir par qui ou à quelle époque Bénarès fut fondé. Toutefois une assertion si positive peut être révoquée en doute, et ce livre se contredit lui-

même sur ce point, car il se met aussitôt à raconter que Bénarès, ou, pour mieux dire, Casi, fut bâti par Mahadeva à l'époque de la création du monde. Un des principes de la morale des Indous, c'est que rien ne résiste aux prières et aux pénitences. C'est pourquoi Mahadeva ne fut pas plus tôt assis tranquillement sur son nouveau trône, qu'un certain radja déotas le contraignit, par la force de ses prières, à l'abandonner, et s'en empara. Cependant Mahadeva, qui n'étoit pas d'humeur à se soumettre tranquillement à une expulsion de ce genre, envoya quelques-uns de ses déotas ou disciples pour chasser le radja. Mais les prières de celui-ci étant les plus efficaces, il l'emporta sur Mahadeva, et les déotas furent obligés de se retirer. Mahadeva, bien loin de se rebuter de ce contre-temps, envoya Jounechi qui eut le bonheur de chasser l'usurpateur. A la suite de cet exploit mémorable, Mahadeva rentra dans sa *bonne ville*, et y régna cinq mille ans. Mais laissons là le Pourana. Le nom primitif de cette ville étoit Casi, on ne sait pas bien précisément à quelle époque il fut changé en celui de Bénarès.

Une de ses principales curiosités est une mosquée construite, en 1677, par le cruel et dévot Aureng-Zeb, sur l'emplacement où se trouvoit le temple indou de Beni-Madhot. Les deux minarets de cet édifice ont cent quatre-vingts pieds de

hauteur. Il y en a un qui menace ruine. On peut encore monter au sommet de l'autre par un escalier tortueux de cent trente marches de la construction la plus grossière. La vue d'en haut est très-belle ; on a au-dessous de soi la ville et ses mille temples. Les dômes peints de Ramnadugen, palais des radjas de Bénarès, brillent au soleil, et les murailles blanches de Tchounargouh à la distance de vingt milles se montrent à l'extrémité de l'horizon.

On suppose que Bénarès renferme un million d'habitans. Sur ce nombre on compte quatre cent mille Mahométans, tout le reste est Indou ; on estime que les femmes forment les trois cinquièmes de la population totale, et que chaque jour il entre dans la ville et il en sort vingt-cinq mille brahmines, marchands, voyageurs, etc. On évalue le nombre des maisons en brique à cent mille. La ville a cinq milles de long et quatre de large. Cent mille dévots se promènent dans ses rues ; la quantité de brahmines, de fakirs et de sauniasis qui vivent d'aumônes est immense. On y voit cinquante places publiques où l'on distribue gratuitement des vivres, du sel, du bois et de l'eau ; des bâtimens particuliers offrent des cuisines où l'on peut faire cuire ses provisions sans rien payer. La population y est quatre fois plus considérable qu'à l'époque à laquelle les Anglais se rendirent maîtres de la province, et s'ac-

croît chaque jour. La consommation annuelle des grains se monte à cent quarante mille quintaux.

Des habitans de la ville et des étrangers, notamment des Marattes, fréquentent tous les jours du matin au soir les temples de Jonnesch, d'Ounpourah, de Besechour et de Bheyron. Les jours ordinaires on y compte environ cinq mille fidèles, et les jours de fête au moins dix fois autant; au reste, ceux-ci sont assez fréquens, car dans l'année il n'y en a pas moins de cent cinquante. La moitié des mille temples de Bénarès est dédiée à Mahadeva; deux à trois brahmines font le service dans chacun. Le lieu de dévotion le plus célèbre de cette ville est le temple de Besechour construit en 1682 par Bisnath et Soumkhoure, deux habitans du Dekan; mais quelques personnes révoquent le fait en doute, et attribuent la fondation de ce temple à Ahlea Bacé, épouse de Mohara Holkar.

Ce temple est trop caché par les maisons voisines; on ne peut y entrer que par une petite rue étroite qui n'a pas cinq pieds de largeur, et qui est remplie de boue et de fiente de vache. En y entrant, il est impossible de rien distinguer, à cause du passage soudain de la lumière du jour à l'obscurité. Quelques lampes jettent çà et là une foible clarté; l'oreille est étourdie par le bruit que font les gens qui prient et par le son rude d'une

grande cloche de cuivre suspendue à la voûte de la nef du milieu, et que chaque dévot sonne en se retirant. De chaque côté sont de petiets chapelles éclairées foiblement chacune par une seule lampe placée dans une niche au-dessus de l'objet d'adoration (le lingam). Un grand nombre de dévots des deux sexes à genoux répandoient sur le lingam du riz, de l'eau et des feuilles qui ne tardoient pas à être dévorés par les vaches des brahmines que l'on voit se promener sans gêne dans le temple. La foule entre et sort sans cesse. Un voyageur anglois étant monté par un escalier sur le toit du temple, le trouva couvert de déjections humaines; ce qui rendoit le sanctuaire un réceptacle convenable pour les énormités de la religion indoue. Les brahmines demandent l'aumône avec beaucoup d'importunité; il semble que c'est une coutume sanctionnée partout par un long usage, et suivie également par les moines de l'occident et par les brahmines de l'orient.

On peut mettre au nombre des curiosités de Bénarès un puits auquel les habitans de Lucknau et d'autres villes viennent en foule lorsqu'ils rasent pour la première fois la tête de leurs enfans. Un rasoir, attaché à un bout de corde, est suspendu dans ce puits, et, quand on l'en retire, on suppose qu'il possède un charme particulier pour cette opération.

L'observatoire fut bâti par le radja Mân-Singh. Le collége est très-ancien ; il a joui d'une grande célébrité, surtout depuis le règne du radja Mân-Singh, qui fut son fondateur. On le gratifia de revenus considérables, mais il ne possède pas de terres. Le radja de Bénarès lui donnoit une somme annuelle ; à sa demande, elle fut fixée à vingt mille roupies par le gouvernement anglois, quand la province lui fut cédée ; mais cette somme n'a jamais été dépensée en totalité. Les appointemens des professeurs, les bourses accordées aux écoliers qui ont été examinés et reçus ; enfin, l'achat des livres, ainsi que le paiement des bibliothécaires et des copistes ne se montent qu'à seize mille ou dix-huit mille roupies. En 1816, il y avoit quatre-vingts écoliers. Un comité anglois nomme les professeurs ; ce sont tous des brahmines ou des poundits que l'on suppose versés dans les différentes sciences qu'ils sont chargés d'enseigner.

SOUNOR, HERSOR, TCHOVAN, DJAOUDAN, HEURREYTCHONDEGOUR, KOUNZEGLHOUR.

Ce sont des places très-fortes de l'Indoustan. Sounor l'est beaucoup plus que Singhour, Pournander et Ouassota, que l'on regardoit comme les principales forteresses au sud de Pounah.

Hersor et Tchovan l'emportent sur Sounor, et Djaoudan est presque imprenable, puisqu'elle a des casemates, seule chose qui manque aux autres.

Sounor, connu communément sous le nom de Djénir, mérite de fixer l'attention, par sa liaison avec l'histoire du gouvernement musulman dans cette partie de l'Inde, par la résidence temporaire de Sevadji, par les ruines d'édifices de construction mahométane, et par ses innombrables excavations qui, de même que toutes celles que l'on voit dans différentes parties du pays, sont attribuées par les Indous au zèle infatigable du dieu Pandou. Sounor a sept portes en maçonnerie, les unes en dedans des autres; le fort renferme un mausolée élevé à la mémoire de l'épouse d'un des gouverneurs musulmans; un temple et une mosquée, tous en bon état. Ce dernier édifice est au-dessus d'un immense réservoir taillé dans le roc; le plafond de ce réservoir a été taillé en forme de poutres, des colonnes d'un goût pur les soutiennent à des distances égales. Il y avoit dans le fort vingt-huit canons, dont plusieurs en bronze; les formes de quelques-uns, et les ornemens multipliés qui les couvroient, sembloient être l'ouvrage d'un homme qui avoit voulu épuiser tout ce que l'imagination et le caprice pouvoient inventer. L'un ressembloit à un oiseau; au lieu de tourillon, il avoit des ailes;

un autre, à un poisson avec des écailles; un troisième avoit l'air d'être couvert d'un filet.

Les excavations sous le roc au-dessus duquel le fort est situé, doivent avoir exigé des siècles et le travail sans relâche de toute une province pour les terminer.

L'esprit humain se perd dans un labyrinthe de conjectures et de doutes, quand il veut découvrir les motifs qui ont pu donner lieu à ces monumens surprenans de l'industrie humaine. La forme générale des excavations est celle d'une cellule de moine, un siége en pierre en fait le tour; quelques-unes de ces cellules ont au plancher de petites ouvertures qui pénètrent dans des chambres profondes et carrées. La montagne de Djénir n'offre qu'une excavation en forme de temple, qui mérite d'être citée. Elle a soixante pieds de long sur quarante de large; le plafond semble avoir été doré ou peint à compartimens. L'entrée de la caverne est ornée de quatre colonnes de bon goût, soutenant une galerie dont la façade est taillée en treillis; au-dessus s'élève une arcade magnifique. Dans les montagnes voisines, il y a des temples plus grands que celui-ci; on y voit des figures colossales sculptées sur les parois.

Le fort de Hersor, excepté sa force naturelle, ne mérite d'être remarqué que par le travail que l'on a consacré à ses portes et à la route qui y mène,

celle-ci est taillée en degrés dans le roc; les portes, au nombre de deux, n'ont, ainsi que le passage qui les joint l'une à l'autre, pas un pouce de maçonnerie dans leur construction; tout est taillé dans le roc. On entre par le flanc de la montagne; on avance dans un passage, puis par une autre porte, vers la montagne; ensuite on pénètre dans l'intérieur du fort, comme si l'on sortoit d'un mur.

Djaoudan est sur les Ghâts, et domine le Konkan. Pour donner une idée de sa force, il suffira de dire que le dernier escalier par lequel on arrive au fort est de deux cent quarante marches, hautes chacune d'un pied et demi, aussi perpendiculaires et aussi difficiles à monter que l'est une échelle. Du haut de ce fort, la vue est singulièrement imposante; du côté du sud-ouest, une pierre qu'on laisseroit échapper, tomberoit perpendiculairement sur le Konkan, d'une élévation de deux mille pieds au moins. A la moitié de cette hauteur, du côté du nord, il y a une surface unie, longue de trois cents pieds; ensuite la montagne devient aussi escarpée qu'auparavant. Du bord de ce petit plateau s'élève une colonne naturelle de rochers hauts de trois cents pieds au moins, et penchés sur l'abîme qui est au-dessous.

Heurreytchondegour doit entièrement sa force à la montagne sur laquelle il est situé. Le fort est petit, mais la montagne qui a plusieurs milles de circonference, est d'un accès également difficile de

tous les côtés. Dans plusieurs endroits, on ne peut gravir la hauteur que par le moyen de trous creusés pour y poser les pieds et les mains. Souvent ceux qui tentent l'aventure, dégringolent du haut en bas.

Kounzelghour est enfermé dans les montagnes. On ne peut s'en approcher du côté du sud qu'à une distance de huit milles, excepté à pied; néanmoins le sentier qui y conduit, large seulement d'un pied, est extrêmement pittoresque. Il traverse alternativement des montagnes, des vallées profondes, et des chaînes de hauteurs; les premières sont couvertes de bouquets d'arbres et d'arbrisseaux.

On voit, en résumé, que tous ces postes doivent presque uniquement leur force à la nature, l'art n'ayant fait que mettre la dernière main à ce qu'elle avoit encore laissé imparfait.

OUASSOTA.

Les environs d'Ouassota offrent un tableau majestueux et pittoresque, qui n'a guère son égal dans l'Inde. La plupart des montagnes dont les bases s'étendent jusque dans le Konkan, présentent des surfaces presque perpendiculaires de rochers hauts de cinq cents à deux mille pieds. L'aspect du côté de l'est, du haut du fort, forme

un contraste frappant avec la nudité de la pente occidentale. Des montagnes semblent s'élever les unes à la suite des autres. Les vallées étroites et le penchant des hauteurs sont couverts de forêts et de halliers touffus ; même, sur les sommets, se trouvent des bouquets d'arbrisseaux fleuris ; et, au pied des montagnes, on aperçoit, de temps en temps, à travers les arbres, un ruisseau qui roule ses ondes claires. Les productions du sol semblent différer de tout ce que l'on rencontre dans la vallée, au nord d'Ouassota. Les forêts abondent en poivriers, qui, poussant avec vigueur, s'enlacent autour des arbres. Les gros roseaux, dont on fait des cannes, y sont communs ; enfin, on y voit des muscadiers bâtards qui portent du fruit, des citronniers sauvages, et de nombreuses variétés d'arbrisseaux à fleurs, ainsi que des plantes aromatiques qui parfument l'air. En un mot, les environs d'Ouassota présentent un champ inépuisable aux recherches des botanistes, et des plaisirs sans fin aux admirateurs de la belle nature.

GOURECKPOUR.

Le territoire de ce nom est peu cité dans l'hist oire. Il étoit trop éloigné du siége de l'empire et des scènes de révolte qui l'ont déshonoré, pour être enveloppé dans les malheurs qui affli-

geoient, soit la capitale, soit le reste du pays. Néanmoins ses forêts ont souvent servi de refuge aux gouverneurs et aux princes qui avoient levé sans succès l'étendard de la rébellion.

Sous le règne d'Akbar et de ses successeurs immédiats, cette province étoit dans un état très-florissant; elle y resta sous les princes d'Aoud, jusqu'à la défaite de Choudjah-Doulah à Bouxar. Les infortunes, qui furent la suite de cet événement, fournirent aux radjas et aux zémindars l'occasion de se soustraire à son autorité; quand il l'eut regagnée, il se vengea des malheureux habitans, qu'il priva de leurs biens; ils émigrèrent en grand nombre dans les terres de la Compagnie.

Le climat du Goureckpour est le plus sain de toute l'Inde britannique, excepté peut-être Tchittagong. Ce qui est dû à plusieurs causes, et notamment au voisinage de la première et de la seconde chaîne de montagnes; elles s'étendent à l'ouest de la province, de sorte que, dans sa partie septentrionale, on y éprouve rarement des vents chauds. Les vents d'est y règnent généralement la plus grande partie de l'année; dans la saison chaude, les nuits et les matinées sont d'une fraîcheur agréable. Quelques personnes regardent ce climat comme peu favorable à la santé, à cause des djengles et des eaux stagnantes sur lesquels passe le vent d'est.

La partie du Terriani, située au nord de cette province, est coupée de nombreux torrens (*nellahs*), qui sortent des montagnes et se jettent dans le Rapti, rivière peu considérable. Le sol diminue de qualité à mesure qu'il approche des montagnes. La grande forêt qui commence près de la ville de Goureckpour se prolonge dans le Terriani jusqu'à la première chaîne de montagnes. Elle est de largeur très-inégale; en quelques endroits, elle est si peu touffue que les éléphans y peuvent passer à l'aise, tandis que dans d'autres un homme a bien de la peine à pénétrer. Cette forêt et les djengles qui lui sont contigus abondent en animaux sauvages, tels que tigres, buffles, ours, éléphans, rhinocéros, lièvres, etc.

Le séjour du Terriani ne vaut rien en mai et en juin. La fièvre de ce pays, connues sous le nom de *aoul*, est aussi prompte dans ses symptômes que rapide dans ses progrès. On attribue généralement cette maladie à l'eau des nellahs et des puits, que l'on croit plus pesante que la bonne eau.

Dans certains temps, on aperçoit de la ville de Goureckpour, sous un angle de 40 degrés, la seconde chaîne de montagnes. L'élévation de cette chaîne, au-dessus des plaines de Goureckpour, est estimée à 4,000 pieds; celle de la première, à 1,100.

Les monts Himmalaya se présentent sous un aspect majestueux, quand on les contemple des plaines de Goureckpour.

Les revenus, avant le retablissement de Choud-jah-Doulah, étoient de 22 lacs de roupies; les aumils en mettoient certainement deux de côté. Il provenoit vraisemblablement du Koutcha-Techil, c'est-à-dire que l'on affermoit de petites portions de terre à des zemindars inférieurs qui payoient directement au trésor. Ce système est généralement adopté dans les provinces angloises. Il est certainement le plus avantageux aux zemindans et aux rayats.

Au retour de Choudjah-Doulah, tout le district fut affermé à un seul individu qui passa son contrat à Luknau; il en résulta qu'en peu d'années le revenu fut réduit à 10 lacs et quelquefois à 4.

Ce système est adopté dans l'Aoudh, mais avec quelques modifications, et sur une plus petite échelle; il faut espérer aussi qu'il est soumis à un contrôle. Il est moins incommode pour le gouvernement; mais il donne lieu à bien des erreurs et des injustices.

DAMAN.

Ce nom signifie bordure; ceux qui le dérivent du portugais *da mao*, aider ou tendre la main, raisonnent comme ceux qui font venir Bombay

de *Bom bahia*, sans prendre en considération Momba, ancien nom de cette ville.

Daman est situé sur une rivière tout près de la mer par 20° 22′ N., et 73° 05′ E., à 90 milles N. de Bombay. Les Portugais s'en emparèrent en 1531. Cette ville, comme toutes leurs anciennes possessions, est en décadence. Son commerce est peu important, et son port excellent ne compte qu'un petit nombre de grabs qui vont trafiquer à Mosambique et en d'autres lieux de la côte d'Afrique. Le cabotage entre Daman, Diu et Goa, qui se fait par les barques du pays, est plus considérable.

Vu de la mer, l'aspect de Daman est imposant; l'illusion se dissipe quand on approche, parce que la ville n'a rien qui attire les regards.

Le mouillage sur la rade est par huit brasses de profondeur à trois milles de terre; mais la rivière offre un port très-sûr aux petits bâtimens. Dans les grandes marées des sysigies de la mousson du S. O., il y a de dix-huit à vingt pieds d'eau sur la barre. Les chantiers de construction de Daman sont renommés.

KOTCH.

Le commerce du Kotch, territoire voisin du Gudjerat, a beaucoup augmenté depuis la destruction des pirates de Bafi et de Douarka. Le principal port de ce pays est Mandavi, le plus grand entrepôt du commerce de coton. Une

partie est expédiée au Sindhy, une autre à Mascate ; on en envoie aussi dans d'autres lieux de l'Asie occidentale, et en Afrique; le reste va au Bengale, d'où il est porté à la Chine; enfin, une petite quantité se vend à la côte de Malabar.

Les habitans du Kotch sont robustes et bien faits ; il s'y trouve un grand nombre de bons marins. Les marchands sont habiles et bien au fait de tout ce qui concerne le commerce. Quelques-uns sont très-riches. Nulle part l'amour de la patrie n'a plus de force qu'au Kotch. Un ouvrier qui est allé dans l'étranger revient généralement dans son pays au bout de deux ans avec ce qu'il a épargné, et ordinairement ne le quitte plus. La plupart des habitans du Kotch sont Indous, quoique ses maîtres fussent Mahométans. La compagnie des Indes angloises a remplacé ceux-ci depuis le commencement du dix-neuvième siècle.

On désigne les marins par le nom de *Mouallims* ; ils ont quelques connoissances en géographie, indépendamment de celle qu'ils doivent à leurs observations personnelles. Les noms de *Roum* (la Turquie ou la Grèce, ainsi que ceux de *Moun-Toulon* et de *Moun-Servan*), la mer Caspienne et la mer Noire ne leur sont pas inconnues. Ces navigateurs, soit Indous, soit Mahométans, font usage de l'année solaire dans

tous leurs calculs nautiques. Ils la commencent à la nouvelle année dont l'époque est l'équinoxe d'automne, et comptent par jours. Ils disent, par exemple : « Nous avons fait voile de Moka le deux cent trentième jour. . . . . . On ne peut pas espérer d'aller directement à Mascate et à Moka, après le deux cent vingtième jour. »

Indépendamment du coton, le Kotch fournit en abondance des grains, de l'huile et du ghi ou beurre fondu. Si ce pays eût été gouverné sagement, il eût été un des plus heureux de l'univers.

Mais des fléaux se sont joints à la mauvaise administration pour le désoler; des maladies épidémiques y ont récemment étendu leurs ravages; elles ont été suivies de la famine. Enfin, les tremblemens de terre ont mis le comble à ses maux. Les habitans ont émigré. Les marchands, et même les ouvriers de toute espèce, se sont retirés à Bombay. On trouve parmi eux des faiseurs de tentes, des vendeurs de ghi, d'huile et de grains, et même des laboureurs avec leur famille. Il faut que tous ces gens aient été bien malheureux pour abandonner une patrie à laquelle ils étoient si attachés. Peut-être leur absence ne sera-t-elle que momentanée.

Depuis long-temps les canots qui vont et viennent dans le port de Bombay sont conduits par des Indous du Kotch d'une caste inférieure.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Dello stato fisico del suolo di Roma, etc. — *De l'état physique du sol de Rome;* mémoire de M. Brocchi; suivi d'un discours sur l'état de l'air à Rome dans les temps anciens. — Rome, 1820.

Les remarques géologiques de l'auteur ne sont guère que des corollaires des principes qu'il a établis dans sa *Géologie Subapeninne*, ouvrage très-renommé dont nous n'avons pas le temps de rédiger une analyse. Le mémoire présent contient l'explication d'une *Carte Géognostique* des environs de la ville éternelle. En attendant que nous puissions nous occuper de ce sujet très-important, nous entretiendrons nos lecteurs du discours sur l'état ancien de l'air à Rome, sujet qui touche à tant de grands souvenirs et à tant de considérations morales.

La géographie physique n'offre peut-être aucune question plus intéressante et en même temps moins approfondie que celle des *climats malsains*. Pourquoi tant de contrées d'Amérique et d'Afrique, d'un aspect agréable et même séduisant, deviennent-elles le tombeau des générations nouvelles qui vont s'y établir? Pourquoi le même désastre frappe-t-il les étrangers qui abordent dans l'île de Walcheren, où cependant le climat n'offre ni la chaleur humide

des Amériques ni la chaleur sèche de l'Afrique? Comment la peste s'est-elle naturalisée dans le climat jadis salubre de la Grèce où pourtant, dans les beaux siècles, l'idée d'une police sanitaire étoit aussi peu connue qu'elle l'est à présent? Un problême a surtout acquis une certaine célébrité. Les nombreux voyageurs qu'attire en Italie la renommée classique de tant de lieux célèbres, se demandent avec étonnement comment l'ancienne capitale du monde, l'immortelle Rome, a pu exister pendant tant de siècles dans un état florissant au milieu d'une atmosphère, qui, aujourd'hui pestilentielle pendant plusieurs mois, semble y arrêter tous les progrès de la population, et même y produire une mortalité constamment supérieure aux naissances. Cette fameuse question est envisagée par M. Brocchi, sous plusieurs points de vue nouveaux, sans être toutefois, à ce qui nous semble, résolue d'une manière satisfaisante.

La matière pestilentielle qui cause la *malaria* de plusieurs contrées italiennes, telles que la maremme de Sienne, les environs de Rome et les Marais Pontins, n'est, selon l'opinion reçue, autre choso que le miasme marécageux des auteurs médicaux. On sait que le matière contagieuse des fièvres putrides, quoique étant un composé chimique, capable de se conserver long-temps sans altération, n'a pas encore pu être soumise à une analyse chimique satisfaisante. On a supposé que le miasme, ou matière délétère de la *malaria*, étoit susceptible d'examen; on a même prétendu en avoir découvert la nature; mais nous croyons qu'on n'a pas fait plus de progrès dans la solution de ce problême-ci que dans l'autre, parce qu'on n'a pas distingué avec assez de soin les divers airs pris dans des localités rapprochées et pourtant différentes. Nous ne voulons pas nous étendre en détail sur les opinions et les essais qui n'ont produit aucun résultat; les médecins sont toujours très-

disposés à bâtir des hypothèses, et de s'emparer de toutes les nouveautés du jour; c'est ainsi que, tour à tour, l'azote, l'acide carbonique, l'hydrogène pur, l'hydrogène carburé et l'hydrogène sulfuré, ont été considérés comme formant la base des miasmes. Rien n'est plus vrai que quelques-unes, ou peut-être toutes ces substances, sont produites par les terrains qui engendrent ces mêmes fièvres; mais il n'est pas moins constaté aussi que les mêmes maladies abondent dans plusieurs endroits, où l'on n'a pu découvrir jusqu'à présent la présence de ces gaz, et qui plus est, que dans plusieurs autres endroits où ils sont engendrés dans la plus grande abondance, les maladies en question sont absolument inconnnes, et qu'elles ne peuvent êtrs excitées par ces mêmes gaz lorsqu'ils sont produits artificiellement dans nos laboratoires. On a aussi supposé que le miasme pourroit provenir de matières animales et végétales, putrides, répandues dans une atmosphère humide, et c'est l'hypothèse qui s'accorde le plus avec la généralité des faits; mais ces matières putrides contiennent presque tous les gaz ci-dessus nommés. Peut-être auroit-on dû conclure de ce fait et de plusieurs autres circonstances que ce n'est ni la nature des gaz isolés, ni même leur abondance simultanée, mais *leur combinaison dans de certaines proportions*, qui constitue la cause de leur action délétère sur le corps humain.

M. Brocchi nous fait le détail de certaines expériences qu'il a faites en recueillant l'eau atmosphérique ou les rosées, pour les examiner d'après les procédés ordinaires de la chimie. Mais le résultat de ces expériences, comme celui des essais qu'on avoit faits auparavant, n'a rien déterterminé, et nous restons par conséquent toujours dans l'ignorance la plus absolue sur la nature de cette substance pestilentielle.

Il seroit également inutile de chercher dans les auteurs médicaux une théorie générale et sûre des effets morbifiques de ce miasme marécageux. Les maladies les plus ordinairement produites par ce miasme rentrent dans la classe des fièvres putrides nerveuses, mais leur intensité varie extrêmement, et ce n'est pas toujours en raison de la chaleur humide du climat; de plus, les symptômes accessoires diffèrent tellement, qu'ils prouvent assez qu'on ne connoît pas encore avec exactitude les diverses modifications du principe morbifique.

La principale et la plus meurtrière des maladies produites par les miasmes est la fièvre rémittente des climats chauds, fièvre qui varie tellement dans ses symptômes, qu'elle est parfois continue et dans d'autres momens intermittente. Parmi cette classe de maladies on connoît très-bien les fièvres des *jungles* ou broussailles marécageuses de l'Inde, la maladie pestilentielle de Batavia, les fièvres de la côte humide et brûlante de l'Afrique, la fièvre jaune indigène des Indes occidentales, et plusieurs autres désignées sous différentes dénominations dont il est inutile de faire l'énumération. Mais n'est-il pas remarquable que les fièvres des *jungles*, malgré l'excessive chaleur et l'humidité de l'Inde, soient si inférieures en violence à la fièvre jaune d'Amérique? Celle-ci se propage et se maintient dans des températures modérées, et est probablement le produit d'un virus développé dans le corps humain, plutôt qu'un effet de mauvais air. De cette même classe, mais beaucoup moins sévères, sont les fièvres du Don, de la Crimée, de la Hollande, de la Grèce, et enfin la maladie de l'Italie, ou la fièvre de la *malaria* de notre auteur. Lorsque ces fièvres se portent au dernier degré de violence, elles prennent le caractère rémittent et présentent tous les types de cette maladie, étant quartes, tierces et quotidiennes. Mais on ne sauroit

méconnoître plusieurs différences essentielles entre ces maladies; par exemple, la fièvre de Walcheren, peu dangereuse pour les indigènes, est ordinairement mortelle pour l'étranger; les fièvres du Don n'atteignent que le bas-peuple indigène qui boit des eaux malsaines.

Mais, outre les fièvres, il est encore des maladies de plusieurs espèces plus rapprochées entre elles, qui semblent naître des miasmes marécageux; telles sont la *cholera-morbus* de l'Inde, et peut-être en partie l'ophtalmie d'Egypte. Les dyssenteries, en Europe, proviennent sans doute plutôt des eaux marécageuses prises en boisson, que de l'air vicié. Les miasmes ont encore la faculté de produire certains dérangemens organiques du foie, de la rate et de plusieurs autres organes intérieurs. Dans plusieurs cas, certainement ces dérangemens sont causés par des fièvres préalables, et, dans d'autres, sans contredit, ces maladies glandulaires se produisent sans être accompagnées de fièvres, auxquelles elles paroissent être substituées, attendu qu'elles sont produites par l'opération directe des miasmes. C'est là la source de l'affection du foie tellement funeste aux Indes orientales, tout comme les maladies permanentes des marais ou *fens* d'Angleterre, indiquées clairement par la mauvaise santé et le teint jaunâtre de leurs habitans, et dans les cas même où ils auroient échappé entièrement aux fièvres intermittentes. En Italie, la *malaria* produit précisément les mêmes effets dans plusieurs endroits là où les malheureux habitans, se flattant en vain d'avoir échappé à la fièvre, deviennent victimes de l'hydropisie et d'autres maladies produites par le dérangement des organes. Au nombre des modifications plus obscures des maladies intermittentes, il faut compter l'apoplexie et la paralysie, effets qui ne se bornent nullement aux pays sujets à la *malaria* italienne;

quoiqu'elles y soient particulièrement connues sous le nom de *febri larvate*.

Voici encore un autre trait de différence. Il paroît qu'en général ceux qui ont éprouvé les fièvres de marais et qui y ont résisté, les gagnent rarement par récidive. Cependant il est constaté maintenant que cette maladie, telle qu'elle est produite par certaines variétés de miasmes, par celle de Walcheren, par exemple, et quelquefois par celle de Canton en Chine, se trouve ou incurable, ou du moins disposée à revenir par la moindre exposition du sujet à l'influence de nouveaux miasmes. L'être infortuné qui a le malheur de se trouver aussi susceptible de son influence, devient lui-même un baromètre indicatif de la production de cette matière dans les lieux où l'on ne s'en douteroit pas sans cette occurrence; ce poison produit toujours chez lui les mêmes conséquences auxquelles sa maladie précédente l'aura prédisposé.

Tant de variétés de maladies attribuées par les médecins à l'air marécageux prouvent ou que les observations sur lesquelles on se fonde pour les attribuer à cette cause sont mal raisonnées, ou bien que cette cause elle-même est d'une nature singulièrement compliquée.

La considération même des localités fait naître des doutes et des difficultés. On cherche d'ordinaire la source de la *malaria* de Rome dans les exhalaisons des Marais Pontins; mais les vallées de la Sardaigne, qui ne sont pas marécageuses, sont souvent couvertes de vapeurs blanchâtres, mortelles, et dans lesquelles M. le comte de Vargas a cru voir de l'arsenic à l'état gazeux. Le miasme s'élève quelquefois de la surface des eaux les plus limpides où l'on ne s'en douteroit pas, et même des plus belles prairies, où il n'existe rien qui ressemble à la putréfaction. Il y a mille cas où les marais et les bois humides ne le pro-

duisent point; tantôt il sort des tourbières, et tantôt elles n'en exhalent point. Dans plusieurs endroits, il se trouve inséparable des marées salines, et, dans d'autres, le reflux de la mer en est le premier motif. Parfois il descend avec la pluie ou bien avec la rosée, comme en Afrique, et dans d'autres momens il semble s'élever de la terre. S'il est produit en Hollande et à Batavia par les canaux, il est généré par un terrain sec dans plusieurs parties de l'Arabie.

On croit généralement qu'une étendue considérable de terrains marécageux, ou bien une position décidément humide, est indispensable à la production de la maladie du mauvais air : c'est une erreur très-pernicieuse qu'il est important de rectifier. L'air générateur des maladies est produit souvent par les eaux très-claires et très-propres ; par exemple, celles des réservoirs de moulins, des étangs aux poissons et des petits canaux d'agrément dans les parterres. Les Parisiens en ont quelques exemples sous les yeux; la rivière de Bièvre, qui roule si lentement ses eaux bourbeuses à travers les faubourgs de Paris, n'y produit pourtant pas une constitution d'air aussi malsaine que l'on avoit cru ; les recherches de deux savans médecins l'ont récemment démontré. Nous avons suivi cette rivière jusqu'à sa source; et, dans le milieu de son cours, où ses eaux limpides traversent de belles prairies, nous l'avons vu souvent couvert les matins d'un brouillard épais que les villageois accusent d'être la cause des fièvres auxquelles la classe travaillante est en butte. Le grand réservoir des eaux de l'Ourcq, quoique très-limpides, a rendu les villages de Pantin et de la Villette moins sains qu'auparavant. Le savant qui, dans l'*Edimbourg-Review*, a analysé l'écrit de M. Brocchi, dit: « Nous nous rappelons »parfaitement un exemple de ce genre qui eut lieu sur une

» bruyère élevée dans le voisinage de Londres, où une certaine maison fut continuellement infectée par la fièvre » tierce pendant nombre d'années de suite, sans qu'on se » doutât seulement de la cause, jusqu'à ce qu'elle cessa » subitement lorsqu'on combla un étang de quelques » mètres de circonférence, d'où l'on avoit autrefois tiré du » gravier; et nous pourrions encore citer nombre de cas où » l'insalubrité se trouve la compagne constante de réservoirs » de moulins et d'étangs à poisson. On peut indiquer, par » exemple, un lieu très-connu qu'on n'en soupçonne guère, » le parc Saint-James, qui n'est qu'une source perpétuelle » de *malaria* et de maladies, telles que les fièvres intermit- » tentes, les dyssenteries de l'automne, et une infinité » d'autres dérangemens dans l'économie animale qui af- » fectent tous les habitans qui se trouvent à portée de son » influence. Aucun doute ne s'étant élevé jusqu'à présent » sur la cause, on endure le mal sans se plaindre, et l'on » ne se donne même pas la peine de faire aucune recherche » à ce sujet. Si des fièvres intermittentes régulières se dé- » claroient, un soupçon quelconque s'éleveroit naturelle- » ment sur sa cause; mais ici l'irrégularité des affections » et la variété des symptômes, jointes à l'ignorance gé- » nérale qui règne à l'égard de l'anomalie des effets pro- » duits par la *malaria*, continuent toujours d'aveugler le » monde.

« Les miasmes, dit ce critique plus loin, sont générés » en abondance dans le parc Saint-James, et ils se répan- » dent de ce foyer jusqu'à Bridge-street, et même jusqu'à » Whitehall; mais ce qui est plus curieux encore, en fai- » sant usage d'un *miasmomètre* (qu'il nous soit permis » de créer le mot), le plus délicat dont nous nous sommes » jamais servi, c'est-à-dire d'un officier qui avoit souffert » dans l'île de Walcheren, nous l'avons tracé jusqu'au haut

» de la rue Saint-James, et même jusqu'à Bruton-street, » bien que l'élévation du terrain y soit très-remarquable, et » l'espace entier de là jusqu'aux eaux les plus rapprochées » de la rivière se trouve couvert de maisons très-pressées » les unes sur les autres. D'après ces données-là, nous n'a- » vons guère besoin d'observer que son influence s'étend » sur les quartiers entiers de Finbury et de White-Chapel, » et remonte ensuite par le revers de la rue du Strand, en » suivant le cours de la rivière. » Beaucoup de circonstances peuvent faire croire que le miasme de la *malaria* est d'un poids spécifique tel qu'il ne s'élève pas beaucoup au-dessus de la surface de la terre ou de l'eau; mais ce point n'est pas bien éclairci. Le critique que nous venons de citer dit : « Il est généralement reçu » que la *malaria* n'est point susceptible d'être transportée » du lieu de sa production ; voilà une erreur qui a souvent » conduit à des conséquences très-fâcheuses. Le vent de » l'est, soufflant sur l'île de Walcheren, en enlève les brouil- » lards pestilentiels jusqu'à des distances considérables : » et, quant à nous, il ne nous reste maintenant guère de » doute, toutes les fois que la maladie se déclare dans » la ville de Londres où elle est rare à présent, que » le poison n'y ait été transporté de la Hollande. Le vent » d'est qui se dirige par Essex, en droiture sur Londres, » ne manque jamais de l'apporter, et même à plusieurs » milles plus loin que Londres, comme toutes les per- » sonnes douées d'une sensibilité particulière ne man- » quent pas de l'éprouver. »

La plus grande chaleur, en raréfiant l'air vicié, doit en rendre la propagation plus rapide et en même temps plus imperceptible dans les pays méridionaux. Peut-être saura-t-on un jour que c'est de la Sardaigne ou de l'Afrique que, pendant les plus beaux jours, les vents transportent,

sur la côte d'Italie, des élémens inaperçus, d'un air délétères qui, trouvant, dans certaines localités, d'autres élémens venus par les vents du nord, et auxquels ils s'associent par des affinités inconnues, produisent plus tard une masse d'atmosphère viciée.

Venons-en à l'objet spécial du discours de M. Brocchi. Toutes les personnes versées dans la lecture des voyages en l'Italie, savent très-bien que rien n'est plus commun ni plus destructif que la *malaria* pendant l'été, à Rome. Généralement parlant, on compte sur l'apparition de cette calamité pendant les chaleurs qui arrivent vers la fin de juin, et, d'après l'opinion vulgaire, pour le jour de Saint-Pierre; dès-lors, elle ne disparoît plus jusqu'après les fortes pluies équinoxiales qui arrivent au mois de septembre. Déjà, dans les temps antérieurs, c'est juillet, comme Horace nous l'enseigne, qui étoit le mois de l'année le plus redoutable. « *Adducit febres et testamenta resignat;* » et dans le même passage, il demande d'être préservé « *incolumem septembribus horis.* » Nous ignorons si la *malaria* s'étendoit anciennement sur les mêmes quartiers qu'aujourd'hui. Elle semble, depuis un siècle, gagner constamment du terrain dans une proportion accélérée à mesure que la population se retire devant son influence; et, pour peu qu'elle continue à faire les mêmes progrès qu'elle fait actuellement, le temps n'est guère éloigné où la ville éternelle aura cessé d'exister, et où elle deviendra, comme Pestum, comme Thèbes aux cent portes, comme Babylone, le repaire de reptiles immondes. Chaque année, elle gagne quelque autre partie de Rome où elle n'étoit point connue auparavant; c'est un fait incontestable, et on a même signalé les directions sur lesquelles elle avance. Entrant en apparence par la Porta del Popolo, elle s'étend de là jusqu'à une certaine

distance le long du Corso, sur les bords du Tibre, et le côté occidental du mont Pincio. De là elle se traîne autour de la base de cette colline en passant par l'église de la Trinita de Monte, et ensuite autour des bases des monts Quirinal et Viminal jusqu'à l'église de Santa Maria Maggiore. En poursuivant toujours ses progrès, elle gagne l'église de San Pietro in Vincoli; se détournant ensuite du côté du Campo Vaccino, elle avance au-delà de la partie orientale du Colysée. Du côté oriental de la ville, elle entre aussi par le quartier de la Porta Maggiore et par celui de San Giovani; elle se fait sentir sévèrement dans le district de Saint-Jean-de-Latran, et se dirige ensuite, en passant sur le mont Cœlien, vers l'église Saint-Grégoire, et alors elle se répand au-delà de la partie méridionale du Palatin, vers l'ancien siége du grand Velabrim et vers la rivière. Nous voyons par conséquent que ses deux sources principales paroissent se trouver vers le *nord* et vers l'*orient*, quoique, d'après les théories reçues, le froid vent des Alpes et des Apennins dût être le générateur d'une atmosphère rafraîchissante et salubre.

Le but de M. Brocchi est de prouver, 1° que les causes de la *malaria* et de l'insalubrité qui en résultoit, étoient plus nombreuses du temps des anciens; 2° que néanmoins les maladies et la dépopulation étoient moindres qu'aujourd'hui. Nous suivrons ce savant dans l'exposé des faits, en y mêlant quelques observations critiques.

Avant la fondation de Rome, il paroît évident, d'après des considérations géologiques, que son site même et tout le pays d'alentour ont dû avoir été couverts de marais, de lacs et de bois; qu'un pareil état de choses ait dû occasionner des fièvres intermittentes. Voilà ce qui paroît incontestable; mais en dépit d'une telle réunion de circonstances contraires,

défavorables, la ville s'agrandit sans cesse, et les campagnes devinrent le siége de villages et de hameaux florissans. A l'époque de son enfance, lorsque la ville se trouvoit limitée à la colline quirinale, à la palatine, et à celle du capitole, il existoit deux marais, au pied même de cette dernière, connus sous la dénomination du grand et du petit *Vélabrum;* il y avoit en outre le *Marais de Caprée* et de *Tarentum*, dont l'ensemble formoit nécessairement un foyer intarissable de mauvais air.

Comment, avec ces causes d'insalubrité, Rome vit-elle sa population s'accroitre rapidement ? Pourquoi l'air d'Ostia rend-il aujourd'hui inhabitable ce port qui jadis étoit le rendez-vous des nations ?

Dans la proximité de la ville même, la plaine de Latium, autrefois si populeuse et si florissante, n'est plus maintenant qu'un désert. Le lac de Castiglione, aujourd'hui le plus mal famé de tous, sous le rapport de la malignité de son atmosphère, se trouvoit, du temps de Tarquin-le-Superbe, le siége d'une ville puissante qui résista long-temps à la puissance de ses armes. *Laticum* se trouvoit dans le voisinage d'un de ces marais qu'on compte maintenant au nombre des plus meurtriers; et les Romains construisirent des bains dans un lieu voisin de l'Anio, où personne ne risquera de passer seulement aujourd'hui. Le *Lago de Giuturna*, autrefois un lieu de délices pour les anciens, fut desséché, en l'année 1611, par Paul V, à cause des exhalaisons qui rendoient le Castel Gandolfo inhabitable. Sans nous donner la peine d'accumuler les exemples, il suffit de remarquer qu'il existoit autrefois une infinité d'étangs marécageux dans le territoire romain, décorés alors du nom de lacs; et que ces districts ne se trouvoient pas moins dans un état florissant, tandis qu'aujourd'hui qu'ils sont ou comblés ou

désséchés, les mêmes lieux se trouvent abandonnés à cause de l'insalubrité; si, par conséquent des villes et des villages remplis de monde ont pu exister au centre même de ces marais; si le pays ainsi constitué se trouvoit parfaitement peuplé, et s'il existoit, au milieu même de Rome, des marais considérables; concluons ou qu'il se trouve dans ces faits quelque mystère que nous ne pouvons résoudre, ou bien que les Romains possédoient mieux que leur postérité l'art d'éloigner les funestes effets de cet air pestiféré.

On voudroit en vain supposer que les lacs et les marais de ces temps-là n'étoient point d'un caractère pestilentiel; mais l'histoire même s'oppose à cette supposition; Columelle nous apprend que la terre exploitée par Attilius Regulus, pendant la première guerre punique, et qui se trouvoit auprès de Tusculum, étoit un territoire malsain, dont les miasmes pestilentiels provenoient apparemment du *Lago de Castiglione.*

Nous savons par Dionysius, Denys et Salins, que les premiers colons furent obligés d'abandonner le Mont-Palatin, à cause de l'air malsain du Vélabrum. D'autres historiens nous ont transmis la description de plusieurs époques de pestilence, du temps de Romulus, sous le règne de Numa, et sous ceux de Servius Tullius et de Tarquin-le-Superbe. Suivant Tite-Live, dans l'espace de 173 années, c'est-à-dire depuis 287, *u. c.*, jusqu'à l'année 460, il n'y eut, soit à Rome, soit dans les pays qui l'environnent, pas moins de 19 pestes très-distinctes, dont aucune ne fut éloignée de plus de dix-sept années l'une de l'autre, et parmi lesquelles il y en eut qui durèrent deux ou trois années de suite.

Maintenant il faut sans doute admettre que plusieurs de ces pestes ont pu être des épidémies contagieuses, étran-

gères à la *malaria*. Par exemple, autant qu'on peut tirer quelque chose de précis de la description laissée par Tite-Live, nous sommes portés à croire que la fièvre de l'année 573, qui étoit postérieure à celles qu'on a citées ci-dessus, et qui désola l'Italie entière, étoit une véritable maladie contagieuse; mais, en admettant cela, il n'y aura jamais de raison pour croire que, parmi des épidémies si fréquentes, il ne s'en trouve pas quelques-unes produites par la *malaria*. Nombre d'écrivains qui vécurent sous la république, font mention spéciale des fièvres d'automne. Caton aussi, dans son traité *de Re Rustica*, parle de certains endroits où il n'étoit pas possible de fixer sa résidence à cause de l'insalubrité de l'air en automne, et en même temps il donne une recette pour cette fièvre qui est digne d'être comparée au baume tant vanté de Fier-à-bras. Tite-Live parle fréquemment des ravages que faisoient les fièvres tierces et quartes. Rien n'est plus positif que l'assertion de Varron, qui conseille le propriétaire d'une ferme malsaine de la vendre, n'importe à quel prix, ou bien de l'abandonner. Il est inutile d'accumuler ici d'autres preuves de l'existence de la fièvre *malaria* dans les temps primitifs de Rome. Tout ce qu'on peut accorder à M. Brocchi, c'est qu'on n'a pas de témoignages positifs pour prouver qu'elle étoit régulièrement périodique.

Notre auteur, forcé de convenir que les républicains, si sévères et si robustes, n'étoient pas exempts de la *malaria*, se flatte d'avoir découvert l'époque où cette maladie commença à prendre un caractère redoutable : ce fut lorsque les citoyens, devenus riches et luxurieux, avoient abandonné leur ancienne simplicité de mœurs et l'austérité de leurs habitudes; mais la grande source du mal, à ce qu'il nous assure, fut l'abandon qu'on fit des vêtemens de laine pour adopter la soierie et la toile. Les preuves de cette

opinion se tirent en partie de certains principes physiques et médicaux, et en partie de faits historiques qui ne nous paroissent pas tous suffisamment démontrés.

D'abord il regarde comme incontestable que les miasmes de la *malaria* s'introduisent par les pores de la peau, et non pas par les poumons. Il cherche à fonder cette opinion sur le fait connu, que les maladies qui en résultent sont provoquées avec la plus grande facilité pendant le sommeil. Que l'on dorme ou qu'on veille, les poumons ne cessent jamais leurs fonctions; mais, d'après l'autorité de M. Richerand, les pores absorbans de la peau ne sont jamais plus actifs que pendant l'état de sommeil: c'est donc par la peau que les miasmes doivent être admis et non pas par les poumons. Le critique, dans l'*Edimburg Review*, conteste la justesse de ce raisonnement. « Sans faire attention, dit-il, à cet état de débilité qui a »lieu pendant le sommeil, et qui, comme tous les états » analogues, favorise particulièrement la réception d'une »grande contagion et d'un miasme, il faut se rappeler que »la nuit, époque ordinaire du sommeil, se trouve en gé»néral, d'après l'état particulier de l'air, très-favorable »à l'action des miasmes : rien n'est moins constaté que l'in»troduction de ces maladies par une autre voie que celle des »poumons; et, pour ce qui a trait aux fièvres intermittentes, »le fait nous paroît très-constaté par une occurrence qui »n'est nullement rare en Italie, et qui n'est pas limitée à »ce pays seul, bien qu'elle n'ait jamais excité l'attention »qu'elle mérite jusqu'aujourd'hui. C'est un fait connu dans »plusieurs endroits, que le miasme, par un temps calme, »se trouve retenu très-près de la surface de la terre. On »s'est assuré aussi qu'il est recueilli quelquefois dans ce »cas-là par les plantes, et particulièrement par celles dont

»le feuillage est épais et fortement entremêlé. En coupant »et déracinant ces plantes, l'air qui s'en dégage devient »la cause des fièvres chez les laboureurs qui se courbent »dessus le feuillage. Il est constaté que, tant que les ou- »vriers se tiennent dans une position droite, ils échappent »aux fièvres, mais qu'ils ne manquent rarement d'en être »atteints, au cas qu'ils s'asseyent, et surtout lorsqu'ils »s'étendent par terre, soit qu'ils y dorment ou non. Si »le miasme s'introduisoit par la peau, cette différence »ne pourroit pas avoir lieu; et ce fait seul nous paroît dé- »cisif pour prouver que ce poison ne produit son effet que »lorsqu'il est introduit par les poumons.»

« Un autre fait, également démonstratif de cette opinion, »est venu depuis peu à notre connoissance, toutefois sans »que nous puissions le regarder comme définitivement »constaté encore. Nous avons donné l'ordre de faire quel- »ques nouvelles expériences à cet égard; s'il est défini- »tivement prouvé, il constituera l'une des plus précieuses »découvertes, que les temps modernes auront ajouté à »notre connoissance de remèdes prophylactiques. Il n'y a »pas long-temps qu'on a remarqué par hasard que plu- »sieurs personnes ayant couché dans un endroit infecté, »sous un *conopéum* ou filet aux cousins, dans l'intention »de se garantir de ces insectes incommodes, avoient toutes »échappé aux effets de la *malaria*, tandis que d'autres qui »n'étoient point pourvues de cet appareil, ont attrapé la »maladie. Si, comme nous l'avons déjà supposé, la matière »pestifère est reçue par les poumons, il ne sera nullement »difficile d'expliquer l'action de ce préservatif si simple. »Il est bien constaté actuellement que la nature de ces »poisons est telle, qu'ils sont décomposés avec beau- »coup de facilité, et même par les plus foibles agens chi-

»miques. Il est par conséquent très-probable que le gaz »composé et chauffé qui sort des poumons, et qui cons»titue l'atmosphère intérieure de cette tente de gaz, suf»fit seul à la décomposition de ce miasme dans son passage »vers la bouche; il est possible encore que le tissu de l'en»veloppe oppose aussi un obstacle à la transmission de »cette substance.»

C'est aux physiciens à decider si la critique de l'*Edimburgh Review* est fondée ou non: mais même en admettant que la *malaria* n'entre que par les poumons, l'importance que M. Brocchi attache à l'effet des vêtemens de laine portés par les anciens Romains pourroit se justifier. Ces vêtemens n'agissoient pas seulement en protégeant la peau contre l'action de l'atmosphère empoisonnée, mais encore en maintenant toujours l'équilibre dans la transpiration, et en entretenant par là l'état général de vigueur qui rend toutes les parties du corps, y compris les poumons, moins susceptibles de recevoir des influences étrangères. La toge de laine, jointe aux frictions huileuses, aux bains et aux exercices, devoit donner aux anciens Romains une autre constitution physique que celle de la race qui les a remplacés.

Le nouveau point de vue sous lequel M. Brocchi a considéré ce problème très-curieux et très-difficile, nous paroît juste en soi-même, mais beaucoup trop circonscrit et trop isolé pour fournir une solution satisfaisante. Cette solution ne pourroit, selon nous, se trouver que dans l'ensemble de toutes les circonstances morales, politiques et physiques dont se compose l'état ancien et moderne de Rome. Nous ne pouvons qu'indiquer quelques recherches nécessaires pour y arriver.

A l'égard des circonstances physiques, il faudroit examiner si la destruction des arbres qui sont si utiles pour

absorber le mauvais air, n'a pas accru les effets des exhalaisons pestilentielles qui s'élèvent des lacs ou des terrains où furent jadis des lacs et des marais.

Un autre problème physique seroit de savoir si le sol avoisinant toute grande ville ne devient pas, dans le cours des siècles, un réceptacle de miasmes dangereux par la seule accumulation des substances animales décomposées, telles que les restes des morts, les excrémens des vivans et les corps des chevaux pourrissant dans les voiries. Si on se figure quelle masse d'élémens putrides et infects a été annuellement amassée dans les tombeaux, souvent mal recouverts, depuis que le christianisme a fait abolir les bûchers funéraires; si on se rappelle que même, sous le paganisme, l'immense population d'esclaves et d'indigens étoit jetée après la mort dans de vastes fosses, on ne trouveroit peut-être pas notre observation aussi frivole ou aussi paradoxale qu'elle peut le paroître au premier abord. Nous avons été frappé de cette idée en nous promenant sur quelques hauteurs voisines de Paris et susceptibles des embellissemens les plus pittoresques, mais devenues en partie inhabitables par les exhalaisons d'une voirie immense. Une semblable circonstance, nous sommes-nous dit, si elle existe pendant *deux* ou *trois fois* autant de siècles que dure déjà la splendeur de Paris, et sous une température plus chaude, doit finir par imprégner le terrain de miasmes cachés qui, dans certaines saisons, s'éleveront insensiblement dans l'air.

Nous pensons aussi que les cavités souterraines formées dans les ruines d'une ville aussi souvent bouleversée que Rome l'a été, doivent devenir des réservoirs d'air méphytique. Les aquéducs ruinés et les cloaques comblés sont éminemment dans ce cas. La plupart des villes en ruines ont un climat insalubre.

La culture et les constructions nouvelles, en faisant remuer la terre, détruisent une partie de ces effets dangereux, mais c'est précisément en raison de la destruction et de la dépopulation des grandes villes que l'activité des jardiniers et des maçons diminue. Les habitans, qui continuent à placer leurs demeures parmi les ruines, respirent pour ainsi dire les exhalaisons de l'immense cadavre d'une cité. Il seroit possible que des tranchées, faites dans tous les sens à travers les terrains environnant une grande ville ruinée, remédiassent à la mauvaise qualité de l'air.

Plusieurs causes morales et politiques ont souvent été mises en avant pour expliquer la calamité périodique à laquelle Rome est en butte. La liberté est sans doute la source de toute civilisation; par conséquent, elle influe indirectement sur les mesures de salubrité publique. Des écrivains ont imprimé « que l'Autriche va donner la peste » à Venise, comme les Turcs l'ont donnée à la Grèce. » De même un philosophe irréligieux trouveroit délicieux de pouvoir attribuer au gouvernement du pape la *malaria* de Rome. Mais la critique impartiale doit modérer ces assertions, surtout à l'égard de Rome, dont le gouvernement paternel ne mérite pas les censures illimitées de tant de voyageurs prévénus. M. Brocchi cite à l'appui de cette observation des cantons voisins de Rome, parfaitement cultivés, et qui cependant éprouvent des inconvéniens locaux sous le rapport de l'air.

Voici ce qu'on peut dire avec certitude : La vie très-active et très-variée des anciens Romains, conséquence directe de leur situation politiqne, contribuoit sans contredit à les rendre moins sensibles aux influences de la *malaria*. S'occuper, s'agiter, avoir beaucoup de courage et de bonnes jambes, sont certainement des moyens d'échapper

long-temps à la mort, qui vient saisir sur la molle couche l'homme paresseux et indolent. M. B.

Carte topographique des Alpes, comprenant la Savoie, le Piémont, le comté de Nice, le duché de Gênes, le Milanais, le Valois, et partie des états limitrophes; par J. B. S. Raymond, capitaine au corps royal militaire des ingénieurs-géographes, chevalier de la Légion-d'Honneur. — Douze feuilles grand-colombier et un tableau d'assemblage (1).

Les Alpes situées à peu près au milieu de la partie centrale de l'Europe sont la partie la plus élevée de ce continent, et, sous ce rapport comme sous plusieurs autres, une des plus intéressantes. La nature semble les avoir placées comme des limites entre les territoires que l'homme habite, mais une foule de circonstances ont concouru à changer l'ordre qu'elle avait voulu établir. La politique a tout interverti; des peuples séparés par des bornes qu'ils ont de la peine à franchir durant une partie de l'année, et de plus différens de mœurs et de langage, se trouvent réunis en un même corps d'état; on les a rendus étrangers à ceux dont ils se rapprochent par tous les points de contacts physiques et moraux; mais on ne peut détruire l'affinité qui existe entre eux, et toujours ils auront un certain penchant à renouer des liens que le créateur même avoit formés.

(1) Prix de la carte entière, 72 fr., et de chaque feuille séparée, 7 fr. — Paris, Chemin et compagnie, place de Sorbonne, n° 4, et chez Piquet, quai de la Monnoie.

C'est une des portions les plus remarquables des Alpes que renferment les cartes que nous annonçons; elles s'étendent de Parme à Grenoble et de Draguignan, au-delà du Schreckhorn. On y voit donc la totalité des possessions continentales du roi de Sardaigne, et quelques parties des états limitrophes.

Considéré sous le point de vue historique, cette division de la grande chaîne des Alpes n'est pas la moins importante. C'est par là que Brennus, dans des temps bien reculés, fondit sur l'Italie, et fit cette expédition mémorable dont les Romains ne nous ont laissé qu'un récit que l'on peut croire entaché de partialité, et qui fait bien regretter qu'un des compagnons du général gaulois n'ait pas écrit une relation de cette campagne. Mais le temps auroit-il respecté ce monument de vérité plus que les mémoires d'Annibal! Ce grand capitaine avoit, suivant le récit des historiens, composé des mémoires sur les guerres qui l'avoient illustré. Ces monumens précieux ont été, comme tant d'autres, engloutis dans le naufrage qui a fait périr tant d'ouvrages des hommes. Si ce trésor nous eût été conservé aussi heureusement que tant d'ouvrages qui certainement ne le valent pas, nous saurions par quel défilé Annibal franchit, avec ses éléphans, ces montagnes où l'on n'a pu passer pendant long-temps qu'avec des chevaux ou des mulets. Mais le passage d'Annibal est et sera long-temps encore une énigme livrée à la sagacité des érudits : nous n'avons qu'une trentaine de dissertations sur ce problême; chacun le résout de la manière la plus probable, chacun cite à l'appui de son opinion l'autorité des historiens anciens; ce n'est pas faute de documens si l'on n'est pas d'accord.

Si le guerrier français regarde avec intérêt ces pays voisins des Alpes où les Gaulois ses ancêtres déployèrent

leur valeur, quel noble orgueil n'éprouve-t-il pas en y lisant les noms des champs de bataille devenus fameux par les exploits de Bayard, de Catinat et de tant d'autres héros? N'est-ce pas au pied des Alpes que l'onre trouve Montenotte, Rivoli, Lodi, Marengo?

Si ces souvenirs remuent les esprits belliqueux, il en est d'autres non moins chers aux hommes paisibles, tranquilles et pacifiques. Les écrits des savans intrépides qui ont visité les Alpes pour nous faire connoître leur nature et leurs productions ont aussi illustré ces montagnes. Les noms de Haller, Saussure, Dolomieu, de Buch s'associent à ceux de ces cimes orgueilleuses, objets d'une curiosité inépuisable. Quel est le voyageur qui ne se rappelle par avec plaisir les mœurs patriarcales des habitans de ces montagnes, et qui ne paye pas un tribut de vénération à l'ardente et modeste charité des religieux voués par leur institution non seulement à offrir un asile à l'homme qui en manque, mais à exposer leur vie pour sauver celle de l'infortuné qui s'est égaré au milieu des neiges. Ces hospices, fondés par la piété, et dans lesquels, conformément à l'esprit de l'évangile, on reçoit tous ceux qui se présentent sans s'informer de leur croyance, ne sont pas les monumens les moins remarquables des Alpes. Il est en d'autres très-utiles aussi, et bien autrement imposans. Ce sont ces beaux chemins du Mont-Cénis et du Simplon qui avoient défié long-temps les efforts de plusieurs générations, et que le gouvernement français a effectués en quelques années, quand il régissait les contrées où ils se trouvent.

Il manquoit à cette partie de l'Europe une carte qui la représentât fidèlement. M. le capitaine Raymond a donc rendu un service signalé à la géographie en publiant la carte topographique militaire des Alpes. On ne possédoit, sur la Savoie, le comté de Nice et le Piémont, que la carte dressée

en 1683 par Borgonio qui a vingt-cinq feuilles dans la dernière édition, et celle de Chaffrion en huit feuilles pour la Ligurie ou le duché de Gênes. Des copies et des réductions de la carte de Borgonio ont été publiées à diverses époques; elles sont plus défectueuses que l'original. La carte de M. Bacler-d'Albe, bonne sous plusieurs rapports, péche par l'incohérence des matériaux qu'il a employés.

L'état actuel de la science, la perfection des instrumens et les progrès immenses que le dépot de la guerre a fait faire à la topographie depuis près de trente ans, ont détruit toute espèce de confiance pour tous les travaux de ce genre qui ont été exécutés depuis plus d'un siècle, ainsi que pour ceux qui en dérivent.

Le travail de M. Raymond a été établi indépendamment de tout ce qui existe de cartes sur la contrée qu'il représente. Il expose, dans une note raisonnée, les bases sur lesquelles il s'est appuyé. Les matériaux qu'il a employés sont de nature à donner le plus grand degré d'exactitude à cet ouvrage qui a exigé beaucoup de temps. Animé par le désir de mieux faire que ceux qui l'avoient devancé, et de coopérer en quelque sorte à un monument élevé à la gloire des armées des Alpes et d'Italie, l'auteur n'a épargné ni recherches ni soins.

Depuis que la carte de M. Raymond a paru, ce géographe a reçu la récompense la plus douce comme la plus méritée de ses efforts par l'accueil flatteur et distingué que lui ont fait les hommes le plus en état d'apprécier le mérite de son travail. Il réunit un degré d'ensemble et de perfection que l'on atteint rarement dans un ouvrage d'une aussi grande dimension, et auquel nous nous faisons un plaisir de rendre justice.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Sur le fleuve Parana et ses affluens; par don ANGEL DE MONASTERIO, colonel d'artillerie espagnole (1).

La rivière de Parana prend sa source dans la chaîne de montagnes, située au nord-ouest du Rio Janeyro, au 21° de latitude australe. Comme tous les autres fleuves, il est humble et pauvre au commencement de sa course, jusqu'à ce qu'ayant reçu à sa gauche le *Paranaiba*, le *Tièse*, le *Parapane* et le *Curitiba*, il se dirige d'abord vers le nord-ouest, jusqu'au 19e degré de latitude; là, changeant de direction, il prend celle du sud jusqu'à son entrée dans les missions des Guaranis. Il commence à y déployer son caractère particulier, en formant un archipel d'une multitude d'îles difficiles à décrire, et, en courant à l'ouest, il opère sa réunion avec le *Rio Paraguay*. Celui-ci pouvoit lui disputer son nom, par l'élévation de sa source, située au 12e degré de latitude, et par la rectitude de son cours; mais il continue à s'appeler Parana, à cause du caractère des îles et des terres basses qu'il conserve jusqu'à son embouchure.

Le Parana est alimenté, jusqu'à la ville des *Sept Courans*, par les eaux que lui fournissent les versans des montagnes

(8) Cet officier abandonna l'Espagne à l'époque de l'invasion de la péninsule, et se retira en Amérique; il fut chargé, en 1812, de fortifier Punta Gorda sur le Parana. Il est mort en .....

du Brésil; mais là il commence à recevoir celles des Andes du Pérou, par son confluent avec le *Rio Bermejo*, et le *Rio Pilcomayo*, qui se jettent dans le *Rio Paraguay*. C'est depuis lors qu'il prend un aspect imposant et majestueux qu'il conserve jusqu'à ce que, uni au Paragnay et enrichi des eaux qui, venant des Cordillères, des Andes et des montagnes boisées (*Sierras*) appuyées à leurs flancs, s'abaissent vers l'océan, entre les 18 et 34 parallèles, il prenne la forme d'une mer d'eau douce, en se précipitant dans l'océan sous le nom de *Rio de la Plata*.

L'une des propriétés du Parana, qui doit fixer le plus la curiosité de l'observateur, est la nature de ses débordemens périodiques qui ressemblent beaucoup à ceux du Nil. Nous croyons en effet qu'il n'existe pas sur le globe deux fleuves qui aient plus d'analogie entre eux. Tous deux naissent dans la zone torride, et sont, à peu de différence près, également éloignés de l'équateur, quoique dans des hémisphères différens. Tous deux ont leur embouchure presque à la même latitude, et dirigent leur cours vers leurs poles respectifs. Tous deux sont navigables pendant un grand nombre de lieues, et ont leurs cataractes; l'un et l'autre ont leurs débordemens périodiques dans les saisons respectives (*Estàciones respectivas*) qui, les faisant sortir de leur lit, inondent une superficie immense de terrain; et, dans tous les deux, la cause de ces débordemens est la même. Suivant notre opinion, c'est l'abondance des eaux qui, tombant en torrens sur les pays de la zone torride, pendant les quatre mois où le soleil est le plus près des tropiques, contribue à grossir le canal de ces rivières. Chercher une autre origine aux débordemens périodiques des rivières qui naissent dans la zone torride, c'est vouloir rencontrer le merveilleux; et il n'y a qu'un philosophe systématique qui puisse l'attribuer aux vents qui soufflent constamment pen-

dant la surabondance des eaux. En nous arrêtant au Parana proprement dit, on peut assurer que les vents n'exercent pas la moindre influence sur ses débordemens. Il est vrai que les brises du levant sont constantes dans les quatre mois de l'été; mais leur influence se fait sentir, quoique avec beaucoup de variété, sur les eaux du *Rio de la Plata*, sans produire un débordement constant, et dans une saison déterminée.

Tout le monde sait que les débordemens du Rio de la Plata sont variables, et changent comme le vent qui les produit. Pendant les matinées, le fleuve baisse considérablement, et il croît dans les soirées en raison du plus ou moins de rapidité de la brise; et l'on voit déjà que les eaux du Rio de la Plata n'ayant pas un débordement ou accroissement constant, ne peuvent, par conséquent, le produire dans le Parana. C'est en outre une chose connue que l'élévation des eaux, dans le *Rio de la Plata*, est plus grande en hiver qu'en été, à cause des vents du sud-ouest, qui sont plus fréquens, et soufflent dans cette saison avec plus de violence. Dans le Parana, le contraire arrive; son accroissement commence à la fin de décembre, quelque temps après le commencement de la saison des pluies, dans les pays situés entre le tropique du capricorne et l'équateur. L'accroissement continue sans interruption jusqu'au mois d'avril, dans lequel la rivière, décroissant jusqu'au mois de juillet avec plus de rapidité, parvient à se retrouver dans son état naturel. Dans ce mois, on a coutume de sentir un petit accroissement que les gens du pays appellent le flux (*el repunte*), et que nous attribuons aux eaux que le fleuve reçoit des versans de la zone tempérée, où la saison de l'hiver est presque toujours pluvieuse; mais ce flux est si peu sensible, que jamais les pays, même les plus bas, ne sont inondés.

Ces lois ne sont pas invariables; les débordemens, quoique périodiques, ne sont pas plus égaux que la quantité des eaux qui tombent tous les ans. Pendant l'année 1812, où nous observâmes le Parana pour la seconde fois, il y eut un des plus grands débordemens qu'eussent jamais vu les contemporains, et les personnes d'un âge avancé s'en rappeloient seulement un autre, dans lequel les eaux s'étoient élevées à une plus grande hauteur. Auparavant, au commencement de mai, il avoit baissé d'environ quatre pieds de Paris, et on commençoit à découvrir les îles; leurs sommités étoient couvertes de tigres, de renards, de *capignaras*, et d'autres animaux noyés ou morts de faim, en si grand nombre, que l'odeur qui s'exhaloit de leurs cadavres infectoit l'air.

Ayant donné cette légère idée du cours du Parana, nous allons le considérer sous un point de vue plus important, relativement aux avantages de sa navigation et à l'utilité qui peut en résulter pour l'agriculture. Il existe trois causes qui s'opposent régulièrement à la navigation des rivières: la grande rapidité de leur course, le peu de profondeur de leurs eaux, et les rochers (*altos*), les pierres et les bancs de sable qui embarrassent leur cours. Aucun de ces inconvéniens ne se rencontre dans le Parana, avant l'île d'*Apipé;* la rapidité de son cours varie avec les courans, et suivant la configuration de son lit. Lorsque l'accroissement est à son *maximum*, la vitesse des eaux est plus grande que lorsqu'il baisse; et, dans les deux cas, elle est toujours plus grande dans les endroits où son lit se rétrécit davantage, au *Rosario*, à *Punta Gorda*, à *Hernan de Arias*, qui sont les lieux où il se resserre le plus; il nous a donné, au moment du débordement, pour sa vitesse moyenne, après six opérations, un pied et demi par seconde; lorsque le fleuve est rentré dans son lit, il a beaucoup moins de rapidité. Cette rapidité n'est pas la même dans toutes les parties larges (*anchuras*)

du fleuve; dans le centre du canal, elle est plus grande que sur les bords du côté le plus profond (*en la orilla de la barranca*), et là elle est plus grande que dans les bas-fonds voisins des îles, dans lesquels la vélocité est presque nulle; ce qui n'arrive pas dans le *Rio de la Plata*, où les courans sont toujours en raison et suivant la direction des vents qui soufflent. Il est donc évident que la rapidité des courans du Parana n'est point un obstacle à sa navigation; l'expérience l'a déjà démontré.

A l'égard de sa profondeur, personne n'ignore sa capacité pour la navigation des embarcations de tout tonnage jusqu'à l'île d'Apipé, et elle s'étendroit même à une plus grande distance, si une cataracte qui se rencontre à cet endroit n'y formoit pas obstacle. Dans aucune partie, le Parana n'a moins de profondeur que dans les deux canaux du *Rio de la Plata* qui vont aux deux grands bras du *Guazu* et des *Palmas;* néanmoins, dans l'embouchure (*Boca*) du *Guazu*, il conserve toujours, même dans les grands décroissemens (*en las grandes vaciantes*), plus de deux brasses et demie de fonds, quoiqu'il soit moindre dans celui des *Palmas*, à cause du grand banc (*placero*) qui porte le même nom.

Dans tout le reste de l'étendue du fleuve, il a une profondeur considérable non seulement dans le centre, mais encore dans la plus grande grande partie des petites rivières (*Riachos*) et de ses différens bras. Tous sont navigables dans leurs pleines eaux, et même lorsqu'elles sont au plus bas, le *Dorado*, *las Caravelas*, *las Nueve Cueltas*, le *Carapachain*, celui de *las Calavelas*, et celui qui va jusqu'au Gualeguay, et de Matanza à Punta Gorda avec beaucoup d'autres qu'il seroit fastidieux d'énumérer, le sont également. Il suffit de dire, pour confirmer ce que nous avons avancé, qu'en ce moment on voit naviguer en Europe

des frégates de 300 tonneaux, construites plusieurs lieues au-dessus de la ville de l'Assomption du Paraguay.

Depuis le cap Sainte-Marie jusqu'à l'île *Apipé* il y a une distance de plus de cinq cents lieues navigables sans autre écueil qne le *banc Anglois;* lequel cessera d'être dangereux aussitôt qu'un gouvernement protecteur du commerce et de la prospérité du pays le voudra. Dans tout le Parana il n'y a pas une seule pierre. Son lit est un fond d'argile et de sable très-fin; et, quoiqu'il se rencontre quelques bancs et bas-fonds, il reste toujours un canal suffisant pour le passage des embarcations. On doit noter qu'à côté des bancs le fond est plus profond que dans le canal lui-même. La même chose arrive dans le *Rio Paraguay* jusqu'à la lagune, marais ou lac des *Xarayes*, de manière que le Parana souffre peu du troisième inconvénient qui forme des obstacles à la navigation des rivières.

Le *Pilcomayo* et le *Bermejo* qui, par suite du manque de population du pays, n'ont pas figuré jusques à présent dans la géographie politique et commerciale, ont presque les mêmes avantages que nous venons de décrire. Tous deux naissent dans le Pérou; le premier auprès de la ville de *Potosi*, et le second dans les environs de *Tarija;* leur cours est d'abord assez rapide à cause de l'élévation des terres d'où ils viennent; mais aussitôt qu'ils ont atteint les pays de plaine, ils prennent un cours paisible et majestueux. D'après les meilleures informations, ils n'ont d'autre inconvénient que la multitude de leurs circuits à cause du peu d'inclinaison du terrain du *Grand Chacú* où ils courent, et qui est le plus horizontal de l'Amérique du sud. Les marais qui couvrent ce vaste pays sont innombrables; ils le fécondent, parce que l'uniformité de niveau des terres facilite les inondations lors des débordemens du *Rio Paraguay* dans lequel elles se déchargent après avoir inondé les terrains qui sont plus bas.

Les Espagnols du 16ᵉ siècle, plus actifs et plus entreprenans que leurs descendans, fondèrent une ville sur la rive droite du Pilcomayo, à laquelle ils donnèrent le nom de l'*Assomption*, dans l'intention évidente d'unir la population de cette partie avec celle des provinces intérieures du Pérou, et de transporter, par le moyen de la navigation du fleuve, les productions du sol et les objets manufacturés de ces dernières, qui manquent aujourd'hui de débouché, si on en excepte seulement les métaux précieux, à cause des frais immenses de transports par terre. Il est bien facile d'apprécier les obstacles qu'un tel défaut de communications apportoit à la population, à l'industrie et au commerce du Pérou. Mais cette ville, ainsi qu'une autre qu'ils fondèrent également sous le tropique sur sa rive gauche du Paraguay, furent détruites par les Indiens barbares, et entièrement abandonnées par les Espagnols. Postérieurement on a bâti dans les environs un bourg connu sous le nom de Villareal, éloigné seulement de Potosi en ligne droite de 7 degrés, d'un peu plus en longitude, avec peu de différence en latitude, et on voit déjà avec quelle plus grande facilité on transporteroit toutes les productions et tous les objets de commerce dans cette courte distance par le moyen de la navigation du Pilcomayo et du Bermejo, rivières aussi profondes que les plus célèbres d'Europe, au lieu de suivre la longue et pénible route de 540 lieues par terre qu'on fait aujourd'hui pour arriver à Potosi. Il n'y a que les personnes qui ne sont point touchées du bonheur de leurs semblables, ou qui, par ignorance, méconnoissent l'influence du commerce sur la prospérité et la grandeur des états, qui puissent être insensibles à ces grands avantages de la nature.

Le *Rio Salado* qui naît dans la province de Salta, et qui s'unit au Parana, près de Santa-Fé, est une autre ri-

vière très-profonde qui a les mêmes qualités que les précédentes. *L'Uruguay*, si connu par l'abondance de ses eaux, est seulement navigable pendant l'espace de 60 lieues, à cause d'une petite cataracte (*salto*) qu'on pourroit éviter en faisant un canal régulier sur un de ses côtés; ouvrage de la plus facile exécution par le peu d'élévation de la cataracte dans sa descente. Enfin le *Gualeguay* et le *Negro* sont deux autres rivières du troisième ordre, navigables à la distance de plusieurs lieues, comme le sont quelques autres que nous omettons pour être plus brefs, et qui se trouvent décrits dans les cartes géographiques de ce pays, qu'on peut considérer comme le plus favorisé de la nature, sous ce rapport si essentiel aux progrès de l'agriculture et du commerce.

De ce qui vient d'être exposé il résulte que le Parana est admirable, non seulement par la nature de ses débordemens, par la profondeur de ses eaux, l'étendue de son cours et la pureté (*limpieza*) de son lit, mais encore comme récipient d'un si grand nombre de rivières navigables à des distances énormes, et presque toutes pourvues des mêmes avantages que le fleuve dans lequel elles se jettent.

A voir l'état de dépopulation dans lequel se trouvent depuis trois siècles les pays que parcourt le Parana, quelques personnes pourront penser que les inondations de cette rivière sont préjudiciables à l'agriculture. Sans entrer ici dans l'examen des causes de ce phénomène, puisque ce seroit répéter tout ce qui a été dit sur la méthode de coloniser des nations européennes dans les temps, nous ferons connoître la nature des inondations du Parana. Quoique, en général, les rivières qui sortent de leur lit soient une calamité, et, par ce motif, un objet d'inquiétude pour le

cultivateur, parce que par leurs débordemens ils détruisent avec violence le fruit de ses sueurs, en entraînant les engrais et la substance des terres qui restent stériles pendant un grand nombre d'années, le contraire arrive de la manière la plus heureuse dans le Parana. Ses débordemens, étant périodiques, ne peuvent surprendre la vigilance du laboureur; et, comme ils arrivent d'une manière lente et progressive, les inondations, en bonifiant les terres qu'elles couvrent, loin de leur être préjudiciables, les fertilisent. La lenteur progressive des accroissemens est telle, que les eaux mettent quatre mois pour s'élever de douze pieds, ce qui est la hauteur moyenne à laquelle elles parviennent tous les ans, en telle sorte qu'on voit la superficie du fleuve s'élever avec tant de mollesse, qu'on ne pourroit mieux comparer qu'à un étang qui auroit ses conduits dans sa partie inférieure, de manière qu'on voit apparoître avec plus de vigueur, dans les terres abandonnées par le fleuve, les mêmes plantes qu'il y avoit avant l'inondation; et jusqu'aux herbes les plus humbles qu'on verroit se mêler doucement au milieu des eaux, lorsqu'elles sont arrivées à leur plus grand accroissement. Celles-ci arrivent toujours troubles, parce qu'elles conduisent en dissolution beaucoup de végétaux, surtout de salsepareilles (*marga*) et des sels qu'elles ont entraînés des terrains élevés où elles naissent, et que la rapidité avec laquelle elles descendent ne leur permet pas de déposer, avant d'arriver aux pays de plaine, où, étant presque stationnaires pendant quelque temps sur les îles et les terrains inondés, elles vont déposer toutes les substances dont elles sont imprégnées. Cela est plus sensible après la retraite des eaux, parce qu'alors on voit les terres couvertes d'un limon glutineux et visqueux, dont l'utilité pour la végétation s'infère du prodigieux accroissement des pâturages, de la hauteur et de la vigueur

des arbres et arbustes qui couvrent les îles que la rivière baigne dans ses débordemens. Il est donc évident que les inondations du Parana contribuent à féconder les terrains qu'elles couvrent dans les débordemens, et que si l'homme cultivoit par son travail ce trésor que lui offre la nature, les produits qu'il lui rendroit, seroient très-considérables, surtout s'il y mettoit des semences qui aiment l'arrosement et la fraîcheur.

Tout paroît concourir à perpétuer cette fécondité, parce que, suivant le degré d'élévation des eaux, celles-ci ne peuvent influer sensiblement sur la superficie des terrains qu'elles baignent. L'accroissement moyen est de douze pieds; mais les îles et les terrains sujets à être inondés n'arrivent jamais à avoir ce fond à raison de leur plus grande hauteur. Lorsque le fleuve est à son minimum, les îles plus basses ont à peine trois à quatre pieds de fond; et quelques-unes, dans une étendue de plusieurs lieues, ont seulement huit ou neuf pouces. Il y a certains endroits qui ne sont inondés que dans les débordemens extraordinaires, qui n'arrivent pas fréquemment, il y a aussi des terrains inondés si bas, qu'ils forment des espèces de lacs ou marais qui ne disparoissent que par l'évaporation et la filtration, et laissent à sec une quantité énorme de poisson qui périt sans aucune utilité quelconque.

En calculant la vaste étendue de terrain que le Parana inonde depuis son embouchure (*embocadura*) jusqu'à Cayarta, ce dont nous pouvons parler avec exactitude d'après nos observations, il y a 1,100 lieues carrées qui sont couvertes d'eau pendant l'inondation; et, en faisant un calcul approximatif de toute l'étendue qui jouit de ce même bienfait, depuis le tropique du capricorne, où il commence à prendre ce caractère, jusqu'à son embouchure (*desembocadura*), on peut évaluer à 4,000 lieues les terres qui part-

ticipent à un si grand avantage sans aucun secours de l'art; et, si on l'employoit comme on le fait pour le Nil, qui peut calculer les bénéfices qui en résulteroient? Lorsque ces pays jouiront de la paix et de l'influence d'un gouvernement bienfaisant et intéressé à la félicité de ses peuples; lorsque les lois et les propriétés seront respectées; lorsque la libéralité et la tolérance ouvriront les portes à tous les hommes utiles sans distinction de patrie ni de culte; lorsque enfin sera arrivée cette époque désirée par tous ceux qui savent sentir et penser, alors le grand Parana, qui peut produire tout ce qui naît dans les zones torride et tempérée, acquerra plus de célébrité que le Nil, sur lequel il possède, entre autres avantages, celui d'un plus grand nombre de rivières navigables qui lui apportent le tribut de leurs eaux et une plus grande étendue navigable, puisque le Nil peut se naviguer seulement jusqu'à l'île d'Eléphantina, c'est-à-dire pendant 180 lieues, tandis que le Parana est navigable pendant plus de 500 lieues, sans compter les rivières qui s'y jettent.

(Traduit de l'espagnol par M. Delaroquette.)

Manière de conclure un marché avec les Kirghis.

La principale richesse des Kirghis consiste en bétail: ils en vendent beaucoup aux Russes. Aussitôt qu'un Kirghis arrive au marché russe, les acheteurs et leurs interprètes se jettent sur lui. On l'enlève de dessus son cheval, en le saisissant par les mains et les pieds, et chacun tâche de le faire entrer dans sa boutique. Cet empressement ravit le Kirghis; mais il dissimule son contentement, et se laisse entraîner machinalement dans

la boutique de celui qui tire le plus fort. Alors le Russe étale ses marchandises pour les échanger contre le bétail de son chaland; celui-ci affecte de les regarder avec la plus froide indifférence, et ne dit mot. On apporte de l'eau-de-vie, on boit, on s'embrasse; cependant rien ne se termine. Enfin, le marchand saisit le moment favorable, s'empare du fouet du Kirghis, et lui en applique une douzaine de coups bien vigoureux sur le dos; c'est alors que le front du nomade se déride, il sourit gracieusement et conclut le marché, qui naturellement est toujours à son désavantage.

Sincapore.

Des lettres de cet établissement apprennent qu'il fait de grands progrès, et se trouve dans un état très-florissant. Il est devenu le principal marché du commerce de l'archipel oriental de l'Inde. Malacca est entièrement abandonné; les bâtimens n'y entrent que pour y prendre des vivres et quelques épiceries. Beaucoup de comptoirs hollandois ont été ravagés par le cholera-morbus, mais Sincapore et Bencoulen ont eu le bonheur d'échapper à ce fléau. Les naturels attribuent cette circonstance remarquable au bonheur des Anglais. (*Journal de Madras*, 6 *septembre* 1821.)

Nouvelle manufacture établie à la Chine.

A l'exception de l'indigo, les Chinois n'ont eu jusqu'à présent aucune substance pour faire de la couleur bleue. Celle qu'ils mettaient sur leur porcelaine provenoit du bleu

de Prusse que les Européens leur fournissoient. En 1819, ils se sont affranchis de ce tribut à l'industrie étrangère. Une lettre arrivée de Canton apprend qu'on a établi, dans les environs de Canton, une manufacture de bleu de Prusse, et qu'en conséquence, celui qui vient d'Europe ne se vend plus. On doit seulement être surpris de ce que les Chinois n'avoient pas trouvé plus tôt la manière de le fabriquer; car on sait que le procédé n'est pas difficile.

(*Gazette de Bombay*, 1821.)

Joueurs de bâton à la Chine.

On a exposé à l'empereur que les bateliers qui transportent le grain du Ché-Kiang plus au nord par le grand canal, se sont organisés en troupes qui se sont exercées à se battre à coups de poing, à jouer du bâton et à manier d'autres armes, sous le prétexte, disent-ils, de se défendre contre les voleurs, mais, dans le fait, pour maîtriser toute personne qui s'opposeroit à leur volonté. Une affaire qui le prouve, est en ce moment soumise aux tribunaux : ces bateliers ont tué un homme, et en ont blessé trois autres. Ils sont parfaitement organisés ; dans un moment, ils se rassemblent par centaines, à la voix du capitaine qu'ils ont élu ; ils ont fait son image qu'ils adorent soir et matin.

(*Indo-Chinese Gleaner.*)

Le mont Soracte.

Le mont Soracte, célèbre par la neuvième ode d'Horace, qui le représente comme blanchi par la neige dont il est

couvert, est à 5 milles au nord-est de Rome. Il est entièrement séparé de la chaîne des Apennins, et consiste, comme ces montagnes, en une roche calcaire d'une couleur cendrée plus ou moins foncée, et qui renferme beaucoup de spath calcaire. Il s'étend du nord-est au nord-ouest, et sur sa pente se trouvent sept éminences. On voit sur la moins haute le bourg de Saint-Oreste, peuplé de 1,400 habitans très-pauvres et vivant dans de chétives maisons, au milieu desquelles s'élève un palais et le couvent des Filles de Sainte-Claire; c'est le seul de l'endroit. Sur la pointe la plus haute est une vieille église avec quelques bâtimens à l'entour; elle est dédiée à saint Sylvestre, qui y passa sa vie dans la solitude. Quelques écrivains du dix-septième siècle ont donné à cette montagne le nom de ce saint. Dans le voisinage, on rencontre des ermitages et des chapelles. Le mont Soracte n'est pas habituellement couvert de neige en hiver; lorsqu'elle y tombe, elle ne tarde pas à fondre. Ainsi, Horace parle d'un fait qui n'a lieu que bien rarement : c'est probablement pourquoi il recommande à son ami Thaliarchus de faire grand feu pour ne pas souffrir du froid.

Canal entre la Cochinchine et Siam.

On a creusé à la Cochinchine un canal qui établit une communication entre Toung-po et le royaume de Siam, pour assurer une navigation sûre et commode dans toutes les saisons. On dit qu'il avoit lieu autrefois, mais par une rivière dont le cours étoit tortueux; de sorte que le canal s'emplissoit de sable et de vase, et que l'on ne pouvoit y passer qu'au printemps. Afin de remédier à cet inconvénient, le canal actuel est profond et droit, et l'on a aussi

changé le lit de la rivière dans l'endroit où il s'y joint. Il paroît que l'exécution de ce projet a coûté la vie à beaucoup de monde; il a aussi causé la disgrâce d'un grand personnage qui avoit la surintendance des travaux. Lorsque le canal touchoit aux maisons, aux jardins ou aux plantations des riches, on le faisoit dévier à droite ou à gauche pour épargner les propriétés; mais, quand il traversoit la cabane ou le champ du pauvre, on abattoit, on coupoit sans pitié. Un rapport sur ces pratiques frauduleuses a été envoyé au roi. En conséquence le ministre coupable, qui est, dit-on, beau-père du monarque, a été mis en prison. (*Indo-Chinese-Gleaner*, 1821.)

Mœurs cruelles du Colbar ou Calebar.

Le gouvernement britannique entretient des bâtimens de guerre le long de la côte d'Afrique pour empêcher la traite des nègres par les navires européens. Pendant qu'un de ces vaisseaux étoit à l'ancre dans la rivière du Colbar, au fond du golfe de Guinée, les Anglois voyoient tous les jours des exemples du peu de cas que les habitans de ce pays faisoient de la vie de leurs semblables. Le capitaine et les officiers se permirent de faire des observations sur l'horrible coutume de sacrifier des hommes dans les cérémonies religieuses, notamment aux funérailles, car ils avoient souvent été témoins de ces pratiques sanguinaires. Les nègres traitèrent de ridicules les remontrances des blancs, disant que s'ils n'envoyoient pas à leurs parens défunts des esclaves pour les servir dans l'autre monde, leur esprit viendroit les tourmenter. Ils ajoutèrent qu'on les regarderoit comme n'ayant aucune affection pour leurs pa-

rens et comme des lâches, s'ils omettoient une partie si essentielle des obsèques. Du reste, les officiers anglois étoient traités avec le plus grand respect par les habitans.

Abstraction faite de la vente des esclaves aux Européens, et des sacrifices humains, les indigènes du Calebar sont bien plus civilisés que les autres nègres de la côte. Tout homme de quelque importance sait et parle couramment l'anglois; car, quoique leur pays soit plus fréquenté par les Espagnols, les Portugais et les François, que par les habitans de la Grande-Bretagne, on les admet moins dans l'intérieur des familles. Toutes les maisons sont meublées à l'européenne, parce que le grand commerce en esclaves et en huile met ces nègres en état d'acheter tout ce dont ils ont fantaisie. Les maisons sont bâties à la moresque avec de grandes cours environnées de bâtimens. Le harem est aussi imité de celui de ces peuples; tous les appartemens sont artistement peints en arabesques par les femmes. Les Anglois voyoient souvent un certain duc Ephraïm qui leur témoignoit beaucoup de bienveillance; il les invitoit à dîner, où l'on servoit des vins et des liqueurs de France, et d'autres choses du goût des européens; cet illustre convive, dans ces occasions, est vêtu à l'angloise; il a un habit rouge et des bas de soie.

Les indigènes du Calebar sont très-fins et très-adroits; ils aiment beaucoup les marchandises de traite qu'ils appellent de l'argent. Ils sont très-importuns, si on ne leur fait fréquemment des présens. Les hommes de la classe inférieure sont de grande valeur.

(*Gazette de Sierra-Leone*, 29 septembre 1821.)

Les Szotacks.

Les Szotacks ont jusqu'ici été peu connus ; ils habitent dans soixante-quinze villages du comtat de Zemplin, en Hongrie ; ils sont d'origine slave, et paroissent tenir le milieu entre les Esclavons, les Russniaks et les Polonois ; ils en diffèrent par leur dialecte, leurs mœurs et leurs usages. Les hommes et les femmes ont généralement des cheveux blancs ; on trouve rarement parmi eux quelqu'un qui ait les cheveux noirs. Ils vivent généralement en famille et d'une manière patriarcale. Le père confie le gouvernement de la maison à celui de ses fils qu'il en croit le plus digne, et les autres respectent ses ordres, quand même il seroit le plus jeune. Ils s'occupent principalement de l'éducation du bétail, et élèvent surtout beaucoup de moutons qu'ils vont acheter en Transylvanie et en Moldavie, les nourrissent pendant l'été, et les conduisent en automne au marché de Hanpusfalva, ou bien en Moravie, en Bohême et en Silésie. La plupart font le métier de rouliers ; ils transportent des vins et des cuirs en Pologne, en Russie, en Prusse et en Autriche. Rarement un homme d'un âge mûr monte à cheval pour conduire une voiture : cette besogne regarde les jeunes gens, afin de moins charger les chevaux. Ainsi, on voit souvent des enfans qui peuvent à peine voir par-dessus la tête du cheval, gouverner avec beaucoup de dextérité six à huit chevaux. Il faut qu'il y ait toujours un cheval blanc dans l'attelage, afin que, pendant la nuit, le conducteur puisse les diriger plus facilement. Les Szotacks s'allient rarement avec d'autres peuples ; ils conservent soigneusement leur langue, et se gardent bien d'y introduire des idiomes étrangers.

Serpens énormes au Brésil.

A quelques lieues au-dessous de l'endroit où le Rio de San-Francisco reçoit le Bambony, le premier de ses grands affluens, il y a deux lacs qui communiquent avec ce fleuve : l'un se nomme *Lagoa Feia*, l'autre *Lagoa Verde*. On dit qu'aucune créature vivante n'ose boire de leurs eaux noires tant par la crainte des crocodiles qui y sont très-nombreux, que par celle des *soucourys* ou *soucourious*, reptiles énormes qui ne diffèrent que par la couleur, le premier étant gris, le second bleu ; ils se distinguent des serpens par deux griffes qu'ils ont à l'extrémité de la queue ; elles leur servent quand ils veulent saisir un gros animal, à se tenir fortement à des racines d'arbres ou à des rochers placés sous l'eau, et, au moyen de ce soutien, à entraîner tout ce qu'ils ont pris. On a tué quelques-uns de ces monstres, dont la longueur étoit de 60 pieds géométriques.

III.

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

Extrait d'une lettre de M. de Krusenstern à M. M. B.

« Les fréquens voyages à la mer du Sud, entrepris depuis l'immortel Cook et le commerce qui s'est établi tant avec les îles de cet océan que sur les rivages qui la bordent, m'ont, depuis le temps de mon voyage, en 1803, fait penser à dresser une collection de cartes de cette mer plus dé-

dans cette vue que j'ai déjà fait traduire plusieurs de ces mémoires en langue française. Il n'y auroit donc qu'à mettre les cartes dans cette même langue et les faire graver. Ce travail pourroit être fait à Saint-Pétersbourg, sous mes yeux, et soigné par moi-même. Dès que j'aurai l'assurance d'un débit de cent exemplaires pour couvrir au moins une partie des frais de la gravure et de l'impression, je me mettrai incessamment à l'œuvre....

Saint-Pétersbourg, ce $\frac{1}{13}$ décembre 1821.

Liste des cartes composant l'atlas du grand Océan.

Hémisphère austral.

Nº 1	Carte de la Nouvelle-Guinée,	*terminée.*
2	Carte de la mer de Corail,	*terminée.*
3	Carte de l'île de Van Diemen,	*terminée.*
4	Carte des îles de l'Amirauté,	*terminée.*
5	Carte de la Nouvelle-Irlande,	*terminée.*
6	Carte de la Nouvelle-Bretagne,	*terminée.*
7	Carte systématique des îles de Salomon,	*terminée.*
8	Carte des îles de la Louisiade,	*terminée.*
9	Carte des îles de Santa-Cruz,	*terminée.*
10	Carte de l'archipel des Cyclades et des Nouvelles-Hébrides,	*terminée.*
11	Carte de la Nouvelle-Calédonie,	*terminée.*
12	Carte de l'archipel des îles Tonga,	*terminée.*
13	Carte de l'archipel des îles Fidje,	*terminée.*
14	Carte des îles des Navigateurs,	*terminée.*
15	Carte des îles de la Société,	*terminée.*
16	Carte des îles Basses,	*terminée.*
17	Carte de la Nouvelle-Zélande,	*terminée.*
18	Carte des îles de Mendana et Mendoze,	*terminée.*

Hemisphère boréal.

N° 19 Carte des îles Kodjack,
20 Carte des îles Aléoutes,
21 Carte des îles Kouriles, *terminée.*
22 Carte de la presqu'île de Sachalen, *terminée.*
23 Carte de l'île de Jesso, *terminée.*
24 Carte des îles du Japon,
25 Carte de l'île Formose,
26 Carte des îles de Bashee et de Babuyane, *terminée.*
27 Carte des îles Liqueo et Madjicosema, *terminée.*
28 Carte des îles Mariannes,
29 Carte des îles Carolines, *terminée.*
30 Carte des îles de Sandwich,
31 Carte de la presqu'île de Corée, *terminée.*
32 Carte des îles de Raluk et de Radack, *terminée.*
33 Carte des îles de Gilbert, *terminée.*
34 Carte générale du Grand-Océan,

Nouvelles des Pays-Bas.

« On continue encore ici la belle carte des provinces septentrionales du royaume des Pays-Bas, il n'y manque plus qu'une feuille, et elle sera complète. Cet ouvrage est recommandable à tous égards, tant sous le rapport de l'exactitude, que par la gravure; ce dont, comme Hollandois, je puis juger avec connoissance, et j'ose affirmer que toutes les autres cartes de nos provinces sont défectueuses; il n'y a de strictement exacte que celle-ci, qui est de M. Krayenhoff, et qui se publie au dépôt de la guerre. Je ne sais s'il vous est connu, monsieur, que le baron de

Lynden de Hemmen a publié cette année un bel atlas hydrographique et physique du lac de Harlem à propos du projet de désséchement de ce lac, dont le gouvernement s'occupe encore.

Il existe ici un autre projet, qui est de fermer le Bas-Rhin et le Leck par des isthmes et des écluses, et de faire écouler l'eau qui entre dans ces rivières par l'Yssel de la Gueldre au Zuidersée pour éviter les désastreuses inondations du Leck dans les provinces de Guelche, Utrecht et Sud-Hollande; mais on se trouvera obligé d'élargir l'Yssel en quelques endroits, et de creuser une nouvelle embouchure; c'est un ouvrage gigantesque dans son ensemble, qui fera honneur à notre gouvernement, mais, selon le plan de M. Krayenhoff, coûtera 35 millions de florins (environ 73 millions de francs). On a publié à cet égard un ouvrage in-4° avec plan et cartes, où tous les détails se trouvent.

(*Extrait d'une lettre de* M. le baron de *Derfelden de Hinderstein*, membre de l'ordre équestre de la province d'Utrecht.)

Ouvrage d'un Italien sur la Russie.

Les journaux de Pétersbourg contiennent l'annonce suivante qui peut intéresser les amateurs de voyages.

« Relations historiques, politiques et familières, en forme »de lettres sur quelques usages, arts, sciences, institu»tions, monumens publics, etc. de divers pays, et particu»lièrement de la Russie; recueillies dans différens voyages »par *I. B. de Domenicis.*

»Cet ouvrage se compose, d'une variété de sujets, parmi »lesquels on trouve beaucoup d'articles relatifs à la Russie, »tels que la description d'Odessa, voyage d'Odessa à Moscou,

»divertissemens publics des Russes; dissertations histori-»ques sur les codes de lois donnés à la Russie depuis Ja-»roslaw Ier jusqu'à nos jours; progrès rapides de la poésie »des Russes; agrémens des environs de Moscou, notice »sur cette ville, sur le Kremlin; détails historiques de Minin »et de Pojarsky; pose de la première pierre de l'église »consacrée au Sauveur; voyage de Moscou à Saint-Péters-»bourg, description de cette ville. »

« L'auteur, déjà connu par une Vie du célèbre Paësiello écrite en italien et traduite en russe, a eu l'honneur de recevoir un cadeau de S. M. l'Impératrice même, qui avoit daigné en agréer la dédicace. Compositeur de musique, il a rempli, pendant dix ans, à Moscou, les fonctions de maître de chant à la pension de l'université impériale de l'Institut de Sainte-Catherine; ami des arts, il a consacré ses loisirs à mettre en ordre ses différentes observations.

« Cet ouvrage, dont plusieurs incidens ont retardé l'impression, paroîtra en françois et en italien, 2 vol. in-8°; il est orné de quelques vues des deux capitales, et de chansons russes nationales en musique, avec des paroles italiennes.—Prix de souscription 20 r. chez MM. de Saint-Florent et Hauer, libraires de la cour. — La souscription remplie, il sera immédiatement publié. »

Biographie des papes.

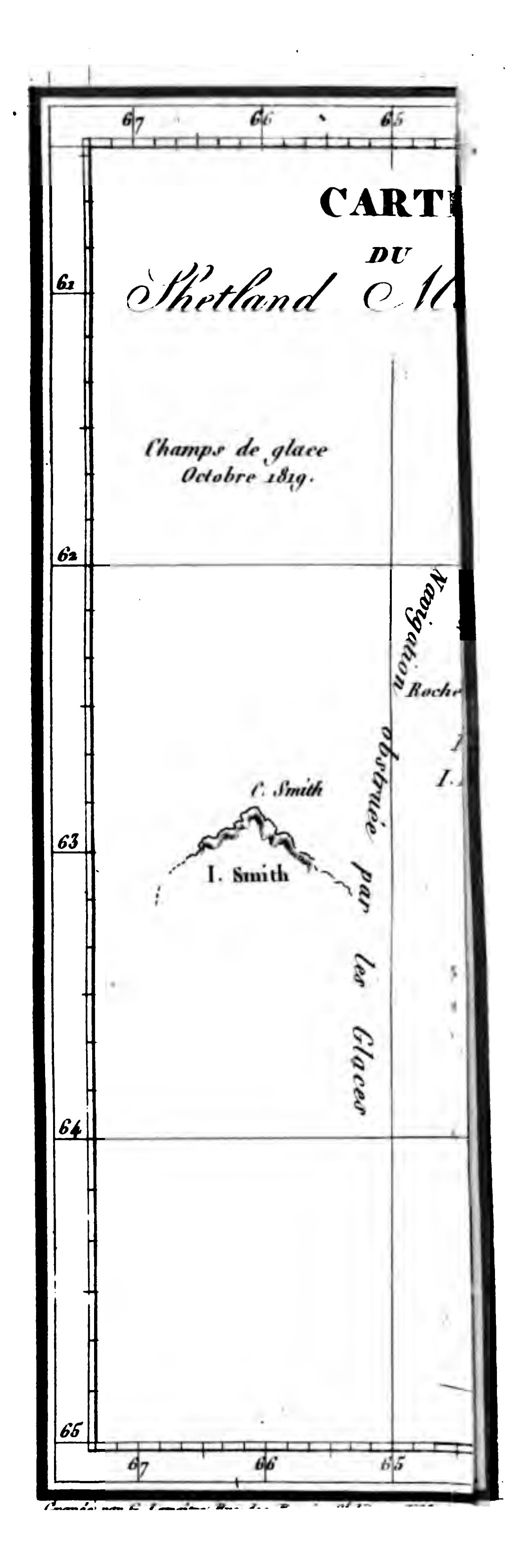
Portrait politique des papes, considérés comme princes temporels et comme chefs de l'église, depuis l'établissement du Saint-Siége à Rome jusqu'en 1822; par *Juan-Antonio Llorenté*, ancien secrétaire de l'inquisition, auteur de l'Histoire critique de l'inquisition en Espagne.

Le savant auteur de cet ouvrage étoit secrétaire de l'in-

quisition d'Espagne, lorsque les armées de Napoléon renversèrent cet affreux tribunal; depuis il s'étoit fixé en France. Après avoir été membre du Saint-Office, M. Llorenté en est devenu l'historien; dans son Histoire de l'inquisition, il en a dévoilé toutes les iniquités, qu'il était à même de puiser à leur source, ayant à sa disposition les archives de ce tribunal de sang. L'Europe éclairée a applaudi à son travail, quoiqu'il fût écrit avec un peu de sécheresse. On lui doit encore une nouvelle édition des *Œuvres de Las Casas*, son compatriote, missionnaire de paix, dont tous les efforts furent consacrés à arracher au fer des premiers conquérans les infortunés habitans d'une partie de l'Amérique.

Dans l'ouvrage que nous annonçons, M. Llorenté attaque vivement la puissance des papes; les portraits qu'il trace des souverains pontifes sont presque toujours d'une extrême sévérité. Au moment où l'Europe catholique est ébranlée jusque dans ses fondemens, il est peut-être imprudent, de la part d'un prêtre, d'attaquer la mémoire des chefs de l'église, à moins que M. Llorenté ne se propose de produire un grand changement intérieur dans son église, ce qui ne nous paroît pas entrer dans ses vues.

Depuis l'an 67 de Jésus-Christ jusqu'à Pie VII, l'on compte 254 papes et 39 anti-papes. L'auteur a tracé de chacun de ces pontifes des portraits où la vérité prend quelquefois un ton trop dur. Après nous être exprimé avec franchise sur les principes de l'ouvrage de M. Llorenté nous devons ajouter qu'il y a fait preuve d'une immense érudition, et sous ce rapport la cour de Rome sera très-embarrassée pour le faire réfuter.



67
66
65
CART
DU
Shetland M
61
Champs de glace
Octobre 1819.
62
Navigation
obstruée par les Glaces
Roche
C. Smith
63
I. Smith
64
65
67
66
65

VOYAGE

DE TRIPOLI DE BARBARIE

AUX FRONTIÈRES OCCIDENTALES DE L'EGYPTE;

FAIT EN 1817

PAR le docteur P. DELLA-CELLA,

Et rédigé en forme de lettres adressées à M. D. VIVIANI, professeur de botanique et d'histoire naturelle à Gênes;

Traduit de l'italien par M. E. A. D....

JE n'ai que peu d'éclaircissemens préliminaires à donner sur ce voyage, parce que les motifs qui l'occasionnèrent et les circonstances qui, dans la suite, en déterminèrent la direction, sont développés en détail dans le cours de ma relation. Vers la fin de 1816, me trouvant à Tripoli, chez M. Barthélemi Boccardi, agent et consul général de S. M. le roi de Sardaigne, j'y attendois une occasion favorable pour visiter la région maritime qui s'étend de cette ville aux frontières occidentales de l'Égypte et le long de la côte de la grande Syrte, et traverse la Cyrénaïque. Cette

longue zone de la côte septentrionale d'Afrique présente, dans nos connoissances géographiques, une lacune qui ne me paroît pas suffisamment remplie par les recherches des voyageurs modernes. J'étois intimement persuadé que ce vaste golfe de la grande Syrte, qui pénètre si profondément dans le continent de l'Afrique, devoit être fertile en objets nouveaux et en phénomènes remarquables. Quant à la Cyrénaïque, tous les passages des auteurs anciens, relatifs à ce pays, excitoient en moi le plus vif désir de la visiter. C'est le pays du *Silphium* si renommé (1); c'est là que la terre se charge d'une triple moisson et prodigue les fruits les plus exquis (2); c'est encore dans la Cyrénaïque qu'étoient placés les fameux jardins des Hespérides (3) et le séjour des bienheureux qui jouissoient de la douce température d'un printemps perpétuel (4).

L'expédition militaire que le pacha de Tripoli envoya dans ce pays à la fin de l'hiver de 1817 m'ayant présenté une occasion qui promettoit quelque sûreté, je me hasardai à entreprendre ce voyage si désiré, et j'offre aujourd'hui au public le fruit de mes travaux.

J'ai conservé à ma relation la forme épistolaire que je lui ai donnée dans l'origine, et à laquelle j'avois pris goût dans le cours de mon voyage. Entouré de barbares et contraint de vivre avec eux du matin jusqu'au soir, je rentrois à peine dans ma tente, que, transporté en Europe par l'imagination, je me plaisois à m'entretenir avec l'illustre professeur qui attachoit quelque prix, je le sa-

(1) Strabon, Géogr., Liv. XVII, Scilax. Perip. Ptolémée, Géogr.

(2) Hérodote, Hist., Liv. IV.

(3) Strabon, *l. c.*, Scilax.

(4) Hérodote, *l. c.*

voie, aux observations auxquelles je me livrois d'après ses exhortations. J'ai sacrifié aux conseils de ce correspondant éclairé, toutes ces aventures qui déparent, lorsqu'elles ne servent point à faire connoître le caractère et les mœurs des peuples, un voyage dont les sciences sont le but. Pour tenir lieu de cette partie romanesque, je me suis attaché, autant que les circonstances et mes foibles moyens me l'ont permis, à peindre la nature, l'aspect et les productions des pays que j'ai visités. A chaque changement que j'ai observé dans la nature du sol, j'ai recueilli des échantillons de petit volume, mais suffisans, que j'ai déposés au musée de l'université royale de Gênes, afin de faire connoître par ce moyen la géologie de ces contrées.

Le sol brûlé, sablonneux et souvent mobile de la grande Syrte ne nourrit que peu de plantes; on en remarque cependant quelques-unes d'une grande rareté et des plus belles formes. Quant à la flore de la Cyrénaïque, il suffiroit du *Lotus* et du *Silphium* pour l'ennoblir. J'ai remis l'herbier que j'avois recueilli au professeur Viviani (1); c'est dire que je me suis occupé des intérêts de la science en répondant à la confiance du botaniste.

Il y a une partie de cette relation que je dois à la complaisance du docteur Viviani; ce sont des éclaircissemens sur la géographie ancienne dont il l'a ornée, en comparant avec autant d'érudition que de critique la description du pays que j'ai observé avec celles des anciens; il a traité aussi de quelques plantes et d'autres productions naturelles qui, jadis estimées et célèbres, n'en sont pas moins oubliées ou inconnues aujourd'hui. Je devois d'au-

(1) Il se propose de publier incessamment un *Specimen floræ Libycæ*. Comme il s'agit de plantes desséchées, son travail a été retardé par la difficulté d'en reconnoître avec sûreté les caractères de manière à pouvoir les dessiner et les décrire.

tant mieux déclarer que ces recherches sur les antiquités n'étoient point mon ouvrage, que, pour ne point interrompre le lecteur par des notes perpétuelles, je les ai fondues dans mes lettres aux endroits où elles se rapportoient.

Privé des moyens nécessaires pour donner avec une exactitude scrupuleuse les mesures itinéraires de ma route, surtout à cause de ses sinuosités continuelles, en traversant des sables où aucun sentier fixe et bien connu n'étoit tracé, j'ai cherché à suppléer à cet inconvénient en indiquant avec exactitude la direction des chaînes de montagnes, assez mal tracée sur les meilleures cartes, en signalant la nature du terrain ou sablonneux, ou cultivé, ou boisé; en marquant la présence des eaux, soit de source, soit recueillies dans des puits, ou répandues en étangs ou en marais, enfin d'autres particularités qui tendent à fournir, sur la nature de ces contrées, des connoissances exactes et positives.

VOYAGE DE TRIPOLI DE BARBARIE AUX FRONTIÈRES D'ÉGYPTE.

DE TRIPOLI A TAGIOURA.

Voila deux mois que je suis à Tripoli, et, dans cet intervalle, je n'ai point laissé passer un seul jour sans chercher à recueillir pour vous des plantes, des minéraux ou d'autres productions naturelles qui vous rappelassent que l'éloignement n'éteint dans vos élèves ni l'amour de l'histoire naturelle ni le souvenir le plus reconnoissant de leur professeur. Mes désirs cependant n'ont point été aussi pleinement accomplis que je me l'étois d'abord imaginé avant de connoître la nature des lieux. Tripoli est situé sur une plage où le minéralogiste ne trouve que des sables à observer et où les plantes ne végètent qu'avec peine à cause de la sécheresse, ou bien sont chassées par la culture. A peu de distance de la ville, le pays est infesté par des hordes errantes d'Arabes-Bédouins ; et le moindre risque que l'on court en tombant entre les mains de ces misérables, c'est d'être dépouillé.

Les villes florissantes répandues anciennement dans cette partie célèbre de la Libye, sont aujourd'hui désertes. Sur la côte qui sépare Tripoli du golfe de Bamba, et qui a 900 milles d'étendue, on compte tout au plus 30,000 habitans stables répartis dans les villes de Tripoli, Tagioura, Sliten, Mesurata, Bengasi et Derna. Dans les vastes déserts qui bordent la grande Syrte, la sûreté est de ne rencontrer personne; et cette solitude, en préservant le voyageur du danger des assassins, lui laisse encore à combattre et la faim et la soif. Dans l'intérieur des terres, aucun toit ne s'élève sur la vaste surface de la Pentapole, et l'on ne peut s'y mettre à l'abri pendant la nuit que sous la tente du Bédouin. L'origine patriarcale de ces Arabes leur a valu une grande réputation d'hospitalité, et cette fausse idée a coûté la vie à plus d'un voyageur, qui croit trouver chez ces brigands les vertus héréditaires d'Abraham et d'Isaac. Ouvrez la carte d'Afrique d'Arrowsmith, sur laquelle cet habile géographe a tracé les routes suivies par les voyageurs qui, en différens sens, ont parcouru cette partie du globe : vous en verrez quelques-uns partant de l'Egypte arriver au Fezzan, et de là se rendre à Tripoli; d'autres, prenant de cette ville leur point de départ, se diriger à travers le grand désert et tenter la route de Tombouctou, ou bien se replier vers les rives du Nil; mais vous remar-

quières qu'aucun n'a pris le chemin de la Pentapole et du territoire classique de Cyrène et de Barca. Cette circonstance m'avoit toujours causé un sentiment désagréable ; mais cessons de nous en tourmenter. Je les visiterai ces rivages déserts de la Syrte fertile en tempêtes, et vous pourrez, grâce à moi, faire connoître aux botanistes la flore de la Libye sans avoir à craindre que je tombe sous le poignard du Bédouin, ou que je périsse d'inanition. Dix mille hommes armés me serviront d'escorte, et de nombreux troupeaux de chameaux transporteront les provisions nécessaires. Je ne veux pas vous tenir davantage en suspens sur cette expédition. Vous frémirez des motifs qui l'ont occasionnée ; mais, d'un mal auquel je ne puis porter remède, il me sera doux de tirer quelque parti en faveur de la science.

Parmi tous les monstres que recèle l'Afrique, nommée par les anciens la patrie des monstres, Méhémet-Karamalli, fils aîné du pacha actuel de Tripoli, mérite peut-être le premier rang. D'un esprit stupide, où ne pénétra jamais le moindre éclair de raison ; livré sans frein aux passions les plus brutales, il n'y a point de cruauté dont il ne se soit souillé, point de violence qu'il n'ait commise. On l'a vu faire donner à ses esclaves différentes doses d'arsenic pour jouir du spectacle des convulsions de ces malheureux dans les douleurs de l'agonie. Ce monstre fut envoyé, il y a

peu de temps, par son père, à la tête d'une petite armée pour soumettre quelques tribus de Bédouins de la province de Bengasi qui infestoient le golfe de la grande Syrte, saccageoient les contrées voisines, et, ce qui est pire, refusoient de payer le tribut ordinaire. Bey-Méhémet exécuta la commission qui lui avoit été donnée par son père, si exactement, que, de toute cette tribu, il ne resta plus ni rebelle ni sujet.

A son retour à Tripoli, tout fier de cette expédition sanguinaire, et accoutumé, d'un autre côté, à voir céder à ses caprices tous ceux qui l'approchoient au camp, il ne sut plus ni obéir à son père ni même le respecter. Dans une altercation qu'il eut avec lui, il leva son poignard pour l'en frapper; le coup fut heureusement détourné par un esclave. Son père, au lieu de l'en punir comme il le méritoit, ou de le mettre du moins dans l'impuissance de nuire, lui donna le gouvernement des provinces de Bengasi et de Derna, à l'extrémité orientale de son territoire: c'est là qu'habitent les Zoasis, puissante tribu de Bédouins, qui, depuis long-temps, est mal disposée pour le pacha et souvent en rebellion ouverte contre lui. Le nouveau gouverneur, à peine arrivé à Bengasi, le pacha s'aperçut qu'il avoit donné en son fils un chef aux mécontens. La révolte se propagea avec tant de rapidité dans ces provinces, que le pacha crut nécessaire de pourvoir à sa

propre sûreté en ordonnant qu'un corps de troupes, commandé par Bey-Ahmet, son second fils, s'y portât immédiatement pour arrêter les progrès de l'insurrection et punir la perfidie de son fils. Bey-Ahmet, par une prévoyance assez rare parmi les hommes de sa nation, voulut avoir un médecin près de lui pendant cette expédition; et le pacha, qui connoissoit ma profession, s'adressa à mon cousin, M. Boccardi, agent et consul général de S. M. le roi de Sardaigne près de lui, en le priant avec chaleur de m'engager à accepter cet emploi. Le consul, qui connoissoit mes projets, et qui les secondoit avec ce vif intérêt que lui inspire toute entreprise louable, se prêta aux instances du pacha de manière à mériter sa reconnoissance et la mienne. Je ne sais à quelles vicissitudes peut m'exposer la nature de cette campagne. La réflexion éteint le courage; mais je ne vois point de danger qui puisse contre-balancer le plaisir que j'éprouve à partir pour un pays inconnu. D'ailleurs, les événemens imprévus ne sont-ils pas précisément la plus belle partie d'un voyage? . . . .

Vous avez peut-être envie d'apprendre comment ces Africains réunissent une armée, quelle est sa discipline, et par quel moyen ils pourvoient à sa subsistance dans des pays déserts, ou habités par des tribus errantes. Il semble que l'on ne peut rien obtenir de tout cela dans un état si barbare,

mais la barbarie a aussi ses ressources qu'il est bon de connoître.

A peine le pacha eut résolu de punir son fils rebelle, qu'il envoya ordre à tous les chefs ou cheikhs des tribus bédouines de ses états de recruter un nombre de soldats proportionné à leur population, et de se porter sur le point de leur canton le plus rapproché de la route où l'armée devoit passer. Dans l'intervalle, les chefs devoient se rendre à Tripoli, pour s'y pourvoir de tentes et recevoir les drapeaux des mains du pacha. Ces bannières sont presque toutes semblables, excepté celles des marabouts et des schérifs, qui jouissent du privilége d'arborer la couleur verte du prophète ; les marabouts, parce qu'ils forment une classe privilégiée, qui est en réputation de sainteté ; et les schérifs, parce qu'ils prétendent descendre de la famille de Mahomet. Cinq jours avant notre départ, l'étendard du pacha fut déployé, et ses tentes furent dressées sous le château dans la plaine de *la Messia* ; c'est le signal qui annonce que la guerre est déclarée; en même temps tout se disposoit pour le départ. Bey-Ahmed, nommé commandant de cette expédition, employa les derniers jours à rendre visite à tous les marabouts de la ville, à prendre leurs conseils et à se recommander à leurs prières et à leurs sortiléges.

Nous partîmes de Tripoli le 11 février 1817. Le

pacha accompagna son fils, le long de la côte jusqu'au premier campement dans les plaines de Tagioura, à 12 milles. A la sortie de Tripoli, nous n'étions pas plus de 500; notre troupe se composoit des officiers supérieurs du bey, de ses mameloucks, de ses esclaves noirs et des autres personnes attachées à son service. Plusieurs détachemens s'étoient réunis au camp de Tagioura; mais il paroît que cette petite armée ne se complétera qu'au-delà du golfe de la grande Syrte, où la population est un peu plus considérable. Toutefois si la rebellion venoit malheureusement à s'étendre, je ne saurois vous dire de qui nous recevrions ces renforts.

Dans toutes les maisons que nous avons trouvées sur la route, les femmes, au passage du bey, se mettoient sur leurs portes, répétoient, en chantant du gosier, le mot *tou tou tou*, etc., et ne cessoient que lorsqu'elles l'avoient perdu de vue. Celles qui étoient dans les champs accouroient pour se joindre à ces chœurs; ils rappeloient ce genre de symphonie que l'on entend l'été près des étangs peuplés de grenouilles. Tel est, me dit-on, le cérémonial avec lequel les femmes doivent recevoir leurs maris à leur retour, et le bey lorsqu'il passe devant leurs maisons.

Après deux heures de chemin dans ces plaines, nous arrivâmes au lieu où avoient été dressées nos tentes près de Tagioura, et où s'étoit déjà

réuni un assez grand nombre de troupes. L'aspect de ce camp ne pouvoit inspirer à un Européen qu'un profond mépris pour ces barbares : aucun ordre dans les mouvemens, aucune uniformité dans leurs habits et dans leurs armes; ils ne montrent d'ensemble que dans leur air de misère et d'incapacité. Le soldat est armé d'un méchant fusil et d'une paire de pistolets pires encore ; il est enveloppé d'un manteau de laine déchiré ; deux morceaux de peau de chameau desséchée au soleil, et attachés sous ses pieds avec des cordes, lui tiennent lieu de souliers ; à sa ceinture sont suspendus trois petits sacs de cuir, l'un pour la poudre, l'autre pour les balles, et un troisième pour la bourre. Que peut-on attendre de plus d'un soldat qui doit, à ses propres frais, se procurer son équipement et sa subsistance, et qui, en s'enrôlant sous les bannières du pacha, acquiert le droit de vivre aux dépens des pays qu'il traverse et de piller ce qui tombe sous sa main. Par bonheur, la subsistance est facile et peu dispendieuse dans ces contrées, surtout pour des hommes habitués à la misère, à moins que l'on ait à traverser des pays inhabités. Lorsque l'armée doit s'aventurer dans les déserts, les soldats se réunissent cinq ou six pour acheter un chameau qu'ils chargent de leurs bagages et de leurs provisions. Celles-ci consistent en orge pour leurs chevaux, et en farine d'orge qu'ils pétrissent et dont ils font des

boulettes qu'ils mangent crues en les avalant comme des pilules. Leur bagage se réduit à une natte de feuilles de palmier sur laquelle ils dorment, à une autre appelée *gherba* pour mettre l'eau, et à un petit seau de bois d'un usage vraiment universel, puisqu'ils s'en servent tout à la fois pour pétrir leur farine, laver leur linge, et donner à boire à leurs chevaux et à leurs chameaux. . . . .

Sur le soir, quelques habitans de Tagioura apportèrent au camp les provisions d'un jour pour le bey et sa troupe. Elles consistoient en pâte de froment assaisonnée avec de l'huile, du miel et des pimens, ce qu'ils nomment *bassina*. L'usage des pimens crus ou réduits en poudre en guise de poivre et d'autre épicerie forte, est très-répandu parmi ces peuples; et comme ils se nourrissent continuellement de pâtes crues, ces moyens sont peut-être nécessaires pour la digestion; l'estomac cependant finit par en être attaqué, et c'est une des causes qui rend les maladies de vessie très-communes. . . . .

La première nuit que je passai dans le camp de ces barbares m'a présenté un spectacle si nouveau que je crois devoir vous en entretenir.

Les tentes sont disposées en demi-cercle, et l'on a toujours soin d'en tourner l'ouverture vers la route que l'on doit suivre. La tente du bey se place dans le centre de ce demi-cercle. Auprès

est celle du kasnadar, chef de la maison du bey, puis la mienne. Viennent ensuite celles de sa garde composée de mamelouks et de nègres; le reste des troupes est campé en arrière; les tentes sont également disposées en demi-cercle, plus profond que le premier. L'intervalle entre les deux extrémités du croissant est occupé par les chevaux du bey, les drapeaux du pacha et l'artillerie, qui consiste en huit canons de bronze, montés sur des affûts lourds et grossiers. Au milieu des drapeaux du pacha sont déployés les deux étendards du prophète, gardés par deux schérifs; c'est entre ces deux étendards qu'est placé le bâton du commandant. Ce symbole de la souveraineté est envoyé au pacha par le grand sultan, et considéré comme une émanation de l'autorité souveraine de la Sublime Porte. Si, comme il arrive fréquemment, quelque usurpateur s'empare de l'autorité, le grand seigneur, dans l'impuissance de le faire rentrer dans le devoir, s'empresse de lui expédier le bâton de commandant, afin de conserver intacte la croyance que tout exercice de souveraineté procède de lui. Un malfaiteur, de quelque crime qu'il se soit rendu coupable, obtient sa grâce s'il parvient à toucher ce bâton. Les schérifs, en arborant constamment à côté de ce signe du pouvoir, les bannières du prophète, offrent les derniers symboles extérieurs qui annoncent chez les régences barbaresques leur

dépendance de la Sublime Porte: les janissaires qui font partie des troupes du grand-seigneur, et qu'il tient au service du pacha, étoient dans l'origine une excellente institution pour empêcher que les vassaux de la Porte n'eussent d'autres forces à leur disposition que celles de l'Etat; mais les rênes de ce gouvernement ne se font plus sentir à une si grande distance, et souvent même elles échappent aux mains du grand-seigneur dans sa propre capitale. Ainsi toutes les parties de cette machine politique se heurtent perpétuellement, et de ce désordre naît un tel état de foiblesse et d'insubordination, que nous autres Européens nous serons insultés par ces barbares aussi long-temps que nous leur permettrons de le faire avec impunité.

La garde du camp se fait d'une manière aussi incommode que bruyante. Après qu'on a tiré un coup de canon, l'un des officiers ou chiaoux, qui ont leur tente aux deux extrémités du croissant, commence à crier *batick oh!* (prenez garde) ce qui se répète dans la tente voisine, et ainsi de suite de tente en tente, jusqu'à ce qu'ayant fait le tour du camp, le cri soit parvenu au chiaoux placé à l'autre extrémité du demi-cercle, qui le renvoie au premier, et ces cris incommodes se continuent, sans interruption, pendant toute la nuit. C'est au milieu de ce vacarme que j'écris.

DE TAGIOURA A LEBDA.

De Tripoli au cap de Tagioura s'étend une plaine dont la longueur est à peu près de 12 milles. Le voisinage de la ville y donnant quelques garanties à la propriété, la population qui s'y est établie l'a cultivée avec soin ; c'est une bande étroite de la côte qui n'a pas plus de 3 milles de largeur, et dont le bord méridional est ceint de sables mobiles qui la séparent des dernières ramifications des monts Goriano. Lorsqu'en traversant la Méditerranée on se dirige sur Tripoli, ces montagnes sont les premières qui se présentent à la vue du navigateur. Elles s'élèvent sur les confins de ce désert, à une bonne journée de chemin de cette ville, et ce sont elles probablement qui, avec les rosées abondantes dans ces parages, maintiennent l'humidité nécessaire à la végétation de cette lisière cultivée qui s'étend de Tripoli au cap de Tagioura. On les voit d'ici se prolonger en une chaîne uniforme, nue et abrupte du sud-ouest à l'est, et s'élever à 500 mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée. Ces montagnes, ainsi que les villages de Tavarga et de Goriano, situés sur leurs flancs, forment l'apanage des fils cadets du pacha. Leur principal produit est le safran et la feuille de séné (*cassia senna*. Lin.). La plus grande partie de cette drogue

qui entre dans le commerce provient de ces monts.

La contrée en-deçà de Tripoli et les plaines même de Tagioura sont couvertes de dattiers. Ce palmier, dont la tige élancée, nue et raboteuse, porte une touffe de feuilles hérissées et piquantes, a quelque chose de sauvage qui blesse la vue d'un européen, mais qui est en harmonie avec l'aspect sévère et brûlé de ces régions. Il fournit en grande partie à la subsistance des habitans, sans exiger d'eux le moindre soin; il égale par la délicatesse de son fruit la table du riche à celle du pauvre, et favorise singulièrement l'indolence du peuple. Ses fruits n'ont point ici le goût exquis de ceux de Tunis, qui sont très-inférieurs à ceux du Fezzan; mais ces derniers parviennent très rarement en Europe. Lorsque l'on coupe le bourgeon qui se forme chaque année à la sommité de l'arbre, il découle de cette incision une liqueur mousseuse et d'un goût assez agréable lorsqu'elle est recueillie et bue sur-le-champ. On la nomme *laghibi*. Si on la laisse reposer quelque temps, elle fermente et se convertit en un vin fort et capiteux. Les musulmans en boivent abondamment malgré la prohibition du Coran qui comprend toutes les liqueurs spiritueuses. L'usage de ce vin est très-ancien dans les pays où croissent les palmiers; car on lit dans Hérodote que, parmi

les présens que Cambyse envoya aux Ethiopiens par l'intermédiaire des ichtyophages, il y avoit un vase de vin de palmier (1). Je crois aussi que le *moût aigrelet extrait d'une certaine fleur, boisson réservée pour les rois seuls chez les Troglodites de l'Arabie* (2), n'étoit qu'une liqueur tirée du dattier. Le palmier qui a subi cette opération ne porte de fruits qu'au bout de trois ans, mais ils n'en sont que plus délicats. Au milieu de ces bois de palmiers, principalement aux environs de Tripoli, on trouve de très-beaux jardins d'orangers et de citronniers qui sont clos et défendus par d'épaisses haies de cactus ou raquettes. L'orange fait les délices des tables de Tripoli. Les autres fruits y sont rares ou d'une qualité très-inférieure aux nôtres. Les figues et les nombreuses familles de prunes, de poires et de pommes y sont presque inconnues, ou ne méritent pas d'être citées.

On voit dans ces plaines des bosquets touffus d'oliviers dont le feuillage est d'un verd plus foncé que chez nous. L'huile qu'on en retire est excellente, quoique la manière de la préparer soit très-imparfaite. Les débris des magnifiques colonnes de granit trouvées dans les ruines de Lebda ser-

(1) Hérodote, Liv. II, 20.

(2) Agatarchide, Perip. mar. rub., p. 45.

vent de meules; c'est sous cet unique rapport que ces restes vénérables de l'antiquité ont ici quelque prix.

La population de Tagioura, qui est à peu près de 3,000 ames, offre un mélange de Juifs et de Maures employés, les uns à l'agriculture, et les autres à la fabrique des baracans et des nattes de feuilles de palmier. Leurs maisons sont dispersées en groupes plus ou moins considérables au milieu de ces plaines. Le matin, à peine arrivions-nous dans ces villages, que le bey, avec sa suite, alloit rendre visite à celui des marabouts qui, dans le pays, jouissoit de la plus grande réputation de sainteté. Comme ces marabouts paroîtront souvent sur la scène, il est bon que je présente ici une légère esquisse de leurs mœurs. Pour être inscrit dans cette classe privilégiée, il suffit de n'avoir de commerce qu'avec une seule femme, de ne boire ni vin ni arack, et de savoir bien ou mal lire le Coran. Dans un pays où règnent tous les genres de dissolutions et la plus grossière ignorance, il n'est pas étonnant que l'on commence à acquérir à si peu de frais quelque réputation dans le public. Mais cette réputation croît au-delà de toute mesure, si le marabout est habile dans quelque genre de jonglerie propre à éblouir la multitude. Les moins experts se mettent à remuer la tête et les bras pendant des heures entières avec tant de violence, que

souvent ils tombent évanouis ; d'autres opposent à ces mouvemens frénétiques une immobilité parfaite dans les attitudes les plus difficiles et les plus bizarres, et l'on voit de ces charlatans qui se donnent en spectacle sur les places publiques, de manière à s'acquérir dans le peuple la renommée de faire des miracles. Cette profession passe du père au fils, et cette race méprisable s'est tellement multipliée, qu'elle occupe actuellement les cantons les plus fertiles de la régence de Tripoli. A la mort des marabouts, les habitans des environs leur élèvent une espèce de mausolée en forme de tour carrée, surmontée d'une coupole d'une architecture bizarre. A ces tombeaux, appelés aussi *marabouts*, accourt une foule de dévots ; le défunt parle par la bouche de ses enfans, qui habitent dans l'enceinte même du mausolée, et qui ajoutent parfois un nouveau lustre au renom de leur père. Les murs de ces tombeaux sont couverts d'offrandes et d'*ex-voto* adressés au défunt : ce sont des armes à feu, des selles, des étriers, des brides et des corbeilles de fruits les plus exquis, sur lesquels aucun profane ne peut porter la main, parce qu'il prend quelquefois envie au saint homme décédé de vider ces corbeilles, et d'acquérir par-là de plus grands droits à la vénération de ces hommes crédules. Le bey ne manquoit jamais d'aller rendre dévotement visite à tous les marabouts qui

se trouvoient sur son passage; mais il y arrivoit constamment les mains vides, et c'étoit au marabout de lui faire des présens. Il y a toujours quelques-uns de ces charlatans qui suivent l'armée; ils servent de conseillers au bey, et lui prodiguent les pronostics les plus heureux sur l'issue de la guerre. Cependant le camp devient le théâtre de leurs jongleries; ils mettent en vente de certaines amulettes qui renferment des inscriptions mystiques écrites en caractères que personne ne doit savoir déchiffrer, à l'exception du marabout. C'est précisément dans ces énigmes que consiste leur vertu. Ces amulettes, suivant le prix qu'elles coûtent, ont la vertu de rendre celui qui les porte invulnérable aux atteintes du fusil, d'émousser la pointe d'un poignard, et d'arrêter dans sa course un boulet de canon. Il n'y a point de soldat qui ne soit pourvu de ces amulettes et qui n'en garnisse, s'il le peut, le col de son cheval et celui de son chameau. L'efficacité de ces grimoires est très-grande dans les maladies; mais, dans ce cas, la présence du marabout devient nécessaire, parce qu'il doit les disposer suivant la nature du mal. Si la maladie s'aggrave, l'amulette doit être avalée par le malade. A cet effet, le marabout griffonne à grands traits d'encre des caractères sur les côtés intérieurs d'une tasse, et fait dissoudre l'écriture dans le breuvage que le patient boit alors avec

confiance et dévotion. On dit que la femme blanche du pacha actuel est morte de la grande quantité d'encre dont un marabout la gorgea par ce moyen. Les marabouts ont un libre accès auprès du pacha; dans les audiences publiques, ils lui baisent non la main, mais l'épaule, signe de distinction et de confiance qui ne s'accorde qu'aux grands et aux parens du pacha.

Partis le 12, à six heures du matin, du village de Tagioura, nous avons longé la côte; et, après six heures de marche, nous avons trouvé l'Ouas di-mesit, torrent qui donne son nom à toute cette plage. Il descend des monts Goriano, et se rend à la mer en courant du sud au nord. Ses rives sont dépouillées de toute espèce de verdure, et ses eaux, qui ne tarissent point, roulent sur un lit fangeux.

Le soir, nous campâmes à une demi-heure de chemin de ce torrent. Quelques Bédouins des tribus qui font paître leurs troupeaux dans les environs, arrivèrent à notre camp. Les chefs, accompagnés d'un marabout et suivis de leurs soldats, se présentèrent au bey, tournèrent plusieurs fois autour de lui avec un air de fête, en dirigeant de son côté la crosse de leurs fusils et en poussant des acclamations de joie prolongées. Le bey les reçut les mains levées vers le ciel; ensuite ils chantèrent alternativement des prières avec le marabout. Les Bédouins sont vêtus d'une

étoffe de laine ; leur tête est couverte d'un bonnet blanc ; ils sont armés d'un fusil à mèche et d'un pistolet.

Le 15, nous avons voyagé pendant plusieurs heures à travers l'immense plaine de Tourout, entièrement dépouillée d'arbres, mais couverte d'une herbe fine qui formoit une pelouse très-agréable à l'œil. Elle est bornée au sud par la chaîne des monts Goriano, qui étendent des branches latérales vers ces plaines. Leurs vallées sont riches en pâturages et peuplées par les Bédouins, qui y ont fixé leurs tentes en plusieurs endroits. Ces monts, en maintenant l'humidité nécessaire à la plaine située à leur pied, la rendroient extrêmement fertile, si un gouvernement raisonnable protégeoit l'industrie agricole des habitans. On trouve aussi de fréquentes traces de torrens ; j'en ai compté quatre dans le court espace de trois heures : ils descendent tous de ces montagnes ; mais, comme leurs rives sont dénuées d'arbres, et que le terrain voisin est également sans végétation, leurs eaux rares disparoissent et se perdent bientôt dans un sol léger et sablonneux. Les puits suppléent à la privation des eaux courantes : en nous approchant de la mer, nous en avons trouvé quelques-uns creusés très-profondément, dès les temps anciens, dans le grès. Leur eau est constamment saumâtre ; mais toutes celles que l'on boit sur les côtes de

Tripoli le sont également, et je crois que, sans cette saveur, l'eau paroîtroit insipide au palais des gens de ce pays.

En traversant ces plaines, on voit sur une colline au sud-ouest, éloignée de quatre heures de marche de la mer, un vieux château entouré de vignes dont les raisins sont d'un goût exquis : on pourroit en obtenir des vins capables d'ébranler l'austère sobriété d'un musulman ; mais l'indolence des habitans, plus que les défenses du Coran, empêchent d'en tirer ce parti. A une heure après midi, la chaleur commençant à nous incommoder, nous avons campé à Sidy-Abdelati, lieu situé dans les sinuosités des coteaux qui s'élèvent à peu de distance de la mer. L'objet de cette station étoit d'obtenir des Bédouins de Sidy-Abdelati et des environs les approvisionnemens ordinaires pour l'armée.

Le reste de cette journée fut consacré à la chasse au faucon, genre de divertissement qui plaît beaucoup au bey. On nomme ici *Thiour* l'espèce de faucon employé à cet usage : c'est le *falco peregrinus* des naturalistes. Malgré le soin avec lequel on le dresse, on ne réussit pas toujours : c'est pourquoi ceux qui sont propres à la chasse ont tant de prix parmi les Bédouins, qu'on en échange souvent un seul contre un chameau. Ce genre de chasse, vraiment agréable, et qui étoit fort en usage dans le moyen âge, à en

juger par les fréquentes descriptions qui s'en trouvent dans les romans de chevalerie, a été, je crois, introduit par les Maures en Espagne, et de là dans le reste de l'Europe; mais il n'y a pas été généralement adopté, parce qu'il exige trois choses qui se rencontrent difficilement chez nous: un excellent cheval, un excellent faucon, et une campagne ouverte et unie. Sur les côtes de l'Afrique, cette chasse excite encore le même intérêt que nous inspirent les descriptions de nos poètes.

Sur le soir, diverses troupes de Bédouins armés, qui ont leurs tentes dans les montagnes et dans les vallées voisines, arrivèrent au camp. Ils descendoient en foule des hauteurs, les bannières déployées, faisant retentir l'air de leurs hymnes de fête que les chefs entonnoient et qui étoient répétés en chœur par le reste de la troupe. J'étois étonné de voir que ces hordes errantes dans la solitude du désert, sans lois et sans frein, accourussent au premier ordre se ranger sous les drapeaux de leur prince. Le bey fut très-affable pour eux, et parut mettre tous ses soins à leur démontrer combien il étoit touché de leur fidélité.

La nuit, dans ma tente, je souffris un grand froid. Le thermomètre observé le 14, à 5 heures du matin, étoit à 4° R. La veille, à l'ombre, il s'étoit élevé à 16°; cette énorme différence entre la température du jour et celle de la nuit est un

trait caractéristique du climat des côtes de Barbarie, et c'est, je suis tenté de le croire, ce qui explique pourquoi la température moyenne de ces contrées n'est qu'un peu plus élevée que celle de Gènes. Le froid de la nuit est occasionné sans doute par les courans d'air du nord, qui, après avoir balayé la superficie de la Méditerranée et s'y être chargés d'humidité, vont se mettre en balance avec l'air raréfié de ces côtes, et les inondent de rosée. A Gènes, un certain équilibre se maintient entre l'atmosphère de l'Apennin réchauffé par le soleil pendant le jour, et les couches d'air qu'il échauffe à son déclin. Vous m'y avez fait effectivement observer plus d'une fois qu'en été, la température de la nuit, s'il ne survenoit pas de changemens imprévus, différoit à peine d'un degré de celle du jour; tandis qu'ici il m'est arrivé souvent de voir le thermomètre s'élever dans le jour à 20°, et, dans la nuit, le sol se couvrir de gelée blanche au point de me faire croire qu'il avoit neigé.

Dans la matinée de ce même jour (14), j'allai, suivant l'usage, faire ma visite d'office au bey; il se disposoit à passer la revue de ses troupes, augmentées en deux jours de différens corps de Bédouins. A 7 heures nous avons recommencé notre voyage en longeant ces collines hérissées de rochers et profondément sillonnées par le lit des torrens. On y aperçoit parfois des sites agréa-

bles parsemés de palmiers, d'oliviers chargés de fruits, et de vignes de la plus belle végétation auxquelles on ne donne d'autre soin que de les débarrasser de leurs raisins dans la saison. Ce canton, passablement peuplé, se nomme *Sibi.* Sur les collines qui s'élèvent au sud on découvre les ruines de très-anciens châteaux, et près de la route on trouve des arcades et des puits profonds creusés dans le grès. Ils doivent dater d'un temps très-ancien, si l'on en juge par le grand nombre de bassins de beau marbre dont sont encore garnis ceux que nous trouvâmes près de Lebda. Nous fûmes rejoints dans cet endroit par six marabouts qui, bannière deployée, jouant du fifre et de la cornemuse, se portoient au passage du bey pour lui rendre hommage. Leur musique accompagnoit une danse qu'ils exécutoient autour du bey, en s'efforçant, par les cabrioles les plus étranges et les contorsions les plus bizarres, de lui témoigner leur joie. En nous repliant vers le nord et en descendant de ces collines, nous nous sommes trouvés en face de Lebda, et nous avons dressé nos tentes près des ruines de cette ville, à une demi-heure de distance de la mer.

Les ruines de Lebda (*Leptis magna*) sont éparses dans cette portion de la côte, qui est bornée à l'ouest et au sud par les extrémités septentrionales et maritimes des monts de Mesalata, et qui

se prolonge vers l'est en vastes plaines, couvertes de palmiers et d'oliviers bien au-delà de Mesurata. A l'ouest, les monts de Mesalata s'élèvent brusquement sur Lebda, et leur cime est couronnée par les ruines d'un ancien château. Au sud, après une plaine étroite se présente une chaîne de collines dans la hauteur peut-être de 100 mètres et qui s'abaissent graduellement en s'approchant du rivage. Elles paroîssent âpres et rocailleuses, mais un peu de travail suffiroit pour les peupler d'oliviers et de vignes, dont la culture seroit singulièrement favorisée par la qualité du sol, le climat et l'exposition. Aujourd'hui elles sont entièrement incultes et désertes.

Il ne reste plus de Leptis-la-Grande que des ruines dispersées et en partie ensevelies sous des monceaux de sable que la mer et les vents se plaisent à entasser sur cette plage. On aperçoit cependant des débris d'édifices magnifiques, de tours renversées, des rues, de très-belles colonnes de granit rouge couchées à terre, des fragmens de porphyre oriental et de marbre de toute espèce parmi lesquels on distingue et on admire le pentélique et celui de Paros. On sait que cette ville fut construite par les Phéniciens, et ne devint que long-temps après une colonie romaine. Au milieu d'une pareille destruction, je ne saurois dire ce qui reste de la Lebda des Phéniciens; le genre de l'architecture et les ornemens des cha-

piteaux feroient croire que ce qu'il y a de plus remarquable parmi ces ruines est l'ouvrage des Romains. Il est probable que ces conquérans favorablement disposés pour une ville qui s'empressa de se déclarer en leur faveur, et qui persista dans son dévouement pour eux au milieu des vicissitudes de la guerre, se plurent à l'orner de monumens splendides, et ne laissèrent subsister qu'un petit nombre de ceux qui rappeloient son ancienne indèpendance.

Si ma mémoire ne me trompe point, la position des villes situées sur cette côte n'est indiquée que d'une manière confuse par les auteurs anciens. Les ruines que l'on rencontre sur cette partie de la route ne permettent d'y voir ni Néapolis, ni Carapha, ni Abrotonum. Je croirois plus conforme à la vérité de placer la *Tripolis* des anciens géographes au lieu où sont les ruines que l'on découvre au couchant de Tripoli, et que l'on nomme encore à présent l'*ancienne Tripoli.* Il paroît que l'abandon de cette ville, quelle qu'en fût la cause, donna lieu à la fondation de celle qui porte actuellement ce nom, et qui, à cette époque, aura été nommée la nouvelle Tripolis, ou la Ville-Neuve, et en grec Νεαπολις. La véritable leçon du passage de Ptolémée où nous lisons, Νεαπόλις ἡ καὶ Τριπόλις, *Néapolis* que l'on appelle aussi *Tripolis*, vient à l'appui de cette opinion. Je dis la véritable leçon de Ptolémée,

parce que je n'ai aucune confiance à celle qui a été adoptée par Cellarius; ayant substitué au mot de Τρίπολις celui de Λέπτιν, il altère et confond tout.

Ptolémée est d'accord avec Pline qui fait deux villes différentes de Néapolis et de Leptis-Magna, et place entre elles Garaphà et Abrotonum. Pline, par les renseignemens qui étoient à sa portée dans la capitale de l'empire, où il écrivoit, est, plus que tout autre auteur, digne de foi sur ce qui concerne la géographie de cette partie de l'Afrique. Quand donc Lebda auroit-elle pris le nom de Néapolis, puisqu'elle fut appelée *Lebda* par les Phéniciens, ses fondateurs, ainsi que nous l'apprennent Salluste et les monnoies de ces temps, et puisqu'elle ne cessa de porter le même nom sur les médailles d'Auguste, de Tibère, d'Agrippine, et sur toutes celles qui furent frappées à son nom postérieurement à l'époque des géographes sur l'autorité desquels on voudroit, contre toute raison, la faire considérer comme la même ville que Néapolis ? Je ne me laisse point arrêter par ce passage de Strabon, où, après avoir parlé d'Abrotonum, qui, suivant lui, étoit au couchant de Tripoli, il ajoute que, près de cette ville, est Néapolis, *également appelée Leptis*. Cette dernière addition m'a l'air d'une de ces notes marginales placées par des copistes ignorans, et introduites ensuite dans le texte par d'autres copistes non moins ignares que les premiers. Je ne pousserai pas plus

loin cette discussion géographique. Ce sera toujours un travail difficile que de déterminer la position des villes indiquées par les anciens sur ces côtes de l'Afrique, où les sables en mouvement perpétuel engloutissent souvent les foibles vestiges que le temps avoit respectés.

Je trouvai à Lebda le capitaine Smith, officier anglais, occupé à dessiner les précieux restes de cette ville; les moyens qu'il avoit à sa disposition, et ses connoissances étendues le mettent en état de faire connoître au public les antiquités de Lebda, beaucoup mieux que je ne le pourrois ne les ayant vues qu'en passant. J'abandonne donc sans regret un sujet qui sera traité par des mains plus habiles.

Le reste du jour fut employé par le bey à mettre ses troupes en ordre; et, s'étant aperçu que les soldats demandés aux tribus de Bédouins vivant dans ce canton, avoient négligé de se rendre à l'armée, il fit signifier à leurs chefs que leurs tentes seroient livrées au pillage si les délais se prolongeoient. Dans la soirée le beau-frère du bey, surpris par de violens maux de tête accompagnés de symptômes inflammatoires, vint me consulter. Je reconnus la nécessité de le saigner; mais comme il étoit accoutumée à la médecine des amulettes et de l'écriture, il ne voulut point s'y prêter. Après une longue discussion, il capitula, en

exigeant ma parole d'honneur, que je le guérirois ; comme j'hésitois, il m'interrompit brusquement en me disant : « Pourquoi veux-tu me priver de mon sang si tu n'es pas sûr de ma guérison ? » Je suis sûr, lui répondis-je avec fermeté, que tu mourras si je ne te tire point du sang, et j'espère te guérir si tu te soumets à la saignée. » — Après quelques momens de réflexions, il se soumit à l'opération, mais il voulut que son sang fût enseveli honorablement, disait-il, sous ma tente, et il présida lui-même à cette cérémonie. Se trouvant presque rétabli le lendemain, mon remède fit grand bruit; je n'étois pourtant pas sans inquiétude, parce que je ne pouvois prévoir jusqu'où iroit l'indiscrétion de ces barbares, s'ils étoient blessés dans un combat, ou s'ils tomboient malades. Les marabouts étoient jaloux de mon crédit qui feroit tort au leur, et ils blâmoient le bey d'avoir mis sa vie entre les mains d'un chien de chrétien. Je ferois peu de compte de leur mauvaise humeur, si le pourvoyeur du bey n'étoit entré dans leur ligue, et ne me traitoit avec une fâcheuse parcimonie. Je n'ose cependant m'en plaindre, de crainte que cet homme ne reçoive une rigoureuse bastonnade, ou ne me laisse mourir de faim.

J'étois encore occupé de cette idée, lorsqu'un domestique de Mustapha Rais Marsa, fils du pre-

mier ministre du pacha, me présenta, de la part de son maître, une terrine remplie de pistaches et de dattes, mêlées avec une pâte de farine d'orge et du beurre. Le présent ne pouvoit arriver plus à propos. Je pourvus à mon souper avec ce méchant ragoût, et je donnai ce qui resta aux nègres du bey, qui viennent souvent dans ma tente, et qui me témoignent beaucoup d'attachement.

DE LEBDA A MESURATA.

Nous partîmes de Lebda le 15 février, à six heures du matin. Le thermomètre marquoit 10° R. Le vent souffloit assez fort de l'ouest; il étoit de temps en temps accompagné de pluie. Après une heure et demie de marche, les habitans du voisinage, précédés par trois nègres qui jouoient d'une espèce de cornemuse, se présentèrent sur la route, près d'un petit torrent, pour avoir l'honneur de baiser la main du bey. Nous étions près de l'habitation d'un marabout; le bey fit faire halte pour s'approvisionner chez les tribus voisines.

Mon habit européen attira tout-à-coup l'attention du marabout. Il s avança vers moi d'un air

féroce, et accompagna ses gestes menaçans de paroles que je ne compris point : un nègre, qui étoit à côté de moi, les traduisit fidèlement, et j'appris que le marabout vouloit me manger tout vif. L'interprète ajouta que le marabout en étoit capable, et qu'un semblable compliment avoit été adressé plus d'une fois à des juifs par des gens de la même espèce. La présence du bey contint dans les bornes le zèle de ce furieux musulman ; mais j'en fus un peu troublé, parce que nous nous préparions à traverser un pays presque entièrement peuplé de ces fanatiques.

A trois heures de marche de Lebda, nous avons traversé le Ouadi-Quaam, torrent qui a creusé son lit dans une roche siliceuse, et qui descend des collines situées à peu de distance au sud. Il étoit entièrement à sec ; les eaux, en se perdant de chaque côté, formoient des marais et des étangs entourés de roseaux. Ce torrent ne peut être que le Cinyps ou Cinyphus des anciens géographes : cette opinion est d'accord avec celles de Ptolomée et de Strabon, qui placent le Cinyps au couchant du promontoire *Cephalæ*, aujourd'hui Cap-Mesurata. C'en devoit être assez pour détourner Cellarius de porter sur ses cartes ce torrent à l'est du promontoire Cephalæ dans le golfe de la grande Syrte. Il y a de plus, dans la description de Strabon, un trait géographique qni subsiste encore

près du torrent, et qui doit faire cesser tous les doutes sur ce point de la géographie ancienne. Après avoir parlé de Néapolis, il dit : « En continuant la route, on rencontre un fleuve Cinyphus et une sorte de chaussée élevée par les Carthaginois pour servir à traverser des marais qui s'étendent au loin dans le pays. » Ces marécages, justement appelés Βάραθρα par Strabon et par Ptolomée, bordent encore l'embouchure du Cinyps, et, dans la saison des pluies, inondent les campagnes voisines comme au temps de Strabon. Les restes des piles sur lesquelles s'appuyoient les arcades de la chaussée ou du pont élevé par les Carthaginois, éclaircissent parfaitement ce passage du géographe ancien. Le Cinyps fournissoit probablement de l'eau aux habitans de Lebda ; car on voit les restes d'un aquéduc supporté, de vingt pas en vingt pas, par des pilastres carrés évidés en cylindres dans le sens de leur axe, se prolonger des ruines du pont vers cette ville.

Si ce torrent est le Cinyps, comme tout porte à le croire, les coteaux où il prend sa source doivent être ceux que Ptolomée appeloit *Collines des Grâces* (τῶν Χαρίτων), et à qui Hérodote avoit long-temps auparavant donné le même nom ; mais il paroît que les géographes modernes ont fait peu de compte de cet historien ; car ils mar-

quent sur leurs cartes ces collines comme contiguës à la côte, et elles ne le sont pas. Si elles étoient à 200 stades de la mer, comme le dit Hérodote, il faut les reconnoître dans les dernières ramifications de la chaîne du Goriano, qui forment la limite de ce territoire au sud, et qui sont encore à présent, comme les décrit Hérodote, couvertes d'arbres dont la verdure contraste avec le sol brûlant et nu de la Libye (1).

La vaste plaine que l'on découvre à une heure de marche de Cinyps, et qui de là s'étend à l'est jusqu'au Cap-Mesurata, est d'une fertilité prodigieuse. Lorsque je songe que ni Strabon, ni Pline, n'ont fait aucune mention de cette fécondité, quoiqu'ils parlent expressément de cette partie de la Libye, il me vint dans l'idée qu'ils l'ont fait entrer dans la circonscription de la féconde *Regio Byzacina.* Cette conjecture excitera certainement contre moi les clameurs de tous les érudits; c'est pourquoi je vous prie de ne vous y point arrêter, et de prendre, entre vous et moi, ces deux passages, l'un de Pline, et l'autre de Strabon, qui m'en ont suggéré l'idée. Pline dit: *Libyphœnices vocantur qui Bysacium incolunt.* Il s'agit donc de savoir où habitoient les Libyphéniciens pour connoître le site de la *Regio Byza-*

(1) Hérodote, Liv. IV, c. 175.

cina. Or, voici une réponse positive de Strabon à cette question de géographie ancienne : *Le pays des Libyphéniciens s'étend parallèlement à la côte de Carthage jusqu'au Cap-Cephalæ et au pays des Massæsyliens.* Vous userez avec la même discrétion d'une correction que j'ai faite à un passage de Scylax, le seul géographe qui ait daigné jeter un regard sur ces belles campagnes. Μετὰ δὲ σύρτην ἔξω τῆς σύρτιδος ἐστὶ χωρίον καλὸν, καὶ πόλις, ἧ ὄνομα Κίνυψ. Ἐστὶ δὲ ἔρεμος. J'oserois assurer que l'on a écrit πολις au lieu de ποταμος : au moyen de cette correction, Scylax s'accorde avec tous les autres géographes : il faut remarquer que Scylax voyage de l'est à l'ouest. Or, je lis : *Après la Syrte, et hors de son territoire on aperçoit une belle campagne et un fleuve nommé* Cinyps ; *ce canton est solitaire.* Cette correction au passage de Scylax pourra mettre de mauvaise humeur tous ceux qui ne la trouveront point confirmée par les éditions bien corrigées, et soigneusement collationnées sur je ne sais combien de manuscrits : mais je me souviens de vous avoir souvent entendu dire, au sujet de la géographie ancienne de la Ligurie, que le meilleur texte à consulter pour entendre les géographes anciens est l'inspection des lieux. Maintenant, je vous dirai qu'après avoir adopté cette correction au passage de Scylax, qui m'étoit suggérée par la nature du terrain, je l'ai trouvée

complétement confirmée par Hérodote. Cet historien, en décrivant la belle région du Cinyps, dit : τὸ γὰρ δὴ αὐτὸ οὔνομα ἡ γῆ τῷ ποταμῷ ἔχει ; *car le pays et le fleuve s'appellent du même nom.* Il paroît qu'à l'époque reculée où il vivoit, cette région étoit comptée parmi les plus peuplées de la Libye ; il la compare, pour son extrême fertilité, au territoire de Babylone, où, de même qu'à Cinyps, le grain rapportoit trois cents pour un. Considérez maintenant combien ces faits se rapportent avec exactitude au caractère de fertilité sans égale attribuée à la région de Bysacium.

Le travail des habitans n'a aucune part à cette fécondité ; elle est due tout entière à la nature généreuse du sol, qui se couvre spontanément de palmiers et d'oliviers, arbres dont la culture n'exige ici aucun soin. On trouve dans ces plaines trois grands villages connus sous le nom de *Sliten.* Toute leur population est composée de juifs et de marabouts : ces derniers s'y sont tellement multipliés, que tout le pays est hérissé de leurs chapelles gothiques. Les juifs sont tenus dans une espèce d'esclavage par les marabouts qui, non contens de s'en servir en guise de domestiques, leur soutirent autant qu'ils le peuvent l'argent qu'ils ont gagné, et les accablent de mauvais traitemens et de vexations de tout genre. Ces villages sont à quelque distance de la

mer, la côte n'étant point habitable, parce que la sécheresse y tient le sable dans une mobilité continuelle, et que le moindre vent l'agite et l'amoncèle près du rivage.

Si l'on en juge par la vigueur de la végétation, ces plaines ne doivent pas manquer d'eau. Du temps d'Hérodote (1), elles étoient arrosées par des fontaines qui se perdent actuellement dans ce sol sablonneux ; de sorte que l'on est obligé de se désaltérer avec des eaux troubles et fangeuses. On retrouve les traces de la population qui couvroit anciennement ce riche territoire dans les débris d'édifices employés à la construction des chaumières modernes. Souvent les marabouts ont profité des ruines de vieilles tours pour s'y réfugie.

Le 16 février, nous avons voyagé à travers ces plaines, interrompues de temps en temps par des collines ayant constamment au sud une chaîne de montagnes qui sembloit se diriger vers le Cap-Mesurata. Je ne pouvois me lasser d'admirer la variété et la fertilité de ce terrain, quoique inculte et abandonné.

Dans ce pays, peuplé de marabouts, le bey faisoit de fréquentes visites à leurs chapelles. Je remarquai toutefois que ces accès de dévotion ne le prenoient jamais que pour celles qui étoient

(1) *L. c.*

entourées de maisons dont les habitans se faisoient un devoir de transporter des vivres au camp tandis qu'il étoit en prières. S'ils y manquoient, leurs habitations étoient brûlées, leurs troupeaux enlevés, et ceux que l'on surprenoit étoient roués de coups de bâton. Chemin faisant, nous rencontrâmes deux messagers venant de Bengasi; ils apportoient au bey la nouvelle que son frère, le rebelle, ayant appris le départ de l'armée tripolitaine, avoit évacué cette ville, et s'étoit retiré à une journée de route plus loin. Cette retraite combla de joie et le bey et ses troupes, qui firent tourner à leur honneur la lâcheté des révoltés.

Près de la mer, à huit heures environ de distance du Cap-Mesurata, on voit sortir du milieu des sables quelques débris d'une ville ancienne que les Maures appellent *Orir*. Ce sont des restes de murailles, de maisons, des pavés en mosaïque et des fragmens de marbre qui prouvent la splendeur de cette cité. Sa situation correspond à celle de *Cisternæ*, Χυσερναι de Ptolomée, qui étoit placé entre le Cap-Triero (le promontoire Cephalæ de Strabon) et les marais du Cinyps.

Après six heures de marche depuis les villages de Sliten, où nous avions campé la nuit précédente, nous parvînmes au sommet d'un monticule qui dominoit sur une campagne délicieuse parsemée d'oliviers et de palmiers, et où l'on

aperçoit, au milieu d'une prairie verdoyante, le village de Zaoutmaggio. Des puits nombreux l'entouroient. Nous n'étions qu'à une heure de marche de Mesurata; mais le bey voulut attendre au lendemain pour y faire une entrée solennelle; on campa donc à Zaoutmaggio. Sidy-Mohamed-Aga, gouverneur de la ville, s'empressa de venir complimenter le bey. Son cortége étoit composé de nègres et de marabouts, marchant, bannières déployées, au son des cornemuses et des cymbales, leur musique ordinaire.

Le 17, en nous rapprochant de la mer, nous avons marché dans les sinuosités de ces monticules de sable qui, encombrant constamment la côte, nous privoient de la vue des campagnes environnantes. Un peu avant d'arriver à Mesurata, au débouché de ces gorges, le pays reprend sa beauté: les bouquets d'oliviers et de palmiers reparoissent, et, près de la ville, on aperçoit de beaux jardins el des champs cultivés. Mesurata est à un mille de la mer, près de l'extrémité occidentale du Cap-Cephalæ : de ce côté, le sol est nu et sablonneux; il n'y a point de montagnes aux environs de ce promontoire, qui se compose entièrement de collines de sable. La chaîne même des montagnes qui bordent au sud les plaines que nous avons parcourues les jours précédens, quoiqu'elle paroisse se prolonger vers le Cap-Mesurata, s'abaisse tellement avant d'y arriver,

qu'elle se perd dans les dunes, confusément éparses sur les bords de la mer. . . . .

La carte d'Afrique d'Arrowsmith, sur laquelle la chaîne des monts Goriano est disposée de manière à faire croire qu'entre le Cap-Mesurata, où elle aboutit, suivant la carte, et la petite Syrte, règne une vaste plaine non interrompue, est donc fautive. Au contraire, une branche qui se détache de ces monts coupe la plaine en s'étendant jusqu'à la mer, près de Lebda, où elle se termine brusquement, et, d'un autre côté, leur prolongation jusqu'au Cap-Mesurata n'existe point dans la réalité. Je crois donc qu'on doit interpréter un passage de Strabon d'une manière différente de celle qui a été suivie jusqu'à présent. En parlant du Cap-Cephalæ, ce géographe s'exprime ainsi : εἶτ' ἄκρα ὑψηλὴ καὶ ὑλώδης ἀρχὴ, τῆς μεγάλης Συρτέως; ce qu'on traduit par ces mots : « Ensuite »(vient) le promontoire élevé et boisé qui est le »commencement de la grande Syrte. » L'exactitude de cet ancien géographe peut être sauvée en supprimant la virgule qui est après ἀρχὴ, et en la transportant après ὑλώδης; alors on traduiroit : « Ensuite vient le promontoire que forme l'extrémité »élevée et boisée de la grande Syrte : » cette épithète *élevé* devant se rapporter non au cap, ce qui ne cadre point avec la vérité, mais à l'intervalle qui sépare l'extrémité de la côte du lac du fond de ce golfe. Le mot ὑψηλὴ est souvent employé dans

le même sens par Homère pour désigner les enfoncemens de la mer dans les terres :

........ως οτε κυμα ἐχλη
Ἐφ' ὑχηλη ὅτε κινησει Νότος ελθων, etc.

A Mesurata, les maisons ne sont point réunies comme dans les villes d'Europe; elles sont dispersées par groupes, et séparées par des jardins et des champs cultivés. Leur construction est du genre le plus misérable : ce sont de petites cabanes qui s'élèvent à peine de dix pieds au-dessus du sol, et dont les murs sont bâtis de cailloux réunis par de la terre détrempée. Les toits sont de chaume entremêlé de feuilles de palmiers, supportés par de petites solives et revêtus d'un enduit de boue mêlée de sable. Les pluies dissolvent aisément ce ciment, et la maison tombe souvent en pièces avant la fin de la saison des pluies. Je vous laisse donc à penser à quelles incommodités ces gens doivent être exposés par l'humidité. Les fluxions sur les yeux, les rhumatismes chroniques et les dyssenteries qui sont ici les maladies dominantes proviennent certainement de cette cause. Mais il n'en est pas de plus active que la grossière ignorance de ce peuple. Comment ne pas s'étonner que l'usage de la chaux soit presque entièrement inconnu sur un sol tout calcaire? L'usage, qui tient toujours lieu de loi chez

les barbares, les attache tellement à leur mode de construction, que là même où des ruines antiques leur offrent une provision abondante de belles pierres de taille, ils les brisent avant de les employer.

Les habitans de Mesurata tirent en grande partie leur subsistance des productions du sol; ils ont aussi des fabriques de tapis de diverses couleurs qui doivent leur excellente qualité aux laines du päys, avec lesquelles on les fait. Des caravanes partent de Mesurata pour le Fezzan ou pour Vadei, où elles portent des marchandises d'Europe, principalement des toiles de coton, des camelots, des tapis et des verroteries de Venise, qui font l'ornement le plus recherché et le plus précieux des belles de Timbouctou. Les caravanes de nègres qui viennent à Vadei se chargent de transporter ces marchandises à Timbouctou, et rapportent en échange de la poudre d'or, de l'ivoire et des esclaves.

Les Européens et les habitans même des côtes de Barbarie ne dépassent pas ces limites dans leurs relations commerciales avec l'intérieur de l'Afrique. Les nègres seuls peuvent supporter un trajet de soixante jours de route, au milieu des sables, sous l'ardeur d'un soleil brûlant; eux seuls aussi sont pourvus du passe-port indispensable pour les faire respecter des autres tribus errantes de nègres que l'on rencontre dans ce long voyage.

Ce passe-port est dans la couleur de leur peau. La race européenne ne pourra jamais faire valoir un titre plus généralement reconnu dans ce vaste continent.

Il est bon de remarquer que la route de l'Ethiopie, à travers le pays des Garamantes, aujourd'hui le Fezzan, plus courte que les autres, étoit familière aux anciens, et leur servoit fréquemment à rapporter certaines pierres précieuses en Europe (1). L'ignorance du gouvernement tripolitain, et surtout les vexations des gouverneurs de Mesurata, ont presque anéanti les communications avec l'intérieur qui, sous un autre régime, feroient la richesse de cette ville. En effet, la route d'ici au Fezzan et à Vadei est la plus courte, et surtout la plus praticable de toutes celles qui y conduisent, en partant des autres ports de la côte de Barbarie. Dans ce trajet, les caravanes évitent le pays de Tavarga, situé à une journée au sud de Mesurata, parce que l'air y est infesté d'exhalaisons pestilentielles qui sortent des marais.

Tavarga est l'apanage du second fils du pacha de Tripoli. Quelques chefs de ces tribus profitèrent du séjour de leur prince à Mesurata, pour venir lui offrir un présent de dattes exquises, principale production de leur pays.

Le gouvernement de Mesurata est confié à

(1) Strabon, *l. c.*

un aga, qui a le commandement militaire de toute la province. En cas de besoin, il peut lever 800 hommes de cavalerie et autant d'infanterie; mais comme ces levées sont faites sans règles, et sans un juste rapport avec le nombre des habitans, elles ne peuvent donner une idée exacte de la population qui, néanmoins, est fort inférieure à celle qu'indiqueroit cette levée en Europe. Indépendammemt de ces attributions militaires, l'aga de Mesurata, étant l'organe immédiat des volontés du pacha de Tripoli, réunit en sa personne les pouvoirs législatif et judiciaire, s'il est permis d'appliquer ce nom à des actes d'une autorité qui ne sait point se contenir dans les limites de l'équité, de la raison, de l'usage et de l'opinion publique.

La maison qui sert de résidence à l'aga ne se distingue pas des autres par sa construction; seulement elle est plus grande. Le bey avec sa suite y descendit le 17; un grand seau, rempli de pâte bouillie, mêlée de viande et assaisonnée de beurre, fut le banquet solennel que l'aga de Mesurata fit servir sur le pavé au fils de son souverain et aux gens de sa cour.

Nous restâmes trois jours campés à Mesurata, arrêtés par des orages et de violens coups de vents du nord et de l'ouest qui endommagèrent nos tentes. Je ne trouvai point d'abri dans la mienne contre la pluie qui tomboit à flots, et

qui, passant à travers les déchirures faites par l'ouragan, inondoit ma demeure; je la préférai cependant au logement que l'aga, par une extrême faveur, m'avoit accordé dans sa maison, parce que j'y avois été couvert, le jour précédent, d'une boue épaisse qui découloit du toit.

Dans la matinée du 18, le bey donna une audience solennelle aux habitans de Mesurata et aux chefs des tribus voisines. L'aga étoit placé à côté de lui; ensuite venoient ses courtisans et les personnes qu'il vouloit honorer. Il me fit asseoir à sa droite, et paroissoit faire voir avec plaisir qu'il avoit un Européen à son service. Cette distinction me valut tant de crédit, que l'audience, à peine terminée, mes fidèles nègres saisirent cette occasion favorable pour rendre plainte au bey des mauvais traitemens que son pourvoyeur me faisoit éprouver. Ce malheureux ne sentit pas plus tôt sa tête en danger, qu'il courut à ma tente, et, se jetant à mes pieds, me pria de lui pardonner. Je le rassurai de mon mieux; et, pour lui ôter de l'esprit toute idée que je voulusse me venger, je lui donnai un verre de rhum. Maintenant mes provisions sont tellement abondantes, que je le soupçonne d'avoir changé de projet et de vouloir me faire mourir d'indigestion.

DE MESURATA A LOUBEY.

Le 20 février, le temps s'étant remis au beau, nous partîmes en prenant la route de Bengasi. L'aga de Mesurata se mit à la suite du bey avec 500 cavaliers et 500 fantassins montés sur des chameaux. Ces troupes restent entièrement sous ses ordres pendant l'expédition. Il avoit d'ailleurs si bien capté la confiance du bey, qu'il eut la plus grande part à toutes ses résolutions.

En deux heures de marche, nous arrivâmes à l'extrémité du promontoire qui avance dans la mer par trois pointes que séparent de petites baies : de là lui est venu le nom de *Trierium*, qui lui est donné par Ptolomée, et qui en exprime la figure. A l'extrémité de la pointe orientale, dans un endroit nommé *Kasar-Hamed*, une chaîne de rochers sous-marins qui court du nord-ouest au sud-est, forme une baie où, dans les mauvais temps, les petits navires peuvent trouver un refuge. Le tombeau d'un marabout s'élève près de l'extrémité de ce cap et sert aux navigateurs, qui viennent de l'ouest, de signal pour éviter l'entrée de la grande Syrte.

De ce point, l'œil parcourt ce vaste golfe et les régions désertes qui le ceignent. Je sentis mon cœur se resserrer à l'aspect de ces tristes solitudes dans lesquelles j'allois m'aventurer. Les

terres basses et dépouillées de toute verdure ne laissent apercevoir aucune trace de la moindre éminence.

Les navigateurs passent avec horreur devant ce golfe dont les annales, depuis les temps les plus reculés, ne retracent que naufrages et calamités. Strabon remarque qu'ils s'en tenoient éloignés, de crainte d'y être chassés par la force des vents et de se trouver embarrassés dans la vase de ses bas-fonds par l'effet *du flux et du reflux de la mer*. C'est dans ce sens au moins que l'interprètent et que le font parler ses commentateurs. Pline aussi, lorsqu'il décrit les golfes des deux Syrtes, les appelle *Vadoso ac reciproco mari diros*; c'est sur la même croyance que se fonde le *Syrtes æstuosæ* d'Horace, et les expressions de tous les auteurs de l'antiquité qui ont cité ces bras de mer. Séduit par ces autorités, Cellarius se trompe en faisant venir le mot *Syrte* du verbe grec συρειν, qui veut dire tirer. Il ignoroit que *Sert*, en arabe, signifie désert, et que ce nom est encore en usage le long des côtes de la Syrte.

Mais ne m'accusez point de présomption si, après avoir passé quelques jours sur ces plages, j'ose m'inscrire en faux contre ce flux et reflux, qui, soit dit sans offenser tant d'écrivains, n'a point lieu, au moins dans le sens que l'on donne généralement à ces expressions. Il est vrai que cette

vaste échancrure du continent où la mer s'enfonce, n'étant séparée, par aucune chaîne de montagnes dans le sud, des contrées les plus brûlantes de l'Afrique, attire et précipite sous la forme d'un immense torrent l'air des côtes opposées de l'Italie, que l'hiver a refroidi et qui vient reprendre ici son équilibre. Ces vents du nord chassent avec tant de violence les eaux de la Méditerranée dans le golfe, qu'elles débordent et se portent au-delà de leurs limites accoutumées. Dans cette espèce de flux, les eaux qui arrivent de l'est se brisent sur les côtes élevées de la Pentapole, et, repoussées dans un sens différent de leur première direction, forment ces tourbillons si funestes aux navigateurs ; c'étoit précisément de ces débordemens périodiques que Strabon vouloit parler, mais ses interprètes se sont imaginé qu'il s'agissoit de flux et de reflux, et ont ainsi fait participer la Syrte aux mouvemens de l'Océan.

Les rives de la Syrte furent autrefois habitées par la tribu des Ouled-Aly, celle qui, s'étant révoltée contre le pacha de Tripoli, donna lieu à la première expédition dont il a été parlé. Forts de la solitude de cette région, ces barbares assassinoient impunément les malheureux qui tentoient de la traverser. Les navigateurs redoutoient plus que les tempêtes cette terre inhospitalière où les attendoit un sort plus déplorable encore

que le naufrage. Ce ne fut donc point un grand malheur, si Sidi-Mohamed détruisit cette race de monstres. J'ai encore vu la tête du chef de cette tribu, fichée au bout d'un pieu dans le fond du golfe.

Les plantes éparses sur cette plage sont toutes chétives ou hérissées d'épines; leur aspect est sec et grêle, ainsi que l'on doit s'y attendre d'après la nature du sol entièrement sablonneux et brûlé par un soleil ardent. Les familles qui dominent sont les papilionacées, les labiées et les plantes à feuilles scabreuses; on aperçoit quelques liliacées et quelques composées; quant aux ombellifères, je n'en ai point encore rencontré. Quoique je remarque parmi ces plantes beaucoup de celles qui nous accompagnoient dans nos promenades sur les coteaux maritimes de la Ligurie, parfois aussi des formes étrangères et des physionomies nouvelles s'offrent à mes regards; j'espère que vous trouverez beaucoup de nouveautés dans ma collection.

Après cinq heures de marche sur cette plage on parvient à un lieu nommé *Arar;* nous y avons planté nos tentes près de quelques puits d'eau saumâtre; ils sont creusés dans un grès rempli de fragmens de coquilles qui ont été réunies par les infiltrations d'un ciment calcaire. Il paroît que ces bancs ne forment pas une masse très-

épaisse; car, lorsque l'excavation est arrivée à cinq ou six pieds de profondeur, l'eau commence à filtrer le long des parois, et se clarifie en se reposant. La nécessité crée dans tous les temps les mêmes ressources, et les moyens de se procurer de l'eau sur ce sol aride sont absolument les mêmes qu'employoient les anciens habitans. *Puteos tamen*, dit Pline, *haud difficiles binum fermè cubitorum altitudine inveniunt, ibi restagnantibus Mauritaniæ aquis.* Il me semble aussi que le naturaliste romain s'éloigne peu de la vérité en approvisionnant ces puits des éaux de la Mauritanie filtrant à travers les immenses dépôts de sable qui encombrent ces rivages. Il est vrai que l'eau y est assez saumâtre, et que je n'y ai jamais trempé mes lèvres sans soupirer après les sources limpides de la Ligurie; mais, à en juger par la saveur, je croirois qu'elle ne contient pas plus d'une quatrième partie d'eau de la mer.

Nous restâmes campés à Arar le jour suivant 21, en attendant que les troupes de l'aga de Mesurata nous eussent rejoints : nous vîmes arriver quatre cheikhs de Bengasi; ils apprirent au bey que les cruautés commises par son frère dans cette ville, avoient tellement aliéné de lui tous les esprits, qu'à l'approche de l'armée la population se déclareroit ouvertement en notre faveur. Cette nouvelle donna une nouvelle har-

diesse à nos troupes ; je dîs hardiesse, parce qu'il me semble que le véritable courage ne réside point dans les cœurs de cette soldatesque.

A Arar, le bey reçut un second présent de dattes de ses sujets de Tavarga, ville située au sud et à quatre heures de marche d'Arar. On dit que, dans la même direction et à une heure de chemin de Tavarga, se trouve Ouadelf, petit village dont les habitaus vivent uniquement de dattes, le seul fruit qui puisse croître sur ce sol aride et sablonneux.

Avant de quitter Arar, nous fîmes une ample provision de l'eau saumâtre et trouble qui se rassemble dans ses puits. Pour que rien ne manque à sa saveur, on la conserve dans des outres faites de la peau de moutons qui parfois ont été tués la veille. On ne leur fait point subir d'autre préparation que de les saupoudrer de charbon pilé, et de les laisser sécher au soleil. Vous serez sans doute surpris que ces barbares puissent disputer à nos chimistes la priorité de la découverte de la propriété antiseptique du charbon. L'eau en contracte une couleur rouge de sang, une odeur et une saveur nauséabonde qui la fait repousser par tous les sens ; mais les affections du palais et de l'odorat sont subjuguées par la force irrésistible de la soif, et je bois cette eau avec le même plaisir que j'aurois chez nous à me régaler d'un sorbet.

Ayant quitté Arar le 22 février et marché au sud, nous nous sommes trouvés en quelques heures au pied d'une chaîne de collines basses qui se dirige du sud au nord, et se termine à deux milles environ de la mer. Je ne saurois vous dire si, plus avant dans l'intérieur, ces collines communiquent avec la chaîne du Goriano qui s'avance vers Mesurata; dans ce cas, il me semble probable que les collines qui forment le Cap-Mesurata, ne sont que des sables amoncelés par la mer et par les vents à l'angle de leur réunion, puisque tout cet espace est formé d'un sable très-fin mêlé de fragmens de coquilles et rendu solide par un ciment calcaire.

Nous avons passé devant Melfa, lieu entièrement couvert d'une plante épineuse du genre *spartium*, et à midi nous nous sommes reposés à Segamengiounra.

Parmi les très-petites coquilles qui forment la plus grande partie de ces sables, domine le genre *trochus*. Dans les environs croît une plante à racine fibreuse et garnie de tubercules charnus que les Bédouins mangent crus. Ils la nomment *temeri*. Sa saveur a quelque ressemblance avec celle du souchet comestible (*cyperus esculentus*); ses feuilles sont velues, blanchâtres et dentelées; l'absence des parties de la fuctification ne permet point de la désigner avec certitude.

Aujourd'hui nous avons éprouvé une de ces

fortes variations de température si communes sur cette côte, et si incommodes pour les voyageurs. A six heures du matin, le thermomètre R. marquoit 5°, et nos troupes étoient transies de froid. A deux heures après midi, il étoit déjà monté à 19°; j'étois abattu par la chaleur. Le bey me conseilla de ne plus rester en prison dans mon habit européen, et de prendre celui des mamelouks; en effet, je m'en trouvai très-bien. Les mouvemens du corps y sont plus libres, l'air s'y renouvelle, et l'ardeur du soleil est moins sensible à la peau. Le bey fut enchanté de me voir dans ce costume, et j'en reçus des complimens de toute sa cour. A peine rentré dans ma tente, les mamelouks du bey qui n'avoient eu jusqu'alors aucune familiarité avec moi, vinrent me rendre visite, et sans autre cérémonie me proposèrent d'avoir l'honneur de vider avec eux une bouteille de mon rhum. Je leur payai volontiers ce tribut, mais je les priai d'aller boire à ma santé dans leurs tentes, prétextant que j'avois besoin de repos. Quoique je ne pusse dans ma situation me passer de l'appui de ces renégats, je ne voulois avoir avec eux aucune espèce de familiarité.

Dans la nuit du 22, il tomba tant de rosée, et le temps se rafraîchit à un tel point que, le 23, à six heures et demie du matin, le thermomètre étoit à 4° 5′ R. Après une heure de marche dans un terrain brûlé et sablonneux, nous avons tourné un

peu vers le sud-ouest, et, après deux heu
et demie de route, nous nous sommes trou
dans des endroits nommés *Oueaat* et *Makha*
le terrain y est entrecoupé de marais quelquef
assez profonds, et toujours dangereux pour
chevaux qui étoient arrêtés à chaque pas par
racines des roseaux, ou qui, s'enfonçant dans
vase, épuisoient inutilement leurs forces.
s'abreuvèrent de cette eau sale, fétide et sa
mâtre. Je remarquai du côté du golfe une co
line de sable coquillier, et çà et là des étan
et des ruisseaux d'eau salée. On apercevoit aus
une grande quantité d'incrustations et de gru
meaux de sel marin; ce qui démontroit que la
mer n'avoit quitté ces lieux que depuis peu de
temps.

L'extrême chaleur nous força de dresser nos tentes, à onze heures du matin, à Minesla. Le thermomètre, à l'ombre, se tenoit à 23° R. Le pays est ouvert; aucune élévation n'y réfléchit les rayons du soleil; mais le sol sablonneux, blanchâtre et nu enveloppe le corps d'une atmosphère chaude et suffocante. J'aperçus pour la première fois cette fausse apparence d'une vaste inondation qui semble s'étendre à perte de vue sur la plaine. Les collines qui formoient les contours de ce lac fantastique se peignoient sur sa surface comme sur celle de l'eau; tout concouroit à tromper les sens et l'imagination, et à faire

voir de l'eau dans cette illusion d'optique. Nos troupes en poussèrent des cris de joie; mais plus on approchoit des rives de ce lac idéal, plus il s'éloignoit, et à la fin il disparut comme un fantôme, en faisant sentir plus vivement que jamais l'aiguillon de la soif qui nous dévoroit. En dépit de ces souffrances, le courage et les forces de nos troupes ne sont point abattus; mais les chevaux et les chameaux sont incommodés de la mauvaise qualité de l'eau qu'ils boivent; plusieurs en périssent: j'entends dire que nous réparerons nos pertes aux dépens de la première tribu de Bédouins que nous rencontrerons.

Le soir, j'eus la visite d'un Bédouin qui s'étoit ordonné lui-même une saignée, et qui, ayant essayé, suivant l'usage de sa nation, de l'effectuer avec la pointe d'un stylet, s'étoit déchiré le bras. Je le saignai, et m'acquis par-là une grande réputation parmi les siens. Plusieurs feignoient d'être malades, par la seule curiosité de me voir exécuter cette opération d'une manière si leste et si peu douloureuse; et, si je ne m'y étois refusé, j'aurois dû saigner presque toute la tribu.

Le 24, deux heures après notre départ de Minesla, nous trouvâmes un puits creusé à 20 pieds environ de profondeur, dont l'eau étoit saumâtre et de la couleur du bitume. Ceux de nos gens qui avoient épuisé leurs provisions et qui n'avoient pu étancher la soif de la veille, n'hési-

tèrent point à s'y désaltérer : nos chevaux et nos chameaux s'y abreuvèrent. On but beaucoup plus de boue que d'eau; cependant ce léger soulagement nous mit en état de poursuivre gaîment notre route ; nous nous dirigeâmes vers le sud, laissant toujours à deux ou trois milles sur notre gauche la mer dont la vue nous étoit dérobée par une suite de collines sablonneuses. Le pays que nous parcourions étoit uni et ouvert, parsemé de buissons ou couvert de vastes marais et d'étangs d'eau de mer. A 3 ou 4 pouces de profondeur, sous les sables qui environnent ces marais, on trouve des couches de sel marin très-blanc tellement abondant, qu'on les entendoit se briser sous les pas des chevaux et des chameaux ; le sol en avoit contracté une teinte blanchâtre. Ces croûtes et ces grumeaux de sel marin avoient déjà été remarqués par Hérodote sur les bords de cette vaste zone de sables qui, suivant cet historien, s'étend depuis Thèbes d'Egypte jusqu'aux colonnes d'Hercule, en traversant le pays des Ammoniens (1). Il vouloit parler du Sahara ; et les collines où il dit que l'on trouve du sel ne sont peut-être que les dunes qui s'élèvent sur les limites de ce grand désert.

Autant que j'ai pu l'observer, ces marais n'ont aucune communication apparente avec la mer.

(1) Hérodote, Liv. IV, c. 181.

Il est inutile de répéter que tous ces sables sont parsemés de petites incrustations de sel, et qu'ils composent entièrement les collines interposées entre la mer et le marais ; toutefois, dans la plaine, ces particules de sable sont détachées les unes des autres et mobiles, tandis que, dans les collines, elles offrent une masse rendue compacte par leur aggrégation.

La chasse étoit devenue un vrai besoin, et chaque soldat se livreit à cet exercice toutes les fois que la nature du terrain le permettoit ; mais l'Afrique, dans cette partie de ses côtes, n'offre plus ces animaux monstrueux dont elle a passé de tout temps pour être la nourrice (1). Au lieu de cet immense serpent qui fut attaqué avec tout l'appareil des forces militaires par l'armée de Régulus, je n'aperçus qu'une petite vipère longue de dix pouces : on dit qu'elle est méchante et venimeuse. Les singes qui peuplent les lisières de l'Atlas et sont si nombreux du côté d'Alger, manquent entièrement ici. Les gazelles et une espèce de petit taureau sauvage, d'une couleur sombre et portant une touffe noire au bout de la queue, tels sont les animaux qui fréquentent ces cantons déserts ; ils sont si rapides à la course, qu'on ne les tue que très-difficilement.

(1) *Leonum arida nutrix*, a dit Horace. Odes.

Je fus surpris de trouver dans ces marais l'outarde, qui se laissoit approcher de si près, que les Bédouins en abattirent quelques-unes à coups de pierre : cette arme est plus sûre entre leurs mains que leur misérable fusil à mèche ; mais des animaux que je ne croyois point avoir à combattre ici sont les puces qui jaillissent du sable par essaims innombrables, s'attachent aux jambes des voyageurs, pénètrent dans leurs habits, et leur préparent des nuits plus pénibles encore que les fatigues de la journée. Les Bédouins, accoutumés à lutter avec ces habitans du désert, étendent leurs vêtemens par terre, les couvrent de sable et les laissent exposés au soleil. L'insecte, attiré par la chaleur, se dégage des étoffes ; mais, au lieu de trouver sa proie, il s'embarrasse dans le sable que l'on rejette ensuite, et dans lequel il demeure enseveli.

Tandis que les soldats du bey étoient aux prises avec cette armée d'ennemis, nos chevaux et nos chameaux n'étoient pas moins péniblement tourmentés par la multitude des tiques qu'ils ramassoient sur les routes ; ils en étoient tellement couverts et si cruellement piqués, qu'ils en devenoient furieux et rétifs, et que nous avions la plus grande peine à les conduire.

La chasse nous a fait perdre deux bonnes heures de chemin. Le soir, nous avons campé à

Loubéh à deux heures de marche de la mer. La troupe est en mauvais état, par suite des fatigues du voyage et des privations de tout genre qu'elle a souffertes. Les seuls Bédouins, accoutumés à ces solitudes, semblent satisfaits au milieu de cette misère commune, et soutiennent le courage du reste de la troupe.

DE LOUBÉH A ENEOUVA.

Si vous jetez les yeux sur les meilleures cartes d'Afrique, vous remarquerez, sur les côtes occidentales de la grande Syrte, une baie longue d'une cinquantaine de milles et large de deux à quatre; ce qui fait dans les terres une échancrure qui s'étend du nord au sud. Sur la carte de d'Anville, ce bras de mer porte le nom de *Golfe de Zuca*. Il est aussi indiqué sur la carte d'Arrowsmith, mais sans nom. Je n'ai pu parvenir à voir ce golfe; et cependant, comme nous ne nous sommes que très-peu éloignés de la côte, il me semble qu'il ne pouvoit échapper à mes regards. M. le capitaine Leautier, mon ami, après avoir longé cette côte occidentale jusqu'à 30° 27′ de latitude, c'est-à-dire bien au-delà de l'embouchure de la baie prétendue, s'est non seulement assuré que le rivage n'étoit point interrompu,

mais même n'a rien découvert qui ait pu donner lieu (1) à la supposition de ce bras de mer. . . .

Voici des faits qui peuvent expliquer la cause de l'erreur. On sait que la contrée contiguë à ce golfe est unie et peu élevée au-dessus du niveau de la mer, quoique le rivage soit défendu par des dunes quelquefois mobiles, et dispersées par les coups de vent : on sait aussi que, pendant l'hiver, la mer est poussée contre les rivages de l'Afrique, et que les courans qui s'établissent du nord au sud font élever le niveau des eaux du golfe. Je crois que, par cette réunion de circonstances, la mer, après avoir rompu les digues de sable que

(1) M. de Barral, lieutenant de vaisseau de la marine royale de France, a reconnu, en 1821, la côte occidentale du golfe de la Syrte. Le 21 mai, en examinant du haut des mâts la côte déserte que l'on avoit en vue, on crut découvrir un grand lac. On vit les mêmes apparences en mettant pied à terre, et plusieurs officiers allèrent à sa recherche. Cependant, après avoir marché long-temps, le lac leur paroissoit toujours à la même distance : s'étant retournés du côté du vaisseau, ils aperçurent un autre lac qui les en séparoit. Bientôt ils reconnurent que c'étoit un effet du mirage.

« C'est probablement à ces apparences, dit M. de Barral, que nous devons le grand lac marqué sur quelques cartes, et c'est probablement aussi aux tas d'algues qui sont sur les rivages que nous devons les rochers dont ces mêmes cartes ont semé la partie occidentale du golfe où nous étions. » E.

lui oppose le rivage, se répand dans les plaines voisines, et les inonde à une grande distance. Il en peut donc résulter que ces vastes étangs d'eau salée, qui commencent entre El-Arar et Segamengioura, se prolongent au loin, quoique souvent interrompus, et forment pendant l'hiver un lac d'une grande longueur qui communiquera avec la mer aussi long-temps que subsistera la cause qui fait élever celle-ci au-dessus de son niveau. La cessation de cette cause détruira la communication; et, d'un autre côté, la chaleur, favorisant l'évaporation, quelques parties de ce lac se mettront à sec; le terrain occupé par l'eau restera marécageux dans les premiers temps, et, en se desséchant intérieurement par la suite, laissera sur ses bords, comme dans les salines artificielles, ces dépôts de sel marin que nous avons vus en abondance dans ces marais. Le lit de sable dont le sel est recouvert n'affoiblit point cette conjecture, puisque le sol est entièrement sablonneux; et, si l'on fait attention à la chaleur extrême et à la propriété de ces sables, on y verra l'appareil le plus propre à provoquer l'évaporation de l'eau salée qui les a pénétrés.

J'ignore si les deux géographes cités plus haut ont puisé leur opinion sur l'existence de cette baie prétendue dans les relations des voyageurs anciens ou dans celles des modernes; mais, si l'autorité de Strabon y avoit eu quelque part, il

me semble qu'il ne s'éloigne pas beaucoup de l'explication que je viens de proposer. « En entrant » dans la grande Syrte, dit-il, on trouve à droite, » après avoir dépassé le Cap-Cephalæ, un marais » dont la longueur est d'environ 300 stades et la » largeur de 70, et qui se rend dans le golfe par » une embouchure au-devant de laquelle il y » de petites îles et un mouillage. » Quoique le texte de Strabon porte, au commencement de la phrase, le mot λιμνη, qui signifie ordinairement *lac*, l'inspection des lieux m'a fait penser qu'il falloit le traduire ici par *marais*.

Je reprends notre voyage qui fut assez court, puisque, le 25 février, après quatre heures de marche, nous campâmes à Matraou, à 3 milles de la mer; il y a un puits dont les eaux, indépendamment du goût salé qui leur est ordinaire, étoient sales et fangeuses. Nous arrivâmes au moment où des musulmans, allant en pélerinage à la Mecque, se préparoient de s'y désaltérer. Ces malheureux mirent trop de lenteur dans leur opération; ils virent le puits se vider par nos gens, qui se précipitoient en désordre les uns sur les autres, dans la crainte que l'eau ne leur manquât. Toutefois, aucun des nôtres ne put y plonger ses lèvres avant que la suite du bey, ses esclaves et ses chevaux s'y fussent désaltérés.

Le lendemain 26, après cinq heures de marche et à la distance d'un mille et demi de la mer,

l'aspect du pays devint plus agréable à l'œil. Une belle prairie, émaillée d'une superbe espèce de renoncule à grandes fleurs blanches, se déploya devant nous. Je crois que cette espèce est la souche de la variété qui, par une culture soignée, a multiplié chez nous ses pétales, et que les botanistes appellent *Ranunculus asiaticus*; mais, ce qui nous parut bien plus agréable, ce furent des puits remplis d'une eau assez bonne que nous trouvâmes à Zafféran, près de la mer. Cette rencontre nous détermina à y placer nos tentes. Le sol est très-fertile : la vigueur des plantes fait juger qu'il n'en peut être autrement partout où l'humidité et une température élevée secondent la végétation. Cette réunion de circonstances attire ici quelques hordes de Bédouins avec leurs troupeaux. En effet, le terrain portoit les traces de leurs bestiaux, et çà et là on voyoit des bâts, des peaux sèches, des pelles et d'autres ustensiles qu'ils avoient sans doute abandonnés dans leur fuite précipitée en recevant la nouvelle de notre approche. Le bey ne pouvoit comprendre comment ils avoient renoncé à l'honneur de le voir. Toute la troupe prit ses ébats pendant tout le reste du jour dans ces prairies, où nos chevaux et nos chameaux purent aussi réparer leurs forces épuisées. Le sol verdoyant produisoit une fraîcheur d'autant plus agréable, qu'elle contrastoit avec l'extrême chaleur des jours précédens.

Le lendemain matin 27, en suivant la côte, nous trouvâmes sur un piédestal une colonne de grès carrée, et tellement endommagée par le temps, qu'il est absolument impossible de lire les caractères dont ses quatre faces étoient entièrement couvertes. A une heure de marche plus loin nous en rencontrâmes une seconde, puis une troisième à pareil intervalle; elles étoient également chargées d'inscriptions devenues indéchiffrables. Le défaut de temps et leur état de dégradation ne me permirent ni d'assembler ni de recueillir un seul mot. En face de la première de ces colonnes, du côté de la mer, on aperçoit les débris d'une tour surmontée d'une coupole; ce lieu se nomme *El-Benia.*

Je ne saurois déterminer avec précision le nom de cette position chez les géographes de l'antiquité, et je pourrois encore moins deviner l'objet de ces colonnes. Les prairies verdoyantes de Zafferan et les eaux douces dont ce lieu est abondamment pourvu, ont sans doute engagé à y fonder une colonie; on peut donc y reconnoître l'Aspis de Strabon et de Ptolémée. Suivant Strabon, ce lieu étoit situé précisément au-delà du marais, et, suivant Ptolémée, au-delà de Macomaca.

Selon Strabon, le plus beau port de la Syrte étoit près d'Aspis; ce port seroit-il celui d'Iza, que le capitaine Leautier place à 17 lieues au sud d'El-Arar, et à 31° 23′ de latitude. La position

d'Aspis dans la carte d'Arrowsmith ne diffère pas beaucoup de celle que je lui donne. Maintenant si Zafferan est Aspis, la tour antique qui lui est contiguë, et comme dit Strabon συνεχὴς d'Aspis, ne peut être que la tour Euphrantas; et, comme lorsque les Ptolémées se furent emparés de la Cyrénaïque, ils portèrent jusqu'ici les limites de leur royaume du côté des états de Carthage, je serois tenté de croire que les trois colonnes carrées, placées à égale distance et couvertes d'inscriptions, fixoient cette démarcation, et indiquoient les lieux où ces bornes avoient été placées, ainsi que d'autres particularités que les anciens avoient coutume de faire graver sur le métal ou sur la pierre, et de placer aux confins de leurs États.

Enhardi par cette concordance assez plausible, à mon avis, entre la géographie ancienne et la moderne, je n'hésite plus à croire que les ruines antiques que nous avons rencontrées sur la route à 3 heures d'El-Benia, indiquent la ville nommée par Strabon *Charax*. Les Carthaginois, dit-il, y établirent un marché où ils amenoient du vin, et s'y chargeoient en retour du suc de silphium qui y avoit été porté en contrebande par les Cyrénéens. Je ne veux point parler de cette plante avant d'entrer dans la région du silphium des anciens géographes, c'est-à-dire dans la Cyrénaïque, où j'espère que nous serons dans peu de

jours. Mais je ne vous cacherai pas que, dans la traduction de ce passage de Strabon, je me suis permis de lire *οπον του Σιλφιου le suc du silphium*, au lieu de *οπον ϗ Σιλφιον le suc et le silphium*. On sait que les habitans de la Cyrénaïque tiroient de cette plante particulière à leur sol un suc si précieux et si renommé dans ces temps, qu'il étoit vendu pour le compte de l'État; or ce monopole devoit naturellement donner lieu au commerce de contrebande entre les Cyrénéens et les Carthaginois dont parle Strabon, et dont Charax étoit l'entrepôt. Si vous songez que ces mots *le suc de la Cyrénaïque* ont été souvent employés comme synonymes du silphium par Strabon et d'autres auteurs anciens, vous conviendrez avec moi que le texte du géographe grec a éprouvé, dans le passage que j'ai cité, une légère altération.

Les bonnes eaux de Zafferan, et celles que nous trouvâmes chemin faisant dans quelques puits, soutinrent nos forces; quoique la journée fût extrêmement chaude, nous pûmes ainsi poursuivre notre route pendant huit heures jusqu'à Eneouva, où nous campâmes près d'un puits de bonne eau, à trois milles environ de la mer, que des dunes nous empêchoient de voir.

Le bey vint le soir dans ma tente, voulant, je crois, me dédommager par cette visite des désagrémens auxquels je m'étois exposé pour lui dans le cours de ce voyage; car, en ma qualité

de médecin et de chirurgien, j'avois rendu d'assez grands services à sa troupe, quoique je fusse uniquement attaché à sa personne. Il eut grand plaisir à voir mes instrumens de chirurgie; mais ce qui l'étonna surtout, ce fut mon thermomètre, et je perdis une heure à lui en faire comprendre l'usage, si toutefois j'y parvins. Sur cet instrument se trouvoient indiqués les degrés de chaud et de froid auxquels monte ou descend le mercure dans quelques lieux remarquables du globe. Croiriez-vous que le bey ne savoit ce que c'étoit que Saint-Pétersbourg? Je profitai de l'occasion pour l'engager à faire ses armemens maritimes d'une manière à n'être pas forcé par la suite de recevoir de ce coin du monde quelque bonne leçon de géographie.

A peine sorti de ma tente, le bey m'envoya en présent un œuf d'autruche. J'en fis un excellent souper, et bientôt je m'endormis.

D'ENEOUVA A MARATÉ.

Nous voici de nouveau dans de vastes marais d'eau salée, séparés cependant de la mer par des dunes. Le 28, nous en avons rencontré, à un mille de distance de la mer, un qui avoit plus d'un demi-mille de largeur. Nous l'avons suivi pendant

dix heures; il commençoit à se dessécher, et sur ses bords on remarquoit, comme à l'ordinaire, une couche de sel marin.

A trois quarts d'heures de route au-delà de l'extrémité méridionale de ce marais, nous avons atteint Néhim, canton montueux et assez verdoyant. A peu de distance de la mer il y avoit des puits d'une eau passable ; c'est le séjour ordinaire d'une tribu de Bédouins qui font paître leurs troupeaux sur les collines vivifiées par l'humidité du sol, même en été. Notre arrivée fut fâcheuse pour eux. Les fatigues de la route nous avoient enlevé beaucoup de chevaux et de chameaux ; cette perte fut réparée aux dépens de cette tribu qui élève une grande quantité de ces animaux. On leur laissa en échange ceux des nôtres qui furent jugés hors d'état de suivre. Ils feignirent d'être très-satisfaits de ce marché ruineux pour eux, et leurs chefs vinrent rendre grâces au bey de l'honneur qu'il leur avoit fait de venir les voir dans leur solitude, de vider leurs puits, et d'accepter leurs chevaux et leurs chameaux. Le bey, pour leur montrer le prix qu'il attachoit à tout ce qui provenoit de chez eux, leur dit qu'il accepteroit volontiers quelques-unes de leurs brebis, et qu'il leur permettoit de les traire pour le service de l'armée aussi long-temps que ce seroit nécessaire.

Après avoir employé deux jours à dépouiller

ces hôtes généreux, on partit de Néhim le 2 mars en marchant à l'est, et l'on suivit la même direction pendant sept heures dans un pays inégal, généralement sablonneux et quelquefois diversifié par des pâturages. Des truffes semblables à celles du Piémont abondent dans ce canton; mais on n'en fait aucun cas. Les lièvres y sont aussi fort communs, et la suite du bey en fit un grand carnage; nous campâmes à Chegga, lieu élevé.

Le lendemain, 3 mars, nous nous sommes dirigés au sud-est pour éviter un vaste étang d'eau salée qui, de Chegga, s'étend jusqu'aux limites de Joudia. Quelques monceaux de sable, ressemblant à des îlots, s'élèvent au-dessus de ses eaux. Il m'a semblé n'avoir aucune communication avec la mer, quoique toutes les apparences concourent à me faire supposer que son origine est la même que celle des étangs et marais que nous avons déjà observés.

Nous avons marché dans les sinuosités de ces collines, qui offrent de temps en temps l'aspect de la fertilité lorsque l'humidité du terrain le permet. En plusieurs endroits où leurs flancs sont découverts, on s'aperçoit qu'elles sont composées de couches d'une roche lamelleuse brillante qui est une sélenite. Le soufre pulvérulent, dont le capitaine Leautier trouva la superficie des eaux couverte dans l'intérieur du golfe, doit certainement appartenir à ce gypse que les mi-

néralogistes appellent de troisième formation. Je n'ai jamais rencontré cette apparence sulfureuse qui est peut-être cachée sous les sables ou sous les eaux; cependant je sais que de petits bâtimens de Tripoli et de l'Egypte viennent le long de cette côte se charger de cette terre probablement imprégnée de soufre qu'ils emploient dans des maladies cutanées particulières aux chameaux. L'association des substances observée jusqu'à présent, partout où cette formation a été examinée, permet de supposer qu'indépendamment du sel fourni par ces salines naturelles, on l'y trouve aussi à l'état de minéral ou de sel gemme. Je n'ai pas visité les salines de Zoara, situées à 25 lieues à l'ouest de Tripoli; mais, d'après tout ce que j'en ai appris, le sel est extrait de la terre où il forme de grandes couches. Ces traits caractéristiques de la structure physique de ces régions n'ont point été omis par le père de l'histoire et de la géographie dans le précieux tableau qu'il en a transmis à la postérité (1). Il dit qu'indépendamment des grumeaux et des couches de sel qui, suivant cet auteur, sont épars dans les sables de la Libye, il se trouve sur le penchant de l'Atlas des mines de sel marin blanc et rouge, d'une si grande richesse que les habitans emploient ce

(1) Hérodote, Hist., Liv. IV.

sel en guise de pierre dans la construction de leurs maisons. Il me semble aussi que la position de Zoara ne s'éloigne pas beaucoup de celle qu'il attribue à ces fosses de sel gemme.

Les voyageurs ont pour guides dans ces labirinthes des monceaux de pierre que les pélerins de la Mecque y ont élevés à des distances telles qu'au moment où l'un disparoît à la vue, une autre s'y présente. Une seule pierre marquoit la route dans le commencement, ensuite chaque pélerin crut devoir en ajouter une autre; ainsi ces tas se trouvent assez élevés pour ne pouvoir plus demeurer ensevelis sous les sables.

Tout le terrain est criblé de trous de taupes, de lapins et de gerboises. Beaucoup de nos chevaux et de nos chameaux se sont estropiés en enfonçant leurs pieds dans ces excavations.

Cependant l'ardeur du soleil nous brûle le crâne, mon thermomètre est brisé; je ne puis plus noter le degré de chaleur, mais jamais je n'en ai éprouvé dans notre patrie une aussi brûlante que celle de ces pays. Vers le milieu du jour, un immense essaim de sauterelles s'interposa comme un nuage entre le soleil et nous, et vint ensuite retomber à terre comme une grêle épaisse. Autant que j'ai pu le remarquer, elles célébroient leurs noces en l'air, et sans interrompre leur course. En voyant ce nuage d'insectes, je me disois que si les Nazamons habitoient

encore aujourd'hui ces mêmes contrées, ils n'auroient pas besoin d'aller à la chasse de ces dégoûtans animaux pour s'en nourrir après les avoir fait sécher au soleil (1). Leurs descendans n'ont pas dégénéré d'eux sous ce repport. Le sol, couvert de ces sauterelles, fut une table servie délicatement pour les marabouts, les Bédouins et les nègres qui s'en gorgèrent après les avoir fait un peu griller au feu ; puis ils en salèrent une grande quantité qu'ils mirent en réserve. Le sel ne manque point dans ces sables. Il est très-blanc ct très-friable. Les tiges des plantes desséchées par le soleil fournissoient abondamment un combustible propre à rôtir ce gibier. Pour allumer le feu, à défaut d'amadou, ces gens ramassent une plante blanchâtre et cotonneuse dont la tige est surmontée d'aigrettes très-touffues (2), qui s'enflamment aisément en recevant l'étincelle du briquet, et communiquent ce feu au reste de la plante. Au milieu de cette abondance de provisions, rien ne manquoit au bonheur de ces hommes accoutumés à toute espèce de privations, et étrangers à notre manière de vivre.

Huit heures de chemin séparent Chegga de

(1) Hérodote, Liv. IV, c. 172.

(2) Je n'ai pu la trouver en fleur, et je crois que ces filamens cotonneux sont produits par un insecte. Les feuilles et l'odeur me font supposer que c'est une espèce d'armoise.

Joudia où nous avons campé près de la mer, parce que nous y avons trouvé dix puits, dont l'eau étoit excellente. On voit ici les ruines de quelques anciens édifices; et des tas de fragmens de pierre de taille épars sur le rivage indiquent que ces lieux ont autrefois été habités.

Le lendemain 4 mars, après cinq heures de route, nous dressâmes nos tentes à Mahiriga, près d'un étang d'eau saumâtre. La chaleur et la fatigue de la troupe ne nous permettoient pas de faire de longues marches. Le 5, nous avons poursuivi notre chemin dans la même direction sur un terrain nu et pierreux, et, au bout d'une heure, nous avons trouvé un puits de bonne eau au pied d'une colline aride et rocailleuse. Après nous y être arrêtés et reposés quelques momens, nous avons passé le village d'Allabanbasa; et, après neuf heures de route sur un terrain constamment pierreux, nous sommes arrivés à Géria. Le sol des environs est tellement couvert de cailloux, que nous eûmes de la peine à planter nos tentes: l'eau y manquoit absolument. Nous y consommâmes toute celle dont nous nous étions pourvus le matin et le jour précédent.

C'est un grand malheur que cette privation d'eau nous surprenne précisément sur un sol aride et nu et sous un soleil brûlant, lorsque les hommes et les chevaux sont également épuisés par la fatigue et par la soif. La prolongation de

cet état, auquel l'imprévoyance avoit eu beaucoup de part, peut d'un jour à l'autre entraîner la perte totale de l'armée; mais ce dont on ne peut assez s'étonner, c'est que la doctrine du fatalisme, profondément enracinée dans l'esprit des musulmans, les rende d'un aveuglement stupide sur les dangers qui les entourent. Ceux qui fondent l'éloge de cette doctrine sur le courage qu'elle inspire n'en saisissent pas bien l'esprit, qui me paroît être plutôt de s'abandonner aux jouissances du moment, sans se donner la peine de pourvoir à l'avenir : c'est dans ce sens du moins qu'elle est professée par les gens de ce pays-ci, et c'est, sans contredit, une de leurs maximes religieuses qui a le plus contribué à les retenir dans leur abrutissement.

Nous étions parvenus à la limite orientale du territoire de Tripoli, et, le lendemain, nous devions entrer dans celui de Bengasi. Le soir, toute la troupe étoit dans une grande agitation, et faisoit retentir le camp du mot *Baroud*, demandant ainsi de la poudre pour célébrer ce trajet. Cette fête, au milieu de tant de misère, peut encore être mise au rang des absurdes folies inspirées par le fatalisme.

Le lendemain 6 mars, en nous rapprochant de la mer à la distance d'un mille, nous nous trouvâmes dans des plaines ouvertes, où tout fut aussitôt préparé pour exécuter de grandes manœuvres

militaires. Deux corps de cavalerie des Bédouins se placèrent, l'un à la droite, l'autre à la gauche du bey, de manière à ne former qu'une seule ligne : alors une demi-douzaine de ces cavaliers se détachèrent de l'une des extrémités de la ligne en hurlant comme des forcenés, et parcoururent toute la longueur de la ligne au grand galop. Arrivés à l'autre extrémité, ils firent partir leurs fusils ; et, se retournant avec rapidité, ils revinrent à leur poste. A peine ils eurent fait leur décharge, que, de l'autre extrémité de la ligne, un nombre pareil se mit en mouvement, et, poussant des cris encore plus aigus, fit la même évolution. Chaque décharge étoit le signal auquel six autres se mettoient en mouvement. Ces pelotons allèrent ainsi toujours croissant, et il naquit un tel désordre de leurs rencontres, que les cavaliers se précipitoient et se renversoient les uns sur les autres, ou bien s'entre-déchiroient avec leurs immenses étriers. Le tumulte et la mêlée s'accrurent si fort, que le bey dut à la fin interposer son autorité pour calmer l'ardeur belliqueuse des Bédouins, qui, autrement, auroit occasionné les plus fâcheux accidens. Ce spectacle sanglant et insensé ruina la plupart des chevaux qui y avoient été employés, et il fallut néanmoins poursuivre notre route. Ce ne fut qu'après neuf heures de marche que nous découvrîmes à Mhénal quelques puits d'une eau saumâtre, près desquels nos tentes furent dres-

sées à peu de distance de la mer. Toute cette partie de la route fut très-désagréable, à cause des sables mobiles très-fins et d'une couleur rougeâtre dont elle est entrecoupée.

Le lendemain 7 mars, en continuant à suivre la même direction, les sables devinrent plus fréquens et plus profonds; leur surface étoit plus inégale; quelquefois on les rencontroit rassemblés en monceaux qui nous fermoient le passage, et rendoient notre marche aussi pénible que lente. Nous étions obligés de franchir ces monticules glissans et d'une chaleur brûlante pour éviter un étang d'eau de mer qui, s'épanchant dans leurs sinuosités, nous barroit le chemin. Malheur à nous, si les vents du sud ou du sud-ouest nous avoient surpris dans ce trajet! toute l'armée auroit été ensevelie sous ces sables, que les vents soulèvent comme les flots de l'Océan, et qui ne sont pas moins dangereux. Pour nous soustraire au péril qui nous menaçoit, il fallut soutenir par les exhortations, et surtout par l'exemple, le courage abattu de la troupe. Sept heures et demie d'une véritable souffrance sous l'ardeur d'un soleil brûlant furent employées à parcourir cette partie de la côte qui s'enfonce le plus avant dans les terres avant d'arriver à Barga, où le pays prend un aspect moins affreux, et laisse apercevoir çà et là des prairies émaillées de fleurs.

Nous étions certainement parvenus à l'angle le plus méridional de ce golfe, à celui qui pénètre le plus dans le continent, c'est-à-dire, si la carte d'Arrowsmith n'est pas fautive, à 30° 7' 10" de latitude. En effet notre marche, qui s'étoit toujours maintenue dans la direction du sud-est, prit dès ce moment celle de l'est.

Je suis convaincu que ce golfe alongé qui, sur la carte de d'Anville, termine la grande Syrte vers le midi, n'existe pas réellement. On aura pris pour le prolongement du golfe une de ces vastes lagunes d'eau salée qui se trouvent précisément vers cette extrémité, mais qui sont séparées de la mer par des dunes.

Durant les derniers jours de notre marche, j'ai regardé très-attentivement si je découvrirois dans l'éloignement quelque chaîne de montagnes se dirigeant de l'ouest à l'est, afin de reconnoître si l'Atlas s'étendoit effectivement jusqu'aux montagnes de la Cyrénaïque, ou s'il s'arrêtoit en face du golfe de la grande Syrte; je n'ai rien vu qui pût confirmer l'idée de ce prolongement.

Les géographes qui ont discuté cette question n'ont peut-être pas donné une attention suffisante à ce passage de Salluste, où cet historien parle des limites des Cyrénéens et des Carthaginois, limites qui se trouvoient précisément au fond de la grande Syrte : « *Ager in medio arenosus, unâ specie; neque flumen, neque mons erat qui fines*

eorum discerneret. Quæ res eos in magno diuturnoque bello eos interesse habuit (1). » Si le fleuve Triton avoit eu, conformément à la description de Pline (2), son embouchure dans le fond de la Syrte, les limites des deux pays n'auroient point été un sujet de contestation. Arrowsmith, s'appuyant sur l'autorité de Pline plus que sur la réalité, a indiqué dans cet endroit, sur sa carte, un petit fleuve qui coule du sud au nord. Mais l'assertion de Pline se trouve formellement démentie par le passage de Salluste, par le silence de Strabon, et par la position différente que Ptolémée donne au fleuve Triton; et je puis dire qu'elle l'est aujourd'hui par l'inspection que j'ai faite des lieux; car je n'ai vu sur les côtes de ce dernier golfe de la Méditerranée que des sables, et point d'autres montagnes que des dunes.

Il me paroît que le même phénomène dont j'ai parlé plus haut, c'est-à-dire que les vents impétueux qui soufflent du nord, et qui, après avoir traversé la Méditerranée, vont, sans être arrêtés par aucun obstacle, se mettre en équilibre avec l'atmosphère des régions septentrionales de l'Afrique, s'opposent à cette prolongation des montagnes. L'extension des sables mouvans, les énormes amas qu'ils forment au fond du golfe,

(1) Bellum jugurth. LXXIX.

(2) Lib, IV, c. 4.

la nature même et la couleur de ces sables, sont autant de preuves qu'il n'y a point d'interruption entre cette côte et les sables du Sahara. C'est précisément de cette mer de sables que doivent provenir ceux qui encombrent le fond du golfe. En effet, remarquez que ce sont toujours les vents du midi qui, dans cette partie du golfe, arrivent chargés de nuages, de ce sable très-fin et rougeâtre, sous lequel des caravanes entières sont parfois ensevelies. L'expédition fabuleuse des Psilles contre le vent *Notus*, qui avoit desséché les eaux de la région de la Syrte qu'ils habitoient, expédition racontée par Hérodote, tire de la nature des lieux un certain fonds de vérité géographique qui n'est pas à dédaigner. Ces peuples, dépourvus d'eau, tinrent conseil, et, d'un consentement unanime, résolurent d'aller faire la guerre au vent *Notus* ou du sud. A peine arrivés à la région des sables, le même vent, soufflant avec violence, les ensevelit sous des monceaux de sable (1). Il est évident, par ce passage, que ces peuples, ne pouvant subsister dans cette contrée aride, essayèrent de se transporter dans le sud, précisément dans la direction opposée au vent et peut-être vers la région des Garamantes, qui est le Fezzan d'aujourd'hui. Parvenus au fond du golfe, c'est-à-dire à la région des sables, ils

(1) Hérodote, Liv. IV, 173.

y furent surpris par un tourbillon que souleva leur ennemi, et y restèrent ensevelis. Je suis d'autant plus porté à croire que cette dépression du sol s'étend jusqu'au grand désert, que, d'après ma route, l'extrémité du golfe est située probablement plus au sud que ne l'indiquent les meilleures cartes tracées sur des matériaux peu exacts. La relation du capitaine Leautier est à mes yeux de quelque poids. Il n'est pas allé au-delà du 30° 27′ 11″ de latitude; mais de ce point il ne découvrit pas le fond du golfe, et ne vit même aucune apparence de proximité du continent. J'ai la ferme confiance que des observations plus exactes confirmeront ma conjecture.

Le prolongement du golfe de la grande Syrte qui pénètre le plus avant dans les terres, détermine d'une manière incontestable la position de deux points de la géographie ancienne; l'un est la forteresse d'Automala, placée dans cet endroit par Strabon, quoique je n'en aie trouvé aucun vestige; l'autre est l'autel des Philènes. Salluste et Valère-Maxime nous ont transmis ce trait mémorable du patriotisme des deux frères Philènes, Carthaginois, qui préférèrent d'être ensevelis vivans sur ce rivage, plutôt que de permettre aux Cyrénéens de porter les limites de leur territoire au-delà de ce lieu, au préjudice de Carthage. Il est inutile de chercher ici le monument qui conservoit la mémoire de leur dévoue-

ment à la patrie. Pline dit positivement que ces autels étoient de sable. Les Carthaginois pouvoient-ils ériger dans ce canton, à la mémoire de leurs concitoyens, un monument plus solennel et plus convenable que ces mêmes monceaux de sable sous lesquels ils avoient consenti à être ensevelis?

Le lendemain 8 mars, nous avons tourné au nord-est, côtoyant toujours la mer à une distance de deux milles. Après deux heures de chemin sur les bords d'une colline sablonneuse, nous avons trouvé à son extrémité un vaste marais rempli de roseaux sauvages, dans lequel les chevaux furent abreuvés, quoique ses eaux fussent très-chargées de sel. Ce lieu s'appelle *Huen Agua*: c'est ici que cessa enfin ce terrain sablonneux qui nous avoit causé tant de fatigues les jours précédens.

Nous poursuivîmes notre route dans la même direction pendant six heures jusqu'à Maraté, marchant dans un pays montueux, tantôt pierreux, tantôt couvert d'herbes et de fleurs. Ici nous avons dressé nos tentes, en nous félicitant d'avoir surmonté les fatigues et les privations que nous venions d'éprouver; car la contrée qui s'ouvroit devant nous offroit un aspect plus riant.

(La suite à une prochaine livraison.)

NOTICE SOMMAIRE

DES VOYAGES

DE M. AUGUSTE DE SAINT-HILAIRE

DANS LE BRÉSIL, LA PROVINCE CISPLATINE ET LES MISSIONS DU PARAGUAY.

M. Auguste de Saint-Hilaire partit pour le Brés le 1er avril 1816 avec M. le duc de Luxembour ambassadeur de France; et, après avoir fait d courtes relâches à Lisbonne, Madère et Ténérif il arriva, le 1er juin, à Rio de Janeiro. Il consa cra quelques mois à parcourir les environs d cette ville, et préluda à ses voyages en allant vi siter les forêts vierges voisines de Parahyba. Ce fut alors qu'il commença à former des collections zoologiques, et il les a continuées jusqu'à son départ pour l'Europe.

Il partit au commencement de décembre pour la capitainerie des Mines, qui égale presque la France en étendue, et il passa quinze mois à la parcourir. Les bois vierges qui couvrent la capitainerie de Rio de Janeiro se prolongent au-delà de ces limites jusqu'à environ 50 milles portu-

ais de Villa-Rica, capitale de la capitainerie des Mines. Là commence une végétation tout-à-fait différente, celle des *campos*, ou pays découverts, qui présentent également d'autres insectes et d'autres oiseaux. Les hautes montagnes voisines de Villa-Rica fournirent à M. de Saint-Hilaire une riche moisson de plantes, et il reconnut que la présence du fer y est indiquée par des végétaux particuliers, principalement par une rubiacée que les habitans du pays emploient à la place du quina du Pérou, et qu'ils nomment *quina da Serra* ou de *Remijo*. Entre Villa-Rica et Villa do Principe, il traversa d'immenses pâturages formés par une graminée visqueuse qui a succédé à des bois vierges, et a chassé tous les autres végétaux. Guéri d'une maladie qui le retint un mois à Villa do Principe, il s'enfonça dans les forêts situées à l'est de la capitainerie des Mines, et visita les restes de plusieurs peuplades indiennes : les Malalis, les Monoxos, etc. Etant arrivé au district de Minas-novas, il observa une végétation différente de celle qu'il avoit eue sous les yeux jusqu'alors, celle des *carascos*, espèce de bois nains composés d'arbustes de trois à cinq pieds, parmi lesquels domine une mimose épineuse. S'avançant vers le nord, il trouva d'autres bois appelés *cattingas*, qui ressemblent à nos taillis de dix-huit ans, et qui restent sans feuilles pendant le temps de la sécheresse. Il visita

les rives du Jiquitinhonha, et passa quinze jours parmi les Botocudos, Indiens belliqueux, qui vivent entièrement nus et sans habitation au milieu des forêts. Du Jiquitinhonha il se rendit à l'ouest de la capitainerie des Mines; il parcourut le désert du Rio de San Francisco, et suivit pendant quelques jours les bords pestilentiels de ce fleuve majestueux. Les pâturages qu'il vit dans cette contrée ne sont pas entièrement découverts, mais parsemés d'arbres tortueux et rabougris qui offrent à peu près l'aspect de nos pommiers plantés dans des prairies. Etant entré dans le district des Diamans, il visita tous les points où l'on peut extraire cette précieuse pierre, comme il avoit observé auparavant la manière dont on tire l'or des rivières et des montagnes. Il retourna à Villa-Rica en faisant un long détour, et arriva à Rio de Janeiro au mois de mars 1818.

Il partit ensuite pour la seconde fois, et visita, jusqu'au Rio Doce, la côte qui s'étend au nord de la capitale du Brésil. Dans tout ce voyage, il retrouva à peu près la végétation des bois vierges de Rio de Janeiro : cependant il faut excepter celle des terrains sablonneux et voisins de la mer, qu'on appelle *restingas*. M. de Saint-Hilaire visita le Cap-Frio, la ville de San Salvador de Compos, et toute la capitainerie du Saint-Esprit; il passa quelques jours sur les bords malsains du Rio

Doce, et s'embarqua à Villa da Victoria pour retourner à Rio de Janeiro.

Il resta dans cette ville jusqu'au mois de janvier 1819, et en repartit pour recommencer son troisième voyage, dont la durée fut d'environ trois ans. Il traversa d'abord la partie orientale de la capitainerie des Mines, qu'il ne connoissoit pas encore, et il vit la cascade magnifique et trop peu connue à laquelle le Rio de San Francisco doit son origine. Il observa les eaux sulfureuses d'Araxa, qui remplacent pour les bestiaux le sel qu'on est obligé de leur donner dans les autres parties de la capitainerie des Mines. Pour arriver à Goyaz, il suivit ce plateau désert, qui, à l'une de ses extrémités, donne naissance au Rio dos Tucantins; à l'autre, au Rio de San Francisco, et qui divise les eaux de ce dernier fleuve et celles du Parana. La végétation de cette contrée ne lui présenta pas de grandes différences avec celle qu'il avoit observée un an plus tôt sur les bords du San Francisco, et il retrouva une alternative de pâturages, les uns entièrement découverts, les autres parsemés d'arbres tortueux et rabougris, qui principalement appartiennent aux familles des malpighiées, bignonées, voehisiées, apocinées, etc., et à une espèce remarquable par ses propriétés fébrifuges. Il visita Villa-Boa, capitale de la capitainerie de Goyaz; il passa quelques jours chez les Indiens Coyapos, alla jusqu'aux

frontières de Matogrosso, revint sur ses pas, et prit la route de Saint-Paul. Il eut beaucoup à se plaindre, dans ce voyage, de l'excessive sécheresse, des insectes malfaisans, et des incommodités qui doivent nécessairement assaillir celui qui traverse un pays très-chaud et peu habité.

Arrivé à Saint-Paul, au mois de novembre 1819, il y laissa les collections qu'il avoit formées jusqu'alors, et se dirigea vers le midi, en passant derrière la grande Cordillère parallèle à l'Océan. Après avoir visité les villes de Sorocaba, Hytu, Portofelir, Jtapitininga, etc., et reconnu les limites des productions coloniales les plus importantes, il entra dans le *Campos geraes*, contrée remarquable par sa fertilité, par ses excellens pâturages, ses bois d'*araucaria* et la beauté de ses paysages. Il fit dans ce pays une ample moisson de plantes qui déjà ont quelques rapports avec la végétation des parties plus méridionales de l'Amérique. Arrivé à Curitiba, il y examina la fameuse *herbe du Paraguay*, qu'il reconnut pour un *ilex* et le prétendu quina du pays, qui n'est qu'un *solanum;* il descendit l'effrayante Serra de Paranagua, se retrouva sur la côte, et visita les îles de Saint-François et de Sainte-Catherine, ainsi que les établissemens de la pêche de la baleine. Tandis que, derrière les montagnes, il ne trouvoit plus depuis bien long-temps les plantes de Rio de Janeiro, il remarqua que la flore de

cette ville se prolongeoit sur le littoral jusqu'à quinze lieues sud de Sainte-Catherine, observation qui est d'accord avec ce qui a lieu dans d'autres contrées. Pour sortir de la province de Sainte-Catherine, il parcourut une côte aride et sablonneuse qui n'est animée que par la présence d'un nombre prodigieux d'oiseaux aquatiques.

La capitainerie de Rio Grande, où il entra bientôt, est une de celles que la nature a favorisées le plus, qui offre les terres les plus fertiles, les pâturages les plus substantiels et la population la plus vigoureuse. M. de Saint-Hilaire observa que la limite positive de la canne à sucre, dans cette partie du globe, étoit le 30ème degré de latitude sud, et que le cotonnier pouvoit se cultiver à un degré plus loin; mais que les palmiers ne s'arrêtoient qu'entre les 34 et 35 degrés, limite qu'ils ont aussi à la Nouvelle-Hollande. M. de Saint-Hilaire passa, à Porto Allegre et à Rio Grande, l'hiver déjà rigoureux dans ces contrées; et, après avoir visité les fabriques de viande sèche, il quitta Rio Grande au printemps de 1820, c'est-à-dire au mois de septembre. Il est à observer que la plupart des plantes qu'il trouvoit à cette époque appartiennent à des genres qui fournissent aussi chez nous des espèces printanières. A mesure que M. de Saint-Hilaire s'éloignoit de Rio Grande, il trouvoit plus sensible

l'influence du climat sur la végétation. Ainsi, à un degré nord de Porto Allegre, les arbres, dans la saison la plus froide, étoient presque tous chargés de feuilles; dans les environs de Rio Grande, à peu près le tiers des végétaux ligneux avoit perdu les siennes, et enfin, à près de deux degrés plus au sud, un dixième des arbres seulement conservoit son feuillage.

Arrivé dans les possessions espagnoles, M. de Saint-Hilaire vit les villes de Rocha, San Carlos, Maldonado et Montevideo, et il parcourut les belles campagnes qui bordent le Rio de la Plata. Plus il avançoit vers le sud, plus il étoit frappé des rapports de la végétation du pays et de celle de l'Europe. Depuis le fort de Sainte-Thérèse, situé par le 34e degré, jusqu'à Montevideo, et de cette ville à l'embouchure du Rio Negro, par les 35e et quelques minutes, il recueillit environ 500 espèces de plantes; il est à remarquer qu'il n'y en a que quinze qui ne se rapportent à aucune des familles dont se compose la flore de la France. Quelques plantes d'Europe se sont naturalisées autour de Rio de Janeiro, de Villa-Rica, Tijuco, et surtout de Saint-Paul; on en trouve davantage encore autour de Porto Allegre; mais, nulle part, M. de Saint-Hilaire ne les trouva aussi multipliées que dans la province Cisplatine; il observa que des espèces qui, chez nous, croissent isolées, vivent en société dans les environs de

Montevideo, et en particulier notre cardon (*cinara carduncalus*) s'est emparé à lui seul de terrains immenses. Au-delà du Rio Negro, M. de Saint-Hilaire trouva un pays beaucoup moins peuplé, et reconnut l'exactitude des descriptions qu'en a faites Azzara. Entre Bélem et la province des Missions, son voyage devint plus pénible que jamais. Il passa treize jours dans un désert où l'on n'aperçoit aucune maison, aucune trace de chemin, et qui n'est habité que par des autruches, des cerfs et des jaguars. Ce fut là qu'il faillit périr avec deux des personnes qui l'accompagnoient, empoisonné par quelques cuillerées d'un miel fourni par la guêpe *Lecheguana*. Il visita les sept bourgades qui seules restent encore des trente qui formoient les anciennes missions du Paraguay, dont les Montesquieu, les Raynal, les Chateaubriand n'ont point exagéré l'ancienne félicité. Il rentra dans la capitainerie de Rio Grande ; et, obligé de voyager dans la saison des pluies, il courut souvent le risque de perdre ses collections. Revenu au bout d'un an à Porto Allegre, il s'embarqua sur le lac dos Pathos pour aller à Rio Grande, et de là il se rendit par mer à Rio de Janeiro, où il arriva vers la fin de l'été de 1821.

Il lui restoit à aller chercher les collections qu'il avoit laissées à Saint-Paul. Au lieu de s'y rendre directement, il fit un détour pour visiter

différens points de la capitainerie des Mines qu'il ne connoissoit pas encore, et il recueillit dans ce voyage un assez grand nombre de plantes. Il s'embarqua pour l'Europe au commencement de juin 1822, et il a eu le bonheur d'arriver en France sans avoir rien perdu de ses collections. Elles consistent en 2,000 oiseaux formant à peu près 450 espèces, 16,000 insectes, quelques quadrupèdes, des reptiles, des poissons, un petit nombre de minéraux, et entre autres la gangue du diamant, des graines, et plus de 30,000 échantillons de plantes formant environ 7,000 espèces. M. Auguste de Saint-Hilaire a fait l'analyse botanique de tous les végétaux qu'il a recueillis, et s'est attaché principalement à ceux dont les Brésiliens font usage dans la médecine et dans les arts. Il a en outre écrit le journal détaillé de son voyage, et pris tous les renseignemens qu'il a pu sur la statistique des pays qu'il a visités, la langue des habitans, leur agriculture, leurs usages et leurs mœurs.

NOTE

SUR LE NOUVEAU SHETLAND.

Le capitaine Cook, après avoir raconté dans le journal de son second voyage la découverte de la Terre de Sandwich, continue ainsi: « Je conclus que la terre que nous avions vue étoit, soit un groupe d'îles, soit une pointe du continent; car je crois fermement qu'il y a un espace de terre près du pôle, et que la plus grande partie de la glace répandue sur ce vaste océan méridional y prend son origine; je pense qu'elle se prolonge aussi au nord, vis-à-vis l'Océan atlantique méridional et vis-à-vis la mer des Indes, parce que nous avons toujours rencontré dans ces mers la glace plus au nord que dans les autres; ce qui, je le présume, ne pourroit pas avoir lieu, s'il n'y avoit pas de terre au sud, j'entends une terre d'une étendue considérable. »

La justesse de cette remarque a été démontrée par l'événement; les Nouvelles Annales des Voyages ont annoncé, dans le Tome Ier, la découverte du nouveau Shetland, faite en février

1816, par M. William Smith, capitaine du *Williams* de Blythe, qui alloit de Buénos-Ayres à Valparaïso. Des coups de vent violens, accompagnés de tourbillons de neige, et des champs de glace, empêchèrent, à cette époque et au retour du navire en mai, d'explorer la côte, vue par 62° 40′ de latitude sud, et près des 60° de longitude ouest. Dans un voyage subséquent, au mois d'octobre, le capitaine Smith put s'approcher de terre, reconnoître la direction des côtes et sonder; le temps étoit favorable; on réussit à débarquer; la terre étoit stérile et couverte de neige; des phoques innombrables couvroient les rochers. C'est d'après la reconnoissance faite par le capitaine Smith et d'autres navigateurs qui, après lui, ont visité cette terre éloignée, que la carte qui la représente avec exactitude a été dressée.

Le nouveau Shetland est composé d'îles nombreuses; celles que l'on connoît s'étendent de 61 à 63° 30′ de latitude sud; l'on a encore aperçu la terre au sud à perte de vue. On n'y découvre d'autre vestige de végétation qu'une espèce de mousse qui croît sur les rochers près du rivage; des neiges éternelles couvrent les parties plus éloignées qui sont montagneuses. L'aspect de la nature, dans ces régions antarctiques, est stérile et repoussant. Le thermomètre n'étoit jamais au dessous du point de la congélation; mais la fonte des neiges près de la plage imbibe si profondé-

ment le sol, qu'elle arrête toute végétation. On trouve en abondance de la houille qui brûle très-bien; la mer est remplie de crevettes; des troupes de manchots, en nombre incroyable, se promènent sur ces îles comme sur toutes les terres antarctiques. Une portion d'une ancre, que l'on reconnut pour espagnole, a été trouvée sur le rivage; on a supposé que c'étoit tout ce qui restoit d'un vaisseau de 74 canons qui alloit d'Espagne à Lima, et dont on n'a plus entendu parler.

Plusieurs navires des Etats-Unis ont visité le Shetland méridional; les capitaines assurent que quelques ports sont très-bons, et que l'on y est à l'abri de tous les côtés. Des trois premiers mois de l'année 1821, mars fut le plus doux; mais la plupart des phoques avoient gagné la mer; on aperçut dans deux ou trois coins solitaires quelques brins d'herbe; on ne voyoit pas de champs de glace; cependant des glaçons flottoient de tous les côtés.

Un capitaine des Etats-Unis a rapporté qu'il avoit pénétré jusqu'à 66° de latitude, et qu'il y avoit observé des terres se prolongeant plus au sud; il n'avoit pu en reconnoître les extrémités; toute cette surface étoit, même au milieu de l'été, fermée par la neige et par la glace, excepté dans quelques endroits fréquentés par les phoques.

La frégate russe *le Vattek*, qui, en 1821, reve-

noit d'un voyage de découvertes avec une corverte, a fait, dit-on, le tour de la Terre de Sandwich, et découvert trois petites îles plus au nord. On ajoute que ces bâtimens ont aussi reconnu la partie méridionale du nouveau Shetland par 69° et quelques minutes sud, et ont aperçu une île à quelque distance; peut-être étoit-ce un grand cap ou un promontoire; les glaces ne permirent d'en approcher qu'à 40 milles.

On avoit d'abord dit que les cachalots fréquentoient les côtes du nouveau Shetland; sans doute il en doit venir quelquefois dans ces parages; mais l'espèce de baleine que l'on y trouve le plus communément est le gibbar.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Promenades autour du monde pendant les années 1817-1820, *sur les corvettes du roi* l'Uranie *et* la Physicienne, *commandées par M.* DE FREYCINET; par M. J. ARAGO, dessinateur de l'expédition. Deux volumes in-8°, avec une collection de dessins.

Les peintres et les poètes sont des voyageurs très-suspects aux yeux de ces pédans qui regardent encore l'esprit et le goût comme incompatibles avec le savoir, et qui comptent un style barbare et trivial pour le principal mérite des écrits de d'Anville. Pour nous, il n'est pas démontré que le calme glacial d'un sot ou le rude langage d'un homme illettré soient de sûres garanties de l'exactitude d'une observation ou de la véracité d'un récit. J'ai, au contraire, l'audace de penser qu'une certaine vivacité d'esprit, une certaine chaleur d'imagination sont des qualités nécessaires pour bien saisir ce qu'il y a de plus grand, de plus beau, de plus intéressant dans la nature; je trouve que les peintures éloquentes d'un Humboldt, d'un Châteaubriand ont plus de vérité que les prolixes détails de tel voyageur ordinaire; et, quoique la physique, l'astronomie et même la philosophie de M. Bernardin de Saint-Pierre soient justement décréditées, je ne peux m'empêcher d'admirer cet écrivain lorsque, laissant de côté ses

prétentions à la science, il décrit les lacs de la Finlande, les rochers de Spitsberg, les labyrinthes verdoyans de l'île de France. Sans doute, il est des objets que la froide raison peut seule juger; il faut faire un juste partage, et ne s'en rapporter aux hommes d'esprit qu'à l'égard du genre d'observations auxquelles ils sont propres.

M. Arago, dessinateur et homme de lettres, ne nous apprend rien sur le méridien magnétique, objet principal de l'expédition scientifique de M. le capitaine de Freycinet; mais ses observations sur l'aspect des pays, sur leurs productions, sur les mœurs des habitans, nous inspirent une grande confiance; elles présenteront, non seulement aux gens du monde, mais encore aux amis de l'histoire et de la géographie, une lecture très-attachante. Il y a dans tous les récits de ce voyageur un caractère fondamental de véracité et de justesse qui frappera le juge le plus sévère; beaucoup de pages sont écrites avec ce naturel, cet abandon, cet oubli de prétentions qui forment le plus bel ornement d'une relation; d'autres pages, il est vrai, portent le cachet de cette légèreté parisienne, de cette fureur de plaisanteries, de cette horreur d'idées sérieuses que les habitués du vaudeville et du gymnase prennent pour de l'*esprit;* aussi nous sommes peu disposés à le regarder comme une grande autorité en matière religieuse ou politique. Mais, avec ces défauts, qu'un ami sévère eût pu effacer moyennant quelques ratures, M. Arago n'est pas moins un bon narrateur et un voyageur digne de toute l'attention du public françois et du public européen.

Le premier pays sur lequel M. Arago nous présente des remarques étendues et sérieuses, est le *Brésil.* Il a vu ce nouvel empire à deux reprises, avant et après l'établissement d'un gouvernement national. Il a le bon esprit

de faire remarquer lui-même qu'il n'a visité que Rio Janeiro et les environs de cette capitale : il ne garantit pas tout ce qu'il rapporte sur la foi des habitans ou sur celle des François établis dans le pays ; mais, en distinguant dans son récit les objets qu'il a vus et qui sont de nature à être saisis par un coup d'œil, on trouvera des renseignemens nouveaux à recueillir. Les anecdotes personnelles forment la partie la plus intéressante de ces chapitres ; il faut les prendre pour ce qu'elles sont, l'écho des conversations de Rio Janeiro.

En voici une qui fait autant d'honneur au caractère du roi qu'elle fait honte à la législation du pays :

« Un orfévre fort riche de Rio avoit parmi ses esclaves un noir de la côte de Mosambique, sur lequel il faisoit tous les jours l'essai de la vigueur de son bras. Les coups et les privations avoient rendu cet infortuné si imbécille, que chaque matin il avoit la constance de présenter à son maître sa main gauche, que celui-ci pressoit dans un étau, tandis qu'avec une grosse lime il lui enlevoit les doigts petit à petit.... Les doigts en effet avoient disparu, lorsqu'un jour le maître l'appelle encore, et lui ordonne de prêter sa main droite. La fureur s'empare du noir ; il s'arme de la même lime qui l'avoit si cruellement mutilé, en frappe son patron à coups redoublés, l'étend roide mort sur le carreau, et vole à Saint-Christophe, où ses cris demandent le roi. Le monarque ordonne qu'on introduise l'esclave, qui se précipite à ses genoux, et lui dit qu'il vient de commettre un assassinat. — Malheureux ! et quel motif t'a porté à ce crime ? — La vengeance. — Que t'avoit-on fait ? — On m'avoit mutilé la main. — De quoi étois-tu coupable ? — Je l'ignore. — Qu'on aille chercher sur-le-champ les témoins, et qu'on soigne cet

homme (1)..... Ils arrivent, et ils protestent de l'innocence du noir. — Tu es libre, lui dit le roi, ces deux esclaves de ton maître t'appartiennent, et je te donne une partie de ses richesses pour commencer ton établissement. Souviens-toi de tes souffrances et de la punition de ton maître ; va. »

Nous ne suivrons pas M. Arago dans les détails qu'il donne sur le Cap et l'Ile-de-France : ce sont des tableaux de mœurs très-amusans qui ne souffrent pas d'analyse. Nous y apprenons avec une profonde affliction que la mort a privé l'Ile-de-France d'un de ses plus estimables et plus patriotiques citoyens, M. *Epidariste Collin*; c'est aussi une perte grave pour la science géographique, dont il entretenoit le goût sur ce point du globe, et à laquelle il a rendu des services en recueillant un grand nombre de *Notices* insérées en partie dans les anciennes et nouvelles Annales des Voyages et de la Géographie.

Les entrevues avec les sauvages de la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande ont été très-courtes; nos voyageurs n'ont retenu qu'un seul mot, *ayerkadé*, qui paroît signifier : *Allez-vous-en*.

Il étoit difficile de dire beaucoup de neuf sur Timor, où l'on a tant de fois abordé. C'est une assez bonne malice du dessinateur que d'avoir refait d'après nature le portrait des *jaunes* beautés de ce pays, trop flattées dans le Voyage de Péron.

Mais en visitant l'établissement portugais dans l'île d'*Ombay*, au nord de Timor, M. Arago a recueilli plusieurs détails géographiques nouveaux : nous allons en extraire quelques-uns :

(1) « Les noirs sont des hommes aux yeux du roi, » dit M. Arago dans une note.

« La ville de *Diely* est située dans une petite plaine ré-
» cente, au pied de hautes montagnes boisées, séjour con-
» tinuel des orages. Sa rade n'est point aussi belle ni aussi
» sûre que celle de Coupang; mais l'île de *Cambi*, d'un
» côté, et le cap...... de l'autre, la garantissent assez
» bien des vents les plus constans. Une jetée naturelle et
» presque à fleur d'eau s'avance à plus d'un quart de lieue
» au large, et il me semble qu'à très-peu de frais on pour-
» roit y construire un môle auquel les navires auroient la
» facilité de s'amarrer. Du reste, la mer n'y est jamais bien
» haute, le fond en est bon, et en tout le mouillage sûr et
» agréable.

» Hors le palais du gouverneur et une église dédiée à
» saint Antoine, on chercheroit en vain un édifice à Diely.
» Toutes les maisons, basses et bâties en arêtes de lata-
» nier, à cause des fréquens tremblemens de terre, sont
» fermées dans des enclos, de manière qu'on ne peut les
» apercevoir que lorsqu'on est vis-à-vis la porte d'entrée.
» Sous ce rapport, Diely est encore inférieur à Coupang,
» où du moins le quartier chinois offre l'aspect d'un pays à
» demi civilisé.

» Il existe, presque au sortir de la ville, divers sentiers
» qu'on ne peut parcourir sans s'exposer, de la part des na-
» turels, au danger d'être massacré, et cependant rien
» n'annonce que ces sentiers soient *pamali* (sacrés). Etant
» allé faire une petite incursion dans la campagne, j'étois
» prêt à franchir hier un de ces chemins, lorsque le Timo-
» rien qui me servoit de guide m'arrêta au collet, et me fit
» entendre que je courois risque de perdre la vie. Je ris
» d'abord de sa frayeur, et m'avançai pour exécuter mon
» premier mouvement: mais il m'arrêta si fortement par
» mon habit et parut si effrayé de ma résolution, que je

ment su profiter de ces entrevues, qu'il a recueilli de petits vocabulaires dans la langue des *Alifourous* (ou Haraforus) de Waigiou, dans celles des *Papous* et dans les idiomes des îles *Guébé* et *Ombay*. Non seulement les deux langues diffèrent entièrement du malais, mais encore elles ne présentent aucun rapport sensible entre elles, fait auquel nous ne nous attendions pas; même les deux dialectes en question nous paroissent essentiellement différens du malais et en même temps de l'*alifourous* et du *papous*. Il existe donc, indépendamment de la langue malaise répandue dans toute l'Océanie, un grand nombre de langues différentes entre elles, et appartenantes, selon toute probabilité, à des races humaines distinctes; car déjà, avant M. Arago, on avoit remarqué la différence entre la physionomie et la chevelure des Alifourous et celles des Papous, quoique les uns et les autres soient noirs de peau. Telles sont les premières impressions qu'un coup d'œil rapidement jeté sur ces vocabulaires nous a laissées; nous ne manquerons pas d'examiner plus à fond ces précieux matériaux. L'île Waigiou est une position intéressante, même sous le rapport politique; elle commande une des entrées du Grand-Océan. La France devroit envoyer une expédition spéciale pour faire le tour de la Nouvelle-Guinée et des grandes îles qui en sont voisines. C'est là, selon toutes les probabilités, que se trouve la patrie du muscadier et du giroflier.

C'est à *Guham* ou *Guan*, chef-lieu des îles Mariannes qu'un séjour prolongé a mis M. Arago à même de recueillir des observations étendues et neuves; c'est ici que sa narration prend un grand caractère d'intérêt et d'utilité pour le géographe et l'historien. Voici, par exemple, des remarques importantes sur la fameuse île de *Tinian*.

« Le premier aspect du pays n'a rien d'imposant, quoi

qu'on m'en ait dit à Agagna. J'avois beau rappeler à ma mémoire les récits de quelques voyageurs, et surtout la page éloquente de Rousseau, je n'ai vu qu'une terre stérile et sauvage, fameuse par le séjour d'Anson; je n'y ai trouvé que quelques malfaiteurs bannis, de Guham, qu'un véritable lieu d'exil. Mais lorsque vous pénétrez dès broussailles, et que vous vous trouvez en face de ces restes colossaux, appelés *Maisons des Antiques*, vous vous demandez involontairement ce qu'est devenu le peuple qui a élevé ces colonnes et celui qui les a renversées.

« Leur rapprochement, leur forme, leur nature qui est de sable cimenté, cette demi-sphère qui surmonte un pilier sans base, et bâti sur l'arène; leur gisement, et la distance qui sépare ces divers massifs, sans qu'on rencontre entre eux le plus léger débris, m'obligent à élever des doutes sur le but que les habitans d'aujourd'hui attribuent aux fondateurs de leur colonie. L'espace existant entre les piliers, n'est presque pas plus grand que le terrain qu'occupe la bâtisse. A quoi bon ces massifs couronnemens?...... Quel est le souverain qui habitoit cette longue colonnade, qui, certes, ne formoit qu'un seul édifice?..... Plus je parcours ces ruines, et plus je les oppose au génie des habitans d'aujourd'hui, plus je demeure convaincu qu'elles sont les restes de quelques temples publics consacrés par la religion. La cause de leur destruction, on l'ignore; car, quelle foi ajouter à l'histoire qu'on se plaît à raconter? »

« *Toumoulou-Taga*, dit-on, étoit le principal chef de cette île; il régnoit paisiblement, et personne ne pensoit à »lui disputer l'autorité. Tout à coup, un de ses parens, »appelé *Tjocnanaï*, lève l'étendard de la révolte; et le »premier acte de désobéissance qu'il donne, est de bâtir »une maison semblable à celle de son ennemi. Deux partis

» se forment, on se bat; la maison du rebelle est saccagée; » et de cette querelle, qui étoit devenue générale, naquit » une guerre qui, en dépeuplant l'île, renversa aussi ces » premiers édifices. »

M. Arago, mieux instruit de ce que ses devanciers avoient fait et de ce qui restoit à faire, auroit attaché une grande importance à ces traditions historiques; elles peuvent jeter du jour sur la marche des colonies qui ont peuplé les innombrables îles de l'Océanie. Mais il a dessiné avec soin les monumens anciens que l'île de Tinian renferme; il en a senti tout l'intérêt historique. Cette île paroît certainement avoir été bouleversée par un tremblement de terre depuis l'époque de la visite de l'amiral Anson.

« Nous parcourons l'île, dit-il, il faut qu'elle ait été jadis le séjour d'un grand peuple, éteint sans doute par une de ces catastrophes qui anéantissent les empires et les générations. On ne peut faire une lieue sans rencontrer, parmi des broussailles, quelques restes gigantesques de vieux monumens, et l'île entière ne semble qu'une ruine. Les arbres y sont foibles, rares; mais ils poussent péniblement à travers des tas de feuilles desséchées et des troncs d'arbres pourris. Çà et là, on découvre de vieux *rimas* pelés dont la tête, armée de quelques branches grisâtres, indique au voyageur la catastrophe dont ils ont été les victimes, sans lui en assigner l'époque. Des bœufs et des porcs sauvages n'évitent plus que difficilement le trait du chasseur; l'œil parcourt d'un seul trajet un assez vaste terrain, et, oserai-je le dire, presque toutes les parties de Tinian ont rappelé à mon cœur attristé les terres arides et sauvages de la presqu'île Péron.

« Quelques pieds de cocotier, aussi débiles que peu élevés, promènent encore dans les airs leur chevelure flétrie; on diroit qu'ils gémissent de la tristesse de la nature,

et qu'ils veulent mourir avec elles. Des plateaux peu élevés, uniformes; une côte monotône, quelques recifs, des troncs d'arbres dévorés par le soleil; nulle route, nul abri; n'est-ce pas là le séjour de la tristesse?... Un souffle brûlant, en faisant périr la végétation, a enlevé à la terre le pouvoir de la reproduire. Tout est déchu, les légumes n'y poussent qu'avec effort; les patates, les ignames, les melons d'eau, y sont inférieurs à ceux de Rotta: et je frémis, en pensant que l'amiral Anson a dit peut-être la vérité, en peignant ce pays comme un lieu de délices, comme un séjour enchanteur..... Ne reste-t-il donc dans la nature aucun témoin de ce bouleversement si peu reculé?...

« Les ruines les mieux conservées sont celles qu'on voit à l'ouest du mouillage. L'édifice étoit composé de douze piliers; sept seulement sont debout, les autres gisent à leurs pieds; et, ce qui paroît particulier, c'est que, dans la chute, la demi-sphère qui les couronne ne s'en est pas détachée. Celles qu'on trouve à côté, et dont les restes plus dégradés sont situés auprès d'un puits appelé aussi *Puits des Antiques*, formoient un édifice de plus de quatre cents pas de long. Les racines qui lient encore ces vieux débris, et les arbustes qui en couronnent le sommet, offrent un coup d'œil imposant, et j'ai tâché de le rendre avec justesse. Dans plusieurs parties de l'île que nous avons parcourues, on en trouve d'autres plus ou moins considérables; et, à ne prononcer que d'après ces antiques débris, les habitans actuels de cet archipel n'ont pas hérité du génie de leurs ancêtres. »

Les *Chamorres,* c'est le nom des habitans actuels, sont évidemment d'une race alliée aux Malais. Le vocabulaire, transmis par un officier espagnol, D. Louis de Torre, à M. Gaïmard, prouve ce fait par l'analogie d'un nombre considérable de mots mariannois avec des mots de Timor,

d'Otahiti et des îles Sandwich. Il est pourtant vrai de dire que cette analogie doit souvent être cherchée avec quelque peine. *Acha*, un, *lima*, cinq, se rapportent tout de suite à *ahai* et *rima* dans le dialecte sandwichois; *goualoun*, huit, et *gounoum*, six, se reconnoissent plus difficilement pour des modifications de *aouarou* et *aouo;* mais rien n'est plus commun, dans ces dialectes, que le *gu* ajouté avant l'*a*, et le *l* permuté avec la consonne canine. L'idiome chamorre ne paroît pas offrir autant de rapports avec la langue particulière des îles Carolines, que la proximité pouvoit faire supposer. Il seroit très-intéressant de comparer le chamorre avec le japonois et le lieukieu; c'est ce que nous allons essayer au premier moment de loisir, et nous ne manquerons pas de rendre compte du résultat à nos lecteurs.

Les Espagnols paroissent, depuis quelque temps, attacher plus d'importance à la possession des îles Mariannes, et leur domination y paroît appuyée de l'attachement des habitans indigènes, tous chrétiens, mais superstitieux, ignorans, et de mœurs aussi faciles que les Otahitiens du temps de la reine Oberéa. Une belle Chamorre, pressée par un voyageur épris de ses charmes, étoit sur le point de se rendre, lorsque tout à coup un scrupule s'éleva dans son esprit : « Etes-vous chrétien? dit-elle à l'étranger. — Oui, répondit-il; mais vous-même êtes-vous chrétienne ? » Elle répliqua par un *oui*, et le pacte d'union fut conclu.

La musique est un des plus doux passe-temps des habitans des Mariannes; ils se réveillent en chantant, se reposent et s'endorment en chantant. Leurs airs sont langoureux, harmonieux et à trois voix; il y a bien aussi deux ou trois *boleros* et quelques *seguedillas;* mais on préfère communément ce qui assoupit à ce qui anime, et l'on peut

dire en quelque sorte que leur chant est l'image de leur vie. Presque tout le monde a du goût et fredonne assez purement; mais leur voix est nasillarde et convient mieux aux airs du pays qu'au mode espagnol, qui offre plus de ressources. Les couplets nationaux sont toujours composés en l'honneur de quelque saint du paradis ou pour célébrer un grand événement, tel que l'arrivée d'un navire. La nôtre, dit M. Arago, a réveillé la verve assoupie du poète du lieu, et nous avons souvent entendu des refrains relatifs à notre voyage et à quelques personnes de l'expédition, qui, s'ils n'annonçoient pas du talent, montroient au moins du goût pour la causticité.

La danse n'est en usage que parmi les enfans. Au son d'une mandoline ou à celui de la voix, un petit garçon et une petite fille, les bras en arrière, la tête droite, l'air important, le suivent avec des mouvemens rapides et avec des gestes semblables à ceux de nos bateliers. Leurs bras s'agitent, leurs yeux se mesurent; la jeune fille paroît vouloir se défendre de la poursuite de son danseur; elle tourne autour d'un chapeau placé à terre, et son amant court après elle. Cette barrière est respectée; on ne doit point la franchir; mais, lorsqu'il a atteint la coquette fugitive, il est rare qu'elle ne consente pas à donner ou à laisser prendre un baiser; si le fait arrive, un espiègle plus heureux se met en place à l'instant, et la lassitude accorde souvent ce qu'on avoit refusé à une poursuite obstinée, à des soins tendres et empressés....

Guham, la principale île, a quarante lieues de tour: la partie sud de l'île est toute volcanique, composée de montagnes, de terrain brûlé, rougeâtre, ou bien de laves basaltiques. Le côté nord, presque désert, est formé de calcaire madréporique, dont les falaises qui bordent la mer sont abruptes et élevées. Au milieu de ce massif calcaire,

dans un lieu nommé *Sainte-Rose*, il s'est élevé un petit piton volcanique. Des massifs madréporiques entourent presque toute l'île, qui est plutôt défendue par son utilité que par la nature et les forts que les Espagnols y ont bâtis.

Les bois et les montagnes de Guham offrent au naturaliste des objets dignes de sa curiosité et de ses réflexions. Une grande quantité d'oiseaux, riches de mille couleurs, voltigent de branche en branche, et ne cherchent que rarement à éviter l'atteinte des chasseurs. Le plus joli, sans contredit, est la tourterelle à calotte purpurine, dont les couleurs sont d'une douceur étonnante et d'une forme gracieuse : les martins-pêcheurs viennent après; il y en a de magnifiques; mais en général les oiseaux de cette vaste partie du globe, brillans de plumage, ont un chant monotone ou un cri désagréable. . . . .

La mer est plus riche encore que la terre : on y trouve des poissons de toute espèce, et bariolés de mille couleurs. . . . .

Nous arrivons aux chapitres les plus neufs de tout l'ouvrage; ce sont ceux où M. Arago s'occupe des habitans encore si peu connus des *îles Carolines*. Ce n'est pas, à la vérité, lui-même ni aucun des voyageurs françois qui a tracé le tableau de ce peuple : l'archipel des Carolines étoit malheureusement situé hors de la route de M. de Freycinet; mais l'habile et généreux D. Louis de Torre a communiqué à MM. Arago et Gaymard des renseignemens qu'il avoit recueillis sur les lieux mêmes, renseignemens qui commencent à remplir une des lacunes les plus regrettées de la géographie et de l'histoire des peuples. J'aurois voulu que l'auteur de la *Promenade* eût rassemblé tout ce qu'il tient de D. Louis de Torre dans un article plus méthodique, et portant en tête le nom de ce brave Espagnol.

Lamoursine et *Ipalaou* sont les deux noms que les Ca-

roliniens donnent eux-mêmes à leur archipel. Je crois, d'après le vocabulaire, que le dernier nom signifie *rochers de la mer*, désignation assez convenable. Les indigènes, en indiquent nominativement un grand nombre, parmi lesquels nous reconnoissons *Pelion* ou *Pelilion*, ou les îles Pelew des Anglois; *Palleou*, ou les îles Palaos des Espagnols (1), et *Iappé*, ou l'Yap de nos chartes à l'ouest du méridien des Mariannes; de là les Caroliniens étendent leur archipel jusqu'aux îles Sandwich, qu'ils regardent comme en formant la partie septentrionale. Nous ne retrouvons ni les noms d'Owaïhi, de Mowai, connus à l'archipel Sandwich, ni ceux de Radak et autres, signalés par M. de Kotzebue; mais nous voyons avec étonnement paroître celui d'*Olimeraou*, qui semble identique avec celui d'*Oulimaroa* des nouveaux Zélandois. Seroit-ce véritablement un nom indigène du grand continent océanique de la Nouvelle-Hollande?

Les îles Carolines sont en général peu élevées et couvertes d'arbres, mais très-peu cultivées. Un navire (la Maria de Boston), capitaine Samuel Williams, parti de Manille en 1812, par ordre du gouvernement général, pour reconnoître l'état des Carolines, s'arrêta à Guham, où il prit quelques individus, parmi lesquels le major don Louis de Torre étoit le plus distingué. Ils visitèrent plusieurs îles, et furent étonnés du peu de ressources qu'elles offroient. Ils ne trouvèrent presque nulle part ni chèvres, ni cochons, ni poules, ni bœufs. Les naturels ne vivoient que du produit incertain de leur pêche, de noix de coco et de quelques racines peu nourrissantes. Leur activité,

(1) On peut douter de l'identité des îles *Palaos* et *Pelew*, d'après les récits des Espagnols et des Anglois. Ces deux noms, indiqués par les indigènes, sont une nouvelle raison d'en douter.

m'a dit don Louis, étoit étonnante. Ils se levoient dès le point du jour, et il falloit que la mer fût bien haute pour les empêcher d'y lancer leurs pros. Leurs autres instans étoient consacrés aux soins du ménage, à des plantations et à la réparation ou a la construction de leurs pirogues. Leurs femmes sont en général beaucoup mieux que celles des Mariannes : elles ne chiquent jamais, et ne vivent que de poissons, de cocos et de bananes, dont tous ses insulaires s'abstiennent cependant lorsqu'ils entreprennent un long voyage. Elles ne portent pour habillement qu'une petite pagne qui ne descend que jusqu'à mi-cuisse; quelques-unes même vont absolument nues. Le major n'a pas vu d'homme ayant deux femmes, et le nombre de celles-ci lui a paru infiniment plus grand que l'autre.

Les maisons sont bâties sur pilotis, très-basses, et composées de quatre ou cinq appartemens fort spacieux. Les enfans ne couchent jamais dans la chambre de leur père dès qu'ils ont été sevrés, et les filles sont toujours séparées des garçons. Le major croit que le frère peut épouser la sœur, et d'après les réponses aux questions qu'il a faites à ce sujet, il lui a paru que ces mariages étoient préférés aux autres. Il ne garantit pas toutefois l'exactitude de son assertion.

Pendant son séjour aux Carolines, don Louis n'a été témoin d'aucun combat ni d'aucune querelle. Les seules larmes qu'il ait vu couler étoient des larmes d'amour et de regret, et un peuple si bon doit souvent en répandre pour de semblables motifs. Un jour il fut prévenu qu'on alloit célébrer les funérailles du fils aîné du roi *Melisso*, mort depuis deux jours, et que la cérémonie commenceroit au lever du soleil. Il s'y rendit. Le cortége étoit composé de tous les habitans de l'île, qui, d'abord dans le plus profond silence, s'acheminèrent vers la demeure attristée de leur

chef éteint. Les hommes et les femmes étoient confondus, mais les familles n'étoient point séparées. On lui permit d'entrer dans l'appartement où l'on avoit déposé le fils de Mélisso, enveloppé dans des nattes amarrées avec des cordes de cocotier. A chaque nœud flottoient de longues touffes de cheveux, sacrifice volontaire des parens et des amis du défunt. Le vieux roi étoit assis sur une pierre sur laquelle reposoit aussi la tête de son fils. Ses yeux étoient rouges, son corps couvert de cendre. Il se leva dès qu'il vit un étranger, s'avança vers lui, le prit par la main, et lui dit avec l'accent de la plus vive douleur: Voilà le fils de Mélisso!.... Dès que le corps, porté par six chefs, sortit de l'appartement, le peuple poussa jusqu'au ciel des cris de désespoir: les uns s'arrachoient les cheveux, les autres se donnoient de grands coups sur la poitrine; tous répandoient des larmes. Le corps fut déposé dans une pirogue et y resta toute la journée. Un vieillard vint offrir au roi une noix de coco ouverte, et celui-ci, en l'acceptant, consentit à vivre pour le bonheur de ses sujets. Après le coucher du soleil, le corps fut brûlé, les cendres mises dans le *pros* et portées sur le toit de la maison du défunt. Le lendemain, le peuple parut ne pas se ressouvenir de la scène de la veille.

Après la mort du roi, l'autorité passe toujours dans les mains du fils, si le plus âgé des vieillards, qui ne le quitte presque jamais, le juge digne de la souveraineté. Jamais la femme ou les sœurs du roi n'en ont hérité.

C'est sans doute à quelque superstition que les habitans doivent le malheur de ne vouloir nourrir ni porcs ni volailles. « Dans le voyage que j'ai fait avec eux, dit » M. Arago, j'ai remarqué que c'étoit pourtant sur ces ani- » maux qu'ils tomboient avec le plus de voracité. Le jour » n'est peut-être pas éloigné où ils sentiront tous les in-

» convéniens d'un usage que la pauvreté de leur pays au-
» roit dû leur faire mépriser, mais auquel ils tiennent peut-
» être par la sainteté de quelque promesse solennelle. »

L'expérience, qui est pour tous les hommes une seconde nature, leur a appris à se défier des entreprises téméraires de quelques voisins, ennemis du repos des peuples; mais les seules armes qu'ils leur ont opposées, sont les frondes. L'art avec lequel ils les tressent prouve malheureusement qu'ils ont été quelquefois contraints d'en faire usage; mais leurs batailles sont presque toujours très-peu meurtrières, et ne coûtent au vaincu que quelques contusions ou la perte d'une touffe de cheveux.

Il paroît que les témoignages de respect qu'ils donnent à leurs rois sont très-grands, puisqu'un *tamor* ou seigneur de *Sathoual* est venu frotter les souliers de M. Arago avec son nez en signe de considération, et dans l'espoir sans doute d'obtenir quelque léger cadeau.

Leur costume est à peu près nul, un morceau d'étoffe leur couvre les parties sexuelles, et tout le reste du corps est nu. Quelques-uns, pour se garantir du froid, mettent sur leurs épaules une pelisse faite de feuilles de cocotier, et d'autres (je crois que les chefs seuls ont ce droit) se couvrent d'un manteau taillé comme la chasuble de nos prêtres et qui leur descend jusqu'aux genoux. Leurs cheveux sont noués avec goût, et couronnent très-gracieusement leur front; quelques-uns les portent longs et flottans sur les épaules. Ceux-ci, en général, sont coiffés à la Ninon, et ils mettent beaucoup de coquetterie à les agiter et à les livrer au vent.

Les Caroliniens visitoient depuis long-temps Guham, et les Espagnols les regardoient comme leurs sujets, mais aucun genre de civilisation ne pénétroit chez eux; ils montroient bonne envie d'imiter tous les objets qu'ils voyoient,

mais les premiers matériaux et les outils leur manquoient. Leur extrême légèreté les empêchoit aussi d'apprendre les arts et les métiers; ils oublioient tout d'un jour à l'autre. Le gouvernement actuel des Mariannes a concouru à lever ces obstacles, qui d'abord parurent insurmontables. Il a fait partir d'ici, il y a peu d'années, un forgeron intelligent, chargé d'apprendre aux habitans des Carolines le moyen de travailler le fer et de fabriquer des instrumens; mais, par une inattention incompréhensible, son ambassadeur partit sans outils. Ce voyage ne fut cependant pas tout-à-fait sans résultat. L'expérience et l'adresse du forgeron suppléèrent en partie à son oubli; et M. Médinilla, par cet acte de philantropie, acquit des droits à la reconnoissance de ses voisins.

Le gouvereur général des Philippines, jaloux de contribuer de tout son pouvoir au bien-être d'une nation qu'on lui peignoit sous les plus aimables couleurs, obtint de son souverain la permission de livrer à ceux d'entre eux qui embrasseroient le christianisme une des îles les plus fertiles des Mariannes, *Seypan*. Dès qu'on leur en eut fait la proposition, ils l'acceptèrent avec reconnoissance. Un de leurs *tamors*, qui étoit venu à Guham avec sa femme et son fils, ne voulut même pas retourner dans son pays, et partit peu de jours après pour sa nouvelle patrie. L'exportation de tant d'individus nécessitant de plus sûrs moyens que de fragiles pirogues, on attend tous les jours de Manille un brick qui doit aller les chercher. On s'occupe des réglemens à établir pour la nouvelle colonie, dont le chef est déjà nommé. Il a pris possession de ses États, et M. Arago ne croit pas qu'il y ait de la témérité à avancer qu'il rendra son peuple heureux.

Les *Caroliniens* (si l'on peut créer ce mot, en attendant

que nous connoissions leur nom véritable, ou que nous apprenions qu'ils n'en ont pas) parlent une langue particulière qui a moins de rapports avec les dialectes malais qu'aucune langue connue de la race jaune de l'Océanie. Elle contient, d'après le curieux vocabulaire recueilli par D. Louis de Torres, une foule de mots fondamentaux dont nous ne croyons pas, après un premier coup d'œil, pouvoir retrouver les racines dans la langue malaise. En voici des exemples :

Tête.	*Ronnies*, *Roumaï*.	Chef ou seigneur.	*Tamor*.
Père.	*Temal*.	Arbre.	*Pella-gouluc*.
Mère.	*Cilli*.	Fer.	*Parun*. *Loulou*.
Fils.	*Lahub*.	Terre.	*Merolo*.
Enfant.	*Sari*, *Tarimor*.	Oui.	*Tchim*.
Eau.	*Ralou*.	Non.	*Eckor*.

Nous avons, d'un autre côté, vérifié que plusieurs mots de la langue des Caroliniens se retrouvent sans trop de difficulté dans les divers idiomes malais; seulement il faut chercher dans tous les fragmens de vocabulaires disséminés dans les nombreuses relations de voyages et dans les mémoires relatifs à l'histoire des peuples. Ainsi, en comparant le vocabulaire carolinien avec celui que Radermacher a donné des dialectes de l'île de Célèbes, nous avons aussitôt rencontré les mots suivans :

	Carolinien.	Macassar et Bouy.
Soleil.	*Alet* et *Yal*.	*Alloa*.
Mer.	*Tasti*.	*Tassie*.
Deux.	*Rou*.	*Roua*.

Œuf.	*Tagoullou.*	*Tallou* (à Bali)
Maison.	*Imma.*	*Ouma* (idem).

Une comparaison avec les vocabulaires des îles des Amis, publiés par M. de Rossel dans le *Voyage de d'Entrecasteaux*, fournit aussi quelques similitudes, et elles se retrouvent également aux îles Sandwich.

	Carolinien.	Mariannais.	Iles des Amis.	Sandwich.
Femme.	*Faifine.*	.....	*Faifie.*	*Ouainé.*
Main.	*Galeïma.*	*Lima* (cinq)	.....	.....
Idem.	*Pranema*	.....	*Nima.*	*Rima.*
Œil.	*Metai.*	*Mata.*	*Mata.*	*Maoà.*
Dent.	*Ni. Nio.*	*Nifine.*	*Nifo.*	*Niou.*
Lune.	*Maramé.*	.....	*Malama.*	.....

La comparaison avec l'idiome malais de *Battas*, nation sauvage, isolée et probablement peu mélangée de l'île de Sumatra, fournit quelques similitudes remarquables :

	Carolinien.	Batta.
Rouge.	*Ero.*	*Errara.*
Dos.	*Tagouri.*	*Tangourou.*
Ombilic.	*Poozet.*	*Pourot.*
Ventre.	*Oubouaï.*	*Boutona.*
Epaule.	*Avaraï.*	*Abara.*
Langue.	*Loel.*	*Liela.*
Dent.	*Nii. Gni.*	*Ignie.*
Firmament.	*Lan-hé.*	*Télané.*

Le dialecte évidemment malais des *Biadjous* ou *Dayaks*, peuplade de l'île de Bornéo, nous a également présenté des analogies frappantes avec le carolinien :

	Carolinien.	Dayak.
Nuage.	*Saronne.*	*Souran* (pluie).
Oreille.	*Taline-hé.*	*Telinga.*
Langue.	*Loel.*	*Lila.*
Poule	*Maluc.*	*Manok.*

Le petit recueil de mots de l'île de Timor, par Hogendorp, nous fournit deux ou trois analogies nouvelles: *Tassi*, la mer; *Bifein*, femme; *Fioun*, étoile; en carolinien, *Fiez*; enfin *Ikan*, poisson; en batta, *Igg*. La ressemblance avec *Ichthys*, en grec, est curieuse.

La liaison de l'idiome carolinien avec les dialectes dérivés du malais est suffisamment démontrée par ces exemples; mais à quelle famille tient cette autre langue qui évidemment a fourni aux Caroliniens tant de mots absolument inconnus aux autres insulaires de la mer du Sud?

Les vocabulaires de la Nouvelle-Calédonie et de l'île Van-Diémen, publiés par M. de Rossel, paroissent démentir toute liaison des Caroliniens avec ces pays sous le rapport des langues.

Nous avons déjà dit qu'il seroit intéressant de comparer les mots caroliniens qui ne se retrouvent pas dans les dialectes malais avec le *bissaye* et le *tagale*, parlé dans les îles Philippines, avec le *lieukieu* et le *japonois*; mais le temps et en partie les moyens nous manquent pour le moment. Cependant le petit vocabulaire japonois, publié dans les Transactions de Batavia, nous a fourni les termes de comparaison que voici:

	Carolinien.	Japonois.
Un.	*Iot.*	*Iets.*
Mille.	*Cenresse.*	*Sen.*
Mère.	*Faifie* (femme).	*Fafa.*
Etoile.	*Fuhu* (Fouhou).	*Fos.*

Mais la totalité des mots que nous avons pu comparer offre une disparité de sons et de forme qui semble indiquer deux familles de langues entièrement différentes. Les mots caroliniens sont très-souvent de quatre, de cinq et de six syllabes ; on redouble souvent les mêmes syllabes et les terminaisons des mots, soit en voyelles, soit en consonnes ; les terminaisons paroissent extrêmement variées. Cette langue doit être riche, harmonieuse, et même savamment formée; elle a trente noms différens pour désigner chaque jour du mois; le vocabulaire de M. Gaymard, ou plutôt de D. Louis de Torre, renferme un grand nombre de synonymes pour chaque partie du corps humain, synonymes dont les nuances seront sans doute reconnues un jour par des observateurs qui auront plus de loisir.

M. Arago n'a pas pris goût aux recherches dont cette langue, nouvellement découverte, pouvoit être le sujet.

« Les chansons, dit-il, qui accompagnoient les danses des » Caroliniens étoient toutes sur le même ton, et ne se com» posoient que de deux ou trois notes articulées plus ou » moins fortement. Je n'en ai entendu aucune à deux voix, » et nos accords ne leur paroissoient pas harmonieux. Vai» nement leur avons-nous demandé le sens des paroles » qu'ils prononçoient; ils n'ont pas pu nous satisfaire, mais » ils nous ont dit que ces chansons leur avoient été trans» mises par leurs ancêtres, et que probablement le langage » avoit changé. Le major d'Agagna en a cependant traduit » une, où il prétend qu'on chante les douceurs de la ma» ternité. Je serois bien surpris d'apprendre un jour que ce » sont des cris de guerre. »

Rendons grâces à M. Arago de nous avoir rapporté des matériaux dont son genre d'études ne lui permettoit pas de tirer parti. Nous donnons, dans la suite de ce cahier, un

Essai sur les noms de nombres chez les peuples de l'Océanie, où nous profiterons de ces matériaux.

Il est temps d'abréger cette analyse. Les Caroliniens doivent avoir une mythologie très-curieuse, puisqu'ils donnent à un grand nombre de plantes et d'étoiles des noms qui dénotent des qualités personnelles; par exemple: *Taïnirian*, les amis (Castor et Pollux); *Eliel*, les trois rois (Orion). Ils croient, selon D. Louis de Torre, à une Trinité religieuse, comme les habitans d'Otaïti. Quelle circonstance curieuse! Mais nos voyageurs la traitent presque avec dédain, et n'entrent dans aucun détail.

« La religion des Caroliniens, dit M. Arago, se borne à »reconnoître une puissance surnaturelle, maîtresse d'exau»cer leurs vœux. Ils brûlent les cadavres, et assurent que »les hommes qui ont été bons et qui n'ont pas frappé »leurs femmes, sont reçus au-dessus des nuages pour être »éternellement heureux; tandis que ceux qui ont volé du »fer sont changés en un poisson dangereux qu'ils appellent »*Tibouriou*, et qui est continuellement en guerre avec les »autres..... La guerre, chez ces peuples, est la punition »des méchans!....» Voici, sans doute, une belle idée morale; mais nous aurions aimé quelques détails historiques positifs. La religion d'un peuple qui croit à une Trinité ne sauroit pas être aussi simple.

Le major don Louis assure que, dans tous les villages de cet archipel, il y avoit des écoles de navigation dirigées par les plus habiles pilotes, et que nul Carolinien ne pouvoit se marier avant d'avoir donné des preuves de son adresse à guider un pros. Pour cet examen, on choisit un temps un peu gros; on met à l'écoute de la voile le Carolinien qui se présente, car c'est avec la voile seule qu'ils dirigent leurs embarcations; et là, entouré de rescifs et au

milieu de lames écumeuses, il faut qu'il fasse franchir à son pros une certaine distance, sans que son balancier touche les vagues. « Je n'aurois pas cru à tant d'adresse, » dit M. Arago, si je n'avois pas navigué avec eux. »

Les observations de ce voyageur sur la ville de Sidney et sur plusieurs autres points qu'il a visités pendant son retour sont pleines d'intérêt; mais nous devons nous borner à les indiquer. La *Promenade autour du monde* doit obtenir un succès de vogue parmi les gens du monde, et ne sera pas inutile aux sciences. *M. B.*

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Paris et Londres sous un nouveau point de vue.

Il est bien des faits de la plus haute importance politique, et que cependant nos prétendus hommes d'état ne remarquent pas ou ne comprennent pas lorsqu'il leur arrive de s'en apercevoir. Un de ces faits, et peut-être le plus grand de tous, c'est la solidarité d'opinions et d'intérêts qui existe aujourd'hui entre les nations civilisées; on diroit que l'Europe a certaines pensées communes qui, dans tous les pays, dominent les vieilles maximes d'état, et jusqu'aux préjugés nationaux. Nous n'examinerons pas ici ce qu'il y a de vrai ou de faux dans l'ensemble de ces pensées; nous nous bornerons à signaler une circonstance frappante qui n'a été appréciée ni par les humbles panégyristes, ni par les âpres censeurs de ces congrès où

Essai sur les noms des nombres chez les peuples de l'Océanie.

Les noms de nombres en malais présentent, comme on sait, l'enchaînement le plus frappant et le plus curieux à travers de l'Océanie, et cette chaîne commence même à Madagascar pour ne se terminer qu'aux îles Sandwich et à l'île de Pâques. Mais, pour reconnoître les anneaux isolés, il faut souvent une attention minutieuse; nous allons en donner quelques exemples. Voici d'abord ces noms, d'après M. Gaimard et M. de Rossel, en trois dialectes séparés entre eux par 1,200 lieues marines.

	Mariannes.	Iles des Amis.	Sandwich.
1.	*Acha.*	*Taha.*	*Ahai* ou *Atai.*
2.	*Ougoua.*	*Houa.*	*Aroua.*
3.	*Toulou.*	*Tolou.*	*Acorou.*
4.	*Fatfat.*	*Fa.*	*Aha.*
5.	*Lima.*	*Nima.*	*Arima.*
6.	*Gounoum.*	*Ono.*	*Aono.*
7.	*Fiti.*	*Fidou.*	*Aikou* ou *Aitou.*
8.	*Goualou.*	*Valou.*	*Aouarou.*
9.	*Sigoua.*	*Hivà.*	*Aiva.*
10.	*Manoud.*	*Ongo-Foulou.*	*Oumi.*

Nous choisirons maintenant dans les vocabulaires fournis par d'autres voyageurs trois autres dialectes malais occidentaux.

	Batta.	Javanois populaire.	Javanois de cour (1).
1.	*Sada.*	*Heghie.*	*Sighie.*

(1) Transactions de Batavia. Nous avons rendu les sons hollandois

2.	*Dovo.*	*Dova.*	*Louron.*
3.	*Tolou.*	*Tolla.*	*Telou.*
4.	*Opat.*	*Opat.*	*Papat.*
5.	*Lima.*	*Lima.*	*Lemo.*
6.	*Ono.*	*Ghénap.*	*Minam.*
7.	*Titou* (1).	*Toyon.*	*Petie.*
8.	*Ovalou.*	*Delapan.*	*Wolo.*
9.	*Sia.*	*Salapan.*	*Songo.*
10.	*Sapoulou.*	*Sapoulo.*	*Sapoulo.*

Voici les nombres en dialecte de Timor, d'après Hogendorp, et en dialecte de Guébé, une des îles Moluques, d'après MM. Gaymard et Arago; nous avons séparé la préfixe *Pi* des mots *guébé* pour faire remarquer que ce sont en partie, du moins, des mots malais défigurés.

	Timor.	Guébé.
1.	*Essa.*	*Pis-Sa.*
2.	*Noua.*	*Pi-Lou.*
3.	*Fenou.*	*Pit-Toul.*
4.	*Haa.*	*Pi-Fat.*
5.	*Nima.*	*Pi-Limé.*
6.	*Ney.*	*P-Ounoum.*
7.	*Itou.*	*Pif-Fit.*
8.	*Fanou.*	*P-Oual.*
9.	*Senauou.*	*Pis-Siou.*
10.	*Boua essa.*	*Otcha.*

d'après l'orthographe françoise, autant que cela nous a paru possible.

(1) C'est peut-être une faute d'impression pour *Fitou*; mais elle est répétée partout, et nous ne sommes pas assez certains pour faire ce changement.

Nous allons rapprocher trois autres dialectes malais d'après le vocabulaire de Radermacher; on peut les considérer comme les dialectes du centre.

Macassar.	Bony (Célèbes).	Baly.
1. *Sere.*	*Tiéoua.*	*Abisik.*
2. *Roua.*	*Doua.*	*Dadouan.*
3. *Tallou.*	*Talou.*	*Tertelou.*
4. *Appa.*	*Apa.*	*Papat.*
5. *Lima.*	*Lima.*	*Lalima.*
6. *Annaoug.*	*Annaoug.*	*Nam.*
7. *Touyou.*	*Pietou.*	*Papietou.*
8. *Sagang-touyou.*	*Aroua.*	*Akoutous.*
9. *Salapang.*	*Asera.*	*Attia.*
10. *Sampoulo.*	*Sapoulou.*	*Adassat.*

Réfléchissons maintenant sur ces onze variations d'un seul et même système numérique; sans entreprendre d'en chercher l'origine primitive dans les langues asiatiques, ce qui est hors de notre portée, nous voyons qu'il a dû un jour avoir eu une forme pure qui s'est alterée soit par le mélange avec d'autres systèmes numériques d'une origine différente, soit par la prononciation de tant de nations chez qui il a été introduit. Le nombre cinq est celui qui s'est le mieux conservé. *Lima* paroît être le mot primitif qui s'est légèrement défiguré par la substitution de la lettre canine dans *Rima* et par celle du son nazal dans *Nima*.

Le signe du premier nombre a subi plus de métamorphoses, et tient même à deux racines, l'une sanscrite, l'autre peut-être chinoise. Le *Heghie* du peuple javanois est sans contredit l'*Ega* du sanscrit, et de même que le mot sanscrit a en langue kurde son analogue dans *aka*, nous trou-

vons dans les dialectes malais des Mariannes et de Sandwich *ahaï* et *acha*. Pour les autres dialectes indiqués, on peut, en prenant *sada* ou *sa* pour la forme originaire, expliquer facilement ces transmutations par de simples variations d'accent depuis Sumatra jusqu'aux îles des Amis. Le *sighïe* des Javanois de cour et l'*Abi-Sik* des Baliens n'en sont pas différens; mais le *Tiéva* ou *Tiéoua* des Roniens ne viendroit-il pas du nom indien et persan des dieux et des génies? Le *sere* de Macassar tient à *soro*, deux, chez les Papous. Le nombre deux, *doua*, évidemment le même mot que chez les Hindous, les Persans et les Européens, est reconnoissable dans tous les dialectes, quoique changé quelquefois en *noua*, *loua*, *roua*, etc. Le *telou* ou trois se suit également sans difficulté; les deux noms différens aux îles Sandwich et à Timor ne sont probablement que des composés, derivés du nombre précédent (1). Toutes les formes de quatre se rapportent à une seule racine *Fa*, *Pa*, *Pat*, mais à Sandwich et à Timor nous retrouvons une racine différente *Haa* ou *Aha*.

Passé le nombre cinq, les analogies deviennent plus variables, phénomène naturel chez des peuplades d'une intelligence peu cultivée. Cependant *nam*, qui passe d'un côté en *minam*, *ounoum*, et de l'autre en *annaoug* et *ney*, semble pouvoir être pris pour racine des noms qui signifient six. Les diverses dénominations de sept peuvent se ramener à *itou*, précédé quelquefois de *F*, de *Pi*, même avec redoublement de cette préfixe. Le huit a pour signe général *wolo* ou *oualou* qu'on reconnoît jusqu'aux îles les plus éloignées vers l'est; mais on y a substitué quelques composés; par exemple, *Fa-nou* à l'île Timor n'est autre chose que « quatre fois deux. » *Aou-Arou* aux îles Sand-

(1) Peut-être *fenou* n'est qu'une faute d'impression pour *tenou*.

wich est formé d'*aha* quatre et *aroua* deux. Une autre formation a donné aux Macassarois leur *sa-gang-touyou*, « un et sept. « Mais le *delapang* de Java tient à un système différent; nous supposons que *pang*, dans ce dialecte, a signifié dix, *sa-la-pang* au moins dix, *de-la-pang*, deux moins dix, mais c'est une pure conjecture. *Aroua*, dans le dialecte de Bouy, est probablement *Appa-roua*, « quatre fois deux, » mais les Baliens ont dû emprunter à une langue dérivée du sanscrit *Akoutous*, huit (*octo*, *achta*), ainsi que leur *adassat*, dix (*dachat*, *decaton*, *decem*). Quant à neuf, *siou*, *sigoua*, *hiva* se rapprochent; mais il y a des dénominations tout-à-fait différentes d'origine, telles que *asera*.

Le dix, malgré les apparences, se ramène à la racine *Sa*, *sam*; c'est l'unité doublée en rang. *Sam-poulo*, *Sapoulo*, etc., etc. dit « première île, premier tas. » *Oumi* aux îles Sandwich est l'*ouma* des Macassarois, qui signifie *maison*. Figurons-nous maintenant ces peuples comptant sur les doigts; arrivés à cinq, ils étendent la main et s'écrient : *Lima*, main ! Parvenus à la dizaine, ils joignent les deux mains dans cette forme /\, et ils disent, « première maison, première île, ou premier tas. » Mais si, en comptant dix, ils joignent les deux mains dans cette forme ( ), il leur est naturel de désigner la dizaine par *boua essa* « fruit premier, » comme à Macassar. Supposons qu'au moment de compter dix, ils étendent les deux mains dans cette forme \/, il peut leur venir en tête d'appeler la dizaine *manoud* « oiseau », comme aux îles Mariannes.

L'identité de cette nomenclature se trouve ainsi prouvée par les différences mêmes qu'elle présente. La migration d'un seul système numérique à travers toutes les îles moyennes et petites de l'Océanie est donc un fait bien prouvé, et même suivi en détail; or cette migration

suppose celle d'un peuple civilisé, commerçant et navigateur.

Mais si, au milieu d'une série de langues alliées entre elles, il se présente tout-à-coup un idiome, rempli de de mots différens, présentant des combinaisons de sons d'un autre genre; on en concluroit avec raison que la grande migration du peuple *colonisateur* y a rencontré un obstacle qui l'a arrêté dans sa course, ou l'a du moins obligé à faire un détour.

C'est ce qui depuis long-temps est reconnu à l'égard des colonies malaies; elles ont été arrêtées par les deux grandes terres de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Guinée; elles y ont rencontré une ou deux races différentes, dont la barbarie ou la force numérique les ont empêchées de se fixer parmi elles. Tout ce qu'on savoit déjà sur les idiomes des Papous, des Nouveaux-Calédoniens, des Diémenois et de quelques tribus de la Nouvelle-Hollande, prouvoit que là commence un chaos de langues différentes entre elles, et nullement semblables au malai. Les nouveaux matériaux, rapportés par MM. Gaymard et Arago, en fournissent des preuves nouvelles. Un vocabulaire assez étendu des mots papous démontre que cette langue de la Nouvelle-Guinée ne ressemble en rien aux idiomes des Moluques, de Timor, de Célèbes et des îles de la Polynésie. Cependant on est surpris d'y retrouver en grande partie les noms des nombres malais. En comparant ce que dit M. de Rossel dans le Voyage de d'Entrecasteaux sur les idiomes des deux peuplades qu'il observa à l'île de Waigiou, avec les deux collections des mots *alifourous* et *papouas*, données dans le voyage de M. Arago, l'identité des observations frappe aussitôt le lecteur attentif. Nous croyons donc devoir corroborer l'un de ces témoignages par l'autre. Voici les noms de nombres en papoua :

De Rossel.	Gaymard (1).
1. *Saï.*	*Sai* et *Ossa.*
2. *Doui* et *Soro.*	*Doui* et *Serou.*
3. *Quioro.*	*Kior*, *Kiorri* et *Kiorro.*
4. *Fiaque.*	*Fiak* et *Tiak.*
5. *Rima.*	*Rimé.*
6. *Onem.*	*Ouémé.*
7. *Fique.*	*Fik* et *Sik.*
8. *Ouarau.*	*Ouar.*
9. *Siou.*	*Siou* et *Sioné.*
10. *Sampourou.*	*Same-Four.*

On voit au premier coup d'œil que les nombres 1, 2, 5, 6, 8, 9 et 10 sont exprimés en malais; le 7 a aussi ses analogues dans quelques-uns des dialectes malais dont nous avons parlé, et même le 4 n'est pas entièrement étranger à la racine *Fa;* il n'y a de tout-à-fait différent que *Quioro*, *Soro* et *Serou*. Les deux dernières formes reviennent dans la composition des noms de onze et douze, *sampourou-secerre-se* et *sampourou secerre sorrou*. Tous les deux, ces noms rappellent *seré*, un, dans l'idiome de Macassar.

La conclusion historique à tirer de ces faits est que les Papous, par le commerce avec les Malais, ont appris et emprunté leur système numérique; mais que les Malais n'ayant pas pénétré dans l'intérieur, la Nouvelle-Guinée a conservé sa langue primitive.

Peut-être cette langue possède-t-elle une autre nomenclature de nombres dont les Papous se servent entre eux. C'est une question que nous recommandons aux voyageurs futurs.

(1) Par une faute grave de typographie, les lignes correspondent mal; *saï* est vis-à-vis de deux, *doui* vis-à-vis de trois, etc.

Les îles Carolines, plus foibles que la Nouvelle-Guinée, paroissent avoir été subjuguées par les Malais qui y ont introduit un grand nombre de mots, mais qui cependant n'ont pu y détruire une langue indigène antérieure. Même dans la nomenclature des nombres, il est resté des traces de cette langue. Voici ces nombres, d'après D. Louis de Torrè :

1. *Iot*, *Hiot*.

2. *Ru*, d'après la prononciation espagnole *Rou;* par conséquent c'est le malais *noua*, *doua*, etc.

3. *Iel*, *Iol*, *Hiel*, se lie avec *Iot* et *Hiot*.

4. *Fan*, *Fel*, *Fang*, rappellent la racine malaie *Fa*, *Fad*, etc.

5. *Limmé*, *Libé*, *Nimmé*, *Lim;* ce sont des noms malais.

6. *Hòb*, ne ressemble à rien de connu.

7. *Fiz*, *Fus;* c'est le *fique* des Papous; le *fitou*, *fiti*, etc., etc., des autres Malais.

8. *Ouab*, *Ouané*, *Ouhané*, *Hual;* c'est le *oualou* et *ouarou* des Malais.

9. *Ti-hou*, *Lihou;* le premier rappelle l'*attia* de l'île de Bali.

10. *Sek*, *Seck*, *Seg;* c'est le 1 des Javanois et de quelques autres.

Il résulte d'un autre passage du vocabulaire que les Caroliniens, outre leur *Iot* indigène, ont le *Se* des dialectes malais dans la signification d'un; car *Sé-Poum*, y dit-on, signifie une nuit. De plus, en composant le nom de onze, ils disent *Seg-ma-seou*, c'est-à-dire dix et un.

C'est donc à travers de l'archipel des Carolines que la nation et la langue malaie s'est frayée la route d'Otaïti, des îles des Amis, et peut-être de la Nouvelle-Zélande.

Les Malais ont trouvé dans les îles Carolines une nation

indigène; étoit-elle d'une race asiatique? venoit-elle du Japon, de la Chine? étoit-elle originaire de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Hollande? Voilà des questions qu'aura à discuter le savant qui voudra gagner le prix proposé par la *Société de Géographie* pour 1824, et dont voici le sujet: *Recherches sur l'origine et les migrations des peuples qui habitent les îles au sud-est de l'Asie*, etc., etc.

Il reste encore un autre chemin par lequel les navigateurs malais auroient pu pénétrer dans la mer du Sud, c'est le canal qui sépare la Nouvelle-Hollande de la Nouvelle-Guinée. Mais ici les documens nous manquent : toutefois l'absence d'aucun terme du *malayisme*, dans le peu de mots que nous connoissons des idiomes de la Nouvelle-Bretagne, des îles Salomon et de la Nouvelle-Calédonie, semble rendre probable que les Malais n'ont pas habituellement traversé le canal de Torrès, où d'ailleurs les courans d'est à l'ouest paroissent dominer. *M. B.*

Extrait d'un voyage chez les Patagons (1).

Chargé du commandement du navire *l'Etienne*, brik d'environ 150 tonneaux, j'appareillai de Saint-Malo à la fin du mois de décembre 1819, pour me rendre au Brésil, où

(1) Cette notice est extraite de la relation inédite d'un voyage fait, en 1820, dans le pays des Patagons par M. Constant Gautier, commandant le navire *l'Etienne*. Son voyage nous a paru réunir un double degré d'intérêt, en ce qu'il découvre à l'Europe une nouvelle route pour les spéculations commerciales, que le petit nombre d'Anglois et d'Américains qui l'exploitent se sont bien gardés de nous faire connoître. Les *Annales des Voyages* l'ont déjà indiquée Volume XIII. La pêche de l'éléphant marin sur les côtes de la Patagonie est beau-

je devois vendre une partie de ma cargaison. Quoique j'eusse mis à la voile un vendredi, jour que les marins regardent comme étant de mauvais augure, ma traversée fut très-heureuse.

Après cinquante-deux jours de traversée, je reconnus le Cap-Frio, que la *Connoissance des Temps* de 1821 et le *Routier* de 1818 indiquent à 35 lieues de Rio-Janeiro, tandis qu'il en est à peine éloigné de 20 lieues. Je m'arrêtai fort peu dans cette ville, étant pressé de faire voile pour Monte-Video. A l'entrée de la rivière de la Plata, je rencontrai le navire *l'Aberdeen*, de Liverpool, qui retournoit en Angleterre, venant de Buenos-Ayres.

Quelques jours après, je fus forcé par le calme de mouiller près de l'île de Flores, où les Portugais annoncent qu'ils doivent construire un phare. Sous le prétexte de cette construction, ils font payer aux navires une contribution très-forte qui doit servir à l'érection de cet utile monument; mais, depuis vingt ans, il est encore à bâtir. L'île de Flores est gardée par les Portugais; elle est couverte de lions marins: nous descendîmes à terre pour leur donner la chasse, et nous en tuâmes un grand nombre.

J'arrivai à Monte-Video vers le milieu d'avril. Cette ville, assez bien fortifiée, contient maintenant près de 15,000 ames. Ses rues, alignées parallèlement et perpendiculairement les unes aux autres dans l'ordre le plus ré-

coup plus lucrative et bien moins dangereuse que la pêche de la baleine; l'huile qu'elle produit peut servir aux mêmes usages; et nous sommes heureux de pouvoir signaler les premiers une entreprise dont les résultats ont été très-favorables, et qui sera facilement renouvelée avec plus d'étendue et de succès, au moyen de détails donnés sur les pêcheries dont les *Annales des Voyages* ont proposé l'exploitation. (*Note du rédacteur.*)

gulier, forment, par leurs intersections, plusieurs quartiers d'égales grandeurs que les Espagnols appellent *quadra.*

Les maisons, bâties en briques, n'ont pour la plupart qu'un rez-de-chaussée, et sont couvertes par une terrasse : ces terrasses communiquent toutes entre elles dans la même quadra ; rien de plus commode pour les amans et les voleurs : l'église et la mairie sont les deux édifices les plus remarquables. Les femmes y sont en général très-jolies, mais presque toutes ont les dents gâtées par un fréquent usage du *maté ;* c'est une feuille appelée *herbe du Paraguay,* dont le goût ressemble à celui du thé, et dont les Espagnoles de cette partie de l'Amérique méridionale sont très-friandes. On n'aperçoit pas un arbre dans les environs (1), mais seulement quelques champs de blé et d'immenses pâturages. Le commerce de ce pays consiste particulièrement en cuirs, laines, suif, cornes, plumes d'autruche, etc. On y porte en échange à peu près tous les produits de nos manufactures françoises. On trouve une grande quantité de pêchers, quelques pommiers, des poiriers, une espèce particulière d'abricotier, quelques orangers et citronniers, des coudriers ; il y a dans les environs un vieux soldat françois picard qui s'est établi fermier : en général, les François sont parfaitement accueillis. La température est douce ; il pleut très-rarement ; il y a très-peu de maladies ; cependant deux médecins françois sont établis dans le pays.

Dans les environs, les paysans chassent au moyen de la boule et du lacet. Ce lacet est un nœud coulant qu'ils lancent au col de l'animal. La boule consiste en deux cailloux attachés à l'extrémité d'une corde en cuir, avec laquelle ils

(1) On ne se chauffe qu'avec des chardons secs.

(*Note de l'auteur.*)

parviennent à enlacer leur proie, en la suivant à la piste au galop de leurs chevaux; ils montent tous parfaitement bien. Les chevaux sont à très-bon compte; un cheval ordinaire ne coûte pas plus de deux piastres (environ 10 fr.). On a établi dans les environs une manufacture d'huile de chevaux sauvages. On chasse et l'on tue ces animaux pour en extraire la graisse.

Je quittai Monte-Video le 28 juillet, et je fis route pour la côte de Patagonie. Onze jours après mon départ, il y eut un terrible coup de vent qui jeta à la côte tous les bâtimens qui étoient sur la rade de Buenos-Ayres. Je n'étois qu'à 150 lieues de là, et je n'eus aucune connoissance de cette tempête.

La côte de Patagonie étant très-peu connue et mal figurée sur nos cartes, je restai cinq jours à chercher l'entrée de la baie de San Blaze, située par 40° 40' de latitude sud, où je projetois d'aller faire une pêche. Enfin, le cinquième jour, après avoir couru trois ou quatre fois le risque de me jeter à la côte, je parvins à y entrer, en ayant soin de me faire précéder par un canot qui sondoit sur l'avant de mon navire. J'aperçus deux navires à l'ancre dans la baie où je mouillai moi-même. Cette baie, nommée par les Anglois et les Américains *de San Blaze*, est appelée par les Espagnols *de Todos Santos* (de tous les Saints); les coups de vent qui y règnent souvent l'avoient fait appeler par mes matelots la baie *de tous les Diables*. Elle est formée par une île d'environ quatre lieues de longueur sur deux lieues de largeur, appelée *l'Ile aux Daims*, à cause de la grande quantité de ces animaux qu'on y rencontre. Mon premier soin fut d'aller m'informer auprès des capitaines des autres navires quelle étoit la manière convenable de s'affourcher (1),

(1) *S'affourcher*, c'est mouiller son navire d'une manière solide sur plusieurs ancres. (*N. de l'A.*)

et ils me donnèrent précisément toutes les indications nécessaires pour qu'au premier coup de vent je vinsse à la côte.

Le lendemain, je fis caler mes mâts de hune, et commençai mes dispositions pour la pêche de l'éléphant de mer. Je voulus d'abord reconnoître la baie et les environs pour m'assurer des lieux les plus fréquentés par ces animaux.

J'avois acheté à Rio de Janeiro une goëlette d'environ quinze tonneaux, que je devois trouver dans la rivière : le matelot qui avoit été chargé de la garde de cette goëlette ayant refusé de me la livrer, je me vis contraint de porter plainte au gouverneur de la petite ville de Patagonica, qui se trouvoit à quelques lieues de distance de la baie dans laquelle j'étois mouillé. La ridicule importance de ce vieil Espagnol étoit d'un comique achevé ; il commandoit autrefois à une garnison de douze soldats ; mais chacun d'eux a tour à tour déserté, de sorte qu'il étoit resté seul avec son tambour, auquel il ordonne néanmoins chaque soir de battre la retraite, et qu'il vient éveiller lui-même chaque matin pour lui commander la *Diane*. Quelques bouteilles de vin de Bordeaux me mit tout-à-fait dans les bonnes grâces de S. Exc. le gouverneur de Patagonica, et valurent mieux à ses yeux que toutes les raisons du monde. Il ordonna donc la restitution de la goëlette que je réclamois, ce qui ne m'avança pas beaucoup.

De retour à la baie de San Blaze, j'organisai ma pêche de l'éléphant marin. Comme cette pêche est fort peu connue et n'avoit encore été faite par aucun navire, je vais la décrire en quelques lignes. Les éléphans marins sont une espèce de phoque ; ils viennent en troupe sur les côtes de Patagonie pendant un certain temps de l'année ; et, quand ils arrivent, ils sont entourés d'une couche de graisse qui

n'a guère moins de dix pouces d'épaisseur. Ces animaux, qui se meuvent difficilement à terre, se laissent tuer très-facilement; il suffit pour cela de leur enfoncer un pieu dans la gorge. Quand on en a tué ainsi une certaine quantité, on coupe par quartiers la graisse dont ils sont couverts, on la fait fondre, et on la convertit en huile dont on emplit ses barils (1).

Pour former ma cargaison, je passai trois mois sur la côte dans cette agréable occupation. C'est pendant ce séjour que j'eus l'occasion d'observer les naturels sur lesquels les voyageurs ont fait tant de contes.

Les Patagons ont en général une taille élevée; la plupart ont près de six pieds; mais ce qui a pu donner lieu aux erreurs qui ont été accréditées sur leur compte, c'est que toutes les fois qu'ils communiquent avec un navire anglois (nom sous lequel ils désignent tous les Européens), ils ont toujours soin de choisir le plus grand de la troupe, qui peut parfois avoir quelques pouces de plus que six pieds. Ajoutez à cela que le large manteau de fourrure dans lequel ils s'enveloppent les fait paroître beauconp plus grands qu'ils ne le sont réellement; mais si la taille des Patagons n'est pas aussi extraordinaire que quelques voyageurs s'étoient plu à le dire, il existe chez ces peuples une singularité bien plus remarquable. Ce que je vais avancer paroîtroit à peine croyable, s'il n'étoit pas attesté par tous ceux qui, comme moi, ont vu les Patagons d'assez près pour s'en assurer. Je citerai, entre autres, M. Dupin, François, envoyé par le gouvernement de Buenos-Ayres pour recueillir sur ces peuples toutes les notions qu'il est

(1) Cette huile vaut celle que l'on retire de la baleine, et peut être employée aux mêmes usages. La cargaison que je rapportai fut très-bien vendue. (*N. de l'A.*)

possible de rassembler. J'assurerai donc que, dans chaque tribu de Patagons formée d'environ 150 sauvages, il existe *toujours* une race particulière d'individus qui sont au nombre de 15 ou de 20, et qui vivent méprisés et séparés des autres. Ces individus, par une bizarrerie surprenante de la nature, offrent réunis tous les caractères des deux sexes. Les Espagnols du pays les désignent, je ne sais trop pourquoi, sous le nom de *mauricos* (1).

Les Patagons adorent le soleil et la lune. Chaque matin ils jettent quelques gouttes d'eau vers cet astre en récitant des prières.

Lorsque l'un d'eux vient à mourir, ils enterrent avec lui tout ce qui lui appartenoit, son lacet, ses boules, et même son cheval.

Lorsqu'ils livrent entre eux quelque combat, chacun d'eux a sa femme en croupe; et c'est l'épouse victorieuse qui descend de cheval pour achever d'ôter la vie à l'adversaire qui a été vaincu.

Beaucoup d'Espagnols de *Pataonica* (2) m'ont assuré que, dans toute l'étendue de la Patagonie, il ne se trouvoit pas plus de 7 à 8,000 individus; mais on écrit généralement que sa population est plus nombreuse, et j'avoue que j'ai peine à croire que ces tribus ne soient pas beaucoup plus considérables.

Dans une conversation que j'eus un jour avec un Patagon qui me demandoit de l'argent pour acheter de l'eau-de-vie, je lui conseillai de travailler. Pourquoi me donnerois-je la peine? me répondit-il; je vis heureux et je me porte bien : irai-je courber le dos sur une charrue et m'attacher à un

(1) Nous sommes loin de vouloir accuser la véracité de M. Gaultier; et, puisque les Espagnols ont été trompés à des apparences d'hermaphrodisme, il n'est pas surprenant qu'un voyageur, ne pouvant observer à loisir, s'y soit laissé prendre. Mais nous devons déclarer que le fait n'existe pas, parce qu'il ne peut pas exister; il est contraire aux lois de la nature.

On nous assure que les femmes patagones ont des tabliers à la hottentote. C'est probablement ce fait qui constitue le fond du récit sur les hermaphrodites. (*Note du rédacteur*.)

(2) Cette ville, située sur la petite rivière de Rio Negro, est la dernière qui se trouve sur les rives de l'Amérique du sud, avant le Cap-Horn. (*N. de l'A.*)

carré de terre, ou bien, comme toi, me rendre très-malade en traversant la grande eau? Regardé, vous voilà trois; pas un de vous ne ressemble à l'autre; l'un est maigre, l'autre est gras; l'un est grand, l'autre est petit; nous, nous nous portons tous bien et nous nous ressemblons tous : si vous restez un jour sans manger, vous êtes malades; nous pouvons rester trois jours à jeun sans en souffrir le moins du monde.....

Après avoir fini mon chargement, je partis de la baie de San Blaze le 5 janvier, fatigué de manger, depuis quatre mois, de la viande salée et du biscuit. Dans le premier mois où mon travail n'étoit pas commencé, et où j'avois le temps d'aller à la chasse et à la pêche, nous avions en abondance des daims, des perdrix et toutes sortes de poissons; mais, depuis que nous étions débarqués sur la côte, nos occupations ne nous permettoient pas de pourvoir à notre nourriture autrement qu'avec nos provisions salées. J'aurois bien pu faire saler la viande de daim; mais cette viande, comme celle de tout le gibier de l'Amérique, n'offre aucune saveur.

Je retournai à Monte-Video pour faire des vivres et rafraîchir mon équipage. Après y être resté une quinzaine, je fis route pour Saint-Malo, où j'arrivai après une traversée de quatre-vingt-cinq jours.

III.

NOUVELLES.

Edition de Marco-Polo, par la Société de Géographie.

Nous avons les premiers annoncé dans ces Annales, il y a quatre ans, qu'il existoit à la bibliothèque du roi plusieurs manuscrits du célèbre Voyage de Marco-Polo, contenant des parties inédites. Rappelons en peu de mots ce qu'il en a

été dit dans notre article sur l'édition de Marco-Polo, par Marsden. Le plus important de ces manuscrits, que le savant M. Langlès nous avoit fait connoître, est en vieux françois, et porte la date de 1298; on y trouve vingt-huit chapitres inédits, relatifs à l'histoire du Turkestan, mais où il se rencontre pourtant quelques faits intéressans pour la géographie. Quelques-uns de ces chapitres inédits se retrouvent dans un manuscrit en bas-latin, d'un âge probablement peu postérieur. Enfin, le plus grand nombre de ces mêmes chapitres existent, mais en abrégé, dans un manuscrit italien.

Nous avons commencé dans le temps la confrontation de ces manuscrits, ainsi que de cinq autres qui existent également à la bibliothèque du roi; nous avons donné quelques résultats de ces recherches dans l'article précité, mais la crainte de ne pas intéresser la majeure partie de nos lecteurs nous engagea (peut-être mal à propos) à ne pas en donner la suite.

Depuis que la Société Géographique s'est formée, il y a souvent été question de publier quelque ouvrage utile aux progrès des sciences géographiques. Dernièrement, un des savans les plus zélés pour le succès de la société a fait la proposition formelle de choisir, parmi quatre ou cinq ouvrages manuscrits de la bibliothèque royale, celui qui paroîtroit le plus digne d'être publié. Le choix de la section de publication est tombé sur le Marco-Polo en vieux françois, et la commission centrale, par sa délibération du 7 *février*, a sanctionné le choix de la section.

Il a été arrêté que le Marco-Polo seroit imprimé avec la plus scrupuleuse exactitude, que le texte seroit précédé d'une notice bibliographique et palæographique, qu'il seroit suivi d'un glossaire de mots difficiles à entendre, et d'un recueil des *Variantes* qui existent, quant aux *noms géographiques*, dans les manuscrits qui se trouvent à Paris, ainsi que dans les éditions de Ramusio et de Marsden. Il a également été décidé que l'édition sera enrichie d'une *Carte* représentant les pays dont parle Marco-Polo, et accompagnée d'une *Analyse*.

Le public savant peut donc s'attendre à voir paroître ce monument géographique, si souvent défiguré, mal traduit et mal commenté, dans une édition *complète* et digne

de l'importance d'un voyage, encore aujourd'hui regardé comme une des sources de la géographie de l'Asie et indispensable pour l'histoire des découvertes.

Géographie des Plantes, par M. Schow.

Quelques ouvrages de M. de Humboldt ont répandu les idées fondamentales d'une nouvelle science qui lie la botanique à la géographie. C'est des objets les plus intéressans de la géographie-physique que de retracer la physionomie végétale de chaque région du globe; la géographie-politique même est obligée de déterminer les limites et le niveau des principaux arbres et des plantes les plus utiles; le botaniste va plus loin, et étudie en détail la dissémination de chaque espèce de plantes, ses rapports avec le climat, la température et le sol. Il est difficile de dire où finit la besogne du géographe-physicien et où commence celle du botaniste; il vaut mieux reconnoître dans la géographie des plantes une de ces sciences mixtes qui naissent des progrès toujours croissans de l'ardeur scientifique de nos contemporains. Jaloux de tout savoir, de tout approfondir, nous considérons aujourd'hui chaque objet naturel sous tous les points de vue imaginables; de nouvelles sciences doivent naître, et, tant qu'il s'en forme, les essais de classification seront infructueux et ne prouveront même dans leurs auteurs qu'un esprit borné et opposé à la marche des sciences.

M. Schow, professeur à l'université de Copenhague, s'est déjà fait connoître par une dissertation *de Sedibus Plantarum* et par une *Esquisse physique du nord et du midi de l'Europe.* Il s'est tracé, pour sa Géographie de plantes, le plan le plus régulier et le plus complet qu'il soit possible de former dans le moment actuel; le botaniste n'y pourra rien désirer; le géographe sera flatté et surpris de voir combien sa science jette du jour sur la science du règne végétal, et combien elle en reçoit à son tour.

Cet ouvrage, écrit en danois, mérite d'être traduit dans toutes les langues savantes; ce sera le premier traité

approfondi sur un sujet aussi important. Nous devons à l'amitié de l'auteur l'avantage d'en posséder toutes les feuilles déjà tirées; et, au moment où nous écrivons, il doit être prêt à paroître.

Nous en donnerons une analyse dans ce *Bulletin*.

Voyage en Norwège, par M. Chaumette-des-Fossés.

La Norwège, plus étendue que la Suisse, est plus riche que ce dernier pays en grandes beautés et en horreurs sublimes. C'est une immense carrière ouverte au zèle des voyageurs. MM. de Buch et Clarke sont loin de l'avoir épuisée; mais ils ont le mérite d'être les premiers étrangers qui aient rendu justice au grand caractère physique de la Norwège et au beau caractère moral du peuple qui l'habite. Voici un voyageur françois, aussi habile que modeste, qui revient de la Scandinavie, où les devoirs de sa place l'ont retenu pendant de longues années: consul de France à Gothenbourg, il a employé quelques momens de loisir à des voyages en Norwège; il en a rapporté une superbe collection de dessins et de nombreuses observations sur les mœurs des habitans, sur les productions et le commerce; il a vu les plus imposantes cataractes de l'Europe; une, entre autres, a 1,600 pieds de haut, et est formée par un volume d'eau quatre fois plus grand que la Seine.

Nous engageons M. Chaumette-des-Fossés à publier promptement une relation de ses voyages. Son écrit *sur la Bosnie*, chef-d'œuvre de précision et de clarté, est le meilleur modèle qu'il puisse suivre.

Inscriptions grecques de la grande Oasis, publiées par M. Letronne, de l'Institut.

M. Cailliaud a copié sur le pylone d'un temple égyptien, situé à El-Khargeh, dans la grande Oasis, deux inscrip-

tions grecques contenant des décrets rendus par le préfet de l'Egypte sous les règnes de Claude et de Galba. M. Letronne, dont le nom seul rappelle la saine critique et la véritable érudition, a restitué le texte de ces inscriptions, remplies de détails singulièrement curieux sous le rapport de l'histoire de la civilisation. On y voit que les Romains avoient à cette époque une administration financière très-compliquée: on est étonné de voir un préfet de l'Egypte raisonner comme le feroit un de nos bons administrateurs sur l'utilité de la concurrence libre en matière d'entréprises publiques. Il perce pourtant, comme dans toute la politique administrative des Romains, quelques traits de ressemblance avec le système des pachas turcs; c'est toujours la volonté du préfet qui est la loi.

Nous regrettons de ne pouvoir copier la traduction de ces inscriptions; elle est insérée dans le *Journal des Savans*, et cet estimable recueil est dans les mains de plusieurs de nos lecteurs. Nous pourrions la reproduire peut-être, si quelqu'un de nos collaborateurs a le loisir de l'accompagner d'un commentaire historique.

Fort de Saint-Ferdinand d'Omoa.

Depuis quelque temps, les Anglois semblent vouloir occuper tout le golfe de Honduras; leur établissement national à Balise fleurit; un individu entreprenant, sir Grégor Mac-Grégor, s'est fait prince d'une tribu nommée *les Poyais*, à l'est de la petite ville de Truxillo.

Cependant le fond même du golfe est encore dans les mains des Espagnols, et dépend aujourd'hui de la république de Guatimala. Le fort d'*Omoa* est un point très-important, dont nous trouvons dans un journal anglois la notice suivante :

Ce fort est situé à la côte méridionale de la baie de Honduras par les 15° 50′ de latitude nord et 89° 50′ de longitude occidentale de Londres. Les plus grands bâtimens peuvent mouiller en sûreté dans le port. La ville fut fondée, en 1751, par les Espagnols. Ce fort fut, dans l'ori-

gine, construit avec de grandes caisses remplies de sable, et revêtues de briques à demi-cuites. Son mauvais état, dix ans après, décida les Espagnols à le remplacer par un autre en pierre.

Le port d'Omoa sert d'entrepôt au commerce de la province de Guatimala. Plusieurs villes situées dans l'intérieur, telles que Saneyar, Alantia, Yowra, Gumiaga, Catamawra, San Pedro, etc., en sont voisines : chacune est peuplée d'environ 2 à 300 habitans. Ces villes font un trafic en piastres, pistoles, chevaux, mulets, cuirs, suif et indigo, regardé comme le meilleur qu'il y ait ; ces objets s'échangent avec des marchandises de manufacture angloise que fournissent les coupeurs de bois de la baie de Honduras.

Il vient de paroître un très-bon ouvrage intitulé : *Géographie physique et politique de l'Espagne et du Portugal;* suivie d'un Itinéraire détaillé de ces deux royaumes ; par don Isidore Antillon ; traduite de l'espagnol sur la dernière édition. — Paris, 1823; un vol. in-8°. Prix, 6 fr. Chez Piquet, quai de Conti, et chez Kilian, rue Vivienne, n° 17.

N. B. La *Carte géographique de la France*, par MM. *Omalius-d'Halloy* et *Coquebert-de-Montbret*, ainsi que le *Discours sur les Volcans* lu à l'académie de Berlin, seront l'objet de deux articles dans le cahier prochain. L'excellente *Grammaire arménienne* de M. *Chahan-de-Cirbied* sera analysée dans le cahier d'avril au plus tard.

VOYAGE

DE TRIPOLI DE BARBARIE

AUX FRONTIÈRES OCCIDENTALES DE L'ÉGYPTE;

FAIT EN 1817

PAR le docteur P. DELLA-CELLA,

Et rédigé en forme de lettres adressées à M. D. VIVIANI, professeur de botanique et d'histoire naturelle à Gênes;

Traduit de l'italien par M. E. A. D....

(SUITE.)

DE MARATÉ A LABIAR.

Les caravanes et les voyageurs qui traversent les déserts brûlans de la Syrte, soupirent avec impatience après la station de Maraté, parce que c'est là qu'ils trouvent pour la première fois à étancher leur soif avec de bonne eau. Elle est recueillie dans huit à neuf puits peu éloignés les

uns des autres, et profondément creusés dans la pierre calcaire qui se montre en vastes bancs à la surface du sol.

Deux routes partent de Maraté; l'une côtoie la mer et conduit à Bengasi; l'autre pénètre dans l'intérieur du pays au sud-est, traverse la Pentapole, et s'abaisse jusqu'au niveau de la mer à Derna. Cette région montueuse, riche en sources et abondante en pâturages, est le séjour ordinaire de plusieurs tribus arabes qui y mènent une vie patriarcale. Suivant un usage ancien, toutes les fois que le bey traverse la contrée occupée par ces tribus, elles envoient leurs chefs pour lui rendre hommage et lui présenter ce que l'on appelle le tribut du barnuss ou manteau rouge. La rapacité des pachas a converti cet hommage en un impôt, qui, sous la modeste dénomination de tribut du barnuss, comprend la dixième partie de la valeur de tout ce que les tribus possèdent, soit en bestiaux, qui forment leur principale richesse, soit en autres objets. Les tribus qui, par hasard, n'auroient point cette dîme préparée au passage du bey, sont obligées de le suivre en corps d'armée. Ils transportent leurs tentes, leurs femmes, leurs enfans, leurs bestiaux à la suite du bey, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé moyen de le satisfaire.

Comme on ne nous attendoit pas, nous jouîmes de ce singulier cortége du moment où

nous fûmes arrivés chez les premières tribus. Cette circonstance, d'ailleurs, étoit d'accord avec les desseins du bey, parce que nous nous approchions du centre de la rebellion, et que les tribus obligées de suivre notre armée ne pouvoient se déclarer en faveur des révoltés.

Trois heures après notre départ de Marâté, le 9, nous arrivâmes à Khara-Doukha ; sur une étendue de deux milles, le sol y est couvert de débris d'anciens édifices, parmi lesquels on remarque les ruines d'un château de forme ronde, entouré de fossés creusés dans le roc vif; on voit aussi les restes d'une belle route pavée qui descend de la colline voisine au château, en traversant le fossé sur une arche. A l'entrée du château, on aperçoit quelques pierres sur lesquelles sont gravés des caractères que je ne connoissois pas, et que je n'eus pas le temps de copier. La pierre employée à cette construction est un grès très-compacte contenant des fragmens de coquilles; elle est extraite du terrain sur lequel le château a été fondé.

Le lendemain 10 mars, nous avons trouvé, sur la route qui conduit à Berkhi-Khamera, deux autres vieux châteaux en ruines. Nous avons rencontré aussi, pendant sept heures de marche, des ruines d'anciennes maisons, dont une devoit être très-vaste; car un des murs avoit 400 pas de longueur.

Nous avons campé à Berkhi-Khamera, sur les ruines d'une ville considérable, comme l'indiquent les vestiges des rues et les énormes pierres de taille carrées qui sont amoncelées de tous côtés. Des puits nombreux de bonne eau, creusés anciennement dans le roc, fournissent de nouvelles preuves de l'existence d'une population considérable vivant jadis sur le même terrain. Le sol de cette région déserte, quoique inculte, est fertile, et doit avoir suffi anciennement aux besoins des habitans.

Le 12, en poursuivant notre route de l'est au nord, nous fûmes surpris du changement soudain et agréable que présenta l'aspect du pays. Une vaste plaine, couverte de prairies verdoyantes, parsemée de tentes de Bédouins et animée par les nombreux troupeaux qui y paissoient, s'étendoit du nord au sud. Du côté de l'est, elle étoit bornée par une longue chaîne de montagnes qui, de l'extrémité de ces prairies, élevant insensiblement leurs flancs, s'avançoient à perte de vue dans le sud. J'ai vérifié depuis que cette chaîne formoit la corniche d'un plateau élevé d'environ 500 mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée, et qui lui oppose ses flancs âpres et escarpés depuis le cap Ras-Sem, ou promontoire Phycus des anciens, jusqu'au golfe de Bomba. En effet, toute cette partie de la côte, qui commence au couchant du cap Phycus, un

peu au-delà de Ptolometa, est presque inaccessible, si l'on en excepte quelques petites baies qui forment des brèches dans la montagne. C'est ici la célèbre Cyrénaïque si renommée par la fécondité de son sol, que les anciens y placèrent les fameux jardins des Hespérides. Il n'y a point de doute que l'humidité produite par cette région montagneuse n'entretienne et n'enrichisse les belles prairies d'Ericab : c'étoient celles que nous avions sous les yeux.

Ici, nous nous trouvions sur le territoire de Bengasi, et déjà de nouveaux renforts avoient augmenté notre armée. Pendant notre séjour ici, le 13 mars, les chefs de plusieurs tribus se présentèrent, vêtus de leurs grands manteaux rouges, pour complimenter le bey et recevoir ses ordres.

Je profitai de cette halte pour monter sur l'une des collines à l'est d'Ericab : l'on y jouit de la vue magnifique des plaines environnantes. Sur ma route, je découvris une espèce particulière de construction antique qui me causa une grande surprise, tant j'étois loin de m'imaginer que j'approchois d'une ville du premier rang bâtie tout entière dans le même genre d'architecture. C'étoit une maison très-vaste taillée dans la montagne, ou plutôt extraite de ses entrailles en une seule masse, et divisée à l'intérieur en plusieurs compartimens qui tenoient tous au même bloc. En faisant le tour de cette colline, je re-

connus qu'elle étoit garnie, sur différens poin
constructions de même nature : quoique ma
tées et en grande partie détruites par le te
elles indiquoient assez clairement, par les trac
leurs fondations, le même système de struc
J'observai, sur un seul de ces édifices,
pierres chargées de lettres qui m'étoient
connues.

On trouve, si ma mémoire ne me trompe p
des traces nombreuses de ce genre de const
tion dans la Haute-Egypte ; mais je ne décou
à ces caractères aucune analogie avec l'alph
hiéroglyphique dont se composent les inscripti
des monumens égyptiens. La nation qui se fixa d
des temps très-reculés sur ces rives de la Médit
ranée, avoit donc un alphabet et une langue
elle. Et qui sait si elle reçut des Egyptiens, ou
elle leur transmit ce système d'architecture ?

Les 14 et 15 mars, nous avons traversé c
montagnes en nous dirigeant à l'est sur *Labia*
Nous étions accompagnés par le long cortége d
Bédouins, qui, n'ayant pu payer sur-le-cham
leur tribut au bey, avoient été forcés de se mett
à la suite de l'armée. Cette foule en désordre d
soldats, de pasteurs, de femmes et d'enfan
ces longues files de chameaux, de moutons
de bestiaux de toute espèce, me rappeloient c
anciennes migrations des peuples dont l'histoi
nous a transmis le souvenir. Heureusement,

fertile de Labiar pouvoit nourrir cette immense multitude. Nous avons campé, le 15, sous les murs de cette bourgade.

LABIAR.

Rien de plus agréable et de plus délicieux que la situation de Labiar, renommé par le grand nombre de ses puits d'une eau excellente. Ils sont tous de construction antique, creusés dans le roc, quelquefois à la profondeur de cent pieds.

Le genevrier de Phénicie qui couvre toutes ces montagnes, leur imprime un caractère particulier par la teinte sombre de son feuillage. Cet arbre est certainement le *thyon* de Pline, qu'il indique comme particulier à l'intérieur de la Cyrénaïque, ajoutant que la magicienne Circé, suivant le récit d'Homère, brûloit le bois de cet arbre pour parfumer ses appartemens.

L'air pur et tempéré que l'on respire dans ces montagnes, leur solitude même vivifiée par le spectacle des beautés de la nature, font passer dans l'ame un sentiment de calme et de plaisir qui attache singulièrement à ce séjour. Je ne m'étonne donc point que les tribus arabes, errant dans ces lieux délicieux, aient puisé à cette source perpétuelle de sensations agréables la disposition

qui les attache à leur manière de vivre, et leur a fait conserver les usages de la vie patriarcale.

Je ne sais si ces douces impressions ont agi assez puissamment sur l'ame du bey pour le déterminer à camper ici pendant quelque temps. L'air de prospérité de ces tribus et le souvenir des traitemens éprouvés par celles que nous avions déjà rencontrées, me laissent quelques doutes sur la pureté de ses intentions. D'un autre côté, nous approchions du centre de la rebellion, et il avoit besoin de mettre dans ses intérêts les nombreuses hordes qui errent dans ces montagnes, ou du moins de les tenir en bride par l'aspect de ses forces. Il s'imagina donc de tenir ici une espèce de cour, de réunir autour de lui les chefs de ces tribus, et déployer aux yeux de ces bons pâtres ce qui pouvoit leur donner la plus haute idée de sa puissance.

En conséquence deux nègres, montés sur un chameau, et frappant avec une corde un immense tambour, allèrent dans les environs porter aux chefs des Bédouins l'honorable invitation que leur adressoit le bey de se rendre à son quartier : cette demande étoit accompagnée de la formule ordinaire qu'il y alloit de la tête pour quiconque ne se rangeroit point immédiatement à son devoir. Les chefs s'empressèrent de quitter leurs tentes, accoururent de toutes parts au camp, où chaque jour ils avoient de longues au-

diences du bey, et le suivirent dans ses courses, restant assidument près de sa personne. Pendant tout ce temps, le bey déploya un faste qui éblouit l'esprit de ces gens simples et grossiers, et inspira même à toutes les tribus voisines une si haute idée de sa grandeur, qu'on les voyoit journellement arriver au camp pour jouir d'un spectacle si nouveau pour elles.

La tête du bey étoit ornée d'un gros turban composé de châles de Perse les plus fins. Un très-beau manteau cramoisi couvroit ses épaules; il portoit dessous une tunique à fond bleu de ciel brochée d'or; ses pantalons étoient de taffetas couleur de rose, et ses bottes de maroquin rouge: ces vêtemens étoient surchargés de franges, de cordons, de broderies et de glands d'or. Toute sa cour étant vêtue avec la même magnificence, cette réunion présentoit un spectacle si imposant et si magnifique, que j'en avois moi-même les yeux éblouis. Les revues, les joûtes et d'autres exercices militaires composoient les divertissemens de chaque jour, lorsque le temps le permettoit. L'éclat des habits des hommes, la richesse des harnois des chevaux, l'appareil pompeux de ces fêtes militaires offroient réellement un très-beau coup d'œil.

Lorsque la troupe sortoit du camp pour faire ces exercices, la marche étoit ouverte par le garde des chameaux qui a rang d'officier; il

tenoit une hache à la main; après lui, un aga turc, entouré des étendards, portoit le bâton de commandement; venoit ensuite un chiaou avec une espèce de crosse ou de houlette; enfin le bey, monté sur un superbe cheval blanc richement caparaçonné, marchoit au milieu de la bande des musiciens. Il étoit suivi d'un corps de cavalerie et d'un autre d'infanterie, puis d'un train d'artillerie. Une troupe immense de chameaux fermoit le cortége.

Quand le bey donnoit audience, il étoit assis, ou, pour mieux dire, négligemment couché sur un sofa de velours rouge garni en or et placé au fond de sa tente. Autour de lui étoient accroupis en cercle sur des tapis, d'abord ses parens, puis les principaux de l'armée; enfin, les chefs des Bédouins. Derrière ceux-ci se tenoit un rang de mamelouks debout et rangés en cercle; ensuite un rang de nègres, et enfin un troisième de chiaoux armés de fusils qu'ils tenoient sous le bras, le canon tourné en bas. Les jugemens rendus par le bey étoient immédiatement exécutés sous ses yeux et sans appel; on l'a vu parfois ajouter de sa main quelques coups de bâton au nombre primitivement fixé par la sentence.

Il n'y avoit dans tout cet appareil rien qui différât des usages de la cour de Tripoli; mais, lorsqu'une question s'agitoit devant cette espèce de conseil d'état, la discussion dégénéroit en une véritable

confusion : c'étoit l'anarchie pure. Le bey étoit à tout propos interrompu et contredit par ses courtisans ; ceux-ci l'étoient par les chiaoux ; les mamelouks et les nègres s'en mêloient bientôt ; ils finissoient par parler tous à la fois en jetant des cris si épouvantables, que la première fois j'en fus effrayé. Je demandai quelquefois pourquoi le bey éprouvoit tant d'opposition dans ses plans, et quel étoit le sujet de ces bruyantes délibérations. Personne n'en savoit rien ; l'on me répondoit ordinairement que l'on raisonnoit et débattoit une proposition.

Vivant ici au milieu de ces peuplades qui conservent encore les mœurs des premiers âges de l'espèce humaine, je me faisois un extrême plaisir de les fréquenter pour connoître leurs coutumes et leur caractère. La première fois que j'allai dans les tentes de ces Bédouins, les femmes et les enfans prirent la fuite ; rassurés par mon guide, ils se rapprochèrent peu à peu, et je me trouvai bientôt au milieu de la foule. J'étois peut-être le premier Européen que ces femmes eussent vu. Après avoir considéré mon habit et en avoir ri à gorge déployée, leur admiration parut absorbée par la couleur jaune des boutons, et je ne tardai pas à me sentir tirer par derrière. La hardiesse de la première encouragea les autres, qui se jetèrent sur moi ; et mon habit eût été bientôt déchiré en mille pièces, si l'arrivée de quelques

Bédouins qui m'avoient vu à la cour ne les eût retenues. Je partis avec quelques boutons de moins à mon habit; du reste, nous nous séparâmes bons amis, et ces femmes m'exprimèrent le plus éloquemment qu'elles purent le désir de me revoir. Le lendemain matin, les Bédouins vinrent en si grand nombre à ma tente, que je fus réveillé par le bruit qu'ils faisoient. Je ne les croyois pas susceptibles d'une civilité si minutieuse. Ayant su que j'étois médecin, et cette profession conservant probablement chez eux la même considération qu'au temps d'Esculape, ils venoient à moi avec l'intime confiance d'être guéris de tous leurs maux. Rien de plus fâcheux que cette opinion pour un médecin qui ne veut faire ni le charlatan ni le marabout. Ils ne se bornoient point à demander des remèdes pour leurs maux présens, il leur en falloit pour ceux qu'ils appréhendoient. Tous désiroient un moyen de se préserver des fluxions sur les yeux. C'est une incommodité très-fréquente parmi eux, à cause de l'humidité à laquelle ils sont constamment exposés, vivant presque toujours à ciel découvert ou mal abrités sous leurs tentes. Plusieurs ont les membres perclus par des plaies invétérées, suite d'anciennes blessures mal soignées. Je ne saurois dire comment une maladie qui a son siége dans les grandes villes, et se répand par le libertinage, a pu pénétrer parmi des peuplades presque entièrement

séparées du commerce des autres peuples ; cependant elle s'y est propagée au point que plusieurs d'entre eux en portent des traces dégoûtantes sur le visage. Les enfans et les jeunes gens même, en approchant sans précaution de ceux qui en sont affectés, contractent des ulcères qui, négligés ou mal guéris, deviennent mortels.

Quelques cures heureuses m'acquirent une telle réputation parmi ces gens, que, lorsque je paroissois près de leurs tentes, ils accouroient en foule pour m'exprimer de leur mieux leur reconnoissance et leur attachement. Les femmes me faisoient asseoir à leurs côtés ; c'est la manière la plus obligeante dont on puisse accueillir un étranger ; et, tandis que je prenois la tasse de lait qu'elles m'avoient présentée, elles se mettoient à frédonner des chansons pour souhaiter à leur hôte toute espèce de félicité. Plusieurs chefs insistoient pour que je restasse avec eux. A l'offre d'un troupeau de chameaux et de tout l'équipage nécessaire pour devenir Bédouin, ils joignoient celle de leurs propres femmes. Je les aurois cru moins sincères sur ce point ; cependant leur générosité étoit telle que, lorsque j'entrois dans leurs tentes, s'il y avoit des femmes, les hommes se retiroient pour me laisser en liberté avec elles. Il est vrai que leur laideur et leur malpropreté leur tiennent lieu de sauve-garde envers un Européen. Elles sont enveloppées d'une pièce

de camelot garnie d'un capuchon, et arrêtée sur la taille par une ceinture. Leur tête est couverte d'un fichu de laine noire en guise de turban, d'où sortent des tresses de cheveux garnies de grains de verre qui leur descendent sur le front jusqu'à la hauteur des sourcils. Les plus riches portent des bracelets d'argent aux bras et aux jambes, et quatre gros anneaux aux oreilles. Je ne sais si les anneaux qu'elles ont aux jambes ont encore la même signification que du temps d'Hérodote (1), et si de leur nombre on peut inférer celui des aventures galantes de la femme qui s'en pare. Je n'ai pas vu s'accroître la quantité de ces ornemens pendant tout le temps que nos troupes ont été en relation avec ces tribus. Hommes et femmes, tous ont les bras, les jambes et le menton surchargés de figures bizarres peintes en noir d'une manière ineffaçable. Les femmes sont de plus dans l'usage de se teindre les ongles d'une couleur jaune-pâle avec le suc d'une plante qui est, je crois, la *Lausonia inermis*. Elles colorent aussi en noir, avec la poudre du régule d'antimoine, leurs paupières inférieures, usage commun à toutes les personnes de distinction en Barbarie. Des anneaux d'or, garnis de perles ou grains de verre, sont assez généralement suspendus au nez des femmes et des enfans. Leurs

(1) Hérodote, Liv. IV, 176.

dents très-blanches se détachent sur le fond de leur peau bronzée et tirant sur le jaune. Ces Bédouins sont maigres et élancés ; ils ont les mouvemens brusques et la physionomie animée par des yeux noirs extrêmement vifs.

L'occupation ordinaire des femmes est de filer, et de tisser le camelot. Ce genre de fabrication est si peu avancé, que la forme de leur métier est encore la même qu'au temps de l'invention. L'étoffe qui en sort ressemble plus à une natte qu'à un tissu ; cependant la qualité des laines est si bonne, que ce tissu, quoique bien informe, est moelleux et velouté. Leur mode de filer la laine n'est pas moins grossier. Assises à terre, elles placent sous leurs pieds une pelote de laine, et, après en avoir pris une petite touffe qu'elles font passer entre les doigts de leurs pieds, elles la tirent, en la frottant entre les mains, jusqu'à ce qu'elles l'attachent à une espèce de fuseau sur lequel elles font tourner le fil brut qui sort de la filière de leurs pieds.

Les hommes passent la plus grande partie de leur temps à ne rien faire : couchés dans leurs tentes ou accroupis la tête entre les genoux, ils mâchent continuellement du tabac. Pour le rendre plus agréable à leur palais, ils y mêlent de petits morceaux de natron qu'ils tirent de l'intérieur du pays. Je crois que c'est cette espèce de carbonate de soude lamellaire qui a été analysée récemment

par l'illustre chimiste Klaproth; il dit que ce sel se trouve à deux journées de route du Fezzan, et que l'on en apporte environ mille quintaux par an à Tripoli, indépendamment de celui qui va dans l'intérieur de l'Afrique. On est étonné de retrouver certains usages établis depuis très-long-temps chez des peuples qui n'ont eu aucun commerce entre eux. Le carbonate de soude natif fourni par le lac de Salaguanilla dans la province de Venezuela, en Amérique, est également employé par les habitans pour faciliter la mastication du tabac ou dans la préparation du *mo* ou *chimo*, qui est le suc exprimé de cette plante; on dit qu'il soutient et fortifie le système nerveux, en même temps qu'il provoque une abondante salivation, ce qui est utile dans les pays chauds. Je ne sais quel effet produit ce sel dans la mastication; mais du moins il est certain que les mâcheurs de tabac de ce pays ne peuvent se passer de cet étrange assaisonnement.

Le gibier, très-abondant dans les montagnes de la Cyrénaïque, pourroit varier agréablement la nourriture de ces Arabes; mais il semble que la vie pastorale ne s'accommode point de la chasse; la seule à laquelle ils s'adonnent, uniquement dans la vue du profit qu'ils en retirent, est celle de l'autruche. Ce géant des oiseaux habite l'intérieur du continent, et parcourt les déserts qui s'étendent vers l'extrémité orientale du petit

Atlas. Le chasseur bédouin de la Cyrénaïque parcourt en peu de temps cet espace à cheval, portant dans son bissac la foible provision de vivres qui lui est nécessaire. Les plumes que l'oiseau laisse tomber dans les lieux qu'il fréquente mettent le chasseur sur ses traces; il choisit un endroit où il puisse l'ajuster. S'il est aperçu par l'autruche avant de s'être approché à portée de fusil, elle s'enfuit promptement; et, comme le poids de son corps ne lui permet pas de voler, elle s'aide de ses ailes seulement pour courir avec plus de rapidité et s'envelopper d'un nuage de poussière qu'elle soulève en frappant la terre, et ne s'arrête que lorsqu'elle a trouvé des bois où elle se cache. Le Bédouin la suit à toute bride, et remarque avec soin l'endroit où elle a pénétré; il s'y place à l'affût, sûr de sa prise, parce que l'autruche débusque toujours de sa cachette par la même ouverture qui lui a servi à y entrer. A peine il l'a tuée, qu'il l'attache par les pieds à son cheval, et la traîne ainsi pendant quelques heures en courant au galop. Les Bédouins sont fermement persuadés que la graisse de l'autruche, macérée de la sorte, acquiert des vertus médicales étonnantes; ils la recueillent en conséquence, et en font usage pour toutes les maladies. Ils vont vendre à Bengasi la peau de l'autruche revêtue de toutes ses plumes; cette

marchandise est une des branches les plus considérables du commerce de cette ville.

Ce qui me déplaisoit le plus chez ces Arabes, étoit leur malpropreté excessive et habituelle. Un épais enduit de crasse couvre et leurs meubles et leurs corps; l'on auroit peine à dire de quelle couleur est leur peau. Me trouvant un jour au milieu d'eux près d'un puits, je leur demandai pourquoi ils ne se tenoient pas plus proprement, et s'ils n'éprouvoient pas quelque désir de se plonger dans l'eau, ou du moins de se laver les mains et la figure. Ils me répondirent que, s'ils se nettoyoient ainsi, leurs troupeaux ne pourroient plus les suivre. On peut s'imaginer par cette réponse jusqu'où va leur saleté, puisque non seulement la vue, mais l'odorat encore, en est si puissamment affecté. Sans doute leur législateur Mahomet avoit en vue de combattre ce penchant à la malpropreté, lorsqu'il leur prescrivit des ablutions *journalières*; mais partout les hommes trouvent des subterfuges pour éluder la loi. Le Bédouin, jaloux de conserver l'odorant vernis dont son corps est couvert, se frotte avec du sable sec au lieu d'eau, parce qu'il importe peu à Mahomet, dit-il, que ce soit du sable ou de l'eau qui passe par nos mains.

Sur ces entrefaites, M. Jacques Rossoni, frère

du vice-consul d'Angleterre à Bengasi, arriva dans notre camp; il étoit accompagné d'un capitaine maltois. L'objet de leur voyage étoit d'acheter des bœufs pour l'approvisionnement de Malte. La venue de deux Européens dans cette contrée sauvage me causa un si vif plaisir, que, sans les connoître, je courus à eux avec des transports de joie, et que je les accueillis comme s'ils eussent été mes plus anciens et mes plus intimes amis. Je m'aperçus qu'ils partageoient ce sentiment, s'attendant peu à faire une pareille rencontre dans ce séjour inhospitalier. Le bey, dans la confiance que l'argent employé à ces achats retomberoit bientôt en tout ou en partie dans ses mains, prit aussi part à notre allégresse. Il me recommanda ses nouveaux hôtes, et fit porter à ma tente un peu de thé et de café, en ajoutant le compliment habituel, « pour que ces trois chiens de chrétiens le partagent entre eux. »

Tandis que, dans ce séjour agréable, nos troupes se remettoient des fatigues qu'elles avoient essuyées dans leur marche, le bey reçut la nouvelle qu'à l'approche du petit corps de soldats qui avoit été expédié pour suivre les mouvemens de son frère, celui-ci, désespérant de pouvoir résister, et abandonné de la plus grande partie des siens, étoit sur le point d'évacuer Derna et de se rendre au Caire près du pacha, son pa-

rent, s'il venoit à être poursuivi par notre armée. Cette nouvelle laissa le bey incertain sur le parti qu'il avoit à prendre. L'été, qui s'avançoit, ne permettoit pas de s'enfoncer dans un pays privé d'eau et de vivres. Après une longue discussion, il fut décidé de ne point quitter ces montagnes avant que toutes les tribus n'eussent payé la dîme et de passer l'été à Grenna. Ainsi se nomme aujourd'hui l'antique Cyrène. Ce lieu, où l'eau abonde, est le centre des régions montagneuses de la Pentapole, où toutes les autres tribus arabes font paître leurs troupeaux. Tout le camp se mit donc en mouvement pour partir le lendemain

---

DE LABIAR AU TOMBEAU DE SIDY-MOHAMED-EMERI.

Je ne saurois vous exprimer le plaisir que j'éprouvai lorsque, le 21 avril, à la naissance d'un très-beau jour, je vis plier nos tentes pour prendre la route de Cyrène, ville si célèbre dans l'antiquité. L'aspect de ces montagnes que nous traversions, et dont le sommet étoit couronné de bosquets touffus de genevriers de Phénicie, avoit à mes yeux quelque chose de majestueux qui rappeloit vivement à l'esprit l'idée des temps

passés. Au revers de ces montagnes, après quatre heures de marche, nous descendîmes dans des prairies environnées de tous côtés de collines rocailleuses parsemées çà et là, de la manière la plus pittoresque, de buissons touffus d'un vert-sombre. L'une d'elles, qui s'élève sur la lisière de ces prairies, porte les ruines vénérables d'un ancien château nommé maintenant *El-Benia.* Il est de forme carrée ; chacun de ses côtés a cinquante-huit pas de longueur. Quelques pierres de la façade paroissent avoir été chargées de caractères qui ne sont certainement ni grecs ni latins, et d'ailleurs trop mutilés et trop effacés pour que je me misse en devoir de les transcrire ou de les déchiffrer. Autour de ce château on voit beaucoup de tombeaux creusés dans le roc vif. Des essaims de pigeons sauvages et des perdrix de l'espèce nommée *Al-Khata*, qui voltigent perpétuellement dans ces ruines, en interrompent la solitude. D'agréables vallées se prolongent dans les sinuosités de ces montagnes; et les Bédouins, attirés par l'abondance des eaux et la richesse des pâturages, promènent leurs troupeaux de l'une à l'autre.

Nous avons voyagé plusieurs journées dans les détours de ces montagnes, et toujours avec un nouveau plaisir. L'inépuisable variété des sites charme la vue, et les ruines des anciens édifices que l'on rencontre à chaque pas présentent

comme une portion des annales de la nation puissante qui habita jadis ce territoire. Il n'y a pas une colline dont le sommet ne soit couronné par les ruines d'un château antique, et il n'y a pas un château qui ne soit entouré d'habitations ou de tombeaux creusés avec un art merveilleux dans les entrailles même de la montagne.

Plus on approche de Cyrène, plus ce genre particulier d'architecture prend un caractère frappant. A Zardez, à sept heures de marche au-delà d'El-Benia, je commençai à voir ces blocs massifs en forme de colonnes grossières, que l'on conservoit pour servir de base aux constructions, après avoir creusé tout à l'entour dans le sein de la montagne. A Siré, éloigné de Zardez de onze heures de route, on est surpris du nombre de chambres dont se compose une maison d'un seul morceau taillée dans le corps de la montagne. Après deux autres heures, on arrive à Slanta. J'observai, dans un petit espace, deux cents de ces chambres ou tombeaux creusés l'un près de l'autre dans le cœur du mont. Ne croyez pas cependant que ce genre étrange d'architecture ait été d'une exécution aussi facile qu'il le seroit dans le grès friable qui couvre toute la région contiguë au golfe. Les derniers lits de ce grès coquillier couvrent encore les collines les moins élevées de la partie occidentale de la Cyrénaïque, qui se ter-

minent à la mer; mais au-delà on ne voit plus cette croûte de sable aggloméré, et le noyau des montagnes est un calcaire compacte qui a la dureté ordinaire du marbre. En effet, sa cassure est grenue, fine et quelquefois brillante comme dans le marbre salin. Cette roche est cependant de seconde formation, et offre de nombreuses traces de coquilles; elle est d'une couleur jaune-pâle, souvent poreuse comme le travertin, et elle acquiert également, quand elle a été long-temps exposée à l'air, cette teinte rougeâtre qui rend les ruines de ce pays si agréables à la vue. Telle est la nature de la roche qui constitue toute la partie de la Cyrénaïque que j'ai visitée, et dans laquelle le peuple industrieux et puissant qui s'y fixa jadis avoit creusé ses maisons et ses tombeaux.

On trouve sur cette route le sépulcre du fameux marabout Sidy-Mohamed-Emeri, renommé dans tout le pays par les nombreux miracles qu'il opéra. Toute l'armée s'y rendit, le 25 mars, avec le plus grand recueillement. Les murs du mausolée furent couverts des offrandes de nos soldats; c'étoient des paniers de dattes et de pistaches, des pots de beurre, des harnois de chevaux, des fusils, des sabres, et une assez grande quantité de vieux étriers. Le bey y fit avec solennité le sacrifice d'un bœuf; il arrosa du sang de la victime le pavé de la tombe; et, après en

avoir fait griller la chair, il la distribua aux gens de sa suite. J'en fus excepté, parce qu'en ma qualité d'infidèle, je n'étois pas digne de prendre part à cette cérémonie. Curieux de voir quel effet produisoient les offrandes déposées par nos soldats sur la tombe de ce marabout, je m'habillai en mamelouck; et, confondu dans la foule des dévots, je pénétrai, à la nuit tombante, dans l'enceinte sacrée. Jamais, depuis que je vivois avec ces gens, je n'avois trouvé une table mieux servie. Tout ce qu'un pays fertile produit de fruits excellens étoit réuni autour de la tombe du saint. Au milieu de tant de bonnes choses qui provoquoient mon appétit, je ne pus détacher les yeux d'une corbeille de dattes les plus belles que j'eusse jamais vues. Les provisions du jour avoient été peu abondantes; et, poussé par la faim et la gourmandise, j'étendis une main sacrilége sur la corbeille, qui fut vidée en un clin d'œil. Le lendemain, le camp retentit du miracle opéré par le mort, qui avoit accueilli l'offrande des dévots; quelques personnes même assurèrent avoir entendu le bruit qu'il faisoit en mangeant.

Le pays autour de ce tombeau doit avoir été très-peuplé dans les temps anciens; car on ne cesse de voyager pendant plusieurs heures au milieu des ruines de villes antiques. Malgré l'état complet d'abandon auquel le terrain est livré, l'œil du voyageur est agréablement frappé de sa

fertilité. L'olivier y croît spontanément, et s'y propage en si grande abondance, qu'il couvre de grands espaces. Les Bédouins, qui ne connoissent d'autre assaisonnement que le beurre, ne font aucun cas de cet arbre, et même, par une superstition qui leur est propre, ils empêchent d'en cueillir les fruits et d'en faire de l'huile; cependant, transportée en Europe par la voie de Bengasi, elle suffiroit pour enrichir tout le pays. Des figuiers de la plus grande taille, des caroubiers, des pistachiers et des poiriers sauvages croissent au milieu des oliviers; et l'aspect de ce pays, livré à la nature, présente une plus haute idée de fertilité que ne l'offriroit le terrain le plus habilement cultivé dans notre patrie.

Frappé de la fécondité de ces terres, de l'air pur et tempéré que l'on y respire, entouré de tant de monumens de la grandeur et de la prospérité des anciens habitans de la Cyrénaïque, je ne pouvois comprendre comment, dans les temps surtout où les armées européennes, poussées par le zèle des conquêtes religieuses, avoient pris la route de ces contrées, aucune puissance n'avoit songé à occuper ce territoire avec une force assez considérable pour fonder une colonie durable sur le sol fertile de la Cyrénaïque. La politique des grandes nations qui régnèrent successivement sur les rives de la Méditerranée fut bien différente: les Phéniciens et les Carthaginois, les Grecs

après eux, et plus tard les Romains, tous eurent pour maxime constante de transporter l'excès de leur population sur divers points de cette côte étendue, afin que leurs navigateurs, quelque part qu'ils abordassent, fussent assurés de trouver leur langue, leurs mœurs, leur religion et leurs compatriotes.

Maintenant le navigateur italien qui fréquente la Méditerranée, palpite de crainte à chaque voile qu'il aperçoit, ne sachant si elle est celle d'un navire ami ou celle d'un pirate. Chaque fois que le vent du nord souffle, il tremble d'être jeté sur les rives inhospitalières où il finira ses jours dans un dur esclavage. Quels obstacles ont donc pu détourner les gouvernemens européens d'entreprendre l'établissement d'une colonie sur ces côtes fertiles? Seroit-ce le nombre ou la puissance des habitans? Mais ces hordes de vagabonds, rebut des autres pays, ne sont redoutables que pour les personnes qui voyagent à pied dans le désert, et qu'une poignée d'hommes indisciplinés et mal commandés remplit d'effroi et pousse devant elle comme un troupeau de timides brebis. On a dit qu'il accouroit de l'intérieur des multitudes d'adversaires; elles n'existent que dans l'imagination. La zone de terrain habitable qui se prolonge au midi de la Cyrénaïque est très-resserrée et peu peuplée. Le golfe de la grande Syrte et le Sahara, avec lequel il com-

munique, forment une limite trop bien fortifiée par la nature, pour que les nations qui habitent la côte occidentale de l'Afrique, située plus à l'ouest, puissent la forcer avec des troupes formidables. Du côté de l'Egypte, de vastes déserts où de nombreux défilés donnent la facilité de défendre l'entrée du côté du Catabathmus. La côte est presque inaccessible, si l'on en excepte les ports de Tajouni et d'Apollonia, qu'il est facile de fortifier. Ainsi protégée par la nature contre toute attaque extérieure, à quel état de prospérité ne parviendroit pas rapidement la colonie européenne qui s'établiroit sur ce sol fertile, où les pâturages et la chasse suffiroient dans les premiers momens à la subsistance des nouveaux habitans?

Loin de moi l'idée que les colons européens qui viendroient se fixer dans ce pays dussent renouveler contre les peuples pasteurs qui l'habitent les scènes sanglantes qui ont trop souvent souillé les premières rencontres entre les indigènes d'une contrée et des étrangers! Je regarde, au contraire, leur conservation et le maintien de leurs habitudes actuelles, comme essentiellement liée à la prospérité de la nouvelle colonie, et au développement de la branche d'industrie et de commerce à laquelle elle devroit s'appliquer. Je voudrois, et la nature du sol le permet, qu'on ne s'occupât que de la culture de l'olivier, de la vigne

et des dattiers, qui couvriroient également les collines calcaires formant la région haute du pays et les parties sablonneuses de la côte. Les belles prairies qui occupent les vallées continueroient à être le théâtre de la vie pastorale de ces tribus errantes. Celles-ci n'étant point troublées dans leurs habitudes, et voyant au contraire s'accroître continuellement le produit de leurs bestiaux, deviendroient les plus fidèles alliés des nouveaux habitans. Les laines de la Cyrénaïque étoient les plus estimées de toutes chez les anciens, et je ne crains pas d'affirmer que, telles qu'elles sont maintenant, elles surpassent de beaucoup les plus belles que produise l'Europe; elles sont presque sans valeur aujourd'hui, faute de fabriqnes dans le pays et de débit à l'étranger.

On auroit donc le plus grand intérêt non seulement à ne pas inquiéter les indigènes, mais encore à respecter religieusement leurs habitudes. Des communications journalières avec eux, et surtout l'influence divine d'une religion qui n'a jamais manqué de civiliser les nations les plus barbares chez lesquelles elle a pénétré, ne tarderoient pas à adoucir l'esprit farouche et grossier de ces peuplades, et les prépareroient peu à peu à adopter toutes les lois de la vie sociale.

Je ne pense pas non plus qu'il convint de faire un mélange monstrueux d'une nation civilisée avec un peuple barbare. L'on n'a pas, il me

semble, fait une attention convenable à la constitution politique des peuples qui habitèrent cette contrée dans les temps anciens, quoique l'on ait beaucoup écrit sur leur prospérité, leurs richesses et leur puissance, dont le sol présente à chaque pas des monumens magnifiques. Toutefois, on sait positivement que, pendant tout le temps que la colonie grecque jeta un éclat si vif, un peuple nomade erroit dans les montagnes de la Cyrénaïque, traînant à sa suite d'immenses troupeaux dont le lait et la chair le nourrissoient. Le tableau que nous en a transmis Hérodote n'a rien perdu de la vérité de ses couleurs, si on le compare à celui que présente la vie des Bédouins de nos jours, véritables descendans des anciens nomades. Nous apprenons aussi de cet historien et des géographes anciens que la partie de la Cyrénaïque que parcouroient ces tribus étoit précisément le territoire maritime, c'est-à-dire celui où, indépendamment de Cyrène, florissoient d'autres villes considérables, comme le témoignent les monumens qui nous rappellent les beaux jours de Bérénice, de Teuchira, de Ptolémaïs, de Barcé et d'Apollonia. Je crois, d'ailleurs, que le pays parvint à ce haut degré d'opulence, parce que la population civilisée savoit tirer parti des riches produits du peuple pasteur. J'ai la ferme espérance que ces sources d'une véritable richesse rendront un jour la vie à ces belles contrées, et que celles-ci

offriront de nouvelles branches de commerce et d'industrie, principalement aux villes maritime d'Italie, qui sauront établir des relations avec la nouvelle colonie.

DU TOMBEAU DE SIDY-MOHAMED-EMERI A SLOUGHÉ.

Deux routes partent du tombeau de Sidy-Mohamed-Emeri : l'une aboutit à Bengasi, en suivant la côte ; l'autre se dirige à l'est, traverse la partie la plus élevée de la Cyrénaïque, et de là, par une pente prolongée jusqu'à la mer, conduit à Derna. Le recouvrement du tribut des Bédouins étant devenu désormais le principal but de notre voyage, nous dûmes nous arrêter souvent : nous n'arrivâmes en conséquence à Sloughé, à trois heures de route de Cyrène, que le 2 mai.

L'aspect de ces montagnes, d'une variété toujours pittoresque, la douce fraîcheur que l'on y respire dans cette saison, les ruines que l'on y rencontre à chaque pas, occupèrent de la manière la plus agréable et mes sens et mon imagination pendant ce long trajet. Le premier jour, nous campâmes à Spaghé. Toutes les collines autour de nous étoient couronnées de débris de vastes édifices ou de tombeaux. Dans une course que

sur ces hauteurs, j'aperçus, près des d'un ancien château, une source abon- de l'eau la plus limpide. A peu de dis- e, près des débris de vieux bâtimens, autre source jaillissoit des fentes de la e calcaire qui forme le noyau de ces mon- tés. C'étoient les seules que j'eusse rencon- jusqu'alors sur le continent africain. Je ttendois toutefois à en trouver dans ces can- s, non seulement à cause de la nature du sol é et boisé, mais encore sur la parole d'Héro- e et d'autres écrivains de l'antiquité, qui at- uent la fertilité du sol de la Cyrénaïque à l'a- ndance de ses sources qui ne tarissent jamais. Je empressai de communiquer cette découverte h bey, en l'invitant à se transporter sur les lieux our jouir d'un spectacle entièrement nouveau our lui. Mais, comme il n'avoit aucune idée une eau jaillissante et ne connoissoit que celle es puits, il se moqua de ma description, nia la ossibilité du fait, et sembla prendre plaisir à me anger dans la classe de ces charlatans qui dé- itent effrontément des contes.

Une plante, assez semblable à notre artichaut, et qui en a la saveur et l'aspect, croît naturelle- ment dans ces montagnes. Les Bédouins man- gent les feuilles de son calice. Nos troupes, à l'exemple des Bédouins, en mangèrent aussi, et prirent tant de goût à cette plante, qu'ils détrui-

sirent toutes celles qu'ils rencontrèrent. J'étois parvenu, non sans peine, à en sauver une qui devoit faire partie de ma collection; mais un de mes esclaves l'ayant aperçue, profita, pour s'en emparer, d'un moment où j'avois quitté ma tente, et me dit ensuite, avec simplicité, qu'il croyoit que je l'avois mise en réserve pour lui. Par la suite, il ne m'a plus été possible d'en trouver une seule.

Tandis que nous étions campés à Spaghé, une si grande mortalité éclata parmi nos chameaux, que nous fûmes menacés de les perdre tous. Le bey et ses troupes commencèrent à s'alarmer sérieusement et avec raison : c'étoit en vain que les marabouts suspendoient leurs amulettes au cou de ces animaux et faisoient retentir à leurs oreilles des paroles magiques. Je ne tardai pas à m'apercevoir qu'ils s'empoisonnoient en mangeant une plante ombellifère qui croît dans ces prairies; elle est à feuilles décomposées, dont les folioles sont découpées, charnues, fines et luisantes; elle est privée d'involucres général et partiel; son fruit, comprimé, d'une forme entre le rond et l'ovale, est relevé sur le dos de trois nervures longitudinales, et garni d'une large membrane qui a l'éclat et le poli de la soie. La fleur étoit déjà passée, à toutes les plantes que je rencontrai; je ne sais si la privation de cette partie essentielle vous permettra de déterminer exacte-

ment l'espèce. Seroit-ce le *silphium* tant célébré, et dont le suc, préparé par les Cyrénéens et vendu à l'étranger, étoit pour eux la source d'un commerce lucratif.

Vous savez que la célébrité de cette plante a valu à la Cyrénaïque l'épithète de *silphifera* (1), et que les Cyrénéens, jaloux de ce produit précieux de leur sol, le faisoient vendre pour le compte de l'État. Vous savez aussi que, depuis Battus, leur fondateur, ils n'ont pas cessé de faire graver sur leur monnoie l'image du silphium.

Je vous apporte une de ces monnoies, qui joint au mérite d'une extrême rareté celui d'une parfaite conservation : d'un côté, l'on y voit gravée la figure de cette plante, avec l'inscription ΚΟΙΝΟΝ, et, de l'autre, la tête de Jupiter-Ammon, en grande vénération chez les Cyrénéens. Ne vous attendez pas cependant à trouver sur cette médaille les traits caractéristiques de la plante ; mais c'est déjà beaucoup, pour l'illustration de ce point de la botanique ancienne, de trouver sur ce monument, contemporain de la célébrité du silphium, le caractère de la famille à laquelle il appartient. On y reconnoît en effet la physionomie d'une plante ombellifère aux feuilles composées, à la large gaîne qui embrasse le pé-

(1) Callimaque, *Hymnes*; Hérodote, *Lib.* IV, c. 169; Strabon, *Géogr.*, Lib. XVII.

dicelle de la fleur, à la tige enfin profondément sillonnée de lignes parallèles, et surmontée d'un petit globe de fleurs réunies en ombelles. Beaucoup de plantes ombellifères, lorsque la fleur est sur le point de s'ouvrir, présentent leur ombelle sous la forme d'un globule; c'est précisément sous cette apparence que l'ombelle est figurée sur la médaille, et je suis disposé à croire que c'est à cette période où la plante est la plus abondante en sève que l'on s'occupoit à extraire le suc de la racine: ainsi l'époque la plus favorable pour l'obtenir est nettement indiquée sur ce monument par la forme que prend alors la fleur.

A cette première branche du silphium, tracée d'après les médailles qui en portent l'image, on peut joindre les autres traits fournis par Théophraste, et qui se rapportent tous à l'espèce que j'ai trouvée. En les rassemblant dans ses différens écrits, on en tire la description suivante: « *La* » racine du silphium est épaisse, charnue, vivace » et usitée en médecine (1); sa tige est de la » même forme que celle du papyrus et du fénil, » et elle égale ce dernier en grosseur.....; ses » feuilles s'appellent *μα'σπετον* (2), et ressemblent

(1) Theoph., Historia plantarum, Liv. VI, III.

(2) Ce mot ne se trouve que dans Théophraste et dans ce seul endroit. Personne n'en a compris la signification, quoiqu'on ait cherché à l'interpréter, et que cette traduc-

» à celles du silinum; ses graines sont larges et » ailées à peu près comme celles de la Phillis. On » la trouve à Cyrène, et principalement dans les » environs de la Syrte, près du jardin des Hespé- » rides. »

J'ai déjà dit que les Cyrénéens exprimoient le suc de cette plante de la racine. Plusieurs personnes n'approuveront peut-être pas cette assertion, principalement celles qui s'en rapportent à la version latine de Strabon, dans laquelle on fait dire à ce géographe, en parlant du suc de la Cyrénaïque : *Quem silphium expresso et coagulato succo dat.* Strabon s'étoit contenté de dire : ὃν εκφερέ το σιλφιον οπιςΊεν. On voit clairement qu'en se servant du mot ὀπισΊεν, Strabon vouloit parler du suc fourni par la racine sans aucune opération ; ce suc étoit le plus estimé (1). En effet, Théophraste dit que le silphium donnoit deux espèces de suc, celui de la tige et celui de la racine (2).

tion ait passé dans plusieurs lexiques. Le savant botaniste anglois, Stackhouse, s'est sagement abstenu de traduire ce mot dans les notes qu'il a jointes à l'édition de Théophraste, Περὶ φυτῶν, qu'il a publiée; il ajoute seulement, avec l'expression du doute, *vox syriaca.*

(1) Strabon, Liv. XVII.--M. Letronne a expliqué ce passage dans le même sens, et l'a éclairci par plusieurs exemples. (Trad. françoise de Strabon, T. V, p. 486, n, 3). E.

(2) Théophraste, Hist. plant., Liv. VI, 11.

Quant aux insignes vertus médicales de cette plante, je vous renvoie à Pline, qui en aura peut-être exagéré quelques-unes, suivant l'usage, et qui aura rapporté les autres d'après la tradition : mais je ne puis croire non plus, d'après l'usage continuel et général que l'on faisoit du silphium, qu'il ait pu jouir tranquillement d'une réputation usurpée. Je puis bien moins encore me persuader qu'une plante de nulle valeur ait été payée généralement à poids égal d'argent. Tel est effectivement le prix qu'en trouva Jules-Cesar, lorsque, se disposant à la guerre, il enleva du trésor public tout le suc de silphium qui s'y conservoit avec l'or et l'argent (1).

Je sais bien que cette plante avoit à la fin presque disparu du sol de la Cyrénaïque après une irruption que firent dans ce pays les peuples barbares qui l'avoisinoient (2). Je me souviens même d'avoir lu que, du temps de Néron, l'on en trouva une seule dans la Cyrénaïque, et qu'on l'envoya à cet empereur comme une très-grande rareté. Mais ce qui contribua bien plus que sa rareté à jeter de la confusion sur sa nature, fut le peu de connoissance en botanique que possédoient les commentateurs et les traducteurs des écrivains de l'antiquité qui ont parlé de cette plante. Au

(1) Pline, Liv. XVIII, III.

(2) Strabon, Liv. XVII.

lieu de conserver le nom de silphium, sous lequel elle avoit toujours été désignée par Strabon et d'autres écrivains, chacun voulut substituer à ce nom celui du végétal qui lui paroissoit se rapprocher davantage de la description donnée par ces auteurs. Il se trouva même des érudits qui appliquèrent ces différens noms à autant de plantes différentes, et quelques-uns prirent le suc de la Cyrénaïque et le silphium pour deux productions distinctes. Buonnaccinoli, notre compatriote, traduit une fois silphium par baume; dans un autre endroit, par tazer, et, dans un troisième, par benjoin. Je ne puis non plus embrasser sur ce point l'opinion de Sprengel (1), quelle que soit sa juste réputation dans ce genre de recherches. Je crois que le silphium est cette espèce de plante connue par les botanistes sous le nom de *ferula tingitana*. Il est constant que tous les anciens s'accordent à considérer la Cyrénaïque comme étant exclusivement la patrie du silphium; et nous savons de plus, par Théophraste, que cette plante dédaignoit tout autre sol, et ne s'y laissoit ni transplanter ni cultiver. Je puis affirmer aussi que le *ferula tingitana* disparoît long-temps avant d'arriver aux montagnes de la Cyrénaïque. Le cours des ans ne change pas les productions naturelles du sol, surtout

(1) *Historia rei herbariæ*, T. I.

et des dattiers, qui couvriroient également les collines calcaires formant la région haute du pays et les parties sablonneuses de la côte. Les belles prairies qui occupent les vallées continueroient à être le théâtre de la vie pastorale de ces tribus errantes. Celles-ci n'étant point troublées dans leurs habitudes, et voyant au contraire s'accroître continuellement le produit de leurs bestiaux, deviendroient les plus fidèles alliés des nouveaux habitans. Les laines de la Cyrénaïque étoient les plus estimées de toutes chez les anciens, et je ne crains pas d'affirmer que, telles qu'elles sont maintenant, elles surpassent de beaucoup les plus belles que produise l'Europe; elles sont presque sans valeur aujourd'hui, faute de fabriqnes dans le pays et de débit à l'étranger.

On auroit donc le plus grand intérêt non seulement à ne pas inquiéter les indigènes, mais encore à respecter religieusement leurs habitudes. Des communications journalières avec eux, et surtout l'influence divine d'une religion qui n'a jamais manqué de civiliser les nations les plus barbares chez lesquelles elle a pénétré, ne tarderoient pas à adoucir l'esprit farouche et grossier de ces peuplades, et les prépareroient peu à peu à adopter toutes les lois de la vie sociale.

Je ne pense pas non plus qu'il convint de faire un mélange monstrueux d'une nation civilisée avec un peuple barbare. L'on n'a pas, il me

semble, fait une attention convenable à la constitution politique des peuples qui habitèrent cette contrée dans les temps anciens, quoique l'on ait beaucoup écrit sur leur prospérité, leurs richesses et leur puissance, dont le sol présente à chaque pas des monumens magnifiques. Toutefois, on saït positivement que, pendant tout le temps que la colonie grecque jeta un éclat si vif, un peuple nomade erroit dans les montagnes de la Cyrénaïque, traînant à sa suite d'immenses troupeaux dont le lait et la chair le nourrissoient. Le tableau que nous en a transmis Hérodote n'a rien perdu de la vérité de ses couleurs, si on le compare à celui que présente la vie des Bédouins de nos jours, véritables descendans des anciens nomades. Nous apprenons aussi de cet historien et des géographes anciens que la partie de la Cyrénaïque que parcouroient ces tribus étoit précisément le territoire maritime, c'est-à-dire celui où, indépendamment de Cyrène, florissoient d'autres villes considérables, comme le témoignent les monumens qui nous rappellent les beaux jours de Bérénice, de Teuchira, de Ptolémaïs, de Barcé et d'Apollonia. Je crois, d'ailleurs, que le pays parvint à ce haut degré d'opulence, parce que la population civilisée savoit tirer parti des riches produits du peuple pasteur. J'ai la ferme espérance que ces sources d'une véritable richesse rendront un jour la vie à ces belles contrées, et que celles-ci

offriront de nouvelles branches de commerce e d'industrie, principalement aux villes maritime d'Italie, qui sauront établir des relations avec l nouvelle colonie.

DU TOMBEAU DE SIDY-MOHAMED-EMERI A SLOUGHÉ.

Deux routes partent du tombeau de Sidy-Mohamed-Emeri : l'une aboutit à Bengasi, en suivant la côte ; l'autre se dirige à l'est, traverse la partie la plus élevée de la Cyrénaïque, et de là, par une pente prolongée jusqu'à la mer, conduit à Derna. Le recouvrement du tribut des Bédouins étant devenu désormais le principal but de notre voyage, nous dûmes nous arrêter souvent : nous n'arrivâmes en conséquence à Slough é, à trois heures de route de Cyrène, que le 2 mai.

L'aspect de ces montagnes, d'une variété toujours pittoresque, la douce fraîcheur que l'on y respire dans cette saison, les ruines que l'on y rencontre à chaque pas, occupèrent de la manière la plus agréable et mes sens et mon imagination pendant ce long trajet. Le premier jour, nous campâmes à Spaghé. Toutes les collines autour de nous étoient couronnées de débris de vastes édifices ou de tombeaux. Dans une course que

fis sur ces hauteurs, j'aperçus, près des tes d'un ancien château, une source abondante de l'eau la plus limpide. A peu de distance, près des débris de vieux bâtimens, une autre source jaillissoit des fentes de la roche calcaire qui forme le noyau de ces montagnes. C'étoient les seules que j'eusse rencontrées jusqu'alors sur le continent africain. Je m'atttendois toutefois à en trouver dans ces cantons, non seulement à cause de la nature du sol élevé et boisé, mais encore sur la parole d'Hérodote et d'autres écrivains de l'antiquité, qui attribuent la fertilité du sol de la Cyrénaïque à l'abondance de ses sources qui ne tarissent jamais. Je m'empressai de communiquer cette découverte au bey, en l'invitant à se transporter sur les lieux pour jouir d'un spectacle entièrement nouveau pour lui. Mais, comme il n'avoit aucune idée d'une eau jaillissante et ne connoissoit que celle des puits, il se moqua de ma description, nia la possibilité du fait, et sembla prendre plaisir à me ranger dans la classe de ces charlatans qui débitent effrontément des contes.

Une plante, assez semblable à notre artichaut, et qui en a la saveur et l'aspect, croît naturellement dans ces montagnes. Les Bédouins mangent les feuilles de son calice. Nos troupes, à l'exemple des Bédouins, en mangèrent aussi, et prirent tant de goût à cette plante, qu'ils détrui-

sirent toutes celles qu'ils rencontrèrent. J'étois parvenu, non sans peine, à en sauver une qui devoit faire partie de ma collection; mais un de mes esclaves l'ayant aperçue, profita, pour s'en emparer, d'un moment où j'avois quitté ma tente, et me dit ensuite, avec simplicité, qu'il croyoit que je l'avois mise en réserve pour lui. Par la suite, il ne m'a plus été possible d'en trouver une seule.

Tandis que nous étions campés à Spaghé, une si grande mortalité éclata parmi nos chameaux, que nous fûmes menacés de les perdre tous. Le bey et ses troupes commencèrent à s'alarmer sérieusement et avec raison : c'étoit en vain que les marabouts suspendoient leurs amulettes au cou de ces animaux et faisoient retentir à leurs oreilles des paroles magiques. Je ne tardai pas à m'apercevoir qu'ils s'empoisonnoient en mangeant une plante ombellifère qui croît dans ces prairies; elle est à feuilles décomposées, dont les folioles sont découpées, charnues, fines et luisantes; elle est privée d'involucres général et partiel; son fruit, comprimé, d'une forme entre le rond et l'ovale, est relevé sur le dos de trois nervures longitudinales, et garni d'une large membrane qui a l'éclat et le poli de la soie. La fleur étoit déjà passée, à toutes les plantes que je rencontrai; je ne sais si la privation de cette partie essentielle vous permettra de déterminer exacte-

ment l'espèce. Seroit-ce le *silphium* tant célébré, et dont le suc, préparé par les Cyrénéens et vendu à l'étranger, étoit pour eux la source d'un commerce lucratif.

Vous savez que la célébrité de cette plante a valu à la Cyrénaïque l'épithète de *silphifera* (1), et que les Cyrénéens, jaloux de ce produit précieux de leur sol, le faisoient vendre pour le compte de l'État. Vous savez aussi que, depuis Battus, leur fondateur, ils n'ont pas cessé de faire graver sur leur monnoie l'image du silphium.

Je vous apporte une de ces monnoies, qui joint au mérite d'une extrême rareté celui d'une parfaite conservation : d'un côté, l'on y voit gravée la figure de cette plante, avec l'inscription KOINON, et, de l'autre, la tête de Jupiter-Ammon, en grande vénération chez les Cyrénéens. Ne vous attendez pas cependant à trouver sur cette médaille les traits caractéristiques de la plante ; mais c'est déjà beaucoup, pour l'illustration de ce point de la botanique ancienne, de trouver sur ce monument, contemporain de la célébrité du silphium, le caractère de la famille à laquelle il appartient. On y reconnoît en effet la physionomie d'une plante ombellifère aux feuilles composées, à la large gaîne qui embrasse le pé-

(1) Callimaque, *Hymnes*; Hérodote, *Lib.* IV, c. 169; Strabon, *Géogr.*, Lib. XVII.

d'icelle de la fleur, à la tige enfin profondément sillonnée de lignes parallèles, et surmontée d'un petit globe de fleurs réunies en ombelles. Beaucoup de plantes ombellifères, lorsque la fleur est sur le point de s'ouvrir, présentent leur ombelle sous la forme d'un globule; c'est précisément sous cette apparence que l'ombelle est figurée sur la médaille, et je suis disposé à croire que c'est à cette période où la plante est la plus abondante en sève que l'on s'occupoit à extraire le suc de la racine: ainsi l'époque la plus favorable pour l'obtenir est nettement indiquée sur ce monument par la forme que prend alors la fleur.

A cette première branche du silphium, tracée d'après les médailles qui en portent l'image, on peut joindre les autres traits fournis par Théophraste, et qui se rapportent tous à l'espèce que j'ai trouvée. En les rassemblant dans ses différens écrits, on en tire la description suivante: « La » racine du silphium est épaisse, charnue, vivace » et usitée en médecine (1); sa tige est de la » même forme que celle du papyrus et du fénil, » et elle égale ce dernier en grosseur.....; ses » feuilles s'appellent *μα'σπετον* (2), et ressemblent

(1) Theoph., Historia plantarum, Liv. VI, III.

(2) Ce mot ne se trouve que dans Théophraste et dans ce seul endroit. Personne n'en a compris la signification, quoiqu'on ait cherché à l'interpréter, et que cette traduc-

» à celles du silinum; ses graines sont larges et » ailées à peu près comme celles de la Phillis. On » la trouve à Cyrène, et principalement dans les » environs de la Syrte, près du jardin des Hespé» rides. »

J'ai déjà dit que les Cyrénéens exprimoient le suc de cette plante de la racine. Plusieurs personnes n'approuveront peut-être pas cette assertion, principalement celles qui s'en rapportent à la version latine de Strabon, dans laquelle on fait dire à ce géographe, en parlant du suc de la Cyrénaïque : *Quem silphium expresso et coagulato succo dat.* Strabon s'étoit contenté de dire : ὃν εκφερέ το σιλφιον οπισθεν. On voit clairement qu'en se servant du mot ὀπισθεν, Strabon vouloit parler du suc fourni par la racine sans aucune opération ; ce suc étoit le plus estimé (1). En effet, Théophraste dit que le silphium donnoit deux espèces de suc, celui de la tige et celui de la racine (2).

tion ait passé dans plusieurs lexiques. Le savant botaniste anglois, Stackhouse, s'est sagement abstenu de traduire ce mot dans les notes qu'il a jointes à l'édition de Théophraste, Περὶ φυτῶν, qu'il a publiée; il ajoute seulement, avec l'expression du doute, *vox syriaca.*

(1) Strabon, Liv. XVII.--M. Letronne a expliqué ce passage dans le même sens, et l'a éclairci par plusieurs exemples. (Trad. françoise de Strabon, T. V, p. 486, n, 3). E.

(2) Théophraste, Hist. plant., Liv. VI, 11.

Quant aux insignes vertus médicales de cette plante, je vous renvoie à Pline, qui en aura peut-être exagéré quelques-unes, suivant l'usage, et qui aura rapporté les autres d'après la tradition : mais je ne puis croire non plus, d'après l'usage continuel et général que l'on faisoit du silphium, qu'il ait pu jouir tranquillement d'une réputation usurpée. Je puis bien moins encore me persuader qu'une plante de nulle valeur ait été payée généralement à poids égal d'argent. Tel est effectivement le prix qu'en trouva Jules-Cesar, lorsque, se disposant à la guerre, il enleva du trésor public tout le suc de silphium qui s'y conservoit avec l'or et l'argent (1).

Je sais bien que cette plante avoit à la fin presque disparu du sol de la Cyrénaïque après une irruption que firent dans ce pays les peuples barbares qui l'avoisinoient (2). Je me souviens même d'avoir lu que, du temps de Néron, l'on en trouva une seule dans la Cyrénaïque, et qu'on l'envoya à cet empereur comme une très-grande rareté. Mais ce qui contribua bien plus que sa rareté à jeter de la confusion sur sa nature, fut le peu de connoissance en botanique que possédoient les commentateurs et les traducteurs des écrivains de l'antiquité qui ont parlé de cette plante. Au

(1) Pline, Liv. XVIII, III.

(2) Strabon, Liv. XVII.

lieu de conserver le nom de silphium, sous lequel elle avoit toujours été désignée par Strabon et d'autres écrivains, chacun voulut substituer à ce nom celui du végétal qui lui paroissoit se rapprocher davantage de la description donnée par ces auteurs. Il se trouva même des érudits qui appliquèrent ces différens noms à autant de plantes différentes, et quelques-uns prirent le suc de la Cyrénaïque et le silphium pour deux productions distinctes. Buonnaccinoli, notre compatriote, traduit une fois silphium par baume; dans un autre endroit, par tazer, et, dans un troisième, par benjoin. Je ne puis non plus embrasser sur ce point l'opinion de Sprengel (1), quelle que soit sa juste réputation dans ce genre de recherches. Je crois que le silphium est cette espèce de plante connue par les botanistes sous le nom de *ferula tingitana*. Il est constant que tous les anciens s'accordent à considérer la Cyrénaïque comme étant exclusivement la patrie du silphium; et nous savons de plus, par Théophraste, que cette plante dédaignoit tout autre sol, et ne s'y laissoit ni transplanter ni cultiver. Je puis affirmer aussi que le *ferula tingitana* disparoît long-temps avant d'arriver aux montagnes de la Cyrénaïque. Le cours des ans ne change pas les productions naturelles du sol, surtout

(1) *Historia rei herbariæ*, T. I.

lorsqu'il est, comme dans cette contrée, entièrement abandonné à lui-même. Ne seroit-il pas singulier que la région, appelée *Silphifera* par les anciens, ne possédât plus le silphium, et que cette plante fût allée habiter précisément le pays où elle cessoit de croître dans les temps anciens ? Je ne puis ni confirmer ni contredire la réalité des moyens indiqués par Pline pour distinguer cette plante qui fait dormir, dit-il, les brebis et éternuer les chèvres lorsqu'elles en mangent. Il attribue sa rareté à ces mêmes qualités morbifiques qui auront déterminé les nomades à extirper ce végétal partout où ils l'auront trouvé. Il est certain que les effets meurtriers produits par la plante de Spaghe sur nos chameaux constate ce nouveau trait de ressemblance avec le silphium. Assuré, d'un autre côté, par l'inspection des médailles, que le silphium appartient à la classe des ombellifères, me trouvant ici dans le centre de la *regio silphifera*, et n'apercevant parmi les ombellifères aucune autre plante qui puisse être confondue avec le silphium de la Cyrénaïque, je n'hésite plus à le reconnoître dans la plante que j'ai recueillie au milieu des prairies de Spaghe.

Heureusement, je n'eus pas besoin de toute cette érudition pour persuader au bey que le seul moyen de sauver le reste des chameaux de l'armée étoit de les faire passer dans d'autres pâtu-

rages où l'on ne retrouvât pas cette funeste plante. Tout fut disposé pour notre départ, et, le lendemain, nous arrivâmes à Slougbé, où nos tentes furent dressées près de deux sources d'eau excellente. La mortalité cessa parmi nos chameaux, et je ne vis plus dans ces prés le funeste silphium. Les deux sources, quoique peu abondantes, étoient un sujet continuel d'admiration pour le bey. L'humidité du sol dans ces régions montagneuses, et une température élevée, en favorisant la végétation, rendoient ces prairies extrêmement agréables; il fut décidé que nous y fixerions notre camp.

DE SLOUGHÉ A CYRÈNE.

Quand même je n'aurois jamais entendu parler de Cyrène, les ruines majestueuses qui se multiplioient sur la route à mesure que j'avançois, m'auroient conduit sur le terrain occupé jadis par cette cité célèbre. Notre camp n'en étoit éloigné que de trois heures de route; mais on court le risque d'être assassiné par le premier Bédouin que l'on rencontre. Cependant je ne pus résister à mon impatience; le bey voulut bien pourvoir à ma sûreté, en me permettant de prendre

à mes frais deux chiaoux pour m'accompagner à Cyrène, et je me mis en marche.

Ne vous attendez donc qu'à des descriptions de ruines d'anciens édifices, de châteaux détruits et de sarcophages creusés dans le roc vif. C'est la décoration constante des routes qui conduisent à Cyrène. Un si grand nombre de châteaux situés sur les collines me laisse dans l'incertitude de savoir s'ils ont été construits pour l'habitation des gens riches ou pour la défense du pays. Peut-être que, dans un pays où les campagnes étoient habitées et parcourues par des nomades, la partie civilisée de la nation avoit cru convenable de multiplier les asiles où elle pouvoit se réfugier en cas de rupture avec eux.

Tout le terrain est rempli de madrépores, autre genre d'antiquités d'une époque plus reculée. Ils ne sont point adhérens au sol, ou enchâssés dans la roche calcaire de la montagne ; on les trouve épars et isolés : ce sont certainement des *restes* de ce terrain d'alluvion maritime qui recouvre entièrement le versant de cette roche de calcaire coquillier, et qui reparoît çà et là par fragmens à la surface de la partie la plus élevée de la Cyrénaïque.

A une heure de distance de Cyrène, je vis le sol couvert, à un mille à la ronde, d'immenses débris de bâtimens, et les flancs de la montagne creusés en tombeaux et en sarcophages.

Des bosquets de laurier-rose en fleurs embellissoient les ruines et animoient leur solitude par l'éclat de leur couleur. Les Bédouins appellent cette plante *safsaf*, et donnent le même nom à l'espace rempli de ces ruines; parmi celles-ci, on remarque surtout un immense réservoir ou aquéduc qui se prolonge à l'est vers Cyrène, et dont on voit les vestiges s'élever de distance en distance au-dessus du sol en approchant de la ville. Une moitié de cet aquéduc est creusée dans la roche vive; l'autre s'élève sur des arcades réunies par de grandes pierres bien taillées et disposées de manière à former entre elles plusieurs suites parallèles. J'ai remarqué que, sur chacune de ces pierres, étoit sculptée une lettre d'un alphabet que je ne connois pas. Leur série formoit une ligne, et ces lignes se répétoient à chaque assise de pierres. J'essayai de les copier, et j'entrai avec cette intention dans l'aquéduc; mais le peu de lumière qui y pénétroit par quelques fentes, l'eau qui y séjournoit en plusieurs endroits, et la position incommode que j'étois obligé de prendre pour les bien reconnoître, me firent renoncer à cette entreprise. Quoique ces caractères, ainsi que d'autres inscriptions gravées sur ces ruines, appartiennent à des langues entièrement perdues, j'ai pensé toutefois qu'il n'étoit point sans utilité de copier celles que je rencontrois. En effet, ces caractères fourniront peut-être le moyen de

connoître l'alphabet encore obscur de ces langues, et de plus sont des monumens authentiques du séjour de peuples portant des langues différentes qui peuvent successivement s'établir dans ce pays. Ils n'ont pas moins d'importance sous un autre point de vue, en nous empêchant de nous en rapporter sans réserve aux écrivains grecs qui, dominés, comme on sait, par un attachement excessif pour leur pays, attribuoient toutes les traces de civilisation à une origine grecque. Ils ne savent voir en effet dans la Cyrénaïque que des Grecs et des descendans de la colonie de Tera.

Parmi les ruines, on trouve fréquemment des bassins et des canaux qui tous étoient probablement alimentés par cet immense aquéduc. Vers l'est, on aperçoit encore dans leur intégrité les murs d'un petit temple carré, dont l'entrée, également bien conservée, est décorée de colonnes cannelées terminées par un chapiteau *corinthien*, engagées aux trois quarts dans le mur. Le fronton est orné d'un bas-relief représentant des enfans qui soutiennent une vigne chargée de raisin. Ce petit temple est entouré par les débris d'un mur élevé appartenant peut-être au grand temple dans lequel il auroit été conservé.

Après avoir quitté les ruines de cette ville antique, dont je ne saurois dire le nom, et poursuivant ma route au milieu de ces collines, je

gagnai le sommet de la montagne élevé de 250 toises au-dessous du niveau de la Méditerranée. Je sens encore mon imagination tout émue du tableau qui, de cette hauteur, frappa mes yeux. Le sommet de ces monts présente, aussi loin que la vue peut s'étendre, une surface unie et toute couverte de ruines. Le sol est hérissé de débris de tours et de murailles amoncelées les unes sur les autres. De longues rues ou des chemins sont bordés de chaque côté de tombeaux et de sarçophages. En un mot, on découvre de toutes parts tant de grandes masses d'édifices ruinés, que tout rappelle à l'imagination l'existence d'une ville magnifique. Des touffes épaisses de cyprès qui, s'entremêlant aux tombeaux et les couvrant de leur ombre, ajoutent à l'aspect lugubre de ce lieu, et répandent dans l'ame du voyageur un sentiment plus profond de tristesse. Quelques tentes de Bédouins, élevées çà et là sur ces débris vénérables de l'antiquité, mettent sous les yeux le long intervalle qui sépare les âges anciens des générations présentes. Telle est la foible image des impressions que produisit en moi l'aspect de l'antique métropole de la Cyrénaïque. Remarquez qu'elle est située sur ce plateau que forment les sommets des montagnes de la Pentapole, et admirez encore en cela l'exactitude du géographe grec, qui dit l'avoir vue *de la*

mer, au-dessus de laquelle cette cité paroissoit posée comme sur une espèce de plancher (1).

J'avois passé une heure à contempler cette sublime perspective; je me préparois à examiner séparément quelques objets particuliers; mais le soleil étoit près de se coucher, et mes chiaoux vinrent m'avertir de retourner promptement au camp, parce que, la nuit venant, ils pensoient qu'il n'y auroit plus de sûreté ni pour eux ni pour moi dans les montagnes. Je partis avec la ferme résolution de revenir le lendemain matin de bonne heure, et j'espère que ma nouvelle excursion me fournira matière à des récits qui vous offriront de l'intérêt.

FONTAINE DE CYRÈNE.

En lisant les relations que certains voyageurs ont données des côtes de Barbarie, vous y aurez peut-être appris que, suivant un bruit assez généralement accrédité dans ces contrées, il existe dans ces endroits une ville pétrifiée. Je ne saurois dire sur quoi se fonde cette opinion; mais la première vue de Cyrène pourroit bien l'avoir fait

(1) Strabon, Liv. XVII.

naître dans l'imagination de quelque voyageur ignorant et visionnaire. Aujourd'hui, je me suis promené sur l'une des routes qui conserve encore l'apparence d'avoir été au nombre des plus remarquables. Elle est taillée dans le roc vif, et bordée des deux côtés de longues rangées de tombeaux hauts de dix pieds environ, et creusés également dans la roche; quelques-uns sont d'une proportion plus grande; ceux-ci sont construits en pierres de taille; ils se terminent en toits; et, autant que les injures du temps permettent de les distinguer, ils ont dû être surmontés de statues. Dans l'intérieur, et sur les deux côtés de ces tombeaux, sont creusées plusieurs rangées de niches destinées à recevoir les dépouilles des morts. Au coin de l'une de ces routes je vis écrit en grands caractères ΙΠΠΙΚΟΣ.

Quoiqu'il fût évident, d'après l'inscription, que cette route avoit été particulièrement consacrée aux courses de chevaux, je ne m'attendois pas à la voir profondément sillonnée par le frottement des roues. On sait que les Cyrénéens étoient renommés pour leur adresse dans les exercices d'équitation, et surtout dans l'art de conduire les chars (1). Ils acquirent même dans ces différens exercices une telle prééminence sur tous les

(1) Strabon, Liv. XVII; Pindare, Ode IV, v. 13; Xénophon, Cyropédie, Lib. I, c. 16; Diodore, Liv. XVII, §. 49.

peuples voisins, qu'ils cherchèrent à en perpétuer le souvenir. Je vous envoie une médaille trouvée dans ces ruines, et sur laquelle vous verrez, d'un côté, l'empreinte d'une roue avec le mot ΚΥΡΑΝΑ; de l'autre, elle offre un cheval au galop. J'ai vérifié depuis que toutes les autres routes des environs de la ville sont également sillonnées par de semblables ornières, que la nature de la pierre et la solitude du lieu ont conservées.

Autant que j'ai pu le distinguer, dans l'état actuel de dégradation de ces routes, l'eau des pluies y étoit recueillie et conduite dans de vastes bassins que l'on voit encore des deux côtés. Tant de soin dans la distribution des eaux, tant de réservoirs, de bassins et d'aquéducs, dont on rencontre les ruines non seulement dans la ville, mais encore sur le penchant des montagnes qui y conduisent, tout me porte à croire que toutes les eaux du ciel et celles des sources étoient rassemblées et conservées, au contraire, avec un soin égal pour les distribuer suivant les occurrences.

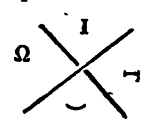
Au nord de la ville s'élève une colline dont la base est couverte de ruines de la plus grande magnificence, si l'on en juge par les murailles qui sont encore debout, et par les débris de colonnes et de soubassemens qui encombrent le sol. Sur une pierre de taille à moitié ensevelie dans des décombres, je déchiffrai ces mots, écrits en grands caractères :

... ORTICVS... CAESAREI
...IVS ... M. F. PACIIÆVS.

Les débris imposans que l'on aperçoit à peu de distance rappellent la forme d'un portique; quand même l'inscription ne révéleroit pas le genre d'architecture de ce monument, et l'emploi de granit et de marbres étrangers dont jamais, à ma connoissance, les Cyrénéens n'ont fait usage dans leurs constructions, dévoileroit ici le travail des Romains.

Près de là gisoient les fragmens d'une statuc qui laissoient reconnoître, malgré les outrages du temps, une figure assise et revêtue d'une tunique. On apercevoit à quelques pas un piédestal sur lequel elle avoit sans doute été posée; une de ses faces offroit l'inscription suivent :

ΚΛΑΙΔΙΑΝΑΡΑΤΑΝ ΦΙΛΓΣΚΩ
ΘΥΓΑΤΕΡΑ ΦΥΣΕΙ ΔΕ ΕΥΦΑΝΕΥΣ
ΜΑΤΕΡΑ-ΚΑ-ΟΛΥΜΠΙΑΔΟΣ
ΑΙΩΝΙΩΙ ΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΙΔΟΣ
ΑΡΕΤΑΣ ΕΝΕΚΑ-ΚΥΡΑΝΑΙΟΥ
Σ... ΑΥ... ΙΑ
Ε Ο ΙΑΣ
Ι



(1) Cette ins cription, écrite en dialecte dorique, doit

En descendant de cette colline vers l'est, on voit la roche calcaire qui en forme le noyau taillé à pic, de manière à présenter deux surfaces qui se rencontrent presque à angle droit.

se lire ainsi : Κλαυδίαν Ἀρατὰν Φιλίσκω θυγατέρα, φύσει δὲ Εὐφάνους, μάτερα Κλαυδίας Ὀλυμπιάδος αἰωνίω γυμνασιαρχίδος ἀρετᾶς ἕνεκα, Κυραναῖοι. (Ici, probablement, les noms des *Epimélètes* qui ont veillé à l'exécution du monument).

«Les Cyrénéens [ont honoré par ce monument], à cause »de sa vertu, Claudia Arété, fille de Philiscus [par adop»tion], d'Euphanès par nature, mère de Claudia Olym»pias gymnasiarque perpétuelle. »

Ἀρατὰ pour Ἀρετὴ, comme Ἄρταμις pour Ἄρτεμις dans Pindare (*Nem.* III, 86); plus bas, on lit ἀρετά; mais là ce n'est pas un nom propre.

φύσει δὲ, *par nature*; ce qui indique que Philiscus n'étoit que père adoptif : la même formule se lit dans les marbres d'Oxford (n° IX, l. 2, ed. *Maittaire*), Eusèbe dit de même Καίσαρος φύσει (*Hist. eccles.*, IV, 12). D'autres fois on nommoit le premier le père naturel, comme : ἐπὶ ἱερέως Μέμνονος τοῦ Ὀρησείδου, κατὰ δὲ ποίησιν Εὐωνύμου (*Decret. ap.* Joseph. *Ant. Jud.* XIV, 10, 23).

La fonction de gymnasiarque étoit aussi exercée par des femmes (Chandl., *Inscr. antiq.* I, 54; Spon., *misc. erudit.*, p. 335; Vandale, *dissert.*, p 627). Le nom γυμνασίαρχος sert ordinairement pour les deux genres. Je ne me souviens pas d'un autre exemple du féminin γυμνασιαρχίς : cette finale est celle d'un adjectif, comme ἡ ναυαρχὶς (ναῦς), *le vaisseau amiral.*

Cette inscription paroît être du temps des empereurs Claude ou Néron. (*Note de M. Letronne*).

Vers la base de l'une de ces surfaces jaillit du sein de la montagne, par une ouverture ovale, une des sources les plus abondantes que j'aie jamais vues. L'ouverture de cette fontaine est un ouvrâge de l'art, et l'excavation s'étend fort avant dans la montagne. J'y pénétrai quelques pas, malgré les menaces de mes guides, qui considéroient cette cavité comme le séjour d'esprits malveillans. Au lieu d'en éprouver de fâcheux accidens, la fraîcheur du souterrain et le murmure des eaux qui ne retentit jamais plus agréablement à mes oreilles, me donnèrent de nouvelles forces.

En sortant, je découvris sur l'une des parois du rocher l'inscription suivante :

LIΓΔΥΟΝ ΥΣΙΟΣΥΧΟΤΑ
ΙΕΡΕΙΤΥΕ ΟΝ ΤΑΝΣΡΑΝΑΝ
Ε ΓΕ ΥΚΕΥΑΣΕ (1)

(1) Cette inscription est dans le même dialecte que la précédente; on peut lire : L ΙΓ: *Διονύσιος Ἰσότα ἱερατεύων τὰν κράναν ἐπεσκεύασε....* « L'an XIII, Denys, fils d'Isidotès, » exerçant la prêtrise, a réparé cette fontaine.... »

L'an XIII se rapporte sans doute au nom d'un Ptolémée ou d'un empereur romain indiqué dans une partie de l'inscription qui a disparu, soit avant, soit après. La forme des lettres, si M. de la Cella l'avoit conservée dans sa copie, nous apprendroit si elle est du temps des Romains, comme je le pense.

ΥΣΟΤΑ, que je lis ΙΣΟΤΑ, pourroît être une abréviation

Tout respire une sainte horreur dans les environs de la fontaine, et cette sensation est due principalement à ces ruines de la plus haute antiquité, qui s'élèvent majestueusement et déroulent aux yeux de l'imagination le plan et le dessin d'un temple magnifique. C'est ici la célèbre fontaine de Cyrène, vers laquelle se dirigea, sur la foi de l'oracle d'Apollon, la colonie grecque qui partoit à la recherche d'un nouveau séjour. Ce fut au murmure de ces eaux que Callimaque chanta les exploits de ce dieu et le bain de Pallas.

Si j'avois eu les facilités convenables, j'aurois certainement fait faire des fouilles dans ce lieu, bien sûr d'y trouver des objets également précieux et pour la science de l'antiquité et pour les beaux-arts; mais je manquois absolument des moyens nécessaires; et, d'un autre côté, les préjugés des Bédouins ne m'auroient point permis de remuer leurs terres et encore moins d'y creuser. Contentez-vous donc, en attendant, du petit nombre d'inscriptions que j'ai copiées sur ces

ou un diminutif de ΙΣΙΔΟΤΑ, génitif dorique de ΙΣΙΔΟΤΗΣ.

ΙΕΡΕΙΤΥΕΟΝ ne peut être que ΙΕΡΑΤΕΥΩΝ. S'il n'y a pas faute de copie, cette forme m'est inconnue. Je ne connois pas d'exemple de la substitution de ΕΙ pour Α dans le dialecte dorique, et même dans aucun dialecte. ΕΠΕΣΚΕΥΑΣΕ est le mot propre pour exprimer des réparations faites à un édifice. (*Note de M. Letronne.*)

marbres renversés et à moitié ensevelis. J'ai dédaigné les noms inscrits sur des tombeaux, et qui apprennent seulement à la postérité que ceux qui les portoient sont morts il y a deux mille ans. En voici un qui est gravé sur un beau piédestal gisant au milieu de ces ruines :

. . . . ΙΡΑΙΩ. . . . .
. . . . . ΠΙΣΟΝΕΙΣ. . . . . .
ΙΠΚΛΑΥΔΙΟΣΣΑΡΑ. . . . Ι
ΝΟΣΠΟΣ ΠΑΓΚΑΠΣ
ΤΙ-ΚΛΑΥΔΙΟΣΙΣ ΤΡ. . . . Σ
ΦΙΛΙΣΚΟΥ
ΤΙ-ΚΛΑΥΔΙΟΣΑΤ ΚΛΑΠΟΣ
ΦΙΚΙΣΚΟΥ
Ι . . ΣΙΝΙΟΣ . . . ΙΑΩΝΩ
ΙΟΣ ΕΥΙΡΑΝΩ
. . . ΛΑΥΑΙΟΣ= ΤΚΑ (1).

L'autre face de ce piédestal portait également une inscription grecque; mais le temps, qui en a fait disparoître tant d'autres, n'a respecté que quelques mots de celle-ci. Je ne saurois suppléer à ce qui manque ni deviner ce qui fut écrit. Ne vous mon-

(1) On n'aperçoit que des noms propres dans cette inscription; ce sont ceux des personnages qui ont contribué à l'érection de la statue. Les prénoms et noms Τιβέριος Κλαύδιος, devant plusieurs d'entre eux, annoncent l'époque de Claude ou de Néron, sous le règne desquels les Grecs prirent fréquemment ces prénoms.

(*Note de M. Letronne.*)

trez donc point exigeant sur le chapitre des inscriptions, et soyez satisfait du petit nombre de celles que je vous envoie et que je n'ai pu recueillir qu'avec beaucoup de peine.

Du côté du couchant, la colline est entr'ouverte, et les deux flancs escarpés de cette ravine ont été convertis en sépultures creusées dans le roc. Du fond de cette gorge jaillissent deux sources abondantes. L'une, autant que l'on en peut juger, s'écouloit par un très-bel aquéduc, qui servoit en même temps de route ; l'autre court à travers des masses immenses de rochers.

Sur deux cubes de marbre, près de ces fontaines, j'ai trouvé les deux inscriptions suivantes que j'ai copiées le mieux que j'ai pu :

ΚΛ-ΒΕΝΟΣΤΑ. ΚΛ. ΚΑΡΠΣΟΕΝΟΥ
ΜΛΙΕΟΡΟΣΘΥΓΑΤΗΡ.
ΔΙΟΝΥΣΟΝΕΚΤΩΝΙΔΙΩΝ
ΣΥΝΤΩΝΑΩ (1).

ΑΡΙΣΤΙΣΦΙΛΩΝ. . . .
ΓΟΡΓΟΣΟΩ ΜΑΡΧΟ
ΑΡ. ΣΤΙΔΛΑΙΑΔΑ
ΒΙΜΒΩΝΛΑΤΙΟΥ

(1) Lisez : Κλαυδία Βενόστα Κλαυδίου Καρπισθένου Μελίορος θυγατὴρ, Διόνυσον ἐκ τῶν ἰδίων σὺν τῷ ναῷ. « Claudia Venusta, fille de Claude Carpisthène Melior, [a élevé] à ses frais [la statue de] Bacchus, ainsi que le temple où elle est placée]. »

ΣΤΦΑΞΩΝΑΡΙΣΤΕΑ
ΝΡΟ. . . ΑΝΓ. Σ. ΡΝΙΟΔ. ΩΡΟΥ
ΦΙΛΩΝΟΕ ΥΤΙΜΩ
ΠΑΤΑΛΣΟΕΑΡΙΣΤΙΩΝΟΣ
ΔΑΜΟΣΤΡΑΤΟΣΑΓΗΣΑΡΧΩ
ΙΠΙ. . . ΚΟ. . . ΑΤΟ Α Α
ΣΩ. ΙΑΣΠΦΑΤΙΟ–Σ
ΦΙΛΩΝΑΓΑΟΩΝΟΣ
ΕΧΟΑ ΤΙΑΝΑΥΤΟΦΙΑΟ
ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ ΜΕΝΑΝΔΡΩ
ΑΛΕΞΑΝΑΡΟΣΑΙ ΗΣΙΟΣ.

Cette inscription est aussi de l'époque des empereurs.

ΒΕΝΟΣΤΑ doit se lire *Venusta* ; Καρπισθένου, pour Καρπισθένους, est une forme qu'on trouve souvent dans les inscriptions ; de même Σωκράτου, pour Σωκράτους, dans l'inscription de l'île des Cataractes, que j'ai expliquée récemment (*Recherches pour servir à l'histoire de l'Egypte pendant la domination des Grecs et des Romains*, p. 385). Le surnom Μέλιος est connu ; sa place, après le nom grec, est une particularité dont j'ai rapporté de nombreux exemples dans l'ouvrage cité (p. 247-246).

Διόνυσον, pour τὸ ἄγαλμα Διονύσου, est aussi une expression que j'ai expliquée (p. 414 du même ouvrage). La personne dont il est question avoit fait faire à ses frais la *statue du dieu et le temple.* C'est ce qu'on voit aussi dans une inscription trouvée à Misséma, l'ancienne *Phæna* de Syrie, par Burckhardt (*Travels in Syria*, p. 115) : Ὑπὲρ σωτηρίας καὶ νείκ[ης] αὐτοκράτορος καίσαρος Μ. Αὐρηλίου Αντωνείνου σεβαστοῦ εὐσεβοῦς εὐτυχοῦς, Γαΐος Ελούϊος Μαριανὸς Λεγ. Γ [Παρθ. Γαλλ.] τὸν ναὸν καὶ τὸ ἄγαλμα ἐκ τῶν ἰδίων ἀνέθηκεν. (« Pour le salut et la victoire de l'empereur

ΘΕΧΓΕΘ. ΗΙΣΡΙΡΑΡΟΛΑ
ΙΑ. Ω ΙΝΧΙΡΑΥΒΑ
ΔΑΜΣ ΛΕΥΚΑΣΙΠΦΣ
ΔΕΞΙΣΕΡ. ΓΓΥΩ
ΑΛΕΞΙΜΑΧΟΜΑΤΑ
ΔΙΛΟΚΩ ΜΟΣΑΡΙΣΤΑΡΧΩ
Ω
ΣΥΝΝΑΙΩΝΑΙΣΩΟΣ
ΧΕΦΑΛΙΩΝΑΥΤΟΚΑΛΥ
. . ΕΜΙ. . . ΩΝΑΡ. . . ΤΟ. . . ΙΝΞ
ΣΟΕΝΩΝΧΑΨΙΚΛΕΥΣ
ΣΥΗΟΙΔΑΣΕΠΙΓΕΝ. . . Ν
. . . ΡΙΝΥ. . . . ΓΟΣΠΑΟΝΩΜΘ
. . . . . . ΠΘ. . . . ΟΑΛ. . . . .
. . ΕΝΟΝΙΠ. . . ΟΜ. . . . .
. . ΙΣ. . . . . (1).

» César, Marc-Aurèle Antonin (1) Auguste, pieux, heureux, » Caïs Helvius Marianus, [tribun] de la IIIe légion [Par- » thique, gauloise], a élevé le temple et la statue [du dieu] » à ses frais. »)

Ce qui distingue cette inscription, c'est que le verbe manque sans qu'il en résulte la moindre équivoque; nouvel exemple à ajouter à ceux que j'ai rassemblés pour éclaircir les inscriptions gravées sur les édifices de Dendéra, d'Antæopolis, Ombos, etc., en Egypte (*ouvrage cité*, p. 422-430).

(1) Celle-ci ne contient que des noms dont la plupart

(1) Il s'agit de Caracalla et non de Marc-Aurèle, d'après les raisons que j'ai développées p. 205 de l'ouvrage cité.

Je traversai le défilé, et je me trouvai vis-à-vis de la mer, au point où la colline tourne le dos au nord. Je reconnus que sa base, de ce côté, se prolongeoit à vue d'œil de l'est à l'ouest, en formant un long plateau, élevé d'environ 200 toises au-dessus du niveau de la mer, et soutenu par des roches escarpées et remplies de cavernes. L'autre partie de la colline, qui s'élève à l'extrémité de ces plaines, a 100 toises à peu près de hauteur; ses flancs sont taillés presque à pic, et on y a creusé une si grande quantité de tombeaux, qu'ils représentent une immense construction où les fenêtres sont figurées par les ouvertures des sépulcres. Cette surface paroît avoir été décorée de galeries et d'arcades qui servoient à la parcourir dans toute son étendue.

J'ai visité plusieurs de ces tombeaux, et j'ai remarqué qu'ils avaient été tous ouverts et dégradés

sont assez faciles à lire et à restituer ; d'autres demandent quelque étude ; j'en aurois donné la lecture, si le temps me l'eût permis. Le Voyage de la Cella ne m'ayant été communiqué que pendant qu'on imprimoit la traduction de ces passages, je ne l'ai eu dans les mains que quelques heures, et j'ai eu à peine le temps d'écrire les notes fugitives qu'on vient de lire.

Parmi ces noms, il n'en est pas de romains : le monument appartient au temps des Lagides.

(*Note de M. Letronne.*)

plus par la rapacité des hommes que par l'injure des ans. Quelques-uns ont des plafonds ornés de peintures; et, dans le peu qui reste de celles-ci, les couleurs paraissent si fraîches, que l'on peut dire qu'elles ont été ravivées plutôt qu'affoiblies par le temps : ce sont des guirlandes de feuillages, des serpens entortillés, et d'autres ornemens de ce genre. La face de tous ces sarcophages est chargée d'inscriptions, mais si frustes, qu'il est presque impossible de les transcrire.

J'errai long-temps parmi les ruines de ces tombeaux, et je fus vivement ému du profond sentiment de vénération que les Cyrénéens nourrissoient pour les morts. Quelle cité, me disois-je, que celle où les vivans partageoient le pays qu'ils habitoient avec les morts, et mettoient tant de soin à garnir de leurs sépultures les routes et les lieux les plus apparens, comme pour continuer de vivre avec leurs ancêtres et avec tout ce que leur ville, depuis sa fondation, avoit compté de citoyens.

L'esprit plein de ces tristes souvenirs, je quittai ces asiles des morts, et je traversai la plaine, qui, du versant septentrional de la colline, s'étend vers la mer. Ce terrain, naturellement fertile, étoit sans doute, dans les beaux temps de Cyrène, arrosé par les eaux de ces fontaines, qui toutes coulent au nord. Aujourd'hui ces mêmes eaux, filtrant et se perdant dans ces plaines, y

entretiennent probablement la verdure qui les orne.

Il est certain que si les habitans de ce pays mettoient autant de soin à préparer le terrain pour l'agriculture qu'ils en employoient à tailler les rochers, la végétation devoit se déployer, avec tout le luxe et toute la vigueur imaginables, sur ce plateau, qui, à son extrémité septentrionale, s'avance dans la mer, et lui présente de différens côtés de profondes ouvertures, dont les flancs sont creusés en grottes et pittoresquement ombragés par des arbres verts.

Ces grottes sont devenues le séjour de plusieurs familles qui y trouvent un asile contre les aggressions des Bédouins et les abus de pouvoir des agens du pacha. Elles errent de rocher en rocher à la manière des chèvres, et se plaisent à ce genre de vie, tant l'indépendance a d'attraits pour des gens menacés d'un dur esclavage. Elles se sont multipliées au point de peupler tous les précipices qui bordent la mer le long de la partie septentrionale de la Cyrénaïque.

La position de cette plaine intermédiaire entre la partie élevée de la Cyrénaïque et celle où les montagnes commencent à s'incliner doucement vers la mer en traversant le jardin des Hespérides, place sous les yeux le tableau que les anciens nous ont transmis de sa prodigieuse fer-

bilité. La Cyrénaïque, dit Hérodote (1), qui est partie la plus élevée de la Libye et habitée par des nomades, réunit trois saisons remarquables. Lorsque la partie maritime s'est couverte la première de fruits mûrs pour la récolte ou la vendange, la partie moyenne, que l'on nomme aussi les collines, s'en pare bientôt; et, lorsque la récolte est faite dans les collines, la partie supérieure se charge à son tour de fruits qui viennent à maturité. Ainsi, lorsque la première récolte est consommée, la seconde se prépare; la saison des récoltes dure donc huit mois pour les Cyrénéens.

Vous désirsz peut-être savoir quels sont les fruits particuliers aux collines cultivés dans ces différentes régions; mais je me réserve de vous en parler lorsqu'il sera question des jardins des Hespérides. Je vous dirai seulement que l'olivier et le cyprès, désignés par Théophraste (2) comme parvenant à une rare beauté dans la Cyrénaïque, y réussissent encore mieux que partout ailleurs. On peut inférer que les vignes y étoient aussi très-abondantes, tant de la nature du terrain et de son exposition singulièrement favorable à la culture de cette plante, que du passage d'Hérodote rapporté plus haut, et plus encore des ves-

(1) Liv. IV, p. 199.

(2) Hist. plant., Lib. IV, 3.

tiges du culte de Bacchus que l'on rencontre si fréquemment au milieu de ces ruines.

Quant à la culture de la Cyrénaïque, elle nous seroit bien connue par Strabon, si le passage où il en parle n'avoit été en partie altéré. C'est après avoir confronté le texte avec l'état actuel des localités, que je dois regarder comme dénaturé un endroit de sa géographie, qui passe généralement pour intact.

Strabon dit (1) que des palmiers croissent dans la partie maritime de la Cyrénaïque où les anciens avoient placé les jardins des Hespérides ; que les eaux y sont abondantes, et que, dans l'espace de cent stades, au midi, au-dessus de la Cyrénaïque, le terrain est planté d'arbres; que, pendant cent autres stades, les terres sont ensemencées, et que cependant, à cause de la sécheresse, on n'y récolte que du riz : *σπείρεται μόνον; ὀρυζοτροφεῖ δ' ἡ γῆ διὰ τὸν αὐχμόν* (2). Il y a dans ce passage de quoi faire rire tous les habitans des rizières bour-

(1) Liv. XVII, p. 1196.

(2) Casaubon a trouvé dans les manuscrits *μόνον*, au lieu de *μᾶλλον*.. A mon avis, *μόνον* est la véritable leçon; elle a été mal à propos placée à la marge, ce qui lui fait courir le risque d'être mise de côté dans une nouvelle édition de ce géographe. — La leçon indiquée par M. Della-

beuses de la Lombardie. Je vous ai donné ici la traduction littérale de Buonaccinoli; mais ce qui m'étonne, c'est que les doctes commentateurs qui donnent tant de prix à l'édition d'Almeloven, et qui se montrent en général si réservés et si difficiles, aient laissé passer, sans mot dire, ce *riz dans un terrain sec.* Il m'étoit venu d'abord dans la pensée que Strabon avoit voulu parler de cette espèce de riz cité par des voyageurs modernes, qui croît hors de l'eau; mais je me suis assuré depuis, que Strabon, les Cyrénéens et les Grecs ne connoissoient qu'une seule espèce de riz, celle qui, suivant Théophraste, vit beaucoup de temps dans l'eau. (Ζῶν πολὺν χρόνον ἐν ὕδατι.) Cependant le seul changement de trois lettres dans un mot feroit disparoître l'absurdité de ce passage, et tout seroit d'accord avec la nature du terrain. Au lieu d'Ορυζοτροφει, je lis ολιγοτρεφει, et je traduis en conséquence. « Cent stades plus loin, on se borne à ensemencer les terres; toutefois la sécheresse empêche qu'elles ne produisent du riz. » Ainsi, le riz sec s'est évanoui, et les régions élevées de la Cyrénaïque, qui, privées d'eau, ne peuvent nourrir ni les palmiers de la partie maritime, ni les arbres de la partie mitoyenne, sont réservés uniquement à la

Cella a été suivie par M. Letronne dans la traduction françoise du dix-septième Livre de Strabon, p. 490. E.

culture des grains. Si l'on examinoit attentivement les anciens manuscrits, je suis persuadé que l'on y trouveroit la confirmation de mon opinion (1).

Vous savez que, depuis les temps homériques jusqu'à nos jours, on a beaucoup parlé, sous le nom de Lotophages, d'une race d'hommes particulière habitant les grottes des rochers qui ceignent la petite Syrte, et qui tiroient toute leur nourriture du lotus. Le fruit savoureux de cette plante, qui fit oublier Ithaque aux compagnons d'Ulysse, et qui força celui-ci à les faire attacher sur le pont du navire pour les enlever à cette terre fatale, a été l'objet des recherches et des discussions d'un grand nombre de botanistes. Il n'y a pas long-temps que le célèbre Desfontaines crut reconnoître aux lieux même indiqués par Homére, non seulement cette plante dans le *Rhamnus lotus*, L., mais aussi les descendans des anciens Lotophages qui habitent encore les rives escarpées de la petite Syrte, et se nourrissent des fruits du lotus. Je pense pourtant que l'origine de mes Lotophages n'est pas moins illustre, et qu'on peut les faire descendre des souches les plus anciennes célébrées par les

(1) M. Letronne lit *οὐκ ὀρυζοτροτροφεῖ* avec MM. Coray et Falconer; cette négation répond aux objections que se fait l'auteur, et rend inutile sa correction. E.

écrivains de la Grèce. Je ne prétends pas qu'ils appartiennent à la race illustrée par Homère ; mais accordez-moi du moins que ce sont les mêmes auxquels Hérodote donne pour demeure cette partie de la côte des Gindanès qui s'avance dans la mer. Mais remarquez que ce pays des Gindanès, suivant le même écrivain, est à l'est du Cinyps, et qu'il n'y a point dans cette partie d'autres côtes qui s'avancent dans la mer que celles de la Cyrénaïque (ἀκτὴν δὲ προέχουσαν ἐς τὸν πόντον (1)). Mon interprétation d'Hérodote est clairement confirmée par Strabon, lequel, en parlant des Lotophages, ajoute qu'ils s'étendoient jusqu'au-delà de Cyrène (2). Appuyé sur ces autorités, je prétends actuellement que c'est de ces Lotophages, cités depuis par Hérodote et par Strabon, et de ceux-là seuls qu'Homère a voulu parler ; qu'ainsi ceux de la petite Syrte auroient usurpé sur les premiers les honneurs de la visite d'Ulysse. « Ce héros doubloit à pleines *voiles* le » cap Malée; et, nourrissant l'espoir d'aborder » bientôt à sa terre natale, un vent du nord l'as- » saillit au détour du promontoire, le força de » changer de route, et, après une navigation de » dix jours, le jeta sur la côte des Lotophages ; » on se mit à la gravir pour faire de l'eau. » Voilà

(1) Hérodote, Liv. IV, p. 176.

(2) Liv. III, 65-66.

l'extrait fidèle de tout ce que vous pourrez lire dans le livre IXe de l'Odyssée. Maintenant, déployez une carte de la Méditerranée, et vous verrez que le navire d'Ulysse surpris, toutes voiles dehors, à la hauteur du cap Malée, par un vent de nord, ne pouvoit pas être chassé vers la petite Syrte; il devoit plutôt être poussé sur la côte des Lotophages de la Cyrénaïque, située précisément au sud de ce promontoire. La circonstance notée par Homère, qu'Ulysse avoit gravi sur cette côte pour y faire de l'eau, est un trait caractéristique de plus qui est propre à la partie maritime de la Cyrénaïque. Une telle concordance auroit dû fixer depuis long-temps ce point de la géographie homérique; mais mes Lotophages restoient ignorés et négligés dans leurs cavernes, tandis que ceux de la petite Syrte avoient en leur faveur quelques autorités anciennes et modernes, et faisoient aussi parler d'eux trop souvent, en sortant de leurs repaires, pour saccager les régions voisines.

Du reste, il s'est mêlé beaucoup de fables à quelques vérités qui nous ont été transmises par les anciens relativement à ces Lotophages. Strabon raconte que l'usage du lotus les dispensoit fort heureusement de la nécessité de boire; car ils étoient entièrement privés d'eau. Si cette circonstance n'étoit pas démentie par le récit d'Homère, je pourrois assurer que, dans plusieurs de ces grottes, jaillissent les eaux les plus limpides,

entretenues sans doute par les régions élevées de la Cyrénaïque qui les dominent. Quant à ce qui est de se nourrir uniquement du lotus, il faut convenir que les Lotophages modernes se sont un peu relâchés du genre de vie de leurs ancêtres. Actuellement, un miel délicieux forme la base principale de leur subsistance ; ils le recueillent dans les fentes des rochers, où des essaims d'abeilles, attirées par le parfum des fleurs et par la fraîcheur des sources d'eau vive, viennent déposer leurs rayons. Ce miel est pour eux un objet de trafic avec les Bédouins, dont ils reçoivent en échange du beurre, de la farine d'orge et de la laine pour se vêtir. On dit aussi que ces deux peuples s'unissent entre eux par le mariage, quoiqu'ils paroissent différer essentiellement, et se distinguent surtout l'un de l'autre par leurs mœurs et leurs usages. Voilà tout ce que j'ai pu recueillir sur ces Lotophages de la Cyrénaïque.

(La suite à une prochaine livraison.)

LISTE

DES POINTS DE LA SIBÉRIE,

Dont l'élévation au-dessus de la mer a été déterminée par les observations barométriques de MM. Ronovanz et L. Pansner.

Traduit du russe par M. Klaproth.

---

1. *Montagnes séparant les rivières qui se jettent d'un côté dans l'Irtyche, et de l'autre dans l'Ob.*

La chaîne de montagnes neigeuses appelée *Kholzoun*, entre les sources des deux Khaïr-Koumin. .6,473 pieds françois.
Monts neigeux appelés Belki Tigher :
La cime. 5,643*
Mine des Béryls. 5,518
Habitation des mineurs. 4,528
Sinaya-Sopka, ou le Sommet bleu. 3,631*
Slioudianaïa-Gora, ou la Montagne de pierre spéculaire. 2,724*
Revennaïa-Sopka, ou le Sommet de rhubarbe. 3,265*

2. *Dans la contrée arrosée par les rivières qui tombent dans l'Irtyche.*

Près du Khaïr-Koumin, dix-huit verstes au-dessus de son confluent avec la Boukhtarma	1,508
A la Boukhtarma, deux verstes au-dessus du confluent de Khaïr-Koumin	1,168
Mèlnitchaya, *village*	1,188
Mine de Zyrainov	983
Boukhtarminsk, *fort*	840
Surface de l'Irtyche, à peu près cinq verstes au-dessous du confluent de la Smolianka	724
Oust-Kamenogorsk, *fort*	667
Krasnoïarsk, *corps de garde*	660
Mine de Nikolaïev	842
Tamytskaïa-Volost	456
Surface de l'Irtyche à cet endroit	415
Tara, *ville*	414
Surface de l'Irtyche à Tara	386
Rezina, *village*	495
Tartaskaïa, ou Spaskoe, *bourgade*	500
Surface de la Tartassa à Spaskoe	461
Kaïnsk, *ville*	531
Surface de l'Om à Kaïnsk	484
Sektiniskaïa, *village*	436

Pays situés sur l'Ob.

Source du Khaïr-Koumin (qui tombe

dans le Koksoun), au nord des monts neigeux nommés *Kholzoun*........	4,662
A la Tchibiten, à peu près sept verstes au-dessus de son embouchure dans le Koksoun.........e...........	3,150
A la Tcharych, au pied du rocher appelé *Almas-Oubo*................	2,975
A la jonction du grand et du petit Korgon.........................	2,219
Korgonskoe, *petit village*............	1,844
Toulatinsk, *avant-poste*.............	1,245
Tigeretskoi, *avant-poste*.............	1,038
Forges de Kolyvan..................	1,345
Mine de Zmèinogorsk...............	1,052
Staro-Aleisk, *village*................	683
Kourinskaïa, *village*...............	665
Kachino, *bourgade*.................	312
Kalmanka, *village*.................	347
Forges de Barnaoul.................	297
Surface de l'Irtyche au village de Gonby.........................	261
Talymenskaïa-Volost...............	495
Legostaèvskaïa-Volost..............	463
Ovtchinnikowa, *village*............	293
Ile de Tchaousk..................	247
Surface de l'Ob au village de Doubrovinoi.........................	189
Oïachinskaïa-Volost...............	306
Surface du Tom au Volost-Vrioukhina..	237

Varioukhina-Volost..................	306
Tomsk, *ville*........................	246

Sur le grand chemin entre Tomsk et Krasnoïarsk.

Semouloujnoe, *bourgade*............	512
Kaliounskaïa, *village*..............	1,104
Birikoulskaïa, *village*..............	496
Podyélnichnïaa, *village*............	630
Tejinskaïa, *village*..................	493
Krasnoretchïnskoe, *bourgade*........	504
Maloi-Kemtchoug, *village*...........	1,056
Tchernaïa-Sopka, ou le Sommet noir, près de Krasnoïarsk..............	1,562
Krasnoïarsk, *ville*..................	490

Dans les observations précédentes, on a supposé qu'au bord de la mer la hauteur moyenne du mercure dans le baromètre étoit à 28° 2,2 l., mesure de Paris, et la température à +10° de Réaumur. Les hauteurs marquées d'une *étoile* se trouvent citées dans les Mémoires sur les monts Altaï, par M. Renovanz. Ce savant a pris les mines de Zméinogorsk pour le point fondamental de ces observations. Toutes les autres hauteurs ont été mesurées et calculées par M. L. Pansner.

MÉMOIRE

SUR UNE TABLE HORAIRE

RÉCEMMENT DÉCOUVERTE DANS LE TEMPLE ÉGYPTIEN DE TAPHIS, EN NUBIE.

Il existe un temple égyptien à *Tehfa*, lieu de la Nubie, situé à peu de distance de Syène, et à l'endroit que la combinaison des distances marquées dans l'Itinéraire d'Antonin fixe pour l'emplacement de l'ancienne ville de *Taphis* (1). Ce lieu se trouve à la latitude d'environ 23° 40'. Les plans et les élévations du temple de Taphis viennent d'être publiés par M. Gau dans la sixième livraison des *Antiquités de la Nubie* (2).

Sous le *pronaos* du temple, et de chaque côté de la porte du *naos*, il y a deux panneaux destinés à recevoir des sculptures, mais qui n'en ont jamais reçu; en place, on trouve de chaque côté une inscription grecque qui occupe une partie de chacun des panneaux.

(1) *Itiner. veter.*, p. 161.

(2) Planches 10 et 11.

L'inscription, à droite en entrant, est si fruste, que M. Gau n'a pu la copier : il s'est assuré seulement qu'elle est de même nature que l'autre; il a transcrit avec soin cette dernière, et il en a placé le *fac simile* sur la planche 11; la notice que M. Gau avoit jointe à cette planche, n'est qu'un extrait du mémoire qu'on va lire.

PREMIERE PARTIE.

Explication de l'inscription gravée dans le temple de Taphis.

Cette inscription, quoique mutilée par le temps, est toutefois assez bien conservée dans ses parties principales pour qu'il soit possible de la rétablir en totalité. Comme elle ne porte aucun titre qui annonce ce qu'elle exprime, on ne peut en deviner le sens et l'objet qu'en examinant les diverses particularités qu'elle présente (*voy.* le tableau n° 1) (1).

C'est une espèce de table composée de six colonnes divisées transversalement par douze traits dont les intervalles sont occupés par autant de lignes contenant des caractères grecs qui, dès le premier abord, paroissent exprimer des nombres.

En tête des quatre premières colonnes, on lit

(1) Le temps ne nous ayant pas permis de faire graver les tableaux nos 1 et 2, nous les donnerons dans une prochaine livraison.

les mots de ΦAMENωC, MEXI, TVII, XOIAK; *Phaménoth, Méchir, Tybi, Chœak*, qui désignent quatre mois égyptiens, placés dans l'ordre des mois du calendrier de l'Egypte: on est certain, en conséquence, qu'en tête des deux premières colonnes, il y avoit les noms des mois *Phaophi* et *Athyr* qui précèdent les quatre autres dans le même calendrier; en sorte que le monument devoit présenter la série de six mois formant une moitié de l'année égyptienne, *Phaophi*, *Athyr*, *Chœac*, *Tybi*, *Méchir*, *Phaménoth*. Les petits traits croisés qui se voient en avant des noms de ces mois annoncent que l'inscription a été faite par des chrétiens, et à une époque où le temple de Taphis étoit déjà converti en église chrétienne. Comme c'est à dater du règne de Théodose que le christianisme fut définitivement établi en Egypte, il est vraisemblable que l'inscription est postérieure au règne de ce prince, et l'on ne peut guère en placer l'époque avant le cinquième ou le sixième siècle. Ainsi, les mois doivent être rapportés au calendrier fixe alexandrin, alors en usage dans toute l'Egypte. Ce calendrier fut adopté par les chrétiens de ce pays; et, à présent encore, les coptes mettent le premier jour de l'an au 29 août, et au 30, dans l'année qui précède la bissextile julienne.

Il s'ensuit que la série des six mois marqués dans la table embrasse l'intervalle compris entre

le 28 septembre et le 26 mars, c'est-à-dire entre les deux équinoxes.

J'ai dit plus haut que l'autre inscription, trop fruste pour être copiée, est disposée de la même manière, c'est-à-dire formée de six colonnes qui doivent correspondre aux six autres mois; on peut donc être sûr qu'elles portoient en tête les noms de *Pharmuthi*, *Pachôn*, *Païni*, *Epiphi*, *Mésori*, *Thoth*, composant l'autre semestre, compris entre le 27 mars et le 27 septembre.

De cette disposition, il résulte une particularité remarquable; c'est que l'année, dont les douze mois ont été placés dans leur ordre exact, n'y est pas divisée comme elle devroit l'être. En effet, le premier mois de l'année égyptienne étant celui de *thoth*, le premier semestre auroit dû comprendre *thoth*, *phaophi*, *athyr*, *chœac*, *tybi*, *méchir*; le second, *phaménoth*, *pharmuthi*, *pachôn*, *païni*, *épiphi*, *mésori*. Mais, au contraire, l'une des tables a dû finir par *thoth*, premier mois de l'année, et l'autre commence par *phaophi*, qui en est le second. La raison en est simple: on a vu que, des deux tables, l'une s'étend du 27 mars au 27 septembre, et l'autre du 28 septembre au 26 mars, c'est-à-dire à très-peu près d'un équinoxe à l'autre; ainsi, l'année s'y trouve divisée *astronomiquement*, avec toute l'exac-

titude qu'on pouvoit obtenir, en laissant entiers les mois de *thoth* et de *phaménoth*. Ces considérations nous montrent que la table de Taphis a un objet astronomique qu'il faut maintenant déterminer d'une manière plus précise.

Chacune des douze lignes de chaque colonne commence par un ω, qui doit être la lettre initiale du mot ὥρα (*heure*); et, en effet, à côté de cette lettre on trouve, dans toutes les lignes, des caractères numériques qui reviennent constamment les mêmes aux mêmes lignes, et qui forment la série complète Α, Β, Γ, Δ, Ε, ς, Ζ, Η, Θ, Ι, ΙΑ, ΙΒ, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, ne peuvent se rapporter qu'aux *douze* heures du jour. Il est clair, dans ce cas, que chacun de ces nombres indique non le commencement, mais la fin de l'heure; de manière que l'heure 0 répond au lever du soleil, l'heure 6 à midi, l'heure 12 au coucher du soleil; d'où l'on voit encore qu'il s'agit d'heures *temporaires*, ou égales à la douzième partie du jour, quelle que fût sa longueur; car la division en douze heures existe dans toutes les colonnes. Or, on sait que les heures temporaires étoient celles que marquoient tous les cadrans solaires des anciens (1).

Après ces nombres indiquant les heures, on

(1) Delambre, *Histoire de l'Astronnomie*, Tome II, p. 511, 512.

trouve constamment un caractère formé par un π renfermant un o; ce ne peut être que la sigle du mot πόδες (*pieds*); et les lettres qui viennent ensuite doivent exprimer la longueur des ombres d'un gnomon aux différentes heures du jour. Cette conjecture est confirmée par plusieurs indices :

1° Le chiffre correspondant à la sixième heure (midi) est le plus petit de tous ceux de chaque colonne ; ce qui doit avoir lieu dans l'hypothèse énoncée.

2° Les chiffres, correspondant aux heures placées à égale distance avant ou après midi, sont précisément les mêmes ; ce qui est conforme au principe que les angles formés par l'ombre aux deux côtés de la méridienne sont égaux à un intervalle de temps égal, à partir de midi. Cette correspondance exacte nous fournit le moyen de restituer avec certitude les nombres manquant, soit dans la rangée des heures, soit dans *celle des* ombres (*voy.* les tableaux nos 2 et 3).

3° Il est à remarquer que la douzième heure n'est point suivie du chiffre indiquant la longueur de l'ombre ; ce qui doit être ; car, comme son commencement répond à la fin de cinq heures ou au coucher du soleil, l'ombre, étant alors infinie, ne sauroit être appréciée. A la place du chiffre qui existe aux autres heures, on trouve quatre lettres ΠΛΗΡ, avec la dernière lettre barrée,

indiquant une abréviation. Ces lettres ne sauroient appartenir qu'à l'adjectif πλήρης ou πλῆρες (sous-entendu πόλος ou ὡρολόγιον), ou bien à πλήρωσις ou πλήρωμα (sous-entendu πόλου ou ὡρολογίου); et, dans les deux cas, elles indiquent clairement que l'ombre, au commencement de la douzième heure, couvroit tout le rayon du cadran, c'est-à-dire de la surface quelconque sur laquelle les ombres étoient projetées.

Mais ce qui achève de démontrer la nature de ce monument, ce sont les quantités exprimées par les nombres correspondans à la sixième heure ou à midi dans les six colonnes; et heureusement ils ont tous été conservés, à l'exception de la colonne d'athyr. On lit ϛ (VI) pour phaophi; H (VIII) pour chœac; Z (VII) pour tybi) ϛ (VI) pour méchir; E (V) pour phaménoth. Ainsi l'ombre la plus courte est dans *phaménoth* (février-mars), et la plus longue dans chœac (novembre-décembre).

Voilà donc encore une circonstance expliquée; et notre explication deviendra complète, si nous parvenons à découvrir quel est le jour du mois qu'on a choisi pour indiquer la longueur des ombres du gnomon; car il est évident que, dans chaque colonne, on n'a marqué que l'ombre d'un seul jour. Il est à présumer que ce sera le premier du mois ou le quinze.

Ce n'est pas le premier: car le premier jour de

phaophi (28 septembre) peut se confondre avec le jour même de l'équinoxe, où la déclinaison est nulle; tandis qu'au 1er phaménoth, la déclinaison est déjà de 9° 16′. La longueur des ombres devroit donc être moindre dans phaophi que dans phaménoth. Or, nous voyons ici tout le contraire: en effet, l'ombre méridienne est marquée V dans ce dernier mois, et VI dans l'autre; cette difficulté est capitale.

Si nous prenons, au contraire, le 15 du mois, ces nombres s'expliqueront très-bien; car, au 11 mars (15 phaménoth), la *déclinaison* australe est de 3° 55′; le 12 octobre (15 phaophi), elle est de 7° 12′; la plus courte ombre doit se trouver dans la colonne de phaménoth, comme elle s'y trouve effectivement.

Il me semble donc que c'est le milieu du mois qui se trouve indiqué dans notre table. Toutefois, même d'après cette hypothèse, la table *présente* des irrégularités sensibles. Les ombres, en méchir, sont les mêmes qu'en phaophi, et cependant la déclinaison australe, au 12 octobre, est de 7° 12′, et, au 11 février (15 méchir), de 14° 11′. D'une autre part, les ombres d'athyr et de méchir diffèrent d'une unité, quoique la déclinaison, au 15 de l'un et de l'autre mois, ne diffère que d'environ 3 degrés; enfin, elles sont les mêmes en athyr et en tybi, quoiqu'il y ait plus de 4 degrés de différence dans la déclinaison du

soleil au quinzième jour de chacun de ces deux mois. Ces irrégularités montrent qu'il ne faut pas compter beaucoup sur la précision de ces tables; ce qui résulte d'ailleurs de ce qu'on n'y voit que des nombres entiers.

Avant d'aller plus loin, on peut établir comme un fait constant que notre inscription est une table où l'on avoit tracé les diverses longueurs de l'ombre projetée sur une surface dont l'extrémité se trouvoit éloignée du centre d'au moins vingt-sept fois une unité appelée *pied*.

En songeant à l'usage d'une pareille table gravée dans un temple, l'idée qui se présente d'abord, c'est qu'elle se rapporte peut-être à une méthode pratique dont se servoient les habitans des campagnes pour connoître les heures, et dont plusieurs passages anciens font mention : l'observateur se plaçoit en un point marqué; il examinoit en quel endroit se terminoit l'ombre de sa tête, et il mesuroit avec ses pieds la longueur de son ombre; cette méthode nous est attestée par Hésychius (1) et Théodore (2). La longueur du pied humain étant, avec le reste du corps, dans un rapport qui ne varie pas beaucoup, le même calcul pouvoit s'appliquer à tous les individus,

(1) *Voc.* *ἑπτάπους* et *σκίας*.

(2) *Ap.* Salmas. *Exerc. Plinian.*, p. 455. E.

en donnant toute l'approximation qu'on pouvoit obtenir d'une opération si grossière. En ce cas, on comprendroit assez bien pourquoi l'on avoit placé dans le temple de Taphis une table marquant le rapport de la taille humaine considérée comme gnomon, avec l'ombre mesurée en pieds sur le sol ; cette table auroit fourni aux laboureurs un moyen facile de connoître approximativement l'heure aux différens instans du jour pendant toute l'année ; il leur suffisoit pour cela d'en avoir une copie.

Mais cette idée, quoique appuyée par l'autorité d'un manuscrit contenant une table pareille dont il sera parlé plus bas, est détruite par la nature même des nombres marqués dans cette table. D'après la méthode en question, le rapport des ombres au corps humain (sauf les différences résultant d'un procédé si grossier) doit être ce qu'il seroit dans un cadran horizontal à gnomon vertical. Or, les phénomènes d'un tel cadran ne sont point du tout représentés par notre table.

J'ai dit plus haut que la latitude de Taphis est de 23° 40 à 41′. Entre le cinquième et le sixième siècle, époque présumée de notre table, l'obliquité de l'écliptique étoit aussi d'environ 23° 40′, c'est-à-dire qu'à cette époque Taphis se trouvoit précisément sous le tropique ; dès-lors les ombres méridiennes, aux époques indiquées par la table, devoient être, non dans le rapport des nombres 5,

6, 7 et 8, mais dans celui des nombres 5, 8, 11 et 12 $\frac{2}{5}$; et les ombres extrêmes, au lieu d'être représentées par les quantités 25, 26, 27 et 28, devoient croître comme les nombres 47 $\frac{1}{2}$, 52, 58 $\frac{1}{2}$ et 62 $\frac{1}{3}$. Notre table horaire ne se rapporte donc pas à la méthode-pratique dont je viens de parler, et l'on peut être certain, de plus, qu'elle ne peut convenir à un cadran dont le style seroit vertical et perpendiculaire au plan.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que le plan de ce cadran solaire étoit perpendiculaire à celui du méridien; cela résulte de ce que tout est semblable de part et d'autre de ce plan; mais il ne peut avoir été vertical, sans quoi les ombres auroient été en croissant du solstice d'hiver au solstice d'été; son inclinaison ne peut avoir été non plus égale à la latitude du lieu; car alors il faudroit y reconnoître un cadran *équatorial;* or, le propre de ce cadran, indépendamment d'autres caractères, est de ne point donner d'ombre le jour de l'équinoxe, parce que son plan se confond avec celui de l'équateur. Ainsi, de deux choses l'une: ou le plan étoit incliné à l'horizon, et le style sur ce plan, ou bien le style seul étoit incliné sur un plan horizontal d'une quantité que le calcul pourra faire connoître.

Sans entrer dans ces calculs, et sans nous embarrasser de savoir quelle étoit la disposition de ce cadran solaire, nous dirons en général

qu'on peut concevoir un cadran qui, transporté à des latitudes différentes, donnera constamment des ombres de même longueur par rapport à son gnomon, pourvu que, dans chaque lieu, on le place toujours de la même manière par rapport à la sphère céleste ; ainsi, la même table s'y appliquera également, qu'on le place à Rome, à Alexandrie ou à Taphis.

Une idée qui doit se présenter naturellement, c'est que la table de Taphis se rapporte à un cadran pareil ; car le premier point qu'il faut admettre, c'est qu'une *pareille table*, gravée dans le lieu le plus apparent d'un temple, devoit servir à quelque chose ; or, si elle n'eût fait que marquer les phénomènes d'un cadran solaire dressé uniquement dans le temple de Taphis, elle eût été à peu près inutile, puisque le cadran solaire étoit là pour indiquer bien plus clairement, pour chaque jour, quelle étoit la longueur des ombres. Au contraire, si l'on admet que cette *table indiquoit* les phénomènes que devoit *présenter* aux diverses époques, et dans quelque lieu qu'il *fût* transporté, un cadran d'une forme connue, on concevra l'usage d'une table indiquant aux habitans de ce lieu les conditions que le cadran devoit présenter, quand il étoit placé convenablement. Il s'ensuivroit que notre table a pu convenir à toute l'Egypte, et même à la Grèce et à l'Italie, et qu'il est possible qu'on en trouve d'autres exem-

plaires, soit dans quelque édifice de l'Egypte, soit dans quelque auteur grec ou latin.

SECONDE PARTIE.

Comparaison de la table horaire de Taphis avec d'autres monumens du même genre.

Telles étoient les inductions qui me sembloient résulter de l'inscription de Taphis, considérée en elle-même, lorsqu'ayant eu l'idée de la comparer avec les tables horaires données par Palladius, j'ai trouvé ces inductions confirmées d'une manière qui me paroît complète.

Le traité de Palladius, *de re rusticâ* (1), est divisé en treize livres, dont les douze derniers contiennent les préceptes d'agriculture qui s'appliquent à chaque mois de l'année, et chacun de ces livres est terminé par une table donnant la longueur des ombres pour les douze heures du jour; de cette manière (en prenant pour exemple janvier et décembre):

Hora I et XI, *pedes* XXIX.
Hora II et X, *pedes* XIX.
Hora III et IX, *pedes* XV.

(1) Dans les *Scriptores rei rusticæ*, etc., Tom. II de l'édition de Matth. Gesner.

Hora IV et VIII, *pedes* XII.
Hora V et VII, *pedes* X.
Hora VI, *pedes* IX.

Dès le premier coup d'œil, on voit que ces tables sont tout-à-fait analogues à celle de Taphis ; les heures y sont indiquées de même, et le mot *pedes* y est également suivi de nombres. Cette analogie ne laisse aucun doute sur l'interprétation qui a été donnée plus haut de l'inscription de Taphis ; et, comme les tables, jointes au traité d'agriculture de Palladius, devoient servir aux laboureurs, nous sommes conduits également à penser que celle du temple de Taphis étoit destinée au même usage.

Selon l'opinion de Valois, Palladius florissoit vers le temps d'Honorius et d'Arcadius, à la fin du quatrième siècle ou au commencement du cinquième (1) ; c'est à peu près l'époque que nous avons assignée à l'inscription de *Taphis*, circonstance qui n'est point à négliger. Cet auteur écrivoit en Italie, où il avoit des terres, soit en Sardaigne, soit à Naples (2) ; tous les conseils qu'il donne dans son traité se rapportent à cette contrée, et ils ne peuvent avoir d'application que pour des agriculteurs italiens. Ainsi les tables

(1) *Ad Amm. Marcell.*, XXIV, 1.

(2) Matth. Gesner, *præfat.*, §. 10.

horaires qui terminent chacun des livres de son ouvrage doivent convenir à la latitude de 41 à 42°.

Ces tables embrassent la totalité de l'année (1); on y voit que les ombres croissent symétriquement du solstice d'été au solstice d'hiver, et décroissent en sens inverse; de manière que les mêmes ombres se trouvent en janvier et en décembre, en février et en novembre, en mars et en octobre, en avril et en septembre, en mai et en août, en juin et en juillet. Ainsi les ombres ne reviennent pas identiques à la même distance de l'équinoxe; il ne s'agit donc pas non plus d'un cadran équatorial, ce qui résulte clairement d'ailleurs de ce que les ombres sont marquées à l'équinoxe; c'est aussi, comme on l'a vu plus haut, le cas que présente la table de Taphis.

Le P. Pétau déclare les tables de Palladius entièrement fausses: *Falsa est itaque Palladii tota illa descriptio* (2). Cet arrêt est sévère. Il est certain qu'en les calculant, comme le fait le P. Petau, dans l'hypothèse qu'elles indiquent les ombres d'un gnomon vertical projeté sur un plan horizontal, elles sont fausses de tout point; mais celle de Taphis le seroit aussi; d'où nous devons conclure que l'hypothèse admise par le P. Pétau

(1) *Voyez* le tableau n° 4, p. 383.

(2) *Var. dissert.*, VII, 7.

ne convient ni à l'une ni aux autres. Ce savant jésuite auroit peut-être hésité davantage à prononcer un semblable jugement, s'il eût remarqué la loi assez remarquable que suivent les nombres dans les tables de Palladius. Les trois premières colonnes, comprenant janvier-décembre, février-novembre, mars-octobre, diffèrent uniformément de deux unités aux mêmes heures; ainsi, à la première heure, nous avons 29, 27, 25; à la deuxième heure, 19, 17, 15; à la troisième, 15, 13, 11; à laquatrième, 12, 10, 8; à la cinquième, 10, 8, 6; à la sixième, 9, 7, 5. Dans les trois autres colonnes, la différence n'est que d'une seule unité également à toutes les heures, savoir : 24, 23, 22; 14, 13, 12; 10, 9, 8; 7, 6, 5; 5, 4, 3; 4, 3, 2. Il résulte de cette disposition que les différences dans la longueur des ombres, aux diverses heures du jour, restent constamment les mêmes ; en effet, il y a partout une différence de 10 unités entre la 1ere et la 2e heure, de 4 entre la 2e et la 3e, de 3 entre la 3e et la 4e, de 2 entre la 4e et la 5e, de 1 entre la 5e et la 6e. L'échelle de ces différences est la même pour toutes les colonnes, et suit la progression constante des nombres 1, 2, 3, 4 et 10.

Il est clair que ces dispositions annoncent un dessein, et que de pareilles tables sont l'expression d'une réalité. D'ailleurs, la simplicité de ces

nombres et de ces rapports, l'absence totale de fractions nous montrent que le cadran, dont elles représentent les phénomènes, a dû servir dans l'usage civil, et n'offrir que des approximations. Il s'ensuit qu'une différence d'une seule unité entre ces tables et d'autres du même genre, ne nous empêcheroit pas de les reconnoître pour identiques; car, comme on omettoit les fractions, tantôt on a pu négliger la fraction au-delà de l'entier, et tantôt compter l'entier auquel appartenoit la fraction.

Une observation à faire sur les tables de Palladius, c'est que les ombres y sont exprimées par des quantités absolues; or, ni la longueur du gnomon ni la forme du cadran ne sont indiquées nulle part; et, comme les tables n'auroient présenté aucune sorte d'utilité aux agriculteurs, pour qui elles étoient destinées, s'ils avoient ignoré les conditions du cadran auquel elles se rapportoient, il faut nécessairement admettre que ces conditions leur étoient connues, et que ces tables se rapportoient à un cadran fixe et déterminé, usité partout en Italie; en sorte qu'il suffisoit d'indiquer le rapport de l'ombre au gnomon, le reste étant parfaitement connu de tout le monde.

Remarquons que c'est précisément dans le même état que se présente à nous la table de Taphis; on n'y voit que des mois, des heures et des

longueurs d'ombre ; rien ne dit à quel cadran ces indications se rapportent.

Maintenant, pour établir une comparaison plus complète entre les deux monumens, j'ai dressé le tableau n° 5, qui est disposé de cette manière : j'ai choisi, dans la série des douze mois romains donnés par Palladius, le semestre correspondant à celui qui se trouve marqué dans l'inscription de Taphis, et je les ai placés deux à deux, d'après la concordance connue entre le calendrier romain et le calendrier fixe alexandrin, *phaophi* répondant à *octobre*, *athyr* à novembre, etc. J'ai mis en regard les nombres marqués pour les mêmes heures du jour dans les deux tables.

On remarque d'abord quelques légères dissemblances ; la première consiste en ce que, dans le cadran de Palladius, mars et octobre ont les mêmes ombres, tandis qu'en *phaophi* (octobre), les ombres sont plus longues d'une *unité* que dans *phaménoth* (mars). Cela s'explique, parce que c'est, comme on l'a vu, le milieu du mois qu'on avoit choisi pour le cadran de Taphis, au lieu que les tables de Palladius se rapportent probablement au 1er du mois. Autre observation : les ombres devroient être un peu différentes en mars et en octobre, puisqu'à aucune époque semblable, dans chacun de ces deux mois, la déclinaison n'est la même. Ceci nous prouve que ces

tables n'ont pas plus de précision que celle de Taphis.

La loi que suivent les nombres dans les diverses colonnes de la table de Taphis est telle, qu'ils augmentent d'une unité de mois en mois de l'équinoxe d'automne au solstice d'hiver; les tables de Palladius donnent, au contraire, la progression par deux unités; ce qui tient uniquement à ce que l'on a voulu conserver des rapports simples. Mais l'identité résulte de ce que la même différence se rencontre dans les unes et les autres entre les diverses heures de tous les mois. Ainsi (tableaux nos 3 et 5) on voit, à la Iere heure, 25, 26, 27, 28; à la IIe, 15, 16, 17, 18; à la IIIe, 10, 11, 12, 13 (1); à la IVe, 8, 9, 10, 11; à la Ve, 6, 7, 8, 9; à la VIe, 5, 6, 7, 8. Il s'ensuit que la différence de longueur dans les ombres des six heures du demi-jour est constante; savoir: 10 entre la Iere et la IIe heure; 5 entre la IIe et la IIIe; 2 entre la IIIe et la IVe; 2 entre la IVe et la Ve, et 1 entre la Ve et la VIe; ce qui existe également dans les tables de Palladius, excepté qu'elles donnent 4 et 3, au lieu de 5 et 2; mais comme la somme de ces deux nombres est également 7, on voit que

(1) C'est ainsi qu'il faut lire, au lieu de 15 que porte la copie de M. Gau.

le nombre fractionnaire a été porté ici sur un chiffre, là sur l'autre; tout le reste est semblable; et, dans les deux tables, la somme de toutes les différences est représentée par le même nombre 20. Cela ne peut se rencontrer que dans deux cadrans tout-à-fait semblables. La même identité se manifeste par la comparaison des deux colonnes de mars et de *phaménoth*; les nombres y sont les mêmes, 5, 6, 8, 10 (ou 11), 15, 25; j'en dis autant des colonnes de tybi et de février, où nous lisons les chiffres 7, 8, 10, 12 (ou 13), 17, 27; l'identité est aussi évidente dans les colonnes de décembre et de choeac, où la différence d'une seule unité se continue dans toute la série (1).

C'est donc un fait certain que la table de Taphis et celle de Palladius sont l'expression des mêmes phénomènes; ce qui suppose nécessairement qu'elles se rapportent à un même cadran solaire usité à la fois en Italie et en Nubie.

Cette conséquence est encore appuyée par une autre table dont le P. Pétau atteste l'existence en ces termes : *In veteri codice exstat umbrarum distributio per menses singulos et horas, ab auctore græco descripta, prorsus ad exemplum*

(1) Nouvelle raison pour lire 13 au lieu de 15, à la troisième heure de choeac.

Palladii, nisi quod uno pede (1) *plerumque minor est umbrarum modus. Maxima umbra meridiana pedum octo, minima duorum definitur* (2). J'ai fait de vaines recherches à la bibliothèque royale pour trouver ce manuscrit; heureusement, les indications données par le P. Pétau nous suffisent. *Cette table*, dit-il, *est tout-à-fait semblable à celle de Palladius, si ce n'est qu'en plusieurs endroits la longueur des ombres y est moindre d'un pied; la plus grande ombre méridienne n'est que de 8 pieds.* On ne peut décrire d'une manière plus exacte la table de Taphis, où les colonnes de *méchir* et de *chœac* ont *une unité* de moins que celles de décembre et de février dans Palladius; où, pour la troisième heure, nous voyons 10 au lieu de 11, 12 au lieu de 13; enfin, où la plus grande ombre méridienne est de 8 pieds; en sorte qu'on peut assurer que la table contenue dans le manuscrit cité par le P. Pétau doit être la même que la table de Taphis.

Il est inutile d'insister pour faire comprendre quelle certitude donne à l'hypothèse indiquée plus haut, une telle identité entre les tables de Palladius qui étoient à l'usage de l'Italie, celles

(1) Le texte du P. Pétau porte *unâ horâ;* ce qui doit être une inadvertance.

(2) *Var. dissert.*, VII, 7, fin.

du manuscrit grec destinées sans doute aux habitans de la Grèce et de Constantinople, et la table de Taphis dressée pour les chrétiens de la Nubie; car, d'un côté, les légères différences de nombres entre les deux premières prouvent qu'elles n'ont point été copiées l'une sur l'autre; et il est bien difficile d'admettre que celle du manuscrit grec ait été copiée sur l'inscription de Nubie; d'un autre côté, l'identité résultant des rapports des trois monumens entre eux montrent qu'ils se rapportent à un cadran semblable. Le rapprochement de ces trois pièces importantes me paroît prouver que, vers le cinquième siècle de notre ère, époque à laquelle elles appartiennent également, selon toutes les probabilités, on se servoit, dans les diverses provinces de l'empire romain, d'une sorte de cadran solaire dont les propriétés géométriques et les proportions étoient fixées et uniformes partout, de manière qu'ils présentoient les mêmes phénomènes, moyennant un changement dans l'inclinaison du plan ou du style, ou de tous les deux à la fois, déterminé d'après la différence de latitude.

Nous savons, d'ailleurs, que les anciens faisoient usage de ces cadrans universels, ou du moins pouvant convenir à des latitudes différentes. Selon Vitruve (1), Théodose et Andréas avoient

(1) *Architect.* IX, 9.

inventé le *Prospanclima* (πρὸς πᾶν κλῖμα), c'est-à-dire *servant pour toute latitude :* on a depuis long-temps observé que ce devoit être un *équatorial;* mais nous avons vu que le cadran dont nos tables représentent les phénomènes n'étoit point un équatorial.

Vitruve parle d'un autre cadran inventé par un certain Parménion, et qu'il appelle *Prostahistorouména* (πρὸς τὰ ἱστορούμενα), c'est-à-dire *servant pour les pays connus et décrits.* On l'a confondu généralement avec le πρὸς πᾶν κλῖμα ; et cependant il devoit en différer, puisque Vitruve distingue soigneusement les deux inventions. Le nom du dernier fait suffisamment connoître qu'il s'appliquoit à une étendue de pays moindre ; il se bornoit peut-être à une zone embrassant les pays les plus connus.

Voilà sans doute de quelle nature étoit celui dont nos tables constatent l'existence ; il s'agiroit maintenant de trouver une hypothèse qui pût satisfaire aux conditions qu'elles présentent, et reproduire à nos yeux le monument auquel elles se rapportent. C'est un soin que je laisse à des personnes plus versées que moi dans le calcul.

Je termine par une observation : on a vu que les trois tables donnent la même longueur aux ombres des mêmes heures, et que la plus grande est de 28 ou 29 pieds; cette longueur est bien considérable; et il me paroît difficile de croire que des cadrans rustiques

eussent une si grande dimension, et surtout une dimension égale en tous lieux; assurément, il ne devoit pas être facile de disposer partout une surface, plus ou moins inclinée, dont le rayon moyen devoit avoir au moins 29 pieds, c'est-à-dire huit mètres et demi à neuf mètres; et, d'ailleurs, pourquoi de si grandes dimensions quand on ne cherchoit que des approximations grossières? C'est ce qui me conduit à soupçonner qu'ici le mot *pied* s'entend d'une quantité relative et non pas absolue; que, de même qu'il y avoit une *coudée astronomique* égale à un arc céleste de deux degrés, on employoit aussi un *pied gnomonique* servant à exprimer la longueur des ombres en fonctions du gnomon. Dans cette hypothèse, les nombres des trois tables donneroient des *proportions* et non des grandeurs absolues. Ce qui la rend vraisemblable, c'est l'usage constant où étoient les anciens d'estimer la longueur des ombres en parties du gnomon; cet usage, prouvé par une multitude de passages trop connus pour qu'il soit nécessaire de les rapporter ici, a dû naturellement donner l'idée de diviser le gnomon en un nombre déterminé de parties, dont chacune, sous le nom de *pied*, étoit prise comme unité dans la mesure de l'ombre qu'il projetoit. On pourroit même appliquer cette conjecture à tous les passages des auteurs anciens, et notamment des auteurs attiques, où nous voyons les divers instans du jour dési-

gnés non par des heures, mais par des longueurs d'ombres de 6, 7, 8, 10, 20 pieds (1). Si l'on entend par le mot *pied* une quantité relative, on aura peut-être une interprétation assez vraisemblable de ces passages, dont il ne me semble pas qu'on ait donné une explication satisfaisante.

Quoi qu'il en soit de cette conjecture, qui ne fait rien au fond de la discussion, je crois qu'on peut reconnoître comme autant de points établis :

1° Que l'inscription du temple de Taphis est une table horaire ;

2° Que cette table est, au fond, identique avec celle de Palladius et avec une autre qui existe dans un manuscrit grec ;

3° Que toutes les trois se rapportent à un même cadran dont on se servoit, au cinquième siècle, en diverses parties de l'empire.

L'inscription découverte par M. Gau est donc un monument fort curieux qui répand du jour sur une partie intéressante des usages anciens qui est restée encore obscure, malgré les travaux des érudits et des astronomes.

LETRONNE, *membre de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres.*

(1) Aristoph., *Eccles.* 774;—Lucian., *Somn.* 9; *Cronosolon*, 17;—Plut., *de discrim. am. et adul.*, 29, etc.

N° 3.

TRADUCTION DU TABLEAU.						
Heures.	LONGUEUR DE L'OMBRE EN					
	Phaophi.	Athyr.	Chœak.	Tybi.	Méchir.	Phaménoth.
	Pieds.	Pieds.	Pieds.	Pieds.	Pieds.	Pieds.
1	XXVI	XXVII	XXVIII	XXVII	XXVI	XXV
2	XVI	XVII	XVIII	XVII	XVI	XV
3	XI	XII	XV*	XII	XI	X
4	IX	X	XI	X	IX	VIII
5	VII	VIII	IX	VIII	VII	VI
6	VI	VII	VIII	VII	VI	V
7	VII	VIII	IX	VIII	VII	VI
8	IX	X	XI	X	IX	VIII
9	XI	XII	XIII?	XII	XI	X
10	XVI	XVII	XVIII	XVII	XVI	XV
11	XXVI	XXVIII	XXVIII	XXVII	XXVI	XXV
12	Cadran plein.					

(*) Peut-être XIII.

N° 4.

TABLE DE PALLADIUS.

Heures.	LONGUEURS DE L'OMBRE DANS LES MOIS DE						
	Janvier-Décemb.	Février-Novemb.	Mars-Octobre.	Avril-Septembre.	Mai-Août.	Juin-Juillet.	Différences.
o	»	»	»	»	»	»	
I et XI	29	27	25	24	23	22	10
II et X	19	17	15	14	13	12	4
III et IX	15	13	11	10	9	8	3
IV et VIII	12	10	8	7	6	5	2
V et VII	10	8	6	5	4	3	1
VI	9	7	5	4	3	2	

N° 5.

TABLE DE PALLADIUS COMPARÉE A CELLE DE TAPHIS.

LONGUEUR DES OMBRES DANS LES MOIS DE

Heures.	Octobre.	Phaophi.	Novembre.	Athyr.	Décembre.	Chœak.	Janvier.	Tybi.	Février.	Méchir.	Mars.	Phaménoth.	Différences (1)	Différences (2)
o ou XII	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»		
I ou XI	25	26	27	27	29	28	29	27	27	26	25	25	10	10
II ou X	15	16	17	17	19	18	19	17	17	16	15	15	4	5
III ou IX	11	11	13	12	15	15*	15	12	13	11	11	10	3	2
IV ou VIII	8	9	10	10	12	11	12	10	10	9	8	8	2	2
V ou VII	6	7	8	8	10	9	10	8	8	7	6	6	1	1
VI	5	6	7	7	9	8	9	7	7	6		5	20	20

* f. 13.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Histoire de l'expédition de Russie ; par M** ; avec un atlas, un plan de la bataille de la Moskwa, et une vue du passage du Niémen. — Deux volumes ; 1823.

La campagne de Moscou, considérée comme événement historique, comme catastrophe politique, sera *l'éternel entretien* tant des sages que de la multitude dans tous les siècles à venir; tout y est gigantesque, le projet, les moyens, les fautes et le résultat; c'est la monarchie universelle la plus rapidement formée qui, dans six mois, est dépouillée de sa supériorité; c'est un des plus grands capitaines et jusqu'alors le plus heureux des conquérans, qui, sans avoir perdu de bataille, perd ses moyens de domination, et surtout cette force morale irrésistible, née des prestiges d'une longue série de victoires; que de tableaux pompeux, que de graves leçons, l'histoire et la morale ne tireront-elles pas de ce fonds inépuisable! Pourtant ce n'est pas de ces considérations générales que nous nous arrêterons, quoiqu'il soit incontestable qu'elles trouveront beaucoup d'alimens nouveaux dans un livre composé en grande partie des *lettres inédites* de Napoléon lui-même, ou de Berthier, son *alter ego* pour l'administration militaire, un livre parsemé d'extraits des papiers d'état-major les plus importans et jusqu'ici inaccessibles aux historiens, rédigé enfin, non-seulement

par un témoin oculaire, mais par un officier supérieur, placé de manière à suivre les opérations et les pensées même du général en chef. Ajoutons à tout ceci que M. le marquis de *** raconte les faits avec impartialité, ne cache pas les fautes énormes des généraux russes, fautes qui auroient dû sauver un homme moins présomptueux que Bonaparte, et ne dissimule pas même ce qu'il y avoit de raisonnable, politiquement et militairement parlant, dans le projet d'envahir un empire immense, il est vrai, mais n'ayant pas alors en réalité les moyens militaires proportionnés à son étendue.

Mais parmi les nombreux points de vue sous lesquels M. de ** a mérité l'approbation la plus complète du public éclairé, il en est un qui intéresse particulièrement les géographes, et ce seul point de vue suffit pour nous fournir matière à un article qui, si nos forces étoient analogues au sujet, pourroit mériter quelque attention.

La géographie physique dans toute son étendue, et par conséquent la connoissance du climat, des productions, des moyens de transports, de la nature du sol et de l'état des routes, est indispensable pour l'homme qui doit diriger une armée, surtout des armées aussi colossales que celles dont s'appuie la *stratégie* actuelle. C'est principalement pour avoir négligé de se procurer de bons renseignemens de ce genre ou pour avoir dédaigné de se servir de ceux qui étoient à sa disposition, que le héros de Marengo, d'Austerlitz et de Jéna est descendu dans la campagne de Russie jusqu'au rang des Xerxès et des Crassus.

L'entrée de la Russie, proprement dite, est formée du côté occidental par un terrain sablonneux, argileux ou marécageux que renferment les bassins de la Duna et du Dniéper. Les pierres sont trop rares pour qu'on puisse penser à en paver les rues des villes, encore moins les

chemins. En beaucoup d'endroits on traverse les marais sur des *ponts*, ou, pour mieux dire, sur des digues formées de troncs d'arbres qu'on réunit et place de niveau autant que l'on peut. Un ancien voyageur, *Vigénère*, parle déjà de ces ponts; il dit que le roi de Pologne, Sigismond Auguste, engagé dans une invasion de la Russie, fut obligé d'en construire 360 dans les seuls environs de Drissa et de Polotzk. Qu'on se figure une armée immense marchant avec une artillerie innombrable sur ces chemins inégaux et étroits! Même dans les terrains plus solides, les routes unies et commodes en temps sec deviennent extrêmement mauvaises; l'artillerie et la grosse cavalerie, enfoncées dans la boue, y sont détruites par la fatigue; les petits chevaux du pays ne peuvent guère remplacer ceux qu'on perd. Le fantassin, moins exposé à cet inconvénient, éprouve en commun avec les autres armes celui de ne pouvoir que très-difficilement se procurer des vivres; car ces pays, long-temps dévastés par les guerres de Pologne, ne sont pas couverts d'habitations rapprochées ni de moissons abondantes. Le peuple de campagne peu nombreux, disséminé dans de vastes forêts, peut facilement se soustraire aux yeux des partis envoyés à la recherche des vivres. Les contrées dont nous parlons offrent peu de chemins de traverse praticables; et, quant aux bateaux de rivière, les défenseurs du territoire peuvent facilement les cacher et les soustraire à l'ennemi. Cette circonstance devient funeste à toute grande armée qui veut y pénétrer; elle se débandera inévitablement pour se procurer les alimens nécessaires; elle soulevera contre elle la population par les réquisitions irrégulières naturellement accompagnées de pillage. De plus, ne trouvant des moulins que de loin en loin, elle sera souvent sans moyen de faire du pain; elle vivra de bouillie et de viandes mal apprêtées; ne voulant pas se loger dans

les huttes infectes du Lithuanien, elle n'aura pour asile que le bivouac, pour couche que la terre humide. Le climat est le moindre des obstacles ; mais il en est cependant un : la longueur des jours dans l'été produit une chaleur accablante ; l'hiver au fond est moins dangereux, car de bonnes couvertures de laine et de peaux préparées d'avance mettront le soldat à même de braver le froid des hivers, froid d'ailleurs salubre et avantageux pour les transports quand on a eu assez de bon sens pour se procurer des traîneaux et pour ferrer à glace ses chevaux. Les eaux de ces pays, coulant lentement sur un terrain plat long-temps couvert de neige et souvent marécageux, sont en partie dures ou troubles et d'une digestion difficile ; mais c'est principalement dans un été chaud que les bonnes eaux deviennent rares, parce que les ruisseaux réduits à un petit volume roulent plus lentement, chargés de débris de plantes pourries. On ne trouve qu'en petite quantité ces fruits rafraîchissans qui raniment la santé défaillante. L'air, l'eau, la terre conspirent ici pour rendre excessivement malheureuse l'existence d'une armée nombreuse.

A ce tableau physique de la Lithuanie et d'une partie de la Russie blanche (tableau que M. le marquis de ** *auroit* peut-être dû concentrer dans un seul cadre à la tête de son récit), on doit joindre une autre circonstance importante sous le rapport de la géographie militaire ; c'est que la route de Moscou par Smolensk est bordée au nord et au sud par deux grands terrains à peu près inaccessibles à une grande armée ; à gauche, ou au nord, s'étend ce pays pour ainsi dire criblé de lacs, d'étangs et de marais qui renferme Polotsk et Weliki Luki ; à droite ou au sud, la forêt de Bobruisk se joint à l'immense marais de Pinsk ou du Pripet, marais qui occupe presque la province de Podlésie. Une armée indigène ou une masse de troupes irrégulières

peut se maintenir dans ces deux contrées; une troupe ennemie régulière ne pourroit y pénétrer. Ainsi la ligne de communication de Wilna à Smolensk est constamment resserrée entre ces deux terrains inaccessibles, par conséquent constamment menacée sur les deux flancs; et, pour la tenir ouverte, il seroit nécessaire d'y échelonner des forces très-considérables qui n'y pourront pas trouver de quoi vivre. C'est surtout cette circonstance qui, même en supposant une armée d'invasion arrivée sans pertes à Orsza, paroît rendre une *trouée* sur Moscou tout-à-fait téméraire. On sait que le roi actuel de Suède (le maréchal Bernadotte) regarda comme inévitable que Buonaparte seroit fait prisonnier avec son armée s'il dépassoit Smolensk. L'auteur de la présente *Histoire de l'expédition de Russie* pense également que Buonaparte n'aurait jamais dû revenir de Moscou, si Kutusof et Tchitchagof avoient mis plus d'activité et plus de talent dans leur poursuite. Nous croyons cependant que Napoléon s'apercevoit très-bien de cette circonstance fâcheuse, mais qu'il se flattoit toujours de faire envahir par les corps sous Macdonald et Victor, la Livonie et le gouvernement de Pskow, ce qui auroit pu obliger Wittgenstein à quitter les environs de Polotsk; cependant l'arrivée de l'armée russe de Finlande, rendue disponible par le traité d'Abo, auroit dû faire évanouir tout espoir de franchir la Duna et auroit dû sur-le-champ faire revenir Buonaparte à Witepsk. Qui pouvoit lui répondre que le corps d'armée prussien ne s'unît aux Russes à Riga, comme il fit plus tard à Tauroggen? En s'obstinant à étendre ses armées depuis Wilna jusqu'à Moscou, il les exposoit même dans la chance la plus favorable à être constamment harcelés par les corps russes qui se maintenoient à Polotzk et à Bobruisk. La fatigue et l'inquiétude

doubloient ainsi pour l'armée de Buonaparte les effets déjà si funestes de la faim et des maladies.

Telles sont les causes purement géographiques auxquelles on doit attribuer en grande partie la défaite sans exemple qu'éprouvèrent en Russie les armées les plus nombreuses et les plus braves que les siècles modernes aient vu réunies. Sans doute des causes morales et politiques y contribuèrent beaucoup; cet admirable sentiment religieux et national que déployèrent les Russes, cette fidélité qui ne permit pas à l'ennemi de trouver un seul espion, un seul partisan dès qu'il eut passé le Borysthène, cette héroïque résolution de brûler la sainte ville pour sauver le territoire sacré de la patrie, cette politique habile qui, en ayant l'air de *négocier avec le chef* des Français, le retint dans le réseau de fer qui s'épaississoit autour de lui, tous ces grands traits d'un événement gigantesque doivent figurer dans l'histoire; mais nous avons annoncé que nous voulons nous attacher ici aux considérations géographiques, si faussement indiquées dans les *Bulletins*. Il est cependant une cause semi-politique des désastres de l'armée française que nous devons remarquer, parce qu'elle se lie au point de vue géographique; c'est le désordre épouvantable qui, d'après le témoignage de Napoléon lui-même, *régnoit* dans l'administration des transports, des vivres et des hôpitaux. Le soldat malade ne trouvoit ni les secours ni l'asile nécessaires; les immenses envois qui suivoient l'armée, étoient souvent encombrés sur les routes, surtout au-devant des ponts étroits et fragiles qu'ils rencontroient à chaque instant; les réquisitions d'argent et de vivres que les maréchaux *frappoient* avec l'assurance à laquelle la bonhomie des Allemands les avoit accoutumés, ne produisoient pas de grands résultats dans un pays à demi-sauvage, où les

bois, les marais et la longueur des distances permettoient à l'habitant de soustraire ses bestiaux, ses grains et même sa personne à l'armée envahissante. Les soins persévérans et fidèles du duc de Bassano réussirent cependant à tirer de la Lithuanie de quoi former de grands magasins de réserve à Wilna; mais dans la Russie bien plus fertile, la population unie par un sentiment patriotique parvint à tout soustraire à l'ennemi, qui d'ailleurs ne toucha que les bords des provinces les plus abondantes en grains.

Toutes ces causes réunies faisoient fondre jour par jour l'armée immense qui avoit pénétré en Russie. Les combats, quoique beaucoup plus fréquens et accompagnés de plus de pertes qu'on ne l'a su à Paris, n'auroient jamais pu produire l'énorme diminution d'hommes et de chevaux qui avoit eu lieu avant l'entrée de la Moscovie proprement dite, et avant les batailles de Smolensk et de Borodino. Les tableaux officiels que M. de ** s'est procurés, constatent la progression successive de ces pertes; ces tableaux très-détaillés forment une des parties les plus intéressantes de *l'Histoire de l'expédition de Russie*. En voici le résumé:

Il est entré sur le territoire russe 600,000 hommes. Lorsque Buonaparte marcha sur Smolensk, il n'avoit plus que 180, 000 hommes sous ses ordres immédiats. L'armée de Macdonald devant Riga, celle d'Oudinot devant Polotzk, le corps de réserve sous Victor et le corps autrichien de Schwartzenberg pouvoient encore former 150,000 hommes tout au plus (M. *** n'a pas pu donner les tableaux de presence successifs de ces corps). Ainsi, on avoit déjà perdu 150,000 hommes dans la Lithuanie et la Pologne, sans avoir eu de bataille régulière, parce que le général russe Barklay de Tolly suivoit toujours le système de Fabius.

L'armée qui marcha sur Moscou étoit, vers le 10 aout, de 182,608 hommes. Le 23 aout, après les affaires de Smo-

lensk et autres, elle étoit reduite à 155,675 combattans. Le 2 septembre, avant les batailles de Borodino et de la Moskowa, elle étoit de 133, 819 hommes avec 587 bouches de feu. La perte dans cette grande bataille, où les Français restèrent vainqueurs sans aucun avantage réel, paroit s'élever à 30,000 tués et blessés; de sorte qu'en approchant de l'ancienne capitale des Czars, Buonaparte pouvoit avoir près de 100,000 hommes; ici les tableaux officiels manquent. Le 20 septembre, d'après des tableaux où il y a quelques lacunes, il se trouva 95,775 hommes sous les armes; il y en avoit 20,000 blessés ou malades, et, le 7 octobre, on comptoit 605 bouches de feu. Mais à Moscou, l'armée s'étoit en partie refaite, et elle avoit reçu divers renforts; de sorte qu'en commençant la retraite *le 20 octobre*, Buonaparte commandoit encore à 89,640 fantassins en assez *bon état, et 14,314* cavaliers, la plupart mal montès ou même dépourvus de chevaux; il emmenoit 569 pièces d'artillerie. Le 3 novembre, après les sanglans combats de Malojaroslavetz et de Wiasma, ses forces, à en juger d'après les tableaux partiels de quelques corps, étoient réduites à 50,000 hommes; et, lorsqu'après de nouvelles escarmouches avec les ennemis qui le poursuivoient, Buonaparte revint à Smolensk le 14 novembre, il ne comptait plus que 42,000 combattans dans *l'état* le plus déplorable. Cependant *les élémens*, pendant toute la durée de l'expédition dans l'intérieur de la Russie, n'avoient pas combattu contre les Francais; le temps avoit été plus beau même que la saison ne le promettoit; il n'y avoit pas eu de gelée rigoureuse avant le retour de Smolensk, et pourtant l'armée étoit réduite à moins d'*un quart* de ce qu'elle avoit été en se présentant la première fois devant cette ville. Ce n'est donc pas le froid qui l'avoit détruite, mais il est vrai que la gélée et le dégel en achevèrent la destruction. Le trajet de Smolensk à Orsza fut marquée par un véritable

froid russe, suivi d'un dégel subit; ces brusques changemens devoient faire des ravages épouvantables dans un amas d'hommes à moitié morts de fatigue; le verglas empêchoit le transport de 100 à 130 bouches à feu qui restoient encore; le desespoir s'empara de tous les cœurs. Ce n'étoit plus une armée, c'étoient quelques débris de corps, environnés d'une nuée de traîneurs; chaque jour, la faim, les maladies, le froid moissonnoient ceux qui ne tomboient pas entre les mains de l'ennemi, et c'est à Krasnoï que Napoléon, avec les tristes restes de son armée, auroit dû être fait prisonnier par Kutusoff, si ce vieux général eût su ou voulu tirer de ses avantages, en lui coupant la retraite et en l'attaquant au moment où Ney et Eugène étoient séparés de lui. Kutusoff crut devoir épargner le sang de ses soldats; il se flattoit de cerner Napoléon un peu plus loin et de l'obliger à se rendre sans coup férir. Une nouvelle faute de Wittgenstein, et la désobéissance du général Hertel permirent, selon notre historien, aux corps de Victor et d'Oudinot, quoiqu'eux-mêmes extrêmement affoiblis, de venir au-devant de Napoléon qui, arrivé à Orsza, n'avoit pas 12,000 hommes réunis. Entouré de trois armées russes, ayant Kutusoff derrière lui, Tchitchagof devant et Wittgenstein sur le flanc droit, il sembloit encore perdu sans ressources. Les débris de la grande armée, des corps d'Oudinot, de Victor, de Saint-Cyr, et des garnisons de Smolensk, réunis pour forcer le passage de la Bérézina, ne formoient que 28,700 combattans; comment cette poignée d'hommes se fraieroit-elle un chemin à travers plus de 150,000 ennemis victorieux, surtout les ponts sur la Bérézina ayant été détruits? Ce prodige s'opéra pourtant, ou, pour mieux dire, ces débris de l'armée, en s'immolant, ouvrirent à Napoléon, aux princes et aux généraux les portes de la prison où ils sembloient enfermés. La description de cette glorieuse et

funeste bataille de la Bérézina offre le plus douloureux intérêt.

« La nuit, dit M. de **, sépara les combattans sur les »deux rives; ils bivouaquèrent en présence, mais quelle »différence dans les deux camps ! Chez les Russes, des feux »nombreux dont la clarté se répandoit au loin, l'abondance »des vivres, une joie bruyante causée par les succès de la »veille et par la certitude de s'emparer le lendemain d'un »immense butin; chez les François, des feux rares et lan-»guissans, et tous les maux que j'ai si souvent dépeints. »Aucune nuit ne fut plus cruelle depuis le départ de Mos-»cou, et ce fut aussi la plus fatale. La journée de la Béré-»zina fut très-sanglante, mais les pertes des François qui »étoient *obligés, en se retirant, d'abandonner* leurs blessés »et une partie de leurs bagages, furent plus sensibles; là »se terminèrent les destinées de cette grande armée qui »avoit fait trembler l'Europe; elle cessa d'exister sous le »rapport militaire; il ne lui resta d'autre voie de salut que »la fuite. »

Napoléon lui-même paroît avoir désespéré de son salut à la Bérézina; il n'y fit pas, selon M. **, les effets personnels qui auroient été nécessaires pour enflammer des guerriers moins dévoués. Sa conduite à Krasnoï avoit, *au contraire*, été marquée au coin de l'intrépidité et de l'habileté; il avoit senti qu'il avoit trop long-temps fait *l'empereur;* il étoit redevenu général et soldat. Quel spectacle que de le voir marchant sur la grande route, un bâton de bouleau à la main, pour se soutenir sur le verglas!

Trois jours après le passage de la Bérézina, *l'armée* ne comptoit que 7000 hommes d'infanterie et 1800 cavaliers. Un froid excessif, redoutable même pour les indigènes du pays, étoit venu frapper comme la foudre ces infortunés restes de la grande puissance militaire. Il n'arriva que

4000 hommes à Wilna. Les immenses magasins de vivres réunis dans cette ville, ne servirent qu'aux vainqueurs.

En revenant sur l'ensemble de ces terribles événemens, nous voyons que ce n'est pas *le froid du* 14, *du* 15 *et du* 16 *novembre*, qui seul a détruit l'armée de Moscou, comme le 29ᵉ bulletin voulut nous le persuader. Écoutons M. de**. « Ce » ne fut pas, dit-il, le froid seul qui détruisit et désorganisa » l'armée de Moscou, puisque les deuxième et neuvième » corps avoient conservé un ordre parfait, quoiqu'ils eus- » sent enduré les mêmes froids qu'elle. Le froid sec, mais » supportable qui se fit sentir depuis le départ de Moscou » jusqu'à l'apparition de la neige, fut plutôt avantageux » que nuisible. Les principales causes des désastres de l'ar- » mée furent d'abord la famine, ensuite les marches et les » bivouacs non interrompus; enfin le froid, lorsqu'il fut » devenu rigoureux, ou lorsqu'il fut humide. Quant aux » chevaux, ils supportent très-bien le froid, quelque ri- » goureux qu'il soit, quand ils sont bien nourris; ainsi ils » ne périrent que de faim et de fatigue.

Les effets mortels d'un froid excessif ne furent que les derniers symptômes de l'effroyable agonie de l'armée de Moscou. Un chirurgien major, M. Réné Bourgeois, en a traité la peinture détaillée dans un ouvrage intitulé : *Tableau de la Campagne de Russie* : voilà ce qu'il dit de l'état de l'armée après le passage de la Bérézina. « Au bout » de quelques jours de marche, l'armée offroit un aspect » plus hideux que jamais. La saison devenoit de plus en plus » rigoureuse, et on étoit dénué de tout ce qui pouvoit en » rendre les atteintes moins rudes. On manquoit surtout de » chaussures qui, brûlées par les neiges au milieu des- » quelles on marchoit constamment, furent bientôt entiè- » rement usées. On étoit obligé de s'envelopper les pieds » de chiffons, de morceaux de couvertures de laines, de

»peaux d'animaux, qu'on assujettissoit avec des liens de »paille ou des ficelles. Mais tous ces moyens que la néces- »sité suggéroit étoient bien loin de remplacer les bottes »et les souliers; ils rendoient au contraire la marche très- »lente et très-pénible, et ne garantissoient que foiblement »de l'impression du froid. Le reste de l'accoutrement étoit »parfaitement en rapport avec la chaussure; surchargés des »guenilles les plus sales et les plus grotesquement dispo- »sées, la tête couverte des coiffures les plus bizarres, la »barbe longue et dégoûtante, les cheveux en désordre, les »yeux caves, les joues décharnées, des figures où se pei- »gnoient toutes les peines physiques et morales qui nous »déchiroient, donnoient à l'armée l'aspect de fantômes »effrayans.

» On se trouvoit dans un état si déplorable, qu'il est »arrivé souvent que des personnes liées par l'amitié la plus »intime ont marché pendant des journées entières à côté »les unes des autres sans se reconnoître.

» Malgré ce qu'on faisoit pour mitiger les effets du froid, »en s'entourant de tout ce qui pouvoit servir de vêtemens, »peu de monde échappèrent à la congélation, et chacun »en fut frappé dans quelques parties du corps. Heureux »ceux à qui elle n'atteignit que le bout du nez, les oreilles »ou une partie des doigts! Ce qui rendoit ses ravages en- »core plus funestes, c'est qu'en arrivant près des feux, on »y plongeoit imprudemment les parties refroidies qui, »ayant perdu leur sensibilité, n'étoient plus susceptibles »de ressentir l'impression de la chaleur qui les consumoit. »Bien loin d'éprouver le soulagement que l'on recherchoit, »l'action subite du feu donnoit lieu à de vives douleurs, et »déterminoit promptement la gangrène. » Nous deman- dons ici à M. ** ou à d'autres personnes instruites, com- ment l'état-major médical n'avoit-il pas eu soin de répandre

dans l'armée une *instruction* sur la manière de se conduire dans les grands froids. En se frottant avec la neige, on ranime en peu d'instans la chaleur vitale des membres engourdis. Cette précaution eût sauvé des milliers. Les médecins françois dédaignoient-ils un moyen aussi sûr et aussi simple? Il est vrai que toute précaution sanitaire étoit inutile contre la faim et contre le découragement.

« La désorganisation, dit M. René Bourgeois, et la » démoralisation étoient portées au dernier degré; toute » idée de commandement et d'obéissance avoit disparu; il » n'existoit entre nous aucune différence de rang ni de for- » tune. Nous ne formions plus qu'une bande d'hommes » abrutis et dégradés, chez lesquels il ne restoit aucune » trace de civilisation; étranger l'un à l'autre, chacun ne » voyoit que soi, et s'en occupoit exclusivement. On étoit » devenu cruel par spéculation; quand un malheureux, après » avoir lutté long-temps contre toutes ces calamités, tomboit » enfin accablé sous le poids de ses maux, on étoit sûr qu'il » avoit usé tous les ressorts de la vie, et qu'une fois abattu, » il ne se releveroit pas. Avant qu'il eût rendu les derniers » soupirs, on le traitoit déjà comme un cadavre, et on se » jetoit sur lui comme sur une proie, pour lui arracher les » misérables vêtemens qui le couvroient: en peu d'instans » il étoit dépouillé, et on le laissoit expirer lentement dans » cet état de nudité.

» Nous détournions froidement les yeux de cet horrible » spectacle.

» Si quelques-uns de nous développoient ce courage et » cette énergie extraordinaire qui les mettoient au-dessus » de tous les malheurs, il y en avoit un bien plus grand » nombre qui manquoient des forces morales nécessaires » pour ne pas s'en laisser accabler. Frappés de l'horreur » de leur position et effrayés du sort qui les menaçoit, ils

»perdoient tout espoir d'échapper à tant de maux, et »tomboient dans un profond accablement. Dès l'instant que »la mort leur paroissoit inévitable, ils ne cessoient d'être »dominés par cette pensée qui les absorboit entièrement. »Persuadés que tous leurs efforts ne devoient aboutir qu'à »prolonger de quelques instans leurs souffrances, ils deve- »noient incapables de la moindre réaction : l'anéantisse- »ment de leurs facultés morales étoit tel, qu'ils perdoient »jusqu'à la volonté de se sauver. Sourds à toutes les re- »présentations et à toutes les instances, ils persistoient à »se croire hors d'état de supporter la moindre fatigue; et, »refusant obstinément de continuer leur route, ils se cou- »choient sur la terre, abattus et minés par le désespoir »pour y attendre *la fin de leur déplorable existence.*

Vous qui voulez réduire les armées à être des machines passives entre les mains des rois, pesez ces faits! La force morale avoit abandonné l'armée de Moscou; elle abandonne toujours dans les grands revers ceux qui combattent pour une cause injuste, pour la domination et le pillage. Les Français libres ont bravé les élémens aussi bien que le fer des ennemis; les Français, esclaves d'un maître, ont péri, surchargés du butin de l'univers. Ecoutons encore M. René Bourgeois :

«Vous voyiez souvent marcher à côté de vous, comme »des spectres, de ces misérables pour lesquels la *station* »étoit un travail pénible, et qui s'efforçoient de mettre un »pied devant l'autre; tout-à-coup ils se sentoient défaillir ; »de profonds soupirs sortoient deleurs poitrines, leurs yeux »se remplissoient de larmes, leurs jambes fléchissoient sous »eux, ils chanceloient pendant quelques instans, et tom- boient enfin pour ne plus se relever. Ceux de leurs cama- »rades qui les entouroient, détournoient leurs regards; »et si les corps de ces infortunés, expirant, se trouvoient

» placés en travers devant eux, ils les enjamboient et passoient » froidement par dessus, sans paroître s'en apercevoir. Un très- » grand nombre d'entre nous étoient dans un véritable état de » démence : plongés dans la stupeur, l'œil hagard, le regard » fixe et hébété, on les reconnoissoit facilement dans la » foule, au milieu de laquelle ils marchoient comme des » automates, et gardant le plus profond silence. Quand on » les interpelloit, on ne pouvoit en tirer que des réponses » sans suite et hors de propos ; ils avoient entièrement perdu » l'usage de leurs sens, et étoient insensibles à tout. Les ou- » trages, les coups même dont on les frappoit souvent, ne » pouvoient les rappeler à eux-mêmes et les faire sortir de cet état d'idiotisme. »

Nous avons vu dans *l'Histoire de l'expédition de Russie* que le froid extrême et décidément mortel ne frappa que les restes de l'armée échappés à la bataille de Bérézina, lorsque déjà un traîneau commode avoit emporté loin de ces malheureuses victimes l'empereur, bien enveloppé d'excellentes fourrures. Le chirurgien rend aussi témoignage de ce fait.

« C'est en arrivant dans cette ville (Smorgoni), que le » froid se fit sentir avec une violence inouïe, et *jusqu'alors* » *inconnue*. Dans les journées des 6, 7 et 8 décembre, le » thermomètre descendit jusqu'à vingt-six et vingt-sept » degrés au-dessous de la glace. Ce froid excessif auquel il » étoit impossible de résister, acheva de nous détruire. Peu » de personnes échappèrent à ses atteintes, et chaque jour » il moissonnoit un grand nombre de victimes ; les nuits sur- » tout étoient très-meurtrières : la route et les bivouacs que » nous quittions étoient jonchés de cadavres. Pour ne pas » succomber, il ne falloit rien moins qu'un exercice continuel » qui tînt constamment le corps dans un état d'effervescence, » et répartît la chaleur naturelle dans toutes les parties.

» Si, abattu par la fatigue, vous aviez le malheur de vous » abandonner au sommeil, les forces vitales n'opposant » plus qu'une foible réaction, l'équilibre s'établissoit bien- » tôt entre vous et les corps environnans, et il falloit bien » peu de temps pour que, d'après l'acception rigoureuse du » langage physique, votre sang ne se glaçât dans vos veines.

» Quand, affaissés sous le poids des privations antécé- » dentes, on ne pouvoit surmonter le besoin du sommeil, » alors la congélation faisoit de rapides progrès, s'étendoit » à tous les liquides, et on passoit, sans s'en apercevoir, de » cet engourdissement léthargique à la mort. Heureux ceux » dont le réveil étoit assez prompt pour prévenir cette extinc- » tion totale de la vie ! »

Telles furent les horreurs de la *guerre de Russie*, vues du camp de Napoléon; combien d'autres horreurs un historien russe n'y ajouteroit-il, en décrivant les scènes de dévastation qui marquent toujours les traces d'une armée fuyant en désordre! M. le marquis de ** n'a pu donner tous les détails que présente ce qu'il appelle *la partie désorganisée* de l'armée, c'est-à-dire les soldats débandés qui marchoient sans drapeaux, sans officiers, au gré de leur caprice. Nous croyons qu'un tableau plus circonstancié de cette désorganisation n'auroit pas de place dans un ouvrage aussi authentique, aussi instructif et aussi impartial que l'est *l'Histoire de l'expédition de Russie*. Nous regrettons aussi qu'un officier aussi distingué n'ait pas signé un écrit qui l'honore sous tous les rapports, et qui doit faire autorité à l'égard de cette lugubre époque de notre histoire.

M. B.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Extrait du journal d'un officier allemand au service des Grecs.

Malvoisie (Monembasia), le 6 *avril* 1822.

« Le 22 mars, à cinq heures du matin, nous avons quitté le port de Marseille; notre société s'étoit accrue jusqu'au nombre de trente-cinq. Le 4 avril, nous étions très-près de Malvoisie, et la plus grande partie des passagers convint d'y débarquer. Après quelques débats, il fut décidé à la majorité des voix de mettre une petite chaloupe en mer pour s'informer qui occupoit la ville. Nous avions à bord un Grec qui devoit servir d'interprète. Concevez notre joie lorsque nous apprîmes qu'il y avoit une garnison grecque. Alors on mit aussi la grande chaloupe en mer, tout le monde sauta dedans, c'étoit à qui débarqueroit le premier. La citadelle nous reçut avec une salve d'artillerie; nous répondîmes à ce salut par le cri de *vive la Grèce !* et par des coups de fusil; notre chaloupe fut bientôt entourée, le prêtre grec nous bénit. Nous débarquâmes; les Grecs nous embrassoient et nous serroient dans leurs bras comme des frères. On nous assigna l'ancienne habitation du pacha, où nous nous couchâmes tous ensemble par terre. La ville est entièrement détruite; aucune famille ne l'habite, et il n'y a qu'une garnison de 400 hommes; les rues angulaires et montueuses sont encore remplies de pierres et de débris;

la guerre doit avoir exercé ici scs fureurs d'une manière terrible, car plus de 5000 Turcs y ont péri par le glaive de la vengeance.

« Ici, comme dans toute la Morée, les Grecs portent les habits et les armes de leurs ennemis. Ils ont une figure mâle et belle; leur port est altier, et ils sont bâtis en force. Les Mainottes, ci-devant Lacédémoniens, se distinguent par leur air féroce et martial; ils montrent avec des yeux étincelans et avec une espèce de fureur la place où ils ont enfoncé leurs poignards dans la poitrine de leurs tyrans. Il y a encore ici 20 femmes turques prisonnières, parmi lesquelles il s'en trouve plusieurs jolies. Ma première promenade a été à la citadelle, qui est construite sur un rocher escarpé; cet *avantage naturel la rend* extrêmement forte. Elle a coûté autrefois beaucoup de sang aux *Vénitiens*. Il s'y trouve une soixantaine de canons, mais dont les affûts sont très-mauvais. En m'en retournant, je ne pus retrouver le chemin de mon quartier. J'adressai la parole en italien à une jeune et jolie grecque. Elle courut à une maison, d'où elle apporta une fleur d'oranger qu'elle me donna; elle me montra ensuite le chemin, et me conduisit vers son père le commandant. Celui-ci m'offrit de la pâtisserie et des liqueurs, et me reconduisit lui-même à mon habitation. Là, on tua aussitôt deux agneaux, on fit venir du vin, et chacun but à la santé de sa belle, de ses amis et de sa patrie. Il y avoit avec nous un grand nombre de Grecs; une cloche ayant sonné pour la prière, nous nous mîmes tous à genoux, et moi, d'après le vœu de la compagnie, je récitai à haute voix l'oraison dominicale qui fit une grande impression sur les assistans. Le lendemain on fit les funérailles d'un Grec de distinction; j'assistai à cette cérémonie avec un grand recueillement, ce qui me conciliait beaucoup de confiance de la part des habitans. Comme

on disoit que le sénat étoit à Argos, qui est à environ 30 lieues d'ici, on prépara deux petites barques de pêcheurs pour nous y transporter. J'étois avec dix-sept de mes amis dans une petite barque ; nous mîmes par un temps très-orageux deux jours et demi à faire le trajet, et nous fûmes très-joyeux de débarquer, le 8, à sept heures du soir, à Milo.

Milo, le 8 avril.

Je couche ici avec mes compagnons dans une cave. Nous n'avons pu trouver d'autre gîte, car les trois maisons qu'il y a ici sont entièrement remplies de marins. A peine avions-nous mangé un morceau et goûté le vin de ce pays, qui a un goût particulier et peu agréable, que nous entendîmes une canonnade dans le voisinage. Vis-à-vis de nous est située Napoli de Romanie (en grec Anapli). Les Turcs canonnoient vivement le corps de blocus des Grecs. Les grenades qui éclatoient en l'air, nous offroient un beau coup d'œil, et nous désirions prendre bientôt part à l'action. Notre vœu fut aussitôt accompli le lendemain, comme vous l'allez voir. Le lendemain matin, comme l'autre chaloupe où se trouvoient nos amis, et qui s'étoit arrêtée à Spézia, n'étoit pas encore arrivée, nous allâmes par terre à Argos.

Argos, le 9 avril.

A peine étions-nous arrivés ici, et avions-nous établi nos quartiers dans une maison démolie, que le commandant me proposa de faire avec mes amis une reconnoissance vers Napoli de Romanie. Chacun de nous se prépara au combat avec joie. Les Turcs avoient fait une sortie, mais la marche hardie des Grecs et de notre petite troupe les fit bientôt rentrer dans les forteresses, et alors ils firent

sur nous un feu très-vif avec leurs batteries. Nous revînmes à Argos, et les Turcs tirèrent encore sur nous pendant une bonne partie de notre route. En rentrant dans nos quartiers, nous trouvâmes nos amis arrivés; alors notre joie fut complète. Il y a parmi nous un colonel françois, le comte Jourdan Mannpelle, officier d'artillerie et de marine, on ne peut plus distingué par ses connoissances, et qui a reçu trente-une blessures. Nous l'avons choisi unanimement pour être notre commandant, jusqu'à ce que le gouverneur, qui se trouve à Corinthe, ait disposé de nous. Le lendemain nous fûmes obligés de nous mettre en grande tenue, et toute la garnison nous accompagna en grande parade chez le commandant, où se trouvoit le sénat d'Argos. *Nous nous assîmes, suivant l'usage oriental, sur des tapis, et nous fûmes splendidement traités. Le sénat* nous pria de rester encore ici jusqu'à ce que le gouvernement de Corinthe ait disposé de nous. Maintenant j'ai le temps d'examiner à mon aise ce territoire classique. L'enceinte de la ville est considérable, parce que chaque maison a son propre jardin. Ces maisons sont pitoyables; ce sont de misérables huttes de terre glaise. Argos fut dévasté il y a quelques années par un incendie. Mais je fus dédommagé de tout cela par un bois de cyprès qui se trouve au *milieu* de la ville. J'y entrai avec un saisissement *religieux*, et j'arrivai au temple de Cérès que les Turcs ont converti en mosquée. L'école si célèbre de Pythagore servoit d'habitation au pacha. Je trouvai aussi les ruines d'un amphithéâtre. Je montai au château situé sur une montagne qui domine la ville, et d'où l'on a une vue magnifique, c'étoit autrefois la résidence des anciens rois du pays. Le 16, les Turcs firent une sortie, mais ils furent repoussés avec perte. De retour de notre quartier, nous reçûmes l'ordre de partir pour Corinthe.

Corinthe, le 18 *avril.*

« Après avoir fait 10 lieues sur un mulet, et une couchée à la manière des patriarches à Agatos Basileus, j'arrivai dans la célèbre Corinthe; mais hélas! cette ville est entièrement détruite, et ce n'est qu'avec peine qu'on peut trouver dans des maisons ruinées un abri contre les injures de l'air. Les meilleurs quartiers avoient été déjà tous mis en réquisition. Corinthe est maintenant le siége du gouvernement, dont le prince Maurocordato est le chef. On y a organisé une police sur le pied européen, et la distribution du pain s'y fait avec beaucoup d'ordre. Le gouvernement montre beaucoup d'activité, et déjà l'on a organisé un bataillon à l'instar des régimens françois. On a eu beaucoup de peine en Morée à soumettre au gouvernement les *capitanos*, qui sont en très-grand nombre et dont chacun se bat pour son propre compte. Ces *capitanos* sont de bonne famille, commandent des corps de 1000 à 2000 hommes, et gardent pour eux tout le butin qu'ils font. Cependant le gouvernement paroît maintenant mettre quelque ensemble dans les opérations des corps séparés. Sur les 400 hommes allemands, italiens et espagnols qui se trouvent tous à Corinthe, il n'y en a encore aucun de placé; chacun d'eux reçoit tous les jours une ration de pain et vingt-six para, (environ quinze kreuzer); mais on attend tous les jours l'organisation d'un bataillon sacré, dans lequel chacun sera placé suivant ses papiers, sa conduite et ses connoissances, et recevra les appointemens de son grade. Le gouvernement fait beaucoup pour la cause de la liberté, mais on ne peut pas aplanir toutes les montagnes. Le général Normann attend aussi l'organisation, et il aura vraisemblablement le

commandement de tous les étrangers. Il s'est établi ici un traiteur allemand qui gagne beaucoup d'argent.

Hydra, le 21 avril.

« Le 19 au soir, le comte Jourdan, notre colonel, me dit que je devois me tenir prêt à partir le lendemain pour Hydra, mais que nous reviendrions bientôt à Corinthe. D'après cela, j'y laissai la plus grande partie de mes effets, ainsi que mon fusil à deux coups, auquel je suis si attaché. Le colonel prit encore cinq autres personnes avec lui; nous nous embarquâmes, et nous traversâmes joyeusement le golfe d'Athènes. Nous passâmes devant Salamine, et au bout de deux jours nous arrivâmes heureusement au port d'Hydra. Cette ville bâtie en amphithéâtre est très-belle; les maisons sont entièrement neuves et construites à la manière européenne. Elle a trois ports excellens, remplis de vaisseaux de guerre de toute espèce, qui sont toujours prêts à mettre à la voile. Comme nous arrivâmes ici un peu tard, on nous assigna pour demeure un couvent où nous fûmes parfaitement bien traités; je n'oublierai jamais le bon vin que nous y bûmes.

« Le lendemain nous fûmes introduits dans l'assemblée du sénat. Lorsque notre commandant eut remis les lettres dont l'avoit chargé le gouvernement de Corinthe, le sénat nous chargea de visiter aussitôt les fortifications de la ville, et de faire nos observations à cet égard. Nous nous en acquittâmes aussitôt, et nous remarquâmes les places où l'on doit dresser de nouvelles batteries. L'amiral grec Toumbaze nous invita ensuite à dîner. Je ne puis vous décrire la magnificence, la richesse et l'élégance qui règnent dans cette maison.

« Le véritable motif pour lequel notre commandant a été

envoyé ici, c'est qu'il a inventé une espèce toute nouvelle de fusées incendiaires dont on ne peut plus éteindre le feu. Il veut en faire l'essai sur la flotte turque, et il nous a pris tous les six à bord de son bâtiment en qualité d'officiers d'artillerie. Je me réjouis d'être d'un combat naval, afin de goûter un peu de tout. Quoique j'aie bien peu de connoissances en marine, je saurai payer de ma personne, si l'on vient à l'abordage, et peut-être j'enleverai un sabre turc.

« Encore un mot d'Hydra. La ville est construite sur un rocher aride; elle a 3000 maisons et environ 16,000 habitans. Chaque famille a sa propre maison. Il y a beaucoup de familles riches et considérables. Tous les hydriotes n'ont d'autre profession que la navigation. Ils ont tous en général beaucoup voyagé, et parlent ordinairement trois à quatre langues. Ce sont eux qui les premiers ont pris les armes pour conquérir leur liberté. Je ne puis vous dire assez quel bon esprit règne ici en faveur de la liberté. Ils haïssent mortellement leurs tyrans; et, dans les quatre victoires navales qu'ils ont remportées, ils ont montré un courage tel que celui des anciens Grecs à la bataille de Salamine. Leur habillement est très-élégant, propre et très-riche. Ils ont des mœurs sévères. Vous ne verrez jamais ici un homme ivre. Les filles se marient dès l'âge de quatorze à quinze ans. Malheur à celui qui veut avoir une intrigue avec la femme d'un autre! Un coup de pistolet ou de poignard auroit bientôt mis fin à l'intrigue.

« Je vous prie de faire vos efforts pour que les sociétés d'Allemagne ne se lassent pas de soutenir la juste cause des Grecs. Oh! n'écoutez pas ceux qui, par découragement, abandonnent une si belle cause. Ce sont des hommes foibles, qui n'ont point de constance, et qui croyoient ne venir ici que pour avoir des places de commandans. Il faut

encore soutenir plus d'une lutte pénible, avant de recueillir les fruits de la liberté. »

Les Chamois.

Le *Voyage dans le haut pays du canton de Berne*, par M. *Wyss*, récemment publié en allemand, contient un aperçu très-intéressant sur les dangers et les plaisirs qui accompagnent la chasse aux chamois, ainsi que sur la manière de vivre de ces animaux. Nous en extrairons quelques remarques.

Il est prouvé, par le témoignage unanime des chasseurs et par les observations personnelles de M. Wyss, que chaque troupe de chamois est conduite et gouvernée par *une femelle*. C'est très-probablement la mère. Elle se tient toujours dans l'endroit le plus élevé du pâturage pour veiller à la sûreté du troupeau; elle monte sur les rochers, s'avance sur les bords, et promène de toutes parts ses regards perçans; dès qu'elle aperçoit quelque chose de suspect, elle en donne un premier avis par un léger sifflement qui part du nez; le danger lui paroît-il approcher, elle donne, par un second sifflement très-fort et très-aigu, l'ordre du départ: aussitôt le troupeau entier se met en marche; elle le précède et le dirige vers un lieu plus sûr. Jamais un chamois mâle n'a été vu exerçant ces fonctions de surveillance.

Lorsque la *chèvre conductrice* ou *fuhr-geiss* a été atteinte du plomb mortel, le reste du troupeau semble perdre toute intelligence; il court comme égaré, en cherchant les traces de sa bonne et infortunée mère; souvent il se laisse égorger autour de son corps ensanglanté.

Les boucs, dès l'âge de cinq à sept ans, se séparent de leur troupeau, et mènent une véritable vie d'ermite. Au mois de décembre ils reparoissent, dominés par l'instinct sexuel; ils gardent alors les femelles, en observant d'un œil jaloux les chasseurs. C'est une croyance générale en Suisse que plus l'époque de l'accouplement est retardée, et plus l'hiver aura de durée. M. Wyss a lui-même vérifié la justesse de cette opinion.

On surprend quelquefois les chamois près des rochers où il suinte du sel gemme liquéfié, endroits qu'on appelle, en dialecte suisse, *Sulz-Leckinen.* Le chamois a, comme les chèvres et les vaches, un besoin naturel de lécher ces rochers.

Les chamois se nourrissent d'un lichen semblable au *lichen islandicus,* et que, dans l'idiome du pays, on nomme *rag;* ils mangent aussi les écorces tendres de quelques arbres et les boutons des pins; le gazon même ne leur manque pas aussi souvent qu'on pourroit le croire; la violence des vents met souvent à nu, au milieu des Hautes-Alpes, des endroits où les herbes se sont conservées sous la neige. Cependant il est certain qu'ils éprouvent quelquefois des famines. On a trouvé dans leur estomac des feuillettes d'ardoise qu'ils semblent avoir avalées pour apaiser la faim. Pendant l'hiver, ces animaux sont gras; au contraire, au printemps, en mangeant de l'herbe nouvelle, ils maigrissent, ils souffrent des diarrhées très-fortes, et sont couverts de poux.

Il ne paroît pas vrai que les chamois s'accrochent aux pointes des rochers pour monter en ligne droite sur des montagnes taillées à pic. Le fait se réduit à ceci : une très-foible inclinaison, par exemple, de 30 degrés, suffit pour que le chamois y monte, parce que, ne s'arrêtant qu'un instant à chaque repos, ils n'ont besoin que d'un très-

mince taillis pour appuyer leurs pieds et pour prendre l'élan nécessaire; c'est ainsi que, de saut en saut, ils arrivent au sommet de rochers que l'oiseau seul paroissoit pouvoir franchir. M. Wyss a mesuré le saut d'un chamois; il étoit de 25 pieds, mais de haut en bas, circonstance qui réduit presque à zéro le mérite de cette observation.

Quelques chasseurs, placés dans des positions très-dangereuses, ont employé la ressource de se faire des entailles dans la plante des pieds, dans l'espoir de se soutenir sur les rochers au moyen du sang glutineux qui, coulant de la plaie, devoit les aider à se retenir à l'endroit où les auroit portés un saut désespéré. M. Wyss, avec raison, doute de l'efficacité de ce moyen; il ne l'a jamais vu employer. Le philosophe-psychologiste *dira peut-être que la même force* du désespoir qui persuade au chasseur de porter son couteau sur un de ses membres, l'aide aussi à faire avec succès le saut périlleux, et à se maintenir en équilibre à la place où ce saut le porte.

La vie d'un chasseur de chamois qui en fait profession, dit M. Wyss, est dangereuse et misérable; mais un simple amateur peut éviter les périls et jouir des plaisirs singulièrement attachans. Il y a dans ces *courses* au milieu des montagnes, dans cette activité *vigilante*, dans cette variété des stratagèmes à *employer*, un charme qui entraîne les hommes forts de corps et d'ame. Plusieurs personnes estimables s'y livrent avec passion. Mais une longue habitude de la chasse aux chamois produit un air sérieux, taciturne et mélancolique; l'aspect continuel des rochers déserts et silencieux donne au caractère quelque chose d'extraordinaire, de romantique et en même temps d'intéressant.

Tolérance et intolérance dans l'Inde.

M. Forbes, qui, en 1780, étoit administrateur d'une partie du Guzurate et entre autres la ville de *Dhuboy*. «Cette ville, dit-il dans ses *Mémoires*, étoit jadis habitée par des brahmines de diverses classes; il en reste encore beaucoup; la plupart passent leur vie dans un état d'inertie sanctifié par leur religion. Assis du matin au soir sous les arbres qui bordent le grand étang, ils méditent sur les institutions du législateur Ménou, ou se plongent dans des rêveries sur les incarnations de Vichenou. Des hommes occupés de méditations aussi sublimes, ne souffrent point que les pauvres Chandales et Pariahs vivent dans la même ville qu'eux; il faut que ces malheureux se retirent à quelque distance dans la campagne. On sait maintenant que les prêtres du brahminisme ne sont pas aussi doux et aussi tolérans qu'on l'a cru. M. Buchanan, en parlant d'une querelle des brahmines de Mysore, raconte que le parti le plus fort fit écraser les prêtres de Jaine dans des moulins à huile, et ne fit grâce qu'à ceux qui abjureroient leurs opinions.

Je fus souvent témoin des pénitences rudes et cruelles que s'imposoient les dévots à Dhuboy; mais du reste les Hindous de cette contrée me retraçoient la simplicité de l'âge patriarcal. N'ayant eu que peu de rapports avec les Européens, ils avoient conservé leurs anciens usages respectés par les Mahométans qui avoient subjugué cette contrée.

Peu de temps après mon arrivée, quelques brahmines vénérables et les principaux de la ville vinrent me prier de ne pas permettre aux Européens de tourmenter les singes ni de tirer sur les pélicans, les grues et les oiseaux aquatiques. Ils alléguoient pour motif de leur prière non-seulement le système de la métempsycose, mais aussi l'utilité de ces animaux qui délivroient la ville d'une quantité de bêtes

nuisibles. Le gouvernement mahométan, ajoutoient-ils, ne les avoit jamais molestés; je leur accordai leur demande : aussitôt ils m'en firent une autre qui leur paroissoit d'une bien plus grande importance, c'étoit de ne pas souffrir qu'on tuât des bœufs et des vaches dans la ville, et qu'on vendît publiquement cette viande. Ils disoient qu'ils savoient bien que les soldats anglois étoient accoutumés à s'en nourrir; mais comme ces animaux étoient regardés comme sacrés, et qu'il n'en avoit point été tués sous le gouvernementhindou et ni sous celui des Mahométans, ils espéroient que si je ne pouvois entièrement empêcher qu'on les tuât, je ferois du moins en sorte que cela se fît en secret et pendant la nuit. Il eût été cruel pour ces pauvres gens de leur refuser leur demande; en leur accordant ce qu'ils désiroient, je mis le comble à leur joie, et gagnai pour moi toute la ville.

Je me serois pourtant volontiers dispensé de la tolérance envers les singes; le nombre de ces animaux déprédateurs est si grand à Dhuboy qu'il égale, je crois, celui des habitans. Ils occupent la partie supérieure des maisons, et se montrent partout en grandes troupes. Ils ont appris aux Hindous un singulier genre de vengeance. Dans les villes et les villages de l'Hindostan, on a la coutume de mettre les tuiles sur les maisons à l'époque des pluies périodiques, vers le milieu de juin. On se contente de les poser l'une à côté de l'autre sans les fixer. Celui qui veut se venger de son ennemi, se glisse, lorsque les pluies ont commencé, pendant une nuit, auprès de la maison de celui-ci, et jette du riz ou d'autres grains sur le toit. Les singes, avides de cette nourriture, s'assemblent en troupes, jettent à bas toutes les tuiles pour s'emparer des grains et exposent ainsi le grenier et l'intérieur de la maison aux averses et à la destruction.

Tribus de brigands dans l'Inde.

M. Buchann remarque fort bien que la peste et les bêtes féroces ne sont pas aussi redoutables que les brigands indiens; mais ce qui doit cependant les rendre intéressans aux yeux de l'historien et du géographe, c'est qu'ils forment des tribus distinctes et peut-être différentes d'origine d'avec les Hindous. Les *Bhilils* sont des montagnards sauvages, sans lois et sans gouvernement; les *Gracias* sont gouvernés par de petits princes hindous ou mahométans, entourés de leurs visirs et de leurs kans. « J'avais, dit M. Forbes, dans le viosinage du district de Dhuboy, les rajahs de Mandwa, Vazéria et Veloria. Il y avait des chefs gracias d'un caractère respectable à Ahmoud et dans d'autres villes du Guzurat. Les Gracias prétendent qu'ils sont *les indigènes du pays*, mais qu'ayant été chassés par les ancêtres des Hindous modernes, ils se sont retirés dans les montagnes de l'est. Ils fondent souvent sur les malheureux villages, et assassinent sans motif les hommes, les femmes et les enfans. Quand les habitans pouvaient saisir un de ces brigands, ils lui coupaient la tête et me l'envoyaient. Dans la suite les brigandages de ces scélérats augmentaient au point que je fus obligé de renforcer la garnison de Dhuboy, et de faire une attaque sur le fort de Maadra, où résidait le principal rajah des brigands gracias. Nos troupes s'en rendirent maîtres, mais le chef s'enfuit; je ne voulus faire la paix avec lui que lorsqu'il eut envoyé pour garans quelques hommes de la tribu des Bhauts, qui se constituent en ôtages dans les traités publics et particuliers.

Boussole des Finnois.

Tandis que les peuples germaniques, helléniques et slavons divisent leur boussole par nord, sud, est et ouest, d'après les quatre points principaux de la course apparente du soleil, la nuit, le midi, le lever et le coucher équinoxial, les Finnois de Finlande (et probablement toutes les autres nations finnoises) divisoient anciennement le ciel d'après le système suivant :

Pohia.—Nord.—Minuit.

Itai.—60 degrés à l'est du nord.—Lever du soleil au solstice d'été.

Kaakko.—60 degrés à l'est du sud.—Lever du soleil au solstice d'hiver.

Etelai (autrement *Meri* et *Louna*).—Sud, midi.

Lainsi.—60 degrés à l'ouest du sud.—Coucher du soleil d'hiver.

Luodet.—60 degrés à l'ouest du nord.—Coucher du soleil d'été.

Il est évident que les inventeurs de cette méthode de division vivoient à une latitude où le lever et le coucher de deux solstices différoient entre eux de 60 degrés ou d'un sixième de l'horizon. Cette condition convient aux pays entre la mer Caspienne et la mer Noire, et à d'autres régions habitées par les anciens Scythes, qu'on a tant d'autres raisons pour regarder comme identiques avec les Finnois.

Nous tirons ce fait curieux du recueil mensuel, *la Mnémosyne*, publié en Finlande. Nous examinerons ultérieurement les conséquences de ce fait.

Usage indien.

Une expression du prophète Elie s'éclaircit par la coutume indienne suivante, rapportée dans les mémoires de M. Forbes.

Au commencement de la saison pluvieuse, on plante une grande quantité de melons, de concombres et de gourdes, pour servir de principale nourriture aux habitans ; mais, comme ces végétaux se cultivent en pleine campagne, on élève au milieu des champs un monticule avec une petite hutte propre à loger un gardien qui doit écarter les voleurs, et surtout les singes, qui viennent en grandes troupes exercer leurs ravages. Au cas d'une invasion, le gardien donne un signal, tous les paysans des environs accourent et chassent les voleurs. Pendant trois ou quatre mois, ce pauvre gardien exerce son pénible emploi au milieu des averses, des éclairs et des tonnerres. C'est à cette coutume qu'Elie fait allusion en parlant ainsi de la désolation future de Jérusalem : « La fille de Sion est abandonnée comme une » chaumière dans un vignoble, comme une habitation dans » un jardin de concombres. »

Elévation des montagnes de l'île de Crète.

M. Sieber, médecin et naturaliste allemand, dans l'intéressant ouvrage qu'il vient de faire paroître (1), donne la mesure de plusieurs montagnes de cette île célèbre. Les sommets les plus élevés sont de 7,200 pieds ; c'est proba-

(1) Voyage à l'île de Crète, fait en 1817, par M. *Sieber*. Deux volumes in-8°, avec cartes et figures. Leipzick, 1822.

blement l'élévation du mont Lycée du Péloponèse et de la chaîne centrale du Pinde, près Metzovo ; car la flore observée par M. Sieber au sommet d'Ida, a beaucoup de rapports avec celle des montagnes continentales, par Sibthorp.

Toutes les cartes de cette île sont très-fautives ; celle que donne M. Sieber a le mérite d'une grande clarté.

Prérogative d'un Turc de Candie.

Les Turcs, du moins dans l'île de Crète ou de Candie, ont la prérogative, en cas de strangulation, de n'être suppliciés qu'au moyen d'un *cordon* qu'on leur serre respectueusement *autour du cou ; le condamné est assis*. Les Grecs sont suspendus au gibet avec une corde ordinaire. S'agit-il de décollation, le bourreau, après l'exécution, place la tête du Grec entre les jambes du cadavre, et rattache celle du Turc au tronc.

Sources du Setledji et du Gange.

« L'usage des Anglois de s'attribuer quelquefois, peut-être par ignorance et de bonne foi, des découvertes faites avant eux, est un inconvénient senti par tous les géographes. Nous n'avons donc pas été surpris d'en apprendre un nouvel exemple dans le rapport suivant, fait à la *Société Asiatique*, par MM. Saint-Martin et Klaproth.

« Les cartes manuscrites offertes à la Société par M. Landresse, que nous venons d'examiner, proviennent du P. Tiéfenthaler, qui a long-temps résidé dans l'Inde. Presque toutes ont paru dans sa Description de l'Hindoustan,

publiée par Anquetil Duperron. Comme tout le monde peut en prendre connoissance, votre commission ne croit pas devoir vous en entretenir bien long-temps. Cependant elle pense qu'il n'est pas hors de propos de remarquer, à cette occasion, que la véritable source du *Setledj*, qui sort du lac *Mansaroar*, est très-bien indiquée dans une de ces cartes, et que feu M. Anquetil l'a figurée sur la *carte générale du cours du Gange et du Gagra*, en y conservant les légendes persannes de l'original, dans lequel on lit : *deria Setledj theref Pendjâb reft;* c'est-à-dire, *rivière Seteledj qui coule vers le Pendjâb.* »

« On voit par-là que la source de cette rivière étoit déjà connue en 1784, vingt-huit ans avant que M. *Moorcroft* l'ait visitée. L'honneur de l'avoir fait connoître en Europe appartient donc aux Allemands et aux François, et non pas aux Anglois, qui s'attribuent maintenant tout le mérite de cette découverte. Il faut aussi faire la même observation pour les sources du Gange. Dans la carte du P. Tiefenthaler, ce fleuve sort de *Gangotri*, tandis que tous les géographes anglois ont adopté jusqu'en 1812 l'opinion erronée de d'Anville, qui, d'après les jésuites chinois, faisoit sortir le Gange du lac *Lanka*, situé dans le Tibet occidental.

« Suivant la grande géographie de la dynastie *Thai-Thsing*, qui règne actuellement en Chine, le lac nommé *Manas-Sarovar*, ou *Mansaroar* par les Hindoux, s'appelle *Mapinmou* en tibétain, et non pas *Mapama*, comme on le lit dans les cartes des jésuites. C'est de ce lac que sort la rivière *Langtchou* ou *Setledj*, qui coule à l'occident pour passer par le lac *Langa*, appelé *Ravanhrad* par les Hindoux. La jonction entre les deux lacs, niée gratuitement par M. Moorcroft, existe donc en effet; et la première source du *Setledj* se trouve donc bien dans le lac

Mansaroar, et non pas dans le *Ravanhrad*. Votre commission a pensé qu'il convenoit de revendiquer, en faveur des savans voyageurs françois et allemands, le mérite de ces découvertes géographiques. »

Cataractes de Norwège.

Nous sommes tombés dans une erreur en rédigeant ce que M. Chaumette-des-Fossés nous avoit communiqué verbalement sur son voyage dans l'intérieur de la Norwège; nous avons fait une cataracte de deux.

La première a plus de 1600 pieds de chute perpendiculaire, mais *elle n'est pas d'un volume* considérable.

La seconde n'a que 945 pieds de chute (six *fois celle* du Niagara), mais son volume surpasse quatre et peut-être cinq fois celui de la Seine dans ses hautes eaux; placée au fond d'une grande vallée, elle produit l'effet de la plus belle décoration de théâtre. C'est l'écoulement d'un lac situé parmi de hautes montagnes, entre Berghen et Stavangre.

III.

NOUVELLES.

Société de Géographie.—Deuxième année.—Première assemblée générale annuelle de l'an 1823.

Premier sujet du prix.

La Société de Géographie avoit mis au concours, pour le 1er février 1823, le sujet de prix suivant :

« Déterminer la direction des chaînes de montagnes de
» l'Europe, leurs ramifications et leurs élévations successives
» dans toute leur étendue.

» La Société demande que l'on forme une série de ta-
» bleaux dans lesquels on rappòrtera le plus de côtes d'élé-
» vation au-dessus du niveau des mers, qu'il sera possible
» d'en rassembler. Toutes ces côtes devront être accom-
» pagnées de l'indication précise du point de l'observation
» et de la dépendance de telle chaîne ou de tel versant. Il
» sera nécessaire de faire connoître le nom de l'observateur,
» et la méthode qu'il a suivie.

» La Société préférera le travail qui, en s'étendant jus-
» qu'au rivage des mers, donnera la position géographique
» du plus grand nombre de points à l'aide desquels on
» pourroit tracer avec précision des lignes de niveau, ainsi
» que la ligne de séparation des eaux et les limites des dif-
» férens bassins.

» Mais la Société, ne se dissimulant pas les difficultés que
» présente la solution complète d'une telle question, dé-
» clare qu'elle décernera le prix au mémoire le plus riche en
» faits positifs et en observations nouvelles. »

Un seul mémoire a été présenté au concours en temps utile; il porte pour épigraphe :

» Leur insensible pente
» Vous conduit par degrés à ces monts sourcilleux,
» Qui pressent les enfers et qui fendent les cieux. »

VOLTAIRE, *Ep.* 76e.

La commission, en rendant justice aux soins laborieux avec lesquels l'auteur a réuni la presque totalité des mesures d'élévation connues, regrette qu'il n'ait pas fait servir ces élémens à une description raisonnée des montagnes de l'Europe. N'ayant pas rempli l'objet principal, la com-

mission n'a pu lui adjuger le prix proposé ; mais, désirant honorer son zèle, elle lui a décerné, à titre d'encouragement, une médaille de 600 francs.

L'auteur de ce mémoire est M. *Bruguière*, inspecteur aux revues à Angoulême.

Un autre mémoire, écrit en allemand, n'a pu être admis au concours, parce qu'il n'a été remis au secrétariat que le 6 mars. D'ailleurs il portait le nom de l'auteur. (Voyez ci-après *Conditions générales des concours*).

La Société remet le même sujet au concours pour l'année 1825.

Le prix sera de douze cents fr.

Ce prix sera décerné dans la première assemblée générale de l'an *1825*.

Les mémoires devront être remis au bureau *de la commission* centrale avant le 1er janvier 1825.

La Société rappelle qu'elle a proposé, pour le concours de 1824, le sujet suivant :

Deuxième sujet de prix.

« Rechercher l'origine des divers peuples répandus dans » les îles du Grand-Océan, situées au sud-est du continent » d'Asie, en examinant les différences et les ressemblances » qui existent entre eux et avec les autres peuples sous le » rapport de la configuration de la constitution physique, » des mœurs, des usages, des institutions civiles et religieuses, des traditions et des monumens ; en comparant » les élémens des langues, relativement à l'analogie des » mots et aux formes grammaticales, et en prenant en considération les moyens de communication d'après les positions géographiques, les vents régnans, les courans et » l'état de la navigation. »

Le prix sera de douze cents francs.

Ce prix sera décerné dans la première assemblée générale annuelle de l'an 1824.

Les mémoires devront être remis au bureau de la commission centrale avant le 1er février 1824.

Prix donné par M. le baron Delessert.

M. le baron Benjamin Delessert, membre de la Société, avoit bien voulu faire les fonds d'un prix dont voici le sujet :

« Itinéraire statistique et commercial de Paris au Havre-» de-Grâce.

» La Société désire des aperçus positifs et des vues d'une » utilité générale sur les relations et les communications » entre ces deux villes. »

Deux mémoires ont concouru pour ce prix ; aucun d'eux n'a rempli l'objet ; les auteurs n'ont pas décrit avec assez de soin le cours de la Seine et les mouvemens du commerce. Cependant la commission a distingué, comme digne d'une mention honorable, le mémoire n° 1, portant l'épigraphe :

> *« Paris, Rouen, Havre-de-Grâce, ne forment qu'une même ville, » dont la Seine est la grande rue. »*

Le sujet est remis au concours.

Le prix sera de six cents francs.

Ce prix sera décerné dans la première assemblée générale annuelle de l'an 1824.

Les mémoires devront être remis au bureau de la commission centrale avant le 1er janvier 1824.

Prix proposé par M. le comte Orloff.

M. le comte Orloff, sénateur de l'empire de Russie, membre de la Société, a bien voulu faire les fonds d'un prix pour lequel la commission a choisi le sujet suivant :

« Analyser les ouvrages de géographie publiés en » langue russe, et qui ne sont pas encore traduits en fran- » çois. On désire que l'auteur s'attache de préférence aux » statistiques de gouvernemens les plus récentes, et qui ont » pour objet les régions les moins connues, sans néanmoins » exclure aucun autre genre de travail, et notamment les » mémoires relatifs à la géographie russe du moyen âge. »

Le prix sera de cinq cents francs.

Ce prix sera décerné dans la première assemblée générale annuelle de l'an 1824.

Les mémoires devront être remis au bureau de la commission centrale avant le 1er janvier 1824.

Conditions générales des concours.

Les mémoires qui ne seroient pas écrits en françois doivent être accompagnés d'une traduction françoise.

Tous les mémoires envoyés au concours doivent être écrits d'une manière lisible.

L'auteur ne doit point se nommer ni sur le titre ni dans le corps de l'ouvrage.

Tous les mémoires devront être accompagnés d'une devise et d'un billet cacheté, sur lequel cette devise se trouvera répétée, et qui contiendra dans l'intérieur le *nom* de l'auteur et son adresse.

Les mémoires couronnés resteront déposés dans les archives de la Société; mais il sera libre aux auteurs d'en faire tirer des copies.

Tous les membres de la Société peuvent concourir, excepté ceux qui sont membres de la commission centrale.

Société des Missions étrangères.

Les chrétiens évangéliques de l'Angleterre, du Nord et de l'Allemagne, ont formé de nombreuses associations pour propager le christianisme parmi les peuples sauvages. Les protestans de France profitent de la situation tranquille dont ils jouissent sous l'empire de la charte pour suivre l'honorable exemple de leurs confrères.

« La *Société des Missions évangéliques*, établie à Paris, » a pour unique but de propager l'Evangile parmi les païens » et autres *peuples non chrétiens*.» C'est ainsi que le réglement détermine le but religieux de cette association.

M. l'amiral Verhuel, pair de France, en est le président; MM. les pasteurs Gœpp et Stapfer sont vice-présidens; M. Soulier, ancien pasteur, est secrétaire.

Les sociétés de missionnaires sont d'un grand intérêt pour les progrès de la géographie; on leur doit des découvertes importantes et des relations très-curieuses. Ce n'est pas le seul point de vue sous lequel nous souhaitons des succès à la Société des Missions évangéliques; mais c'est un motif impérieux pour en parler dans ce Bulletin.

Nous engageons la Société à recommander à ses missionnaires deux choses: 1° d'aider les sauvages à l'acquisition des arts utiles, comme le font les frères moraves; 2° de ne pas leur prêcher une morale dénuée de l'appui des dogmes mystérieux formant l'essence du christianisme, et seuls capables d'attacher fortement les néophytes.

Travaux géographiques et historiques relatifs à la Bohème.

Les sciences historiques, particulièrement la géographie,

protégées par le gouvernement autrichien, font des progrès journaliers dans toutes les provinces de cette florissante monarchie. La Bohème, entre autres, a vu paroître récemment beaucoup d'ouvrages utiles et agréables.

M. *Sommer* a commencé avec l'année 1823 un *Annuaire pour la propagation des connoissances géographiques*, ouvrage destiné, il est vrai, pour les gens du monde, et par conséquent composé d'extraits et analyses rapides, mais où nous avons remarqué le choix le plus heureux de matériaux et une connoissance étendue des ouvrages publiés dans les contrées les plus éloignées. L'auteur veut bien dire qu'il a beaucoup profité des *Annales des Voyages;* nous profiterons encore davantage de son Annuaire.

Le même *auteur vient de publier le troisième* volume de son *Tableau physique de la terre*.

M. *Eichler* a fait paroître un opuscule, intitulé : *La Bohème, considérée comme un petit Pérou avant la découverte de l'Amérique*. Ce petit écrit est rempli de renseignemens curieux et de vues scientifiques.

M. *Kiemann* a mesuré avec beaucoup de soin les montagnes qui environnent et en partie remplissent la Bohème. La chaîne de *Bœhmer-Wald* s'élève en plusieurs points au-delà de 4,000 pieds. Les hauteurs entre la Moravie et la Bohème, qui font le partage des eaux entre l'Elbe et le Danube, n'arrivent qu'à 1,500 ou 2,000 pieds.

M. *Griesel* a donné, en 1823, un *Tableau de la ville de Prague*; c'est un petit in 4° très-élégant. Cet ouvrage rappelle les *Esquisses pittoresques et historiques de Bohème par* M. *Meisner*.

Madame *Woltmann*, M. *Gerle et* M. *Griesel* ont écrit trois ouvrages sur les traditions mythologiques, historiques et populaires de Bohème; nous ne les connaissons que de

nom, mais on en dit du bien. Le sujet était neuf et intéressant.

Journal littéraire et scientifique de Saint-Pétersbourg.

Ce recueil, publié par M. Oldecop, contient, à coté d'un choix de bons articles de littérature, de philosophie et d'histoire, une masse de renseignemens géographiques importans sur le vaste empire de Russie et sur les voyages entrepris par des Russes. Ces articles sont souvent extraits de journaux publiés en langue russe. Nous en avons déjà traduit les morceaux les plus intéressans ; ils paroîtront successivement dans les Annales des Voyages.

Nouvelle expédition du capitaine O. de Kotzebue.

Le gouvernement russe va faire partir, dans l'été prochain, et probablement au mois d'août, une expédition scientifique composée de deux bâtimens de guerre, et commandée par M. de Kotzebue. L'objet de l'expédition est, nous assure-t-on, de se rendre au détroit de Béhring pour l'été de 1824, afin d'y pénétrer aussi loin qu'il sera possible au nord-est; lorsque même la navigation des grands bâtimens seroit obstruée par les glaces, un détachement devra pénétrer en *baidares* ou bateaux kamtchadales entre les glaces et le rivage, où il y a presque toujours une étroite lisière d'eau ouverte.

Le savant et justement célèbre amiral de Krusenstern est chargé de dresser les instructions. Le ministre de la marine russe, M. Moller, et M. de Krusenstern, vont con-

fier à la fortune de cette expédition leurs deux fils aînés, jeunes marins d'une grande espérance. Plusieurs savans d'un mérite éprouvé se sont déjà engagés à faire partie de cette expédition, de laquelle nous attendons les résultats les plus importans (1).

(*Extrait d'une lettre de Pétersbourg.*)

Bateaux à vapeur entre Londres et Calcutta.

On s'occupe à Londres d'un projet gigantesque ; c'est d'établir une communication très-rapide entre Londres et Calcutta au moyen des bateaux à vapeur qui partiroient d'Angleterre pour l'*Egypte, et de l'Egypte* pour l'Inde.

La première partie du projet est déjà reconnue très-*aisée* à mettre à exécution. Le bateau, parti d'un port de la Manche, iroit droit à Gibraltar, et de là à Girgenti, en Sicile; il trouveroit dans l'une et l'autre relâche du bois ou du charbon rassemblé d'avance. Le terme de sa course seroit Alexandrie, ou peut-être même le Caire.

La seconde moitié du voyage est d'une exécution difficile. Il est vrai que les bateaux à vapeur navigueroient mieux qu'aucun autre bâtiment sur la mer Rouge, *semée* de tant d'écueils et dominée par tant de courans et par des vents périodiques; mais où trouver du bois? Au port de Massouah, en Abyssinie, dit-on, il y a du bois, et on pourroit établir un magasin de charbon à Mascate; enfin, Bombay seroit le terme du voyage.

La transmission rapide des nouvelles et des ordres seroit

(1) Nous publierons la justification de M. de Kotzebue contre les reproches que lui a faits le *Quarterly-Review*. Mais la confiance dont l'honorent les meilleurs marins de la Russie est déjà une justification suffisante.

le principal objet de cet établissement; on y joindroit comme objet secondaire le transport de quelques marchandises légères, de peu de volume et d'un prix considérable.

Galerie des Peuples caucasiens.

La *Société pour l'encouragement des arts* de Pétersbourg a commencé à publier une collection précieuse, intitulée : *Narodi mechdy Kaspiuskum w' Tchernym moriaimu* (peuples entre les mers Caspienne et Noire). Ce sont des planches lithographiées et coloriées, représentant des individus de ces peuples dans leur costume complet, d'après des portraits peints à l'huile sur les lieux par ordre de l'habile et éclairé général Yermolof. Les premières livraisons font déjà connoître des tribus inconnues; mais l'orthographe des dénominations paroît un peu négligée.

Voyage au Spitzberg.

Le capitaine Sabine, un des amis et des compagnons du célèbre Parry, se rend sur un bâtiment de guerre anglois, dans cette terre polaire, la plus septentrionale dont on a connoissance, pour y faire des observations relatives à la figure de la terre. Cette entreprise a peut-être un but géographique et nautique plus étendu.

Relation de M. Cousineri sur la Macédoine.

Cet ouvrage, qui paroîtra sous trois à quatre mois, contient d'importans éclaircissemens sur la Péninsule, formant la Chalcidice, sur la vallée de Strymon, le Mont-Pangée et la tribu de *Satres* ou *Bessi* (encore existans selon l'auteur), ainsi que sur toute la Macédoine Trans-Axienne. M. Cousineri, savant numismatiste et le doyen des consuls français, a recueilli et mûri ses observations pendant un long séjour en Grèce.

La notice sur le *Voyage en Patagonie de M. Gautier*, insérée dans le cahier précédent, et tirée de l'*Impartial*, journal littéraire très-estimable.

— On traduit dans ce moment un ouvrage rempli d'anecdotes historiques intéressantes, intitulé : *Mémoires des dix dernières années du règne de Georges II, roi d'Angleterre*, par *Horace Walpole*, comte d'Orford. — Chez Gide, libraire.

— M. *Vaysse de Villiers* fait paroître la continuation de son *Itinéraire de France*, route de Bayonne. C'est le moment de faire connoître la route que l'armée françoise a suivie. M. Vaysse décrit la France d'après ses propres observations et son style unit la vivacité à l'élégance.

—*Recherches pour servir à l'histoire de l'Egypte pendant la domination des Grecs et des Romains, tirées des inscriptions grecques et latines relatives à la chronologie, à l'état des arts, aux usages civils et religieux de ce pays;* par M. Letronne, membre de l'Institut, etc.—Paris, Boulland-Tardieu, rue du Battoir-Saint-André-de-Arts; un vol. in-8°. Prix, 7 fr.

FIN DU TOME XVII.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

Pages.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GEOGRAPHIQUES

III.

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

FIN DE LA TABLE DU TOME XVII.

Planches qui accompagnent ce volume.

